

témoignages / 16

sabina wurmbrand

la femme du pasteur



apostolat des éditions

Dans la collection « TÉMOIGNAGES »

- 1 - LETTRES DU DESERT, par Carlo Carretto (9°).
- 2 - BEBES AU FEU, par Michael Litchfield et Susan Kentish
- 3 - DIEU NE SE LAISSE PAS CHASSER, par L. Pachman
- 4 - CE QUI COMPTE, C'EST D'AIMER, par C. Carretto (6° éd.).
- 5 - LE SCANDALE DE LA FAIM INTERPELLE L'EGLISE, par l'Abbé Pierre.
- 6 - LE CHRIST AU BAGNE, par Charles Alméras (4° éd.).
- 7 - LE CHEVALIER DES CIMES, par M. Jardel (4° éd.).
- 8 - REQUIEM A BUCHENWALD, par Jean Héricourt (3° éd.).
- 9 - VOICI LA NUIT... par Jean Héricourt (2° éd.).
- 10 - L'EGLISE DU SILENCE TORTUREE POUR LE CHRIST, par Richard Wurmbrand (7° éd., 86° mille).
- 11 - ENTERREZ-MOI AVEC MES BOTTES, par S. Trench (3° éd.).
- 12 - CES PRÊTRES QUI ONT SU MOURIR, par M. Hasquenoph.
- 13 - AU-DELA DES CHOSES, par Carlo Carretto (5° éd.).
- 14 - SERMONS AU CACHOT, par R. Wurmbrand (3° éd.).
- 15 - TONNERRE DE CHINE, par Aloys Regensburger.
- 16 - LA FEMME DU PASTEUR, par Sabina Wurmbrand (4° éd.).
- 17 - LETTRES A DIEU, par Jean Oger (2° éd.).
- 20 - COMMANDOS JÉSUS, par Wilfried Kroll.
- 21 - LE DIEU QUI VIENT, par Carlo Carretto (3° éd.).
- 22 - LETTRES DU SANA, par Dominique Le Guen.
- 23 - EN ATELIER DE VIE CHRÉTIENNE, par Gilles Atrlo.
- 24 - A BORD DE L'ARCHE, par Buster Lloyd-Jones.
- 25 - A L'OMBRE DES MERVEILLES, par André Duchemin.
- 26 - SOUVIENS-TOI DE TES FRÈRES, par R. Wurmbrand (2° éd.).
- 27 - MAQUIS CHEZ MAO, par G.-J. Roetting.
- 28 - RUE DES JUIFS, par Richard Wurmbrand (2° éd.).
- 29 - ENVERS ET CONTRE TOUT, par Kenneth Roberts.
- 30 - LE FILS DU PASTEUR, par Michel Wurmbrand (2° éd.).
- 31 - SI LES MURS POUVAIENT PARLER, par R. Wurmbrand (2° éd.).
- 32 - FRANCISCAIN MALGRÉ LES SS. par Josef Seltz.
- 33 - MARCO, par Agnès Lemmens (2° éd.).
- 34 - KARL MARX ET SATAN, par Richard Wurmbrand.
- 35 - A CAUSE DE TON NOM, par Haralan Popov.
- 36 - TERESA, MÈRE DES PAUVRES, par J.-L. Gonzalez

LA FEMME DU PASTEUR

SABINA WURMBRAND

La femme du Pasteur

Cinquième édition

APOSTOLAT DES EDITIONS

EDITIONS PAULINES

The Pastor's Wife

French Edition

Copyright 2015 Voice Media

info@VM1.global

Web home: www.VM1.global

All rights reserved. No part of the publication may be reproduced, distributed or transmitted in any form or by any means, including photocopying, recording, or other electronic, or mechanical methods, without the prior written permission of the publisher, except in the case of brief quotations embodied in critical reviews and certain other noncommercial uses permitted by copyright law. For permission requests, email the publisher, addressed “Attention: Permission Coordinator,” at the address above.

This publication **may not be sold, and is for free distribution** only.

L'ARMÉE SOVIÉTIQUE

AU COURS DE L'ÉTÉ de 1944, comme l'Allemagne d'Hitler commençait à s'effondrer, un million de soldats soviétiques pénétrèrent en Roumanie.

Les premières colonnes approchaient de Bucarest ; nous allâmes au-devant d'elles par un tramway de la ligne n° 7.

C'était le dernier jour du mois d'août. Le ciel était pur, il faisait chaud. Les canons se taisaient. Quelque part, par-dessus les champs, des cloches sonnaient. En tant que pasteur, Richard, mon mari, avait connu beaucoup de Russes dans les camps de prisonniers en Roumanie. Il disait qu'ils étaient naturellement et instinctivement religieux, en dépit de vingt-cinq années d'athéisme militant.

— Il faut aller à leur rencontre, dit Richard, parler du Christ à des Russes c'est le ciel sur la terre.

Mettant pied à terre à un carrefour de la banlieue, je vis un flot de drapeaux rouges portés par des communistes locaux sortis de la clandestinité pour acclamer la « glorieuse armée rouge ». Ils nous lancèrent des regards inquisiteurs. La plupart des gens se tenaient pour l'instant à l'écart des libéra-

teurs, bien qu'une grande réception officielle eût été préparée à Bucarest.

Richard était un magnifique jeune homme, grand et large d'épaules avec un air plein d'assurance qui lui venait de la certitude de sa foi. Je me tenais debout près de lui, moitié moins grande que lui. Je souriais puisque la guerre était finie et que nous allions tous redevenir des amis.

Dans un coin ombragé, deux ou trois officiels roumains attendaient et répétaient avec nervosité quelques mots en russe. Ils étaient venus là afin d'offrir le cadeau traditionnel en Roumanie : une miche de pain et une poignée de sel.

Nous regardions la route déserte, nous demandant ce qui allait arriver. Les Russes étaient maintenant nos alliés, mais c'était aussi une armée conquérante dont les goûts pour le viol et le brigandage étaient notoires. Au loin apparut un garçon à bicyclette, pédalant à perdre haleine.

— Ils arrivent, glapit-il, les Russes arrivent !

Les communistes se mirent en rang, levant leurs drapeaux rouges. Les officiels, qui venaient de discuter de la façon de célébrer l'événement dans la capitale, se tenaient debout sous le soleil brûlant, semblables à des victimes destinées au sacrifice. Des motocyclettes arrivèrent dans un grondement. Ensuite les premiers tanks. De leurs tourelles émergeaient des casques à l'étoile rouge. Les communistes se mirent à chanter d'une voix vibrante l'Internationale. La route macadamisée tremblait sous le poids des envahisseurs. Le bruit énorme de leur progression s'arrêta peu à peu.

Le tank de tête se dressait au-dessus de nous, tel une masse d'acier couverte de poussière grise et de cicatrices. Un gros canon pointait sa volée vers le ciel. Comme l'allocution de bienvenue s'achevait, un officier se pencha pour prendre le pain et le sel qu'on lui présentait. Puis il rit.

Le jeune sergent qui était à ses côtés me considérait : — Eh bien ! mon cœur ! dit-il en souriant, et vous, qu'avez-vous à offrir ?

Ce jour-là peu de femmes circulaient dans les rues. Je lui dis, en lui tendant le livre :

— Je vous apporte la Sainte Bible.

— Pain, sel et Bible. Tout ce que nous voulons, c'est à boire !

Il éclata de rire en repoussant son casque en arrière. Ses cheveux blonds brillèrent au soleil.

— Merci tout de même ! dit-il.

Les chenilles de métal mordirent la route. Les moteurs vomirent des fumées noires. La colonne nous dépassa dans un bruit de tonnerre. Suffoqués nous nous essuyâmes les yeux.

En rentrant, nous vîmes, du tramway, des Russes en train de piller : on roulait des tonneaux sur les trottoirs ; on faisait disparaître dans des sacs poulets, jambons et saucisses. Les soldats se montraient avec excitation les devantures des boutiques de banlieue. Bucarest n'était plus alors qu'une coquille vide par rapport à autrefois, mais pour ces grands enfants russes elle était d'une richesse incroyable.

Richard parla à quelques-uns d'entre eux quand nous fûmes arrivés, mais la seule réponse qu'il obtint fut :

— Où peut-on trouver de la vodka ?

Nous revînmes alors à la maison pour faire de nouveaux plans. Dieu avait été enlevé à ces pauvres âmes en échange de la promesse d'un paradis terrestre que des moyens humains ne sauraient procurer à eux seuls.

Tout ce que nous savions, c'est que la terreur nazie était enfin terminée. On espérait que les Russes se calmeraient et iraient rapidement leur chemin en paix. Peu nombreux étaient ceux qui devinaient qu'une tyrannie de plus longue durée avait commencé. Ce qui est certain c'est que j'ignorais que nous avions pris un chemin qui nous conduirait en prison et serait jalonné par les tombes de nos amis.

Je n'avais pas cru Richard lorsqu'il m'avait dit avant notre mariage :

— Tu n'auras pas une vie facile avec moi.

En ces jours-là, nous nous occupions fort peu de Dieu. Ni non plus beaucoup des autres. Nous ne désirions pas d'enfant, mais nous voulions le plaisir. Puis, nous devînmes chrétiens. Richard travailla pour des missions norvégiennes, suédoises et britanniques, puis devint pasteur et joua un rôle au Conseil mondial des Églises. Il prêcha dans des églises de confessions diverses, dans des bars, des bordels et des prisons.

Quand les Russes arrivèrent, j'avais trente et un ans, et Richard était devenu un prédicateur et un écrivain bien connu. Nous avons souffert à la fois comme Juifs et comme chrétiens sous les fascistes roumains dirigés par le maréchal Antonescu, fantoche d'Hitler. Richard fut alors arrêté trois fois. Nous

avons tous deux fait partie d'un groupe de sept Juifs envoyés en cour martiale sous l'inculpation d'avoir « tenu des réunions religieuses illégales ». Une Roumaine se présenta au poste de police et dit à l'officier :

— Vous avez arrêté mes frères juifs. Ce serait pour moi un privilège de souffrir avec eux.

Cela suffit. Elle fut arrêtée et jugée avec nous. Dieu mit sur notre route beaucoup d'amis de cette sorte. Ils étaient semblables à des anges aux apparences humaines, travaillant jour et nuit pour notre bien et apparaissant à chaque détour de notre vie. Dieu possède des milliers d'anges pareils, et il en emploie une multitude à faire de nous ce que nous sommes.

L'un d'eux était un prêtre influent de l'Église orthodoxe, qui avait la faveur d'Antonescu. Il parla pour nous lors de notre jugement, disant que nous étions ses frères dans le Christ. Le pasteur Fleischer, baptiste allemand, et d'autres encore témoignèrent en notre faveur, et dirent que nous faisons du bon travail pour le christianisme. Ils risquaient ainsi leur vie et firent tellement honte aux juges qui nous savaient innocents que ceux-ci finirent par nous acquitter.

Chaque fois que Richard tombait dans des difficultés, un puissant trio intercédait pour lui : le pasteur Solheim et sa femme, et l'ambassadeur suédois Patrick von Reuterswärd à qui ils nous avaient présentés. Sans leurs interventions répétées Richard aurait passé en prison toute la période nazie. L'ambassadeur jouissait d'une influence considérable car le maréchal Antonescu se servait de son ambassade neutre pour

garder le contact avec Moscou. (Après tout l'allié d'Antonescu, Hitler, pouvait perdre la guerre.) Il arriva une fois que Richard fut arrêté dans une rafle de Juifs et mis au travail forcé avec une équipe d'ouvriers. Les protestations appuyées de von Reuterswärd le sauvèrent. Il vint à notre secours en d'innombrables occasions.

Bucarest avait de la chance. En province, de terribles pogromes se produisirent. En un seul jour, à Iassi, 11 000 Juifs furent massacrés. Peut-être y avait-il à Bucarest les dix justes dont parle la Bible au moment où il s'agit de sauver Sodome et Gomorrhe. Nous apprîmes que sept jeunes filles de nos amies avaient survécu ainsi que Sœur Olga, missionnaire norvégienne, qui les avait amenées au Christ. Comment les faire passer en fraude à Bucarest avant le prochain massacre ? Car les Juifs n'avaient pas la permission de voyager.

Un de nos amis, un chrétien, membre de la police arrêta alors ces jeunes filles et les envoya dans la capitale. Nous allâmes les chercher au train et les ramenâmes en sûreté à la maison. Un autre jeune homme de ce district arriva dans la capitale avec son amie et vint habiter avec nous. Quel secours et quel réconfort nous devons recevoir d'eux tous dans les années à venir, et en particulier du jeune homme ! Il succéda à mon mari comme pasteur lorsque celui-ci fut arrêté.

Vouloir c'est pouvoir, et ce que nous voulions c'était sauver ces jeunes filles du massacre qui les menaçait. Mais tant de gens ne souhaitaient qu'une seule chose : ne pas être compromis. Ils manquaient à

leur devoir de chrétiens et laissaient périr des milliers d'êtres qui auraient pu être sauvés.

Il n'y avait personne pour sauver les dizaines de milliers de Juifs déportés des villes de province ; parmi eux se trouvait ma propre famille qui vivait près de la ville frontière de Czernowitz. C'était l'hiver. Beaucoup de prisonniers s'abattaient dans la neige. D'autres mouraient de faim. Les soldats tuaient le reste. Mes parents, mon frère et mes trois sœurs, beaucoup d'amis et de membres de ma famille ne revinrent jamais. Aujourd'hui encore cette pensée est comme une blessure : elle saigne quand on la touche.

L'histoire juive est pleine d'événements traumatisants de cette sorte, dont le souvenir est profondément ancré dans le cœur de tous les Juifs. C'est ce qui leur permet, en se dépassant, de pleurer par sympathie avec les foules qui, dans d'autres nations, sont affligées par des tragédies analogues.

Notre fils unique, Mihaï, avait cinq ans lors de la chute du nazisme. Il avait subi plus d'épreuves que n'en supporte, en temps normal, un enfant. La peur et la mort étaient partout. Il le ressentait. Notre appartement était un lieu de réunions, et chaque nuit des gens venaient y faire part de leurs malheurs. En écoutant, il apprit de très bonne heure ce qu'étaient la cruauté et la souffrance. Richard l'éduquait, lui racontait des histoires. Mihaï adorait son père qui, bien que très occupé par sa mission, s'arrangeait chaque jour pour lui parler et pour jouer avec lui.

Une fois il lui expliqua que Jean-Baptiste avait dit qu'un homme possédant deux vêtements devait en donner un à celui qui n'en avait pas.

— Mais tu as deux vêtements, papa, dit Mihaï.

— C'est vrai, dit Richard, qui venait d'acheter son premier complet neuf depuis des années.

— Tu peux donner le neuf au vieux M. Ionescu qui porte toujours cette vieille jaquette.

Richard promit de le faire et Mihaï alla se coucher content. Il prenait toujours sérieusement tout ce qu'on lui disait et en tirait ses propres conclusions. Il était très attentif à la façon dont son père agissait sur le cœur des autres. Il arrivait que les conversions obtenues grâce au travail de Richard aient des résultats indirects sur Mihaï — il devint ainsi le favori des convertis qui lui apportaient des jouets et des bonbons.

Pendant la guerre, il nous fallut déménager dans un appartement plus petit. Nos nouveaux voisins étaient farouchement anti-juifs. Cette haine se répandait en Roumanie ; et même des chrétiens, particulièrement des prélats, jouèrent un rôle dans son expansion. Rares étaient ceux qui échappaient à cette phobie.

Dans notre cour on avait collé de grandes affiches présentant le portrait de Cornéliu Codrăanu, le chef de la Garde de Fer, symbole de l'antisémitisme. Le mot « juif » était imprimé sur nos cartes d'identité, comme il l'était sur notre cœur. Nous ne nous sentions pas très à l'aise. Mais Richard alla d'un voisin à l'autre pour tenter de briser la glace. Il avait la certitude qu'on peut gagner des âmes au Christ, foi que n'ébranlaient pas le cynisme du monde ni sa brutalité. Il savait trouver les mots qui convenaient à chacun pour parler du Sauveur et de la punition

divine, sans offenser quiconque. Il savait charmer ou persuader tout en restant très direct. Ses yeux bleus avaient le pouvoir de sonder l'âme.

En stratège, Richard commença à travailler d'abord notre nouveau propriétaire, puis nos voisins les uns après les autres. Au début il s'efforçait de les faire rire.

Au troisième étage M. Parvulescu s'exclama :

— Vous autres Juifs vous n'avez jamais rien fait de bon.

Richard qui se trouvait alors dans leur salon répondit simplement :

— Voilà une belle machine à coudre. Quelle est sa marque ? Une Singer ! Attendez donc, n'a-t-elle pas été inventée par un Juif ? M. Parvulescu si vous croyez vraiment que les Juifs sont tellement des bons à rien vous feriez mieux de vous en débarrasser !

Sur notre palier habitait Madame Georgescu, femme acariâtre, entre deux âges, qui ne dérangeait pas à propos de « ces Juifs ». Mais elle eut tôt fait de confier ses malheurs à Richard. Son mari l'avait quittée. Son jeune fils menait une vie dissolue. Elle craignait qu'il n'attrapât une maladie vénérienne. Richard promit de lui parler.

— Même s'il attrape quelque chose, dit Richard, maintenant on peut guérir cela. Bien que le remède ait été inventé par un Juif.

Il détruisit ainsi leurs préjugés. Après quoi il les initia au message de l'Évangile. Ils ne tardèrent pas à changer. Une politesse toute nouvelle se manifesta, puis de l'amitié. Les affiches de l'antisémite Codréanu furent remplacées par des versets de la Bible.

Et dans ce petit pâté de maisons, alors que l'enfer se déchaînait au dehors, nous vécûmes comme dans un autre monde fait d'amitié et de paix.

Comme nouvel ami nous avons un agent de police, un motard. Il buvait et battait sa femme, jusqu'au jour où, Richard lui ayant parlé, le Christ lui donna un cœur nouveau. Puis il emmena Mihaï se promener sur sa moto : une motocyclette était alors une rareté. Mihaï était le plus heureux des petits garçons.

Quand les raids aériens commencèrent, nous ne pûmes quitter la ville. Les Juifs n'avaient pas le droit de voyager. Mais l'agent de police emmena Mihaï habiter chez des amis à la campagne jusqu'à ce que le pire fût passé. Si on l'interrogeait, Mihaï devait dire qu'il s'appelait Jon M. Vlad, un vieux nom roumain. L'aventure le remplissait de joie.

Mihaï entendit beaucoup parler de cruauté et de souffrance, mais dans cette maison il connut aussi beaucoup de bonté. Il n'était entouré que d'amis et il tirait de leur amitié de nombreuses leçons qui, dans l'avenir, devaient avoir pour lui une grande valeur.

Anutza, une de nos amies les plus intimes, vint me voir un jour pour prendre le café chez nous. Petite et châtaine, jolie et gaie, elle venait de Norvège. Elle parlait comme un torrent :

— Oh, ces Russes ! Avez-vous entendu parler de notre nouvel accord avec Moscou ? Ils prennent tout notre blé et, en échange, nous leur donnons tout notre pétrole ! Hier, j'ai vu un homme de l'armée Rouge qui portait trois bracelets-montres à chaque bras.

Ils les prennent aux gens dans la rue comme s'ils ramassaient des tickets d'autobus !

Elle rit, mais pour le pays il n'y avait pas de quoi rire. L'armée soviétique pillait des biens qui valaient des milliers de millions de dollars. Ensuite, sur ordre du Kremlin, notre flotte, notre marine de commerce, la moitié du matériel roulant et toutes les automobiles furent envoyées en Russie. Les boutiques étaient vides. Partout des queues sans fin. Mais Staline déclara que l'armée Rouge s'en irait quand l'Allemagne serait définitivement vaincue. Ce serait peut-être pour bientôt.

— Oh, si nous parlions de quelque chose d'agréable ! Sabina, je t'ai entendu parler au cercle des dames ; quel avocat le monde a perdu en toi ! C'était merveilleux ; et de même le sermon de ton mari. Rempli d'histoire, d'art et de philosophie. Deux heures, n'est-ce pas trop long ? En Norvège nous n'avons pas l'habitude de sermons si longs, mais pour ma part j'aurais voulu que cela ne s'arrête pas.

Anutza adorait bavarder. Elle était venue chercher une autre pile de la revue de notre église « L'Ami ». Les fascistes l'avaient interdite. Et maintenant nous travaillions tous à en éditer des numéros.

Nous connûmes un court moment de liberté religieuse. Le dictateur Antonescu avait été emmené à Moscou, puis ramené et fusillé. Les prélats de l'Église orthodoxe, qui avaient tyrannisé Juifs et protestants, avaient perdu leur pouvoir absolu. Nous avions enfin un gouvernement démocratique. Pour faire plaisir aux Russes, des communistes y occupèrent

quelques postes. Il n'y avait à peu près personne qui imaginât ce qui nous attendait.

— Après tout, disait-on, c'est ici un pays de vingt millions d'habitants. Et nous n'avons pas assez de vrais communistes pour remplir un stade de football.



Pendant toute la guerre nous avons travaillé à secourir les victimes des Nazis — les Juifs dans les camps de concentration, les enfants devenus orphelins par suite des massacres, les protestants roumains qui, sous Antonescu, étaient violemment persécutés. Nous avons organisé un premier secours pour les Juifs hongrois et pour une autre communauté opprimée, les Tziganes.

Mais aujourd'hui un autre groupe de persécutés était né. Le chasseur était devenu celui qu'on chasse. Les troupes allemandes, restées en arrière pendant leur retraite, ne pouvaient plus compter que sur elles-mêmes pour pourvoir à leurs propres besoins, de sorte que beaucoup moururent.

Nous étions opposés aux Nazis autant qu'on pouvait l'être : ils avaient tué des millions de personnes, dévasté des pays entiers, laissant leurs villes en ruine ; nos amis et nos parents avaient été jetés dans les fours crématoires. Maintenant ils étaient affamés et terrifiés. Nous ne pouvions leur refuser notre aide. Certains disaient : — Vous prenez des risques fous pour des assassins.

— Dieu est toujours du côté des persécutés, répondait Richard.

Ce n'était pas seulement Martin Bormann et Cie qu'on chassait comme des bêtes, c'était aussi les jeunes imbéciles qui avaient paradé en chemises brunes le dimanche après-midi et qui étaient devenus soldats par ordre. Et tout le monde n'était pas assez brave pour préférer mourir plutôt que de prendre part aux massacres nazis. L'antisémitisme avait prévalu chez les Allemands et les Roumains, mais il y avait eu aussi de petits groupes qui avaient risqué leur vie pour secourir des Juifs. Pourquoi haïr tout un peuple à cause d'un Hitler et de ses nombreux suppôts ? Pourquoi au contraire ne pas aimer ce peuple pour l'amour de ses saints et du petit nombre qui sut résister au tyran ?

La Bible nous dit ce que signifie réellement « être Juif ». Le terme dont se sert la Bible pour dire « hébreu » (Ivri) veut étymologiquement dire « se tenir de l'autre côté ». Le premier hébreu a été Abraham, et, au vrai sens du mot, il se tenait de l'autre côté. Alors que tous adoraient des idoles, Abraham adorait le Dieu vivant. Alors que d'autres sont portés à se venger, à chercher à faire plus de mal encore que leur prochain, Dieu donne à certains le pouvoir de rendre le bien pour le mal.

Il arriva que trois officiers allemands se cachèrent dans un petit appentis de notre cour. C'était un petit garage sombre, à moitié enseveli sous la neige. Nous leur donnions à manger, et vidions leur seau la nuit. Nous haïssions les atrocités auxquelles ils s'étaient livrés. Nous-mêmes avons été leurs victimes. Mais maintenant en leur parlant nous

cherchions à atténuer leur sentiment d'être semblables à des animaux en cage.

Un soir, leur capitaine me dit :

— Il faut que je vous dise quelque chose qui me pèse. Vous savez que celui qui abrite un soldat allemand encourt la mort. Pourtant vous le faites, et vous êtes des Juifs ! Alors je dois vous dire que lorsque l'armée allemande aura repris Bucarest, ce qu'elle fera sûrement, je ne ferai jamais pour vous ce que vous avez fait pour moi.

Il me regardait de façon étrange. Il fallait que je lui explique. Assise sur une caisse renversée je lui dis :

— Je suis votre hôtesse. Ma famille a été tuée par les Nazis, mais même ainsi, tant que vous serez sous mon toit je ne vous dois pas seulement ma protection, mais aussi le respect dû à l'hôte. Vous souffrirez. La Bible dit : *Qui verse le sang d'un homme verra son sang versé par un autre homme*. Je vous protégerai de la police du mieux que je pourrai, mais je ne saurai pas vous protéger de la colère de Dieu.

— Quelle blague ! répondit-il.

Il me tapota l'épaule et j'eus un mouvement de recul car sa main avait versé du sang innocent. Il s'excusa :

— Je n'ai pas voulu vous offenser. Je me demandais seulement pour quelle raison une Juive pouvait risquer sa vie pour un soldat allemand. Je n'aime pas les Juifs et je ne crains pas Dieu.

— Laissons cela, dis-je. Nous nous rappelons une parole de Dieu dans l'Ancien Testament : *Aimez*

les étrangers, car vous aussi, vous avez été des étrangers au pays d'Égypte.

Il paraissait perplexe.

— Cela se passait il y a des milliers d'années. En quoi le fait que vos ancêtres aient souffert en Égypte vous concerne-t-il ?

— Pour Dieu, dis-je, mille ans sont comme un jour. Les sages disent que nous recueillons l'expérience des générations précédentes comme dans des albums où seraient inconsciemment inscrits les événements passés. Nous ne les connaissons pas mais ce sont eux qui déterminent nos sentiments et nos jugements. Et, d'autre part, c'est avec la vérité que Dieu nous dit d'aimer les étrangers, car en fin de compte nous sommes tous des étrangers les uns pour les autres... et même pour nous-mêmes.

— Attendez donc, dit l'officier, les Juifs ont commis des crimes contre le peuple allemand et contre l'humanité. L'honnêteté veut que je vous le dise en face. Et vous, vous ne pouvez nous regarder que comme des hommes qui ont commis des crimes envers les Juifs. Et vous pardonnez tout ?

Je répondis avec une grande conviction :

— Même les crimes les plus exécrables sont pardonnés par la foi en Jésus-Christ. Moi je n'ai aucune autorité qui me permette de pardonner. Jésus peut le faire, si vous vous repentez.

Un craquement étouffé de pas dans la neige fraîche se fit entendre dehors dans la cour. Je regardai par une fente. Ce n'était que le vieux concierge sourd de la maison voisine. Le capitaine allemand alluma une des cigarettes que Richard leur avait trouvées

(bien que lui-même détestât fumer). Il aspira et passa le mégot à son ami, en disant :

— *Gnädige Frau*, je ne dirai pas que je vous comprends. Mais peut-être que si personne n'avait ce don de rendre le bien pour le mal, selon ce que vous dites, il n'y aurait jamais de fin aux tueries.

Quand je me levai pour partir ils m'adressèrent une petite courbette cérémonieuse. Je mis leur linge sale dans mon cabas et sortis.

Ces hommes finirent par passer heureusement la frontière pour rentrer en Allemagne. Mais plusieurs milliers de leurs semblables furent arrêtés et moururent après avoir passé des années dans des camps de travail soviétiques avec des Russes chrétiens qui, peut-être, avaient approfondi leurs connaissances.

Tous les Allemands ne pensaient alors qu'à se débarrasser de l'uniforme de la Wehrmacht. Comme ils avaient été fiers de porter ces vestes bien coupées, ces insignes et ces décorations ! Comme il était dur maintenant de les troquer contre les pauvres vêtements civils que nous leur offrions !

C'est alors que Richard commença à ramener à la maison des soldats russes. Il était déterminé à leur parler du Christ. D'autres croyaient à juste titre que le pays devrait être débarrassé des Russes.

— Fais attention, Sabina ! me dit Anutza, que feras-tu si les deux armées se rencontrent chez toi ?

Nous prîmes soin que cela n'arrivât pas.

Richard se mit à pénétrer dans les casernes de l'armée rouge prétendant qu'il était un trafiquant du marché noir et proposant des montres bon marché. Un groupe se formait habituellement autour de lui.

et après un moment il se mettait à parler de la Bible.

— Vous n'êtes pas venu pour des montres, lui dit un homme plus âgé, vous voulez nous parler des saints.

Alors que Richard parlait, l'un d'entre eux l'avertit d'un coup de coude :

— Parlez de montres. Voilà l'espion de la compagnie qui arrive.

L'armée rouge en était pleine. Ils espionnaient leurs camarades et rapportaient tout ce qu'ils disaient. Les jeunes soldats ne connaissaient rien de Dieu. Ils n'avaient jamais vu de Bible et n'étaient jamais entrés dans une église. J'appris alors pourquoi Richard avait dit que c'était « le ciel sur la terre » d'apporter l'Évangile à des Russes. Je trouvai quelques hommes instruits qui parlaient allemand ou français. Je leur parlai du Credo.

— Il débute par les mots « Je crois ». Ce n'est pas comme un mot d'ordre du Parti qui vous dit ce qu'il faut penser. « Je crois » signifie que vous devez devenir un « Je », une personne indépendante. Il vous faut penser par vous-même. Une colonne d'autos fait mouvement à la vitesse du véhicule le plus lent. Et si les hommes progressent en masse c'est au pas de l'homme le plus lent. Le Christ vous appelle à sortir de la masse. Le plus grand privilège de l'homme est de dire oui ou non, même à Dieu.

C'était merveilleux de voir des hommes en train de s'éveiller à la vérité. En recourant à des subterfuges pour tromper le censeur nous imprimions

des milliers d'évangiles en russe. Les soldats rouges, toujours en groupes, étaient difficiles à approcher. Nous inventions des manœuvres. Les troupes se déplaçaient dans des wagons de marchandises qui restaient pendant des heures sur des voies de garage. Nous longions leurs trains. Quand l'un d'eux se mettait à rouler nous tendions vivement des évangiles aux soldats.

Des soldats rouges couchaient fréquemment dans notre logement. Une fois, il y en eut six le même soir avec leurs bottes et leurs fusils. J'avais beaucoup de mal à préserver la maison des poux. Mais les soldats étaient encore plus nerveux que nous. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient vécu dans une maison. Comme ils étaient heureux d'être libérés de leurs baraques bruyantes pour une heure. Mais cela ne les empêchait pas de voler. Deux garçons en uniforme, aux visages de paysans, se présentèrent à la porte :

— Voulez-vous acheter un parapluie ? dirent-ils en offrant trois spécimens volés.

— Mais nous sommes des chrétiens, répliqua Richard, nous n'achetons pas ; nous avons quelque chose à donner.

Il les invita à entrer. Je leur apportai à boire un peu de lait. L'aîné des deux, un blond qui n'avait guère plus de vingt ans, me fixa :

— Mais c'est vous qui m'avez donné la Bible ! s'exclama-t-il.

Je le reconnus en même temps :

— Vous êtes le sergent du premier tank entré à Bucarest, lui dis-je.

Il avait toujours la Bible dans son paquetage. Il en avait lu des passages et avait pu ainsi résoudre une question qui le tourmentait. En partageant notre repas, Ivan nous raconta comment il avait parcouru l'Europe orientale en combattant. Dans sa compagnie il y avait un Juif qui, comme tous les autres, avait été élevé sans religion.

— Un soldat âgé de notre unité avait l'habitude de crier à ce Juif qu'il avait tué le Christ. Le Juif le prenait pour un fou. Il avait tué des gens depuis Stalingrad jusqu'à Bucarest. Comment aurait-il pu savoir qui il avait tué ?

Le nom du Christ lui était totalement inconnu. Ivan nous amena ce Juif à la maison. Richard leur raconta tout, depuis Adam jusqu'à la Résurrection. Staline cessa d'être leur Dieu.

Ils vinrent souvent nous voir. Quand son régiment s'en alla, Ivan nous laissa un cadeau d'adieu : un fourneau électrique étincelant. Il regardait Richard. Nous savions qu'il n'avait pas été payé.

— C'est superbe ! s'écria Anutza, juste ce dont les Liebmann ont besoin !

Cette famille était revenue d'Auschwitz dénuée de tout. Nous leur envoyâmes le fourneau. Ivan l'avait volé pour nous remercier de leur avoir montré la voie du Christ. L'amour d'une âme simple peut se manifester de façon étrange. Si Dieu devait vraiment juger l'homme sur toutes ses actions, peu d'êtres seraient sauvés. Quel bonheur que le sang de Jésus-Christ ait racheté toutes les fautes.

Richard et son confrère, le pasteur luthérien Magne Solheim, mirent sur pied une cantine pour nour-

rir les victimes de guerre. Notre petit logement, au premier étage au-dessus du hall de l'église, débordait sans cesse d'amis et d'étrangers. Beaucoup étaient d'anciens prisonniers de droit commun gagnés au Christ par le zèle déployé dans les prisons par un autre ami, Milly. Jamais, le dimanche pour déjeuner, nous n'étions moins d'une douzaine de personnes autour de la table.

Des jeunes filles travaillaient pour nous et parfois nous demandaient conseil sur des questions de morale. Il y en avait une en particulier à laquelle je ne savais pas comment répondre parce que mon problème avait été le même que le sien.

A l'âge de 17 ans, j'habitais Paris. Pour la première fois, je me trouvais affranchie du contrôle de mes parents. J'avais été élevée dans une famille juive strictement orthodoxe, dans une petite ville, et ce n'étaient que défenses, interdictions, règles à suivre. J'étais maintenant à l'université, et le premier garçon que je connus me fit sortir. Il voulait m'embrasser et je le repoussai. Je lui dis un peu comment j'avais été élevée. Alors le garçon me dit simplement :

— Si vous croyez en Dieu, ne direz-vous pas que c'est le même Dieu qui a fait les mains et les lèvres ? Et si je peux toucher votre main avec la mienne, pourquoi est-ce mal de toucher vos lèvres et de vous embrasser ?

Ni professeurs ni parents ne m'avaient mise en garde contre cette question. Je n'en possédai pas la réponse. Et le garçon était très attirant. Alors, je changeai de convictions pour m'adapter à la joyeuse

vie de Paris. Une athée est libre d'embrasser et de se comporter à sa guise.

Mais la conscience ne se laisse pas étouffer pour toujours. Le problème m'énervait. Pourquoi une fille devrait-elle se garder pure ? C'est ce qu'enseignent beaucoup de codes de morale, mais à quoi cela peut-il servir ? Je ne le savais pas, et ne l'appris que bien des années après.

La femme d'un pasteur ne discute pas habituellement de questions sexuelles. Et on s'attend encore moins à ce qu'elle ait subi des tentations de cet ordre. Mais le pasteur comme sa femme sont des êtres humains. Et, dans le passé, Richard et moi-même avons vécu de façon étourdie, sans rien nous refuser. Nous étions des convertis, privés des certitudes que des chrétiens de naissance considèrent comme allant de soi. La sexualité a une importance vitale pour la nature humaine, et, dans notre vie conjugale, les tensions qu'elle entraînait étaient parfois très fortes. Richard était si bon, si beau et si brillant qu'il m'arrivait de redouter que l'adulation dont il était l'objet ne lui tournât la tête. Beaucoup de femmes étaient amoureuses de lui, et il y en avait une qui l'attirait beaucoup. Je dois dire qu'elle était délicieuse : c'était une joie de la regarder. Je vis que Richard était déchiré. Doucement je cherchai à l'aider. Le péché est souvent le fruit de l'occasion. C'est un devoir pour une épouse de tester tout près de son mari dans de telles crises.

Il ne disait rien, mais un jour qu'il jouait au piano un hymne chrétien il tomba sur ces mots : « A chaque heure j'ai besoin de toi » ; toutes les cordes

du piano parurent chanter ensemble, et il se mit à pleurer. Je mis mes bras autour de lui et lui dis :

— Richard, tu n'es pas un ange, ne te tourmente pas tant. Tu n'es qu'un homme. Ces choses passeront.

Elles passèrent. Mais quand je demeurai seule pendant les quatorze ans de prison de Richard, moi aussi je connus des tentations. Et dans ma solitude il y en eut auxquelles je succombai presque. Alors je le compris mieux.

LA TERREUR

EN UN SEUL JOUR, ma famille passa d'un seul fils à quatre, plus trois filles. Des milliers d'enfants juifs orphelins revenaient des camps de concentration, enveloppés souvent dans du papier pour se tenir chaud, vêtus seulement de haillons. J'aime les enfants. Nous avons donc été heureux d'en prendre six chez nous. C'était une joie de les avoir à la maison. Mihaï était enchanté, il me dit :

— Mais, maman, tu me disais que je n'aurais pas de frères ni de sœurs et regarde ceux que j'ai maintenant !

C'était des enfants charmants, mais si maigres, et avec des yeux tellement hagards. Qu'avaient-ils vu ? Tous leurs parents et amis avaient été tués. Bientôt leurs joues creuses se remplirent. Ils se mirent à rire et à jouer. Les soldats russes les aimaient. Ils avaient eux aussi des familles qu'ils n'avaient pas vues depuis des années. Les Russes parlaient souvent à Mihaï et aux enfants dans la rue.

— Prends un bonbon, offraient-ils en posant la main sur une petite tête.

Les enfants souriaient et remerciaient. Et à leur tour ils donnaient aux soldats des évangiles. C'était

dangereux pour les adultes, mais les enfants ne craignaient rien des Russes qui les adorent. Beaucoup de soldats, qui autrement n'auraient pu le faire, prirent ainsi conscience de Dieu. C'est ainsi que Mihaï s'engagea dans le travail de mission à l'âge de cinq ans.

Les membres de notre église sortaient presque chaque nuit pour coller des affiches sur les murs, les portes, les carrosseries des autobus, dans les salles d'attente des chemins de fer. Chacune reproduisait des versets de la Bible ou des messages chrétiens. Bien que des amis eussent été arrêtés pour avoir travaillé parmi les Russes, aucun ne nous trahit. Aussi vite que les communistes arrachaient nos placards, nous les remettions en place. L'une de nos collaboratrices, Gabriella, était très belle. Elle n'avait aucun mal à s'approcher des soldats russes, et elle donna des bibles à plusieurs officiers de haut rang. Mais un jour elle fut arrêtée et remise par les Soviets à la milice roumaine. Alors qu'elle attendait son procès en prison, un homme se présenta dans sa cellule. Il lui demanda pourquoi elle était là. Il sourit en écoutant son explication.

— Je vais tâcher de vous aider, dit-il.

Peu après un deuxième inconnu apparut, lui ouvrit sa cellule. Il la conduisit jusqu'à la rue par une porte de côté.

— Et maintenant, disparaissez vite !

Elle s'en alla libre, en remerciant Dieu. L'homme qui était le chef de la police était un chrétien récemment converti.

Nous fûmes témoins de nombreux miracles. Une

amie, Madame Georgescu, était malade mais refusait de voir un médecin. Elle appartenait à une secte stricte qui refusait toute médecine humaine ; c'était à Dieu qu'il appartenait de guérir les maladies, disait-elle. Tout le temps dont elle disposait était consacré au travail missionnaire auprès des Russes. Elle fut arrêtée et amenée devant le Commandant, homme irritable à la face cramoisie. Soudain, comme il criait, elle fut prise d'une violente hémorragie. Voyant le sang l'officier pâlit.

— Jetez-la dehors ! s'écria-t-il.

Madame Georgescu fut poussée dans la rue. Par la volonté de Dieu, elle était sauvée.



— Mes pauvres pieds ! J'ai fait queue pendant cinq heures avenue Victoria et c'est tout ce que j'ai récolté.

Anutza avait un peu de café et quelques saucisses grisâtres dans son sac. Il y avait des semaines qu'on n'en avait vu autant.

C'était l'anniversaire de la « libération » russe. Pendant deux jours il y eut de la nourriture dans les boutiques. Puis les rayons se vidèrent de nouveau, et les devantures n'offrirent plus que des cartons vides et poussiéreux de viande, et des bouteilles de vin vides. La Roumanie était menacée de famine.

Après le pillage et les exactions des soviétiques (leur prétention à des « dommages de guerre ») voici qu'était venue la sécheresse. On faisait de

la soupe avec les feuilles et l'écorce des arbres.

Une section du Conseil Mondial des Églises envoya nourriture, vêtements et argent, et nous nous organisâmes pour soulager les affamés. Une cantine dirigée par le pasteur Solheim et par Richard nourrissait deux cents personnes chaque jour dans le hall de l'église. Le travail administratif était lourd et le gouvernement communiste cherchait à saboter notre effort, mais nous avons beaucoup de travailleurs volontaires.

On s'arrangea pour que les enfants des zones les plus atteintes par la famine soient conduits à Bucarest pour vivre au foyer de frères. Nous prîmes une petite fille de six ans, très maigre qui n'avait, elle, que les vêtements qu'elle portait. Je lui donnai une bonne nourriture en commençant par de la bouillie lactée sucrée. Elle refusait de manger. Petite paysanne elle ne voulait que ce dont elle avait l'habitude : la *mamaliga*, espèce de gâteau de maïs. Il fallut lui parler très sévèrement pour l'obliger à goûter notre nourriture. Petit à petit elle reprit du poids.

Nous nous mîmes à l'aimer beaucoup. Elle nous dit une fois :

— Vous, je vous aimerai jusqu'à l'automne.

Ce serait alors la nouvelle récolte et elle retournerait chez ses parents. Cette phrase me resta dans l'esprit.

Quand les Russes occupèrent Budapest nous eûmes besoin d'un messenger pour y envoyer de l'argent à la mission. Richard ne pouvait quitter Bucarest et

personne ne pouvait prendre cette responsabilité. Je dus y aller.

— Non ! Il ne faut pas ! s'exclama Anutza, ces soldats russes sont avides de femmes. On se promène dans la rue et on y trouve des filles la gorge coupée et personne n'ose prendre leur défense.

En temps normal ce n'était pas un long voyage. Mais l'armée rouge avait saisi tous les trains et toutes les voitures pour son propre usage. Dans les gares c'était une confusion inimaginable, une panique qui se produisait chaque fois que des foules d'affamés et de personnes déplacées tentaient de s'entasser dans les quelques wagons disponibles. Après de longs efforts je finis par trouver un coin. Pendant des jours le train roula à travers la campagne vers Budapest. J'étais l'unique femme dans un train rempli de soldats russes.

Quand j'arrivai, les troupes allemandes étaient encore engagées dans des combats de rues. Tout n'était que ruines. Il n'y avait aucun moyen de transport. Je marchai à travers les décombres fumants, incapable de découvrir ceux que je cherchais. Finalement je trouvai le pasteur Ungar, qui dirigeait l'église libre. Ils ne pouvaient en croire leurs yeux. J'avais l'air, disaient-ils, d'un ange envoyé par Dieu, pour les secourir au moment où la famine était à son comble. A mesure que les gens émergeaient des caves, la nourriture devenait plus rare. Il n'y avait plus rien. Un cheval, tué dans la bataille, fut dépecé et dévoré.

Beaucoup d'églises avaient été rasées et des centaines de frères avaient perdu leur foyer. Les secours

que j'apportai étaient les bienvenus. Je rencontrai le professeur Langley, le représentant de la Croix Rouge à Budapest, qui travaillait sans se lasser. Nous nous rencontrâmes avant mon départ. Je lui dis que je priais Dieu de le récompenser pour ce qu'il avait fait. Langley me répondit :

— Il m'est arrivé une fois de monter dans un tramway et d'être sans argent. Quelqu'un paya pour moi. Quand j'essayai de le remercier il me dit : « Ne me remerciez pas, je ne fais que rembourser ce que quelqu'un a fait hier pour moi, alors que je me trouvais dans la même situation. » Ainsi, ce n'est pas le Christ qui doit me récompenser : je ne fais que payer ma dette envers lui.

De Budapest, j'allai à Vienne, voyage qui normalement prend quatre heures. Cette fois il fallut six jours ! Je trouvai un train qui allait partir de bonne heure un matin. Les gens s'agrippaient aux portes et s'asseyaient sur les toits. Il semblait impossible qu'une seule personne pût encore monter. C'est alors que je m'entendis appeler par mon nom. Un groupe de jeunes filles étaient perchées au sommet d'un wagon de marchandises : elles étaient des réfugiées d'Auschwitz et avaient séjourné chez nous à Bucarest. En riant, elles me dirent qu'il n'y avait plus de place mais qu'elles s'arrangeraient pour m'en faire une. Et alors, du mardi au dimanche nous restâmes assises sur ce toit jusqu'à Vienne. Cette ville, elle aussi, mourait de faim au milieu des ruines. Je pris contact après beaucoup d'aventures avec des amis et des dirigeants chrétiens et ne rentrai qu'une fois le travail accompli.

Pendant des semaines j'avais été absolument sans nouvelles de la maison. Richard me dit :

— Nous avons terriblement peur pour toi. Je te voyais dans des visions, dans des rêves éveillés.

Quand il ouvrait un livre, il y voyait mon visage. Quand une branche heurtait la vitre, il s'éveillait en me croyant de retour.

— Je marchais, me dit-il, dans la montagne et t'appelais à haute voix par ton nom. Il me semblait t'entendre me répondre.

Et moi, j'avais entendu et j'avais répondu. Je m'étais trouvée en train de fouiller ces rues encombrées de ruines et appelant « Richard ! Richard ! » Nous étions si proches l'un de l'autre.



Maintenant le pays était gouverné de Moscou. Mais les communistes locaux jouaient encore à la démocratie. « Nous voulons l'amitié de tous, disaient-ils, la liberté religieuse. » Certes. Un gouvernement avec la participation de plusieurs partis et avec le roi Michel comme monarque constitutionnel ? Pourquoi pas ?

Tout cela ne servait qu'à duper les puissances occidentales.

Le masque tomba lorsque le ministre soviétique Vichinsky pénétra un matin dans le palais et se mit à donner des ordres. L'armée et la police devaient être dissoutes. Le roi devait nommer des communistes sûrs aux postes clés, sinon... Nous savions comment, en Russie, l'Église était devenu

un instrument de l'État. Dans combien de temps se mettraient-ils à l'œuvre en Roumanie ?

J'étais en train d'arranger l'église pour le service dominical quand le pasteur Solheim entra, l'air troublé, et me dit : — Étranges nouvelles, le gouvernement réunit ce qu'il appelle un congrès des cultes. Toutes les confessions, toutes les religions sont invitées à envoyer de grandes délégations. Et la conférence doit se tenir dans le bâtiment du parlement ! Qui a jamais rien entendu de pareil ? Que peuvent-ils bien manigancer maintenant ?

Chacun rapportait des rumeurs, des suppositions. Beaucoup d'hommes d'église croyaient à ce que le gouvernement avait dit sur la liberté religieuse totale. Mais Richard s'interrogeait :

— Ce qui arrive, n'est-ce pas ce qui est arrivé en Russie ? Jusqu'à son arrivée au pouvoir Lénine avait fortement défendu les sectes persécutées. Mais par la suite, des dizaines de milliers de leurs membres sont morts dans les camps de concentration. L'Église est d'abord endormie et elle accepte. Puis le masque tombe.

Nous conférâmes avec Solheim. C'était lui le chef de la mission et il lui appartenait de décider.

— Nous irons et nous parlerons, dit-il.

Au jour fixé, nous gravâmes la colline du parlement. Tous étaient assis là, entassés dans les galeries et dans la salle en forme de grand amphithéâtre. Il y avait là des orthodoxes, des musulmans, des Juifs et des protestants au nombre d'environ quatre mille avec des évêques, des prêtres et des marabouts.

Partout flottaient des drapeaux rouges. Staline fut officiellement choisi comme président honoraire du congrès. Sur l'estrade se tenaient tous les principaux communistes : le premier ministre fantoche, Petru Groza, le puissant ministre de l'intérieur, Téohari Georgescu. Il y eut même pour commencer une cérémonie patriarcale. Les chefs communistes se signèrent, baisèrent les icônes et la main du Patriarche.

Puis commencèrent les discours. Groza, qui n'était qu'un homme à la solde de Moscou, expliqua que le nouveau gouvernement roumain était favorable à la foi, à toutes les croyances et qu'il continuerait à rétribuer le clergé. Ils avaient même l'intention d'augmenter les salaires. Des applaudissements chaleureux accueillirent ces nouvelles. Des prêtres et des pasteurs répondirent. L'un après l'autre, ils dirent leur joie de voir la religion si bien appréciée. L'État pouvait compter sur l'Église si l'Église pouvait compter sur l'État. Un évêque remarqua que des courants politiques de toutes couleurs s'étaient unis à l'Église au cours de son histoire. C'était maintenant le tour du courant Rouge, et il en était heureux. Tout le monde était heureux. Et de la salle leur joie se répandit directement sur le pays par les ondes de la radio.

C'était absurde et affreux. Le communisme s'était voué à la destruction de la religion. Il avait montré sa véritable figure en Russie. Ils parlaient parce qu'ils craignaient pour leurs familles, pour leurs places, pour leurs salaires. Ils auraient pu au moins rester silencieux au lieu de remplir l'air de flatte-

ries et de mensonges. Ils semblaient cracher sur la face du Christ. Je sentais que Richard bouillait. Je lui dis alors ce qui était déjà dans son cœur :
— Est-ce que tu ne vas pas laver cette honte de la face du Christ ?

Richard savait ce qui allait arriver : « Si je parle, tu vas perdre ton mari. »

Aussitôt je lui répliquai :

— Je n'ai pas besoin d'un mari qui serait un lâche.

Il fit passer sa carte. Les communistes étaient enchantés. Un représentant du Conseil Mondial des Églises et des missions étrangères allait leur faire de la propagande. Richard monta pour parler et aussitôt il se fit un grand silence, comme si l'Esprit du Seigneur s'approchait.

— Quand, dit-il, les enfants de Dieu s'assemblent, les anges eux aussi se réunissent pour écouter parler de la sagesse de Dieu. Il était donc du devoir de toutes les personnes présentes non pas de louer les puissances terrestres qui viennent et disparaissent, mais de glorifier Dieu, le créateur et le Christ notre Sauveur, mort pour nous sur la croix.

Pendant qu'il parlait toute l'atmosphère de la salle commença à se transformer. Mon cœur se remplit de joie à la pensée que ce message se répandait dans le pays tout entier. Soudain le ministre des cultes, Burducea, se dressa.

— Le droit de parole vous est retiré ! cria-t-il.

Puis, de la tribune, il lança des ordres à ses suppôts. Richard, sans lui prêter attention, pour-

suivit. L'assistance se mit à applaudir car il disait ce que tous auraient voulu dire. Burducea beugla :

— Coupez ce microphone !

Le congrès le hua, clamant avec ensemble : — *Pastorul ! Pastorul ! Le Pasteur !*

Au lieu d'être un pasteur, Richard était devenu « le Pasteur ».

Le tumulte dura plusieurs minutes. Les cris et les applaudissements continuèrent longtemps après que les fils du micro eussent été coupés et que Richard fût descendu. C'est ainsi, ce jour-là que le congrès se termina. Nous nous frayâmes un chemin pour sortir, au milieu du bruit et de la confusion.

A la maison, la mère de Richard avait tout entendu à la radio. Quand l'émission s'interrompit elle s'imagina qu'elle ne le reverrait plus jamais. La figure blême, elle nous dit :

— Je croyais qu'ils vous avaient arrêtés tous les deux. Que va-t-il arriver maintenant ?

— Mère, répondit-il, j'ai un Sauveur puissant. Il fera pour moi ce qui est pour mon plus grand bien.

Il n'y eut pas de réaction officielle ; mais des opposants communistes ne tardèrent pas à empêcher nos services religieux. Nous avions récemment ouvert une église plus vaste. Semaine après semaine des jeunes, d'aspect brutal, s'y introduisirent et interrompirent tout par des sifflements et des huées.

— Nous devrions être heureux, dit Solheim, il vaut mieux une assistance qui manifeste en chahu-

rant qu'une assistance silencieuse qui fait seulement semblant d'écouter !

Nous élaborâmes une tactique pour prêcher dans la rue. En effet beaucoup d'âmes étaient trop timides pour se réunir avec nous dans l'église. Dans la rue, nous pourrions mieux les atteindre. Nous avions l'habitude de nous réunir en groupe, au coin d'une rue, et de chanter des hymnes. Cet usage était totalement inconnu en Roumanie, mais la foule ne cessait pas de se rassembler. Alors je communiquais mon message qui devait être court et pénétrant.

Un après-midi, aux portes de la grande usine de Malaxa, se tint un meeting de protestation contre la prise du pouvoir par les communistes. Aux ouvriers réunis là, je parlai du salut. Pour quelques-uns ce fut le dernier avertissement, car le jour suivant la police ouvrit le feu sur la foule de l'usine et beaucoup de travailleurs furent tués.

Une autre fois je parlai du haut des marches de l'université. La foule se rassembla au point de remplir le square. Je n'avais jamais eu un tel auditoire. Des gens accouraient des rues voisines. La circulation fut bloquée sur un des plus grands boulevards de Bucarest. Il n'y eut pas d'interruptions mais seulement des applaudissements prolongés.

Alors que je racontai mon succès à Richard, Anutza entra en coup de vent :

— Dans toute la ville on raconte qu'Ana Pauker a fait un discours à la porte de l'université. On dit qu'elle est revenue de Moscou pour gouverner la Roumanie pour le compte de Staline !

Madame Pauker était une institutrice communiste qui était allée en Russie où elle devint officier dans l'armée rouge. C'était une Juive brune, et quand je commençai à parler dans ce lieu public, la rumeur se répandit que la fameuse Ana Pauker, qui avait tué de sa propre main Marcel, son mari, pour cause de « déviationisme » était de retour. Mais personne ne pouvait comprendre pourquoi la camarade Pauker les invitait à se repentir de leurs péchés. Nous éclatâmes de rire.



En 1947, les arrestations commencèrent. Des élections truquées, où tous les procédés frauduleux et la violence furent utilisés, donnèrent le pouvoir aux communistes. Les chefs de l'opposition, les chefs de la police, honnêtes ou non, des fonctionnaires furent liquidés au cours d'une vague de terreur. Puis vint le tour de tous les évêques catholiques et de nombreux membres du clergé, des moines et des religieuses. La nuit où ceux-ci furent arrêtés les émissions de radio destinées à l'Occident furent faites comme d'habitude. Des dizaines de milliers de personnes, parmi le petit peuple, disparurent dans des geôles ou dans des camps de travail. D'autres allèrent se joindre, dans les montagnes, aux combattants de la liberté.

Les Juifs qui n'avaient pu quitter la Roumanie dans la première confusion qui avait suivi l'arrivée des Russes étaient désormais pris au piège. Les frontières étaient fermées. Mais déjà des milliers

s'étaient sauvés, abandonnant tout ce qu'ils possédaient et préférant une vie de réfugiés sans ressources à la « liberté » soviétique.

Anutza avait des raisons de croire qu'elle figurait sur la liste des Juifs à arrêter, suspectés de Dieu sait quel « crime contre l'État ». Quiconque avait eu affaire à des étrangers était suspect, même les barbiers qui les rasaient. Ce fut un triste adieu car nous étions devenues très intimes.

— Comme David et Jonathan, s'écria Anutza, seulement c'est moi Jonathan. Car c'est Jonathan qui aimait le plus !

Nous nous embrassâmes en pleurant. Anutza dit :

— Je ferai tout pour vous faire sortir de ce pays. Nous nous reverrons en liberté.

Ce jour-là Richard était malade et alité. Elle savait qu'il courait grand danger d'être arrêté. Se penchant sur le lit, elle l'embrassa et lui fit la promesse de lutter afin qu'il puisse venir en Occident. Elle la tint et nous fûmes réunis. Mais cela prit vingt ans.

La terreur se répandait. La police secrète envahissait les maisons et s'y livrait à de longues fouilles. Puis on était invité « pour faire une déclaration ». Ils disaient de ne rien emporter, que cela ne prendrait que quelques heures. Des journalistes étrangers virent des camions qui parcouraient les rues, portant pour inscription « viande », « poisson », « pain » ; ils pouvaient publier que la population était approvisionnée ; mais ils ignoraient que ces camions ne transportaient pas de la nourriture mais des prisonniers.

Puis, nous reçûmes notre premier avertissement. Richard était en train de travailler à la mission quand un homme aux vêtements civils entra, et se présenta comme étant l'inspecteur Saciz.

— Vous êtes Wurmbrand ? Alors vous êtes l'homme que je déteste le plus.

Richard le regarda.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés. Que voulez-vous dire ?

— Vous rappelez-vous qu'il y a une dizaine d'années vous sortiez avec une jeune fille nommée Betty ? Une jeune fille aux cheveux frisés, très barbare ?

— Eh bien ! Et après ?

— Dites-moi pourquoi vous ne l'avez pas épousée.

— Je n'y ai jamais pensé.

— Non, mais moi si. Ah ! Wurmbrand ! Si seulement vous l'aviez épousée vous auriez fait de moi un homme heureux.

Et il pensait ce qu'il disait.

— Mais pour vous montrer que je ne vous en veux pas, dit le magnanime inspecteur, je suis venu vous donner un renseignement. Il y a un épais dossier sur vous, au quartier général de la police. Je l'ai vu. Quelqu'un vous a dénoncé à la police. Vous avez parlé à de nombreux amis russes, n'est-ce pas ?

Saciz frota ses mains rugueuses l'une contre l'autre.

— J'ai pensé cependant qu'on pourrait s'entendre, continua-t-il.

Moyennant un pot-de-vin, il pourrait détruire le dossier. Je me mêlai à la discussion et une somme

fut convenue. Saciz empocha l'argent et déclara :
— Vous avez fait une affaire. Le nom du dénonciateur est...

— Non ! interrompis-je vivement, nous ne voulons pas le savoir.

J'aurais souhaité ne pas en vouloir à cet homme. C'était bête peut-être. Mais nous ne pouvions savoir combien les dénonciateurs détruiraient de vies. Saciz haussa les épaules.

— Comme vous voudrez, dit-il.

Et il disparut.

Peu de temps après Richard fut emmené pour être interrogé. Rien ne fut dit à propos d'une tentative de subversion de l'armée rouge. Nous avions encore quelques amis influents et grâce à eux nous obtînmes que Richard soit relâché au bout de trois semaines. Mais nous savions qu'il ne s'agissait que d'un répit. Nos amis étaient arrêtés en nombre toujours croissant. Je me souviens du jour où je vis la première fois un homme qui avait été torturé par la police secrète. Il pouvait à peine murmurer quelques mots entre ses lèvres violettes et gonflées. C'était auparavant un homme bienveillant et amical qui avait toujours eu un mot aimable pour chacun. Maintenant ses yeux ne reflétaient plus que haine et désespoir.

A coup d'argent et de menaces les communistes obligèrent certains des chefs de l'Église à travailler pour eux. Ils firent planer des soupçons de trahison sur ceux qui refusèrent de devenir des traîtres. Les plus obstinés d'entre eux furent les premiers à aller en prison.

Il ne restait plus qu'un seul obstacle politique : Michel, notre jeune roi bien aimé, qui ne voulait pas se rendre sans combat. Ce n'est qu'en décembre 1947, après que les États-Unis et la Grande-Bretagne eurent reconnu Groza, le fantoche du Kremlin, que le roi fut forcé à partir. Groza et Georghiu Dej, un avocat frauduleux et un ancien cheminot, devinrent les chefs du pays. Ils ordonnèrent au roi d'abdiquer. Le palais était environné de troupes. Il n'avait pas le choix. C'est ce jour-là que naquit la république populaire roumaine. Je me souvenais du proverbe : « La terre tremble quand un serviteur devient roi. »

Ce n'était, semblait-il qu'une très petite toux, et il y avait tant à faire. Mais huit jours après j'étais au lit avec une bronchite. La faim, les privations de toutes sortes et l'aventure de Budapest m'anéantirent. J'étais donc couchée sur le dos, épuisée et somnolente quand je reçus la visite de quelqu'un qui n'avait pas été invité. C'était une Russe, une femme médecin, dont le visage était semblable à un masque tragique.

Madame Vera Yakovlena nous connaissait à peine. Elle venait d'Ukraine d'où d'innombrables prêtres et gens d'église, y compris elle-même, avaient été déportés dans des camps de travail en Sibérie. Peu en étaient revenus. Ce n'est pas ma maladie qui l'intéressait. Elle avait un message à communiquer :

— Nous travaillons à défricher des forêts, hommes et femmes tous ensemble. Nous avons des

droits égaux, ceux de mourir de faim ou de geler à mort.

Madame Yakovlena me toucha le bras d'une main sillonnée d'épaisses cicatrices blanchâtres. Elle tremblait à ce souvenir.

Chaque jour des gens mouraient, s'effondrant d'épuisement dans la neige.

La punition qu'elle reçut quand on découvrit qu'elle témoignait pour le Christ fut de se tenir debout pendant des heures nu-pieds dans la neige. Le jour où elle n'arriva pas à atteindre son quota de travail, les gardes la frappèrent à coups de poings. Elle tomba dans la neige et dut se passer du bouillon aqueux qui leur était octroyé en rentrant au camp. En pleurant elle se mit à errer dans la cour pour être seule. Dans son accablement elle s'avança dans la zone interdite près des barbelés, où les prisonniers étaient tirés à vue. Une voix rude lui cria :

— Hé ! Ta mère est-elle croyante ?

Effrayée, Madame Yakovlena haleta :

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

Elle était, en effet, en train de penser à sa mère. Le garde lui dit :

— Parce que je te surveille depuis dix minutes et n'ai pas pu te tirer dessus. Je ne peux pas remuer le bras. C'est un bras qui est très sain. Je l'ai remué toute la journée. Alors c'est que ta mère est en train de prier pour toi.

Sa voix devint plus chaude :

— Allez, cours, je regarderai de l'autre côté.

Plus tard, ce même jour, Madame Yakovlena revit le soldat. En riant il leva son bras :

— Maintenant je peux le remuer.

Elle continua à vivre dans ce camp pendant dix ans. Beaucoup moururent. Mais elle revint pour raconter comment, dans ses douleurs et dans son besoin, Dieu avait manifesté sa puissance. Elle était maintenant médecin dans l'armée rouge.

Ma tête me faisait mal. Au lieu de méditer sur le miracle, je ne pouvais penser qu'à ses souffrances. Quel en était le sens ? Pourquoi était-elle venue me dire tout cela ?

Comme elle se levait pour s'en aller, je luttai péniblement contre ma faiblesse et l'invitai à rester coucher cette nuit. Au moins pour attendre le retour de Richard. Mais elle avait déjà gagné la porte. Elle s'arrêta un instant pour ajouter :

— Mon mari fut pris lui aussi par la Guépéou. Cela fait maintenant douze ans qu'il est en prison. Je me demande si nous nous reverrons sur cette terre.

Puis elle disparut.

Douze ans ? Je ne comprenais pas. Bien plus tard j'appris que ce messager de Dieu voulait m'avertir des souffrances que mon mari et moi devions prévoir. Ananie, chef de l'Église chrétienne de Damas, fut chargé par le Christ il y a deux mille ans *de montrer au nouveau converti, Paul, le futur apôtre, toutes les choses qu'il aura à souffrir pour moi.*



Il n'était pas trop tard pour quitter le pays. Bien que cela devînt plus difficile chaque jour, des milliers

de personnes continuaient à payer pour avoir le droit de s'en aller. Je savais que Richard ne voulait vraiment pas partir. Mais il me dit :

— Sous Antonescu nous n'avons jamais été emprisonnés pour plus de deux à trois semaines chaque fois. Avec les communistes cela peut se traduire en années. Ils peuvent te prendre toi aussi ; et qui s'occupera alors de Mihaï et des autres enfants ?

Puis il arriva une chose curieuse. Un pasteur que nous n'avions pas vu depuis un an vint à la maison. Dieu s'était servi de Richard pour le convertir. Il avait été alcoolique, allant de bar en bar ; Richard, l'ayant rencontré un soir, l'avait accompagné en lui parlant, en discutant, en le persuadant. Quand le lendemain il se réveilla de son ivresse c'était un homme transformé. C'est ce qu'il nous rappelait maintenant. Et au cours de la conversation il répéta à plusieurs reprises :

— Ce qui m'a le plus frappé dans ce que vous m'avez dit alors c'était le verset *sauve ta vie, ne regarde pas derrière toi*, les paroles de l'ange adressées à Lot.

Quand il partit, Richard me dit :

— Ne crois-tu pas que c'était un message de Dieu ? Pourquoi serait-il venu nous voir après si longtemps en répétant plusieurs fois : *Sauve ta vie* ? N'est-ce pas l'avertissement que je dois sauver ma vie en fuyant ?

— Sauver quelle vie ? lui dis-je.

Puis rentrant dans la chambre, j'ouvris le Livre au passage où Jésus dit : *Qui veut sauver sa vie la*

perdra, et qui perd sa vie pour l'amour de moi la trouvera. Je demandai à Richard :

— Si tu t'en vas maintenant, pourras-tu jamais prêcher encore sur ce texte ?

Ce soir-là on ne parla plus de départ. Mais quelques jours plus tard, Richard me dit :

— Si nous partons en Occident ne pourrons-nous pas rendre plus de services à l'Église de Roumanie ? Si je reste, je suivrai les autres en prison. Ce sera la fin de notre vie conjugale. Je serai torturé, peut-être tué. Et si toi aussi tu es emprisonnée ce sera la fin de la mission. Les Solheim sont des étrangers et on ne leur permettra pas de rester. Mihai sera élevé dans la rue et deviendra communiste. Quel bien en résultera-t-il pour qui que ce soit ?

— Je crois qu'il nous faut rester, dis-je.

Puis, il y eut un dernier signe. Nous avons commencé à faire des réunions dans des maisons privées, autour de Bucarest. C'était plus sûr que dans les églises. Et nous n'avions jamais connu de services plus bénis de tant de conversions. Comme si Dieu, sachant ce qui nous attendait, nous reconfortait au maximum avant les tribulations les plus lourdes.

Une nuit, nous nous étions réunis dans la maison d'un homme riche qui avait tout perdu excepté cette grande maison, qui, elle aussi, ne tarderait pas à lui être enlevée. À tour de rôle nous montions la garde. Car une semblable réunion secrète de prière aurait pu nous mener tous en prison. Une cinquantaine d'entre nous étions réunis pour une vigile de toute la nuit. Vers minuit une femme agenouillée comme les autres s'écria :

— Et toi qui penses t'en aller ! Rappelle-toi que le bon pasteur n'a pas abandonné son troupeau. Il est resté jusqu'à la fin.

Elle ignorait le problème de Richard. Tous nous la regardâmes stupéfaits, mais elle cessa de parler. Quand vint l'aurore nous rentrâmes chez nous par les rues froides. C'était en janvier et il tombait des flocons de neige.

— Nous ne pouvons pas partir maintenant, dis-je.

Et Richard se montra d'accord. Nous déclarâmes à tous que nous allions rester. Tous en étaient très heureux. La femme qui avait eu ce présage avertisseur à propos de Richard se trouvait à la gare quand il revint quatorze ans plus tard. Elle était venue pour lui apporter des fleurs. Il se souvint d'elle et lui dit :

— Je ne regrette pas d'avoir suivi ton avis. Je t'en remercie.

RICHARD DISPARAIT

RICHARD, qu'est-ce que l'enfer à ton idée ?

Nous venions de passer la soirée avec des amis, et inévitablement la conversation s'était orientée vers les communistes. Un homme politique que nous connaissions tous, un homme excellent, très droit, avait été arrêté, et quelques semaines après il s'était pendu dans sa cellule. Qu'avait-il souffert pour en arriver au suicide ? Quelqu'un avait dit :

— Il a dû passer par l'enfer.

— L'enfer c'est d'être assis tout seul dans les ténèbres et de se souvenir de tout le mal qu'on a fait, répondit Richard.

Quelques jours après, lui-même était en enfer.

Un dimanche matin, le 29 février 1948, il s'en alla vers l'église. Quand j'y arrivai, je trouvai le pasteur Solheim seul dans le petit bureau, il avait l'air bouleversé.

— Richard n'est pas venu, me dit-il. Mais il est si préoccupé. Il a dû se rappeler un rendez-vous urgent et oublier qu'il devait venir ici.

— Mais il m'avait promis qu'il me verrait dans une demi-heure.

— Peut-être a-t-il rencontré un ami qui avait besoin de son aide, dit Solheim, il va arriver.

Le pasteur Solheim se chargea du service religieux. Je téléphonai à des amis, mais il n'était nulle part. Mon cœur s'emplit de frayeur. L'après-midi il devait marier un jeune couple de notre connaissance.

— Ne craignez pas, dit Solheim, on ne sait jamais avec Richard. Souvenez-vous de ce camp d'été où il était allé acheter un journal le matin, puis il téléphona à midi pour dire qu'il ne serait pas là pour le petit déjeuner ?

Je souris en y pensant. Richard s'était rappelé une affaire urgente et était parti pour Bucarest : cette fois-ci encore il avait dû faire quelque chose d'analogue. Le déjeuner du dimanche était d'habitude une occasion de réunion nombreuse et sympathique. Non que le repas fût bien particulier, mais on parlait et on chantait, et pour beaucoup c'était le grand événement de la semaine.

Maintenant nous restions assis en silence, dans l'attente de Richard. Mais il ne vint pas. La nuit précédente nous avions eu aussi beaucoup de visiteurs. Richard avait beaucoup parlé et joyeusement. Soudain il s'était arrêté. Quelqu'un remarqua que Richard avait l'air triste et lui demanda pourquoi. Sa réponse fut étrange, une citation de l'Écclésiaste : *Je dis du rire qu'il est fou*. Cela n'avait rien à voir avec la discussion, mais venait des profondeurs de son cœur. Et maintenant nous comprenions quelle folie c'était que de rire. Personne ne disait mot.

Le pasteur Solheim dut célébrer le mariage prévu dans l'après-midi. Nous téléphonâmes aux hôpitaux

et je fis le tour des infirmeries pour blessés, pensant qu'il avait pu avoir un accident de rue. Rien. Je finis par admettre qu'il fallait aller au ministère de l'Intérieur. Il avait dû être arrêté.

Alors commencèrent les jours, les semaines et les années de recherches de bureau en bureau, à frapper à toutes les portes qui pourraient s'ouvrir. J'appris que les prisonniers importants étaient gardés dans des cellules situées dans les sous-sols du ministère de l'Intérieur. Il y avait tant de femmes qui recherchaient leurs maris, leurs fils, leurs pères qu'un « bureau de renseignements » avait été ouvert pour s'occuper des enquêtes. Les escaliers étaient remplis de mères et d'enfants. Tous se tenaient là, désespérés, attendant de pouvoir demander des nouvelles. Un slogan décorait le mur nu : « Nous serons impitoyables aux ennemis de classe. »

Chacun posait des questions. Les officiels faisaient semblant de consulter des listes de noms tapés à la machine. Ils regardaient dans des classeurs. Mais il ne se trouvait nulle trace de tous les hommes disparus.

Une rumeur voulait que Richard ait été emmené à Moscou. Cela était arrivé à Antonescu et à d'autres. Mais je ne pouvais pas croire que Richard était sorti de ma vie. Soir après soir je préparais le repas et m'asseyais près de la fenêtre, pensant qu'il allait arriver durant la nuit. Il n'a rien fait, il sera bientôt libéré. Les communistes ne peuvent être pires que les fascistes qui l'ont toujours libéré après une semaine ou deux.

Il ne revint pas. Appuyant mon front contre la

vitre, je pleurai, je me couchai tard mais sans pouvoir dormir. Le matin le pasteur Solheim vint avec moi demander l'aide de l'ambassadeur de Suède, notre allié dans le passé. M. von Reuterswård nous dit qu'il allait parler sur-le-champ au ministre des affaires étrangères, Ana Pauker.

La réponse de celle-ci était toute prête :

— Selon nos renseignements le pasteur Wurmbrand s'est enfui du pays avec une valise pleine de dollars qui lui avaient été donnés pour le soulagement des affamés. On dit qu'il est au Danemark.

L'ambassadeur souleva la question auprès du premier ministre Groza, lequel répéta la version Pauker, en y ajoutant gaiement une promesse :

— Alors, on suppose que Wurmbrand est dans l'une de nos prisons ? Eh bien ! si vous pouvez le prouver, je le libérerai !

Ces communistes étaient très sûrs d'eux-mêmes : une fois qu'il était dans une cellule de la police secrète un homme cessait d'exister.

Personne ne pouvait plus intervenir désormais. Le seul espoir qui restait et qui faisait agir des milliers de gens, était la corruption par l'argent.



Klari Meir, une amie d'école, me dit :

— Le frère du ministre Téohari Georgescu habite à côté de chez nous, et on m'a dit qu'il peut ouvrir une porte de prison moyennant la somme convenable. Je vais parler pour vous à sa femme.

M. Georgescu était d'accord à condition que tout

restât absolument secret. Mais le prix de ses faveurs était élevé. Je le rencontrai, selon son désir, dans un taudis misérable de la banlieue. C'était un petit homme trapu, élégamment habillé de neuf.

— Je suis Georgescu, me dit-il. Je vais arranger les choses. Un mot à mon frère et c'est fait. Comme garantie ? Vous avez ma parole.

Malgré de grandes difficultés, nous réussîmes à trouver la somme. Elle lui fut remise. Rien ne se produisit.

Ce n'était ni la première ni la dernière fois que nous fûmes ainsi escroqués. Nous ne pouvions rien faire. J'avais rencontré quantité de voleurs et de criminels, mais ces escrocs professionnels étaient d'une classe particulière. Quelques-uns étaient des personnages officiels de haut rang. Quelques-uns n'étaient communistes que de nom.

— Qui sait ce qui arrivera, nous dit un homme haut placé dans le Parti et qui était venu nous voir une nuit, peut-être les Anglais ou les Américains.

Pensant ainsi à l'avenir (et à une récompense en argent pour le présent) il essaya de venir à notre aide, disant qu'il ferait son possible à condition de ne pas compromettre sa position.

Un troisième officiel communiste fut approché par une amie qui l'avait connu étudiant. Ils se rencontrèrent secrètement, comme des amoureux, pour déguiser la négociation.

Tout cela ne donna rien.

Après quelques mois de vains efforts un inconnu se présenta un soir à la porte. Il n'était pas rasé et puait l'alcool. Il insista pour me parler seule.

— J'ai rencontré votre mari, me dit-il.

Mon cœur bondit.

— Je suis gardien de prison ; ne me demandez pas laquelle. Je lui apporte sa nourriture, et il m'a dit que vous me paieriez bien pour vous avoir donné cette nouvelle.

— Cela dépend... combien ?

Nous avons eu tant de déceptions !

— Je risque ma tête, vous savez.

La somme excédait six mille cinq cents francs. Il n'en démordait pas.

Le pasteur Solheim avait autant de doutes que moi. Il dit au gardien d'apporter quelques mots de l'écriture de Wurmbrand, et lui confia du chocolat tiré du magasin des secours aux sinistrés en l'invitant à le remettre à Wurmbrand et à rapporter un message avec sa signature.

Deux jours plus tard cet homme revint. Enlevant sa casquette il tira de la coiffe et me remit le papier qui avait enveloppé le chocolat. Je pus lire :

— Ma femme chérie, merci pour ta gentillesse ; je vais bien. Richard.

C'était son écriture, hardie et nette, assurée et pourtant tourmentée. Impossible de se tromper sur la sérénité troublée de ces lignes.

— Il va bien, dit le gardien. Il y en a qui n'arrivent pas à se faire au secret. Ils n'aiment pas leur propre compagnie.

Il exhala un souffle chargé d'alcool :

— Il vous envoie son amour.

Nous acceptâmes de lui remettre de l'argent s'il

continuait à nous transmettre des messages. Pour finir il se déclara d'accord.

— Mais, ajouta-t-il, il y en a qui attrapent douze ans pour ça. Il n'y a pas que l'argent, vous savez.

Il risquait sa liberté par double amour : celui de l'argent et de la boisson qu'il pouvait ainsi acheter ; et aussi parce qu'il aimait Richard. Parfois il lui glissait un supplément de pain. Il continua à nous apporter des messages.

— Que faites-vous de l'argent que nous vous donnons ? lui demandai-je.

— Je me soûle ! dit-il en riant.

Le Seigneur avait touché son cœur, mais pas encore sur le chapitre de la boisson.

Solheim et sa chère femme Cilgia, des amis des mauvais jours, abandonnèrent tout pour travailler seulement à relever mon courage et à sauver Richard. Le pasteur Solheim alla avec moi à l'ambassade de Suède où nous fûmes reçus aussitôt. Quand l'ambassadeur eut vu le bout de papier avec l'écriture de Wurmbrand, il adressa rapidement une note au premier ministre :

— Vous avez promis de relâcher le pasteur Wurmbrand si nous pouvions prouver qu'il est dans une prison roumaine. J'en ai maintenant la preuve entre les mains.

Groza passa la note à Ana Pauker, au ministère des Affaires Étrangères. Sa plaisanterie avait échoué. Elle fit venir M. von Reuteswärd devant lequel elle se déchaîna. Si elle avait dit que Wurmbrand s'était enfui au Danemark, c'est que c'était vrai. Elle ne se laisserait pas insulter par l'envoyé d'une puissance

étrangère mineure qui fourrait son nez dans une affaire purement intérieure. Elle n'était pas une menteuse !

L'ambassadeur fut déclaré *persona non grata*. Ses supérieurs mirent en doute la sagesse de son intervention. Richard était de nationalité roumaine, même s'il travaillait pour le compte d'une mission étrangère. Von Reuterswärd répondit que sa conscience l'obligeait à venir au secours d'un homme qu'il savait innocent. Le ministre d'État lui avait menti et son devoir était de protester. L'ambassadeur était un homme de Dieu et les gouvernements ne comprennent pas toujours de tels hommes. Il fut rappelé à Stockholm et retiré du service diplomatique.

Peu après Groza fut hissé à la position encore plus vaine de président de la grande Assemblée Nationale. Il lui arriva de rencontrer Pastorel, le fameux satiriste roumain et l'accusa de se livrer à son égard à des plaisanteries malicieuses.

— J'ai droit au respect, je suis président.

Et Pastorel de lui répondre :

— Voilà une plaisanterie qui ne provient pas de moi.

Le cœur trouve sa revanche en d'amères plaisanteries. C'est ce qui inspire les histoires tragico-comiques pour lesquelles les Juifs sont connus. Cette fois on pouvait être mis en prison pour avoir dit des plaisanteries, Pastorel fut emprisonné pour six ans.

Ensuite Solheim (qui voyait en Richard un second lui-même, et dans la Roumanie sa seconde patrie) fut mis dans l'obligation de quitter le pays. Il

s'était identifié à nous et à sa mission, comme tous les bons missionnaires le font. Il ne pouvait plus être d'aucun secours. Mais nous gardions des amis loyaux, bien que le seul fait d'être en termes d'amitié avec nous fût plein de danger.

L'épouse d'un prisonnier politique ne pouvait obtenir de carte de rationnement. Celles-ci étaient réservées aux « travailleurs ». L'épouse d'un prisonnier politique ne pouvait travailler. Pourquoi ? Parce qu'elle n'avait pas de carte de rationnement, et que par conséquent elle ne pouvait vivre. Je ne pouvais prouver que Richard n'était pas en prison, alors que les plus hautes autorités du pays l'avaient nié, et me bornai à demander :

— Comment ferai-je pour vivre ? Et mon fils ?

— C'est votre affaire.

Mihaï était de nouveau mon seul enfant. Avant l'arrestation de Richard nous avions perdu les petits orphelins qui étaient venus à nous après avoir échappé aux massacres des Nazis en Roumanie orientale. Ayant entendu dire que les Russes avaient décidé de repeupler de réfugiés les deux provinces orientales (Bessarabie et Bukovine) qu'ils avaient annexées, nous avions compris que, tôt ou tard, les enfants nous seraient enlevés. Des centaines d'orphelins juifs étaient menacés de ce triste sort. Comme il serait préférable de les envoyer en Palestine où le nouvel État d'Israël était sur le point de naître ! Avec désespoir nous décidâmes de laisser partir nos garçons et nos filles. Cela semblait une solution préférable à l'attente du sort imprévisible que pouvaient leur réserver les Soviets.

Ils se joignirent à une petite troupe de réfugiés à bord du vapeur turc *Bulbul*. Des semaines passèrent. Pas de nouvelles de leur arrivée. Chaque jour Richard avait l'air plus hagard. Une enquête internationale commença, de la Mer Noire à la Méditerranée orientale. Petit à petit l'espoir s'évanouit. On pensa que le *Bulbul* avait heurté une mine et sombré corps et biens. Jusqu'à ce jour personne ne sait rien. Le bateau est parti et n'est pas arrivé. Il n'y a pas de survivants.

Ma peine fut terrible. Nous les avions aimés comme nos propres enfants. Quand, pour finir, nous eûmes accepté de croire à leur perte, je ne voulus ni voir ni parler à qui que ce soit. Rares sont les hommes qui ont le pouvoir de reconforter leurs frères. Toutes mes croyances sur la résurrection et la vie éternelle furent mises à rude épreuve. Il me fallait comprendre que ce n'est pas parmi les morts qu'il faut rechercher les enfants qu'on a perdus, mais parmi les vivants. Il m'arriva souvent de penser que je ne pourrais pas surmonter cette douleur ; mais le Seigneur me donna la force de continuer ma route. Puis, un jour, la parole de Dieu se glissa doucement dans mon cœur : *Je vous donne ma paix*. Je compris de façon nouvelle le mot « patience » si souvent répété dans le Nouveau Testament. En grec ce terme (*hypomena*) signifie « rester dessous » : accepter, supporter la douleur comme un don de Dieu. Nombreux en sont les fruits. Dieu donne et enlève, et il m'entoura de beaucoup de jeunes. Il fallait seulement ne pas oublier et

garder un cœur plein de pitié après tout ce que j'allais apprendre.

Dans mon chagrin mon devoir était de consoler Mihaï. Comme il pleurait amèrement ! Je le tins dans mes bras et lui racontai une histoire qu'il avait souvent entendue de la bouche de Richard. Elle est tirée du Talmud, ouvrage rempli de sagesse humaine.



On raconte qu'un soir qu'il était absent de chez lui, les deux fils d'un rabbin célèbre moururent. Tous deux étaient d'une beauté extraordinaire et possédaient une connaissance profonde de la Loi. La femme du rabbin porta ses deux enfants dans sa chambre et couvrit leurs corps d'une couverture blanche. Le soir, le rabbin rentra chez lui.

— Où sont mes fils ? demanda-t-il. J'ai regardé à plusieurs reprises dans la synagogue et ne les y ai point vus.

Sa femme lui apporta une coupe. Il loua le Seigneur pour la fin du sabbat, et but, puis il demanda :

— Où sont mes fils ?

— Ils ne doivent pas être loin, dit-elle, en plaçant devant lui de quoi manger.

Quand il eut prononcé les grâces après son repas, elle lui demanda si elle pouvait lui poser une question. Sur sa réponse affirmative, elle reprit :

— Il y a quelques jours, une personne m'a confié

des bijoux, et maintenant elles les réclame : dois-je les lui rendre ?

— Quoi ? dit le rabbin, est-ce que tu hésiterais à rendre à quelqu'un ce qui lui appartient ?

— Non, répondit-elle, cependant j'ai pensé qu'il était préférable de ne pas les rendre sans que tu le saches.

Puis elle le mena à la chambre et enleva la couverture blanche de dessus les cadavres.

— Mes fils, mes fils ! se lamenta bruyamment le père, mes fils, lumière de mes yeux !

La mère se tourna et pleura amèrement. A la fin elle prit son mari par la main et lui dit :

— Ne m'as-tu pas appris que nous ne devons pas hésiter à rendre ce qui nous a été confié ? Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris : béni soit le nom du Seigneur.



A cette époque alors que tant de tragédies s'abattaient sur nous, je trouvai une grande joie dans l'un des plus grands événements de l'histoire. L'État d'Israël voyait le jour en 1948, accomplissant ainsi les prophéties de la Bible sur le retour du peuple juif dans sa patrie. *Je les rassemblerai de tous les pays où je les ai dispersés dans ma colère*, dit Dieu au prophète Jérémie.

Lorsque les prophètes promirent que Dieu rassemblerait son peuple des extrémités de la terre, ils ignoraient dans combien de nations et de continents les Juifs seraient dispersés.

On se passionnait maintenant à interpréter les grands événements dont on était témoin. Des hommes qui n'avaient pas regardé la Bible depuis des années se mirent à scruter les Écritures comme si elles venaient d'être publiées. On se plongea dans Ézéchiël, Jérémie, Amos, à la recherche d'indices révélateurs de ce qui allait arriver.

Un nouvel et vaste exode commença en Roumanie. Les Nazis avaient massacré un demi-million de Juifs roumains. Ceux qui survivaient en avaient plus qu'assez des communistes qui étaient d'abord apparus des libérateurs. Les Juifs des provinces orientales, annexées par les Russes, se voyaient rassemblés dans les rues pour aller travailler dans les mines soviétiques. La seule différence était, cette fois, que les Soviets prenaient les Roumains aussi bien que les Juifs. On les embarquait dans des camions sans qu'ils pussent dire un mot à leurs familles. Rares furent ceux qui revinrent.

Un jeune homme de chez moi, en Bukovine, me raconta :

— Mon frère a passé quatre mois caché dans un trou creusé derrière un placard pour éviter la déportation. Je m'en suis tiré avec les seuls vêtements que je portais. Je dis à un fonctionnaire soviétique qu'il pouvait disposer de mon logement avec tout ce qu'il contenait et de tout l'argent que je possédais en échange d'un passeport. L'ayant ainsi obtenu, je partis. Voilà pour le communisme : ce n'est que vol en toutes choses et par chacun.

C'est bien ainsi que cela se passait : on donnait tout ce qu'on possédait pour pouvoir s'en aller.

Peu après la naissance de l'État d'Israël, Ana Pauker conclut un accord avec le nouvel État. Il permettait aux Juifs de quitter le paradis communiste moyennant argent comptant. La République Populaire de Roumanie avait besoin de monnaies étrangères. Elle vendait ses Juifs à tant par tête, selon la capacité des cerveaux. Les savants, les médecins, les professeurs coûtaient davantage. Chaque nuit des foules attendaient des visas à la porte du bureau. De vieilles gens et des jeunes, des grands-parents avec des bébés enveloppés dans des couvertures dormaient par terre. On racontait l'histoire de l'étranger qui, voyant une file de Juifs qui allait du poste de police au square du Parlement, demanda :

— Pourquoi cette queue ?

— Pour des oranges.

— Mais dans la boutique qui est là on vend des oranges sans faire queue.

— Oui, mais nous désirons les cueillir sur l'arbre lui-même.

Le gouvernement voulait garder secrète « l'Opération Israël ». Des trains spéciaux partaient des gares perdues et de voies inconnues. Aucun ne partait de la gare centrale de Bucarest : les départs avaient seulement lieu la nuit à partir de faubourgs éloignés. Mais finalement tous s'entassaient.

Chaque nuit, les larmes aux yeux, nous allions accompagner des amis.

— L'an prochain à Jérusalem !

Le cri qui avait retenti dans les ghettos et les synagogues pendant des siècles ! Savoir que cette fois c'était vrai apportait une telle joie à mon cœur...

Dans le Livre de l'Exode, il est dit qu'une *multitude mélangée* quitta l'Égypte avec les Juifs. C'est ce qui arriva encore. Beaucoup furent le communisme avec de faux visas de sortie, en s'étant fait passer pour Juifs. Une multitude d'étrangers trouva refuge dans les foules qui partaient.

Un officier de police de grade élevé me dit :

— Si vous me donnez de l'argent et m'aidez à obtenir un visa comme Juif pour me permettre de quitter le pays, je pourrais faire sortir votre mari de prison.

Un ami en qui j'avais confiance me dit que ce policier avait le pouvoir de faire ce qu'il promettait. Cette offre me donna un nouvel espoir. Je le dis à Mihaï. Il avait alors dix ans. Grand pour son âge, il avait des pommettes aiguës et des yeux interrogateurs. A l'école il apprenait à être le fils d'un « rebut social ». C'était une cruelle leçon.

Mihaï aimait beaucoup son père. Il n'était pas facile de lui expliquer pourquoi il nous avait été enlevé et enfermé en prison. Parfois je tremblais pour la foi de Mihaï. Quand je lui parlai de mon nouvel espoir, il se montra surexcité. Le lendemain matin son exaltation était tombée :

— Maman, me dit-il, j'ai fait un rêve. J'ai vu notre voisin qui tendait son chapeau en invitant deux oiseaux à s'y poser. Ils se mirent à voler tout autour, puis s'envolèrent.

Cela voulait dire selon lui que notre projet n'aboutirait pas. Quelques jours après nous apprîmes que le policier, qui avait offert de nous aider, avait lui-

même été arrêté. Mihaï avait fait un rêve prémonitoire.

Chaque jour des gens disparaissaient. Une fois un certain nombre de prisonniers bien connus furent relâchés. Ils rentrèrent chez eux dans des ambulances, montrant leurs meurtrissures et leurs cicatrices, et racontant les tortures qu'ils avaient souffertes. Quand l'impression voulue eut été faite, tous furent de nouveau arrêtés.

Je pleurais en pensant qu'au même moment Richard pouvait être sous le coup des tortures. J'avais peur qu'il ne craque et ne trahisse ses amis. Il avait promis de préférer la mort à la trahison, mais qui dira ce qu'un homme peut supporter ? Saint Pierre avait dit qu'il ne renierait pas le Christ.

Si Richard mourait je savais que nous nous retrouverions dans la vie future. Nous avions convenu de nous attendre à l'une des douze portes du ciel, décidant que ce serait la porte de Benjamin. Jésus avait ainsi donné rendez-vous à ses disciples en Galilée après sa mort. Et il y avait été fidèle.

MON ARRESTATION

UN SOIR DE LA FIN D'AOUT, je rentrai tard à la maison. Mihaï séjournait à la campagne chez des amis, aussi étais-je libre de faire mes tournées. Nous autres femmes faisons en secret du travail pour l'Église, sous l'apparence d'infirmières ou de femmes de ménage. Et les heures étaient longues. Il était presque onze heures quand j'eus terminé de nettoyer la maison et de m'occuper des six enfants d'un homme dont l'épouse était à l'hôpital. Il avait possédé terres et argent, mais tout cela lui avait été confisqué par les communistes.

Je revins chez moi par des rues que l'on décorait de drapeaux rouges en vue de la célébration annuelle de l'arrivée de l'armée rouge. J'étais trop fatiguée pour manger et me disposais à aller directement me coucher.

Mais je trouvai le cousin qui logeait chez nous en attendant son départ pour Israël, très alarmé. Mon parent me dit qu'un visiteur suspect s'était présenté et avait déclaré qu'il venait du bureau de répartition de l'espace locatif, parlant d'installer davantage de monde dans le logement, mais qu'il était sûr que son

dessein véritable était de savoir combien je possédais de sorties outre la porte principale.

Je sus alors à quoi m'attendre. Un raid de la police. Cela ne me surprenait pas. J'étais juste assez fatiguée pour m'en moquer. Mihaï était en sûreté, en bonnes mains. C'est ce qui importait. Je m'endormis, en recommandant mon mari, mon fils et tous ceux que j'aimais à la garde de Dieu.

A cinq heures du matin, ils tambourinaient à la porte. Mon cousin ouvrit. J'entendis des cris, des bottes claquant dans l'escalier :

— Votre nom ?

— Hitler, bredouilla mon cousin qui portait vraiment ce nom désolant.

— Quoi ? Arrêtez-le !

Mon pauvre cousin tenta de s'expliquer. Sa mère avait épousé un Juif orthodoxe avec barbe et papilottes nommé Heskell Hitler, et il avait refusé de changer de nom malgré les complications terribles qui s'ensuivaient. Mais la farce prit fin. Ils avaient compris que mon cousin n'avait pas de rapport avec son homonyme. Le poussant de côté ils envahirent ma chambre. Je la partageais avec une femme, une chère sœur dans la foi. Nous nous assîmes dans le lit, en nous serrant dans les draps.

— Sabine Wurmbbrand ? cria un homme au cou de taureau.

Il commandait et ne cessa de crier tant qu'il fut dans l'appartement :

— Nous savons que vous cachez des armes ici. Montrez-nous sur-le-champ où elles sont.

Avant que je puisse protester ils tirèrent des mal-

les, ouvrirent des armoires, vidant les tiroirs par terre. Une étagère de livres s'écrasa sur le parquet. Mon amie sauta du lit pour les ramasser.

— Ne vous occupez pas de ça ! Habillez-vous.

Il fallut nous habiller en présence des six hommes. Ils piétinaient nos affaires, et de temps en temps se mettaient à crier comme pour s'encourager mutuellement à leur fouille absurde.

— Alors, vous ne voulez pas nous dire où sont cachées les armes ! Nous allons tout démolir.

Je dis :

— La seule arme que nous ayons dans cette maison est là. Et je ramassai la Bible de dessous leurs pieds.

« Cou-de-taureau » se mit à rugir :

— Vous allez nous accompagner pour faire une déclaration complète au sujet de ces armes !

Je posai la Bible sur la table et dis :

— Accordez-nous quelques minutes pour prier. Puis j'irai avec vous.

Ils restèrent là, béants, pendant que mon amie et moi priions ensemble. J'embrassai mon cousin et sa mère :

— L'an prochain à Jérusalem !

Leurs yeux étaient remplis de larmes.

— *Leshana haba be-Jerusalem !* répondirent-ils.

En partant, la dernière chose que je fis fut de tirer un petit paquet du buffet. Il contenait une paire de bas et un sous-vêtement. Un jour ou deux auparavant une jeune fille de notre église m'en avait fait cadeau. Je l'avais rangé sans l'ouvrir, sans avoir ja-

mais pensé que ce serait la chose la plus importante que j'emmènerais avec moi en prison.

On me poussa à l'arrière d'une Oldsmobile. On me mit des lunettes de motocycliste recouvertes de peinture noire afin que je ne puisse savoir où nous allions. La course fut brève. Quelques minutes plus tard j'étais tirée de la voiture et à moitié portée, sans que mes pieds puissent vraiment toucher terre. J'arrivai ainsi jusqu'à un étage supérieur, comme si j'avais été un mouton entravé. Comme ils me bousculaient, je me meurtris les jambes à un angle. Les lunettes tombèrent. On me donna un coup à hauteur des reins. Une porte claqua derrière moi.

Je me trouvais dans une longue pièce, remplie de femmes assises sur des bancs ou par terre. La porte ne cessait de s'ouvrir pour en faire entrer d'autres. Il y avait là la femme d'un homme politique libéral, une dame de la société dont j'avais vu les traits dans les journaux, une actrice habillée d'une robe courte et légère, une dame d'honneur du Palais.

Nous étions les éléments dangereux « socialement pourris » de la Roumanie. Le soir arrivé, plusieurs centaines de femmes étaient entassées dans la pièce. La rafle se faisait à l'échelle nationale. Le 23 août, anniversaire du « jour de la libération » comme l'appelaient les communistes était en fait le jour de la capitulation devant la Russie.

Nous nous serrions pêle-mêle sous l'unique ampoule fixée au plafond. On ne nous apporta ni nourriture ni boisson. Chaque femme se concentrait sur sa propre peur. Combien de temps cela allait-il durer ? Qu'arriverait-il à nos enfants ? Mihaï avait per-

du son père chéri, et maintenant sa mère lui était enlevée. Notre foyer et tout ce qu'il contenait allaient être confisqués. Mon fils allait être livré à la charité d'amis, eux-mêmes en danger. Comme je priais pour lui, une femme bondit sur ses pieds et se mit à frapper la porte de ses poings, en hurlant :

— Mes enfants, mes enfants !

D'autres pleuraient leur mari, leur amoureux, leurs fils. A côté de moi une femme fit une crise d'hystérie. Une autre se mit à vomir. L'unique cabinet débordait. La porte s'ouvrait pour laisser encore entrer d'autres femmes qui, dans leur indignation, criaient aux gardes :

— Mais je n'ai rien fait !

L'actrice nous confia :

— Je serai vite relâchée, vous verrez.

Elles pensaient que leur innocence allait les sauver ! Comme si nous n'étions pas en 1950 et dans un état communiste. A toutes on avait dit :

— La police a besoin de vous en vue d'une déclaration.

Certaines passèrent dix ans à faire cette déclaration.

Le lendemain matin nous entendîmes les cuivres d'un orchestre. La parade du Jour de la Liberté (présence obligatoire) était en train de se dérouler. Les fenêtres étaient recouvertes de peinture. Mais si la parade passait en bas c'est que nous étions dans les prisons de la police dans la rue principale de Bucarest appelée avenue de la Victoire. Des milliers de bottes marquaient le pas. On entendait chanter de façon rythmée des slogans : « Le 23 août nous a ap-

porté la liberté. » « Mort aux voleurs ! Les traîtres en prison ! »

Le nouvel hymne national fut rugé sur le rythme cadencé d'une marche « Chaînes brisées restez derrière nous... »

Jamais dans l'histoire de la Roumanie tant de gens n'avaient été enchaînés. Les heures s'étiraient sans fin, sans rien d'autre à faire que d'attendre. Le jour et la nuit que je passai dans cette pièce étaient hors du temps, comme si je goûtais à l'éternité de l'enfer. Enfin, un gardien apporta du pain noir et une soupe aqueuse contenue dans de lourds récipients métalliques. Le jour suivant un sergent commença à appeler des noms. Allaient-ils nous libérer ?

Mon nom se trouvait sur la première liste. De nouveau les lunettes noircies, puis un camion dans lequel je fus conduite à ce qui était, comme je l'appris plus tard, le quartier général de la police secrète, avenue Rahova.

Avant de me pousser dans une cellule étroite, une gardienne demanda à celles qui y étaient déjà si l'une d'elles me connaissait. La réponse étant négative elle me permit de les rejoindre. La règle était de ne jamais mettre ensemble des amis. Aucun réconfort n'était admis, il fallait être seul. Pendant la période des interrogatoires on ne restait jamais dans une cellule le temps suffisant pour s'y faire une amie en qui on pût avoir confiance. Toute nouvelle arrivée pouvait être un espion envoyé pour épier les prisonniers.

En dehors d'une jeune étudiante en médecine, mes compagnes étaient des paysannes arrêtées au hasard.

On employait la terreur pour imposer la collectivisation des terres. De sauvages batailles étaient livrées contre les officiels envoyés pour s'emparer des fermes. Un nombre inconnu de paysans furent exécutés après des jugements sommaires et près de cent mille personnes condamnées à la prison.

Après plusieurs jours, je fus mise au secret. Ma cellule ne contenait qu'une couchette de fer, mais pas de seau, première préoccupation des prisonniers. Comme je me désolais de cette absence de seau ! Cela avait plus d'importance que la nourriture, la chaleur ou la lumière. Les indigestions dues à la nourriture, « la peur des interrogatoires » quand on entendait appeler son nom, laissaient les gardiens indifférents. On était autorisé à sortir à cinq heures, à quinze heures et à vingt-deux heures. En haut du mur, une petite fenêtre était garnie extérieurement d'une grille de fer. La cellule était humide et froide, même en août. Quel bonheur d'avoir ce léger manteau d'été et ces bas de laine !

Quand allait-on m'appeler ? Que me demanderait-on ? Je me rappelais mes ennuis passés avec la police : l'attente de Richard dans le café de l'autre côté du poste de police ; la peur de ne pas le voir revenir. Il avait dit : « L'enfer est d'être assis dans les ténèbres et de se rappeler les péchés qu'on a commis. » J'en avais tellement commis, et maintenant ils se présentaient à mes yeux dans toute leur vivacité.

Le gardien qui apportait la nourriture (de la bouillie d'avoine) était assez âgé. Les vieux étaient

préférables aux jeunes. Il lui arrivait souvent de me dire un mot de sympathie :

— Elle est plus épaisse aujourd'hui ! me murmura-t-il en désignant la bouillie.

Il était évident qu'il était de ceux qui pensaient encore que les Américains pourraient venir renverser la situation à son détriment. Une fois, il m'offrit de faire passer une lettre. Mais je soupçonnai qu'on pourrait s'en servir pour prendre au piège les amis qui la recevraient. D'une voix enrouée, il murmura une histoire d'après laquelle il aurait demandé à un officier :

— Pourquoi y a-t-il tant de personnes en prison ?

L'officier lui aurait répondu :

— Occupez-vous de votre travail sinon il y en aura un de plus.

Le gardien ricana, enchanté :

— Et qu'est-ce qui est arrivé ? Le jour suivant c'est *lui* qui a été arrêté ! Personne ne sait pourquoi. Je ne l'ai jamais revu. Et ceux qui jugent aujourd'hui, demain eux, ils seront jugés !

La nuit j'essayais de me boucher les oreilles au fracas des portes de fer, au grincement des bottes clouées, aux obscénités des gardiens.

Près de moi des portes étaient déverrouillées. A chaque fois je pensais que la prochaine était mon tour. Mais plusieurs jours s'écoulèrent encore ainsi dans la claustrophobie.



La porte de la cellule s'ouvrit :

— Tournez le dos.

Des lunettes noires me furent posées sur les yeux. La panique s'empara de moi quand ils me tirèrent par les bras dans les corridors. Gauche, droite ; gauche, droite. Tournez, un coin. Va-t-on me fusiller ? Mourir sans préavis dans le noir !

Arrêt. Les lunettes me furent enlevées. J'étais debout, aveuglée par le soleil, dans une grande pièce. Guidée par le gardien, je m'assis sur une chaise véritable et m'équilibrai en posant la main sur un bureau véritable, un grand bureau de chêne taché d'encre. Derrière étaient assis deux hommes portant l'uniforme à écussons bleus de la police secrète. Un capitaine d'âge moyen, fort, qui portait une moustache. Un jeune lieutenant blond qui était présent lors de l'incursion dans mon appartement. Le lieutenant me dévisagea avec un curieux regard entendu. Ses yeux bleu clair et sa belle mine me rappelaient quelqu'un. Inexplicablement il me sourit.

Je frissonnai. Puis je compris : il ressemblait au jeune homme que j'avais aimé il y avait si longtemps à Paris. La ressemblance était étonnante.

Je m'attendais à m'entendre dire qu'une accusation avait été formulée contre moi. Mais le capitaine me dit d'un ton de patience lasse :

— Vous savez, Madame Wurmbrand, quel a été votre crime contre l'État. Vous allez maintenant nous en faire par écrit une déclaration complète.

— Mais que faut-il écrire ? J'ignore pourquoi vous m'avez amenée ici.

— Vous le savez très bien, dit-il.

Sur une table à côté il y avait une plume et du papier. J'écrivis quelques lignes pour dire que je n'avais aucune idée de la raison de mon arrestation. Il y jeta un coup d'œil, hocha la tête, et fit appeler le prisonnier suivant.

Pendant tout le chemin du retour à la cellule le gardien vociféra en me poussant tout aveuglée contre les murs. Quand la porte se fut refermée derrière moi je vis son œil qui me fixait par le petit judas.

— Asseyez-vous et pensez à écrire ce que l'officier vous a dit ! Ou alors à vous le traitement !

La torture, les brutalités, les railleries, les humiliations. La torture mentale pour vous assouplir avant l'interrogatoire. Les hurlements enregistrés sur disques. Les coups de feu de pelotons d'exécution transmis par haut-parleurs dans les corridors. La torture d'être une mère qu'on a séparée de son enfant.

La torture physique. J'avais vu les résultats de ce qu'ils faisaient dans ces cellules.

Le problème de savoir que dire aux interrogateurs n'était pas nouveau. Nous l'avions connu du temps des Nazis. Certains croyaient qu'il ne fallait pas mentir (même pour en sauver d'autres). Ils agissaient selon cette conviction. Mais l'amour est plus grand que la vérité. On ne dit pas à un voleur où l'argent se trouve dans la maison. On a le droit de mentir à un fou armé d'un revolver, pour pouvoir le désarmer. La haine communiste est une folie qui ne raisonne pas. Notre devoir est de tromper ceux dont l'unique objet est de détruire.



Le jour suivant, le capitaine et son assistant m'attendaient. Sur un bloc-notes, une série de questions étaient inscrites qu'il pointait au fur et à mesure. Elles tendaient à obtenir des informations pouvant servir à incriminer Richard. Je me souviens d'une remarque du capitaine :

— Tout homme a son point faible.

Tournant sa tête blonde et finement ciselée, le lieutenant eut son sourire entendu.

Ce qu'ils cherchaient c'était le point faible de Richard ; leur interrogatoire devait être impitoyable. Le capitaine mit longtemps à y arriver. Il me fit un petit discours sur les bénédictions du communisme, m'assura qu'ils étaient mes amis, et aussi ceux du pasteur Wurmbrand. Ils souhaitaient le relâcher, disaient-ils, mais avaient d'abord besoin de quelques renseignements. Qu'avait dit Richard en telle ou telle occasion à ses collègues ?

Je répondis que nous discussions religion et jamais politique.

Le capitaine sourit très sincèrement :

— Madame Wurmbrand, me dit-il, la Bible est pleine de politique : les prophètes qui se rebellaient contre le pouvoir égyptien ou qui s'en plaignaient, Jésus qui s'élevait contre la classe gouvernante de son temps. Si votre mari est un chrétien il doit avoir des idées déterminées sur le gouvernement.

— Mon mari ne s'intéresse pas à la politique.

— Pourtant il a eu une audience du roi Michel avant le départ de ce dernier. Pourquoi ?

— Ce n'est pas un secret. Le roi donnait audience à beaucoup de gens.

— Combien de temps dura la sienne ?

— Environ deux heures.

— Et pendant tout ce temps il n'a pas été question de politique ?

— Comme je l'ai dit, mon mari ne s'intéresse pas à la politique.

— Eh bien ! alors de quoi a-t-il parlé ?

— De l'Évangile.

— Et qu'a dit le roi ?

— Il était en faveur de l'Évangile.

Le lieutenant laissa échapper un petit rire qu'il couvrit rapidement de sa main. Au regard que lança le capitaine, je pensai qu'il allait se faire sérieusement chapitrer plus tard. Le sourire du capitaine se fit plus sincère que jamais :

— Écoutez, Madame Wurmbrand, vous êtes une femme très intelligente. Je ne peux pas comprendre votre attitude. Vous êtes ainsi que votre mari des Juifs. Nous, les communistes, nous vous avons sauvés des Nazis. Vous devriez être reconnaissants et être de notre côté !

Ses yeux se rétrécirent. Il parla plus lentement !

— Et votre mari est accusé de menées contre-révolutionnaires. Il pourrait être fusillé. Ses collègues ont parlé. Ils soutiennent l'accusation portée contre lui.

Mon cœur ne fit qu'un tour. Naturellement il mentait, et guettait ma réaction. J'essayai de rester impassible. Il continua :

— Peut-être essaient-ils seulement de se sauver

eux-mêmes. Ce sont peut-être eux qui sont les véritables contre-révolutionnaires. Impossible d'en juger à moins que vous ne racontiez tout ce que les gens travaillant à la maison avaient coutume de dire. Tout. Parlez, dénoncez les véritables contre-révolutionnaires et demain votre mari sera libre.

Se tournant vers son assistant le capitaine sourit pour l'inviter à partager cette heureuse vision. Son élève ajouta d'un ton encourageant :

— Vous pourriez rentrer dans votre famille.

Comme cette pensée était douce ! Je l'écartai et répondis :

— Je ne sais rien.

Rentrée au soir tombant, dans ma cellule, je soignai les meurtrissures que m'avait infligées le gardien. Mes pieds touchaient le bout de la couchette et je pensai :

— Pauvre Richard ! ses pieds doivent pendre en dehors.

Il était si grand. Que lui faisait-on à cette heure ? A un moment, j'étais prête à dire n'importe quoi pour me retrouver en sûreté avec lui ; puis je tremblais. Je voulais qu'il vive et je voulais qu'il résiste, et ces deux désirs se combattaient en moi.



Le capitaine avait l'air fatigué, ses yeux étaient légèrement troubles, mais il y avait aussi en eux une lueur de triomphe. Il tambourinait nerveusement des doigts sur le bureau. Cette fois, les questions avaient trait aux Nazis. Quels étaient les Allemands que je

connaissais ? Quels étaient nos rapports avec eux ? Savais-je qu'on était fusillé pour avoir donné refuge à des Nazis ? Pourquoi avais-je caché des officiers chez moi ? Je pouvais dire, en parlant selon la vérité, que je n'avais pas caché de Nazis. Pour moi ce n'avaient été que de simples hommes. Ils étaient dans le besoin et nous avions cherché à les aider sans tenir compte de leurs croyances, de même qu'antérieurement nous avions secouru des Juifs persécutés et des Tziganes.

— Alors, vous niez l'accusation. Eh bien ! vous allez avoir une surprise !

Il appuya sur un bouton de sonnette placé sous son bureau. Des gardes firent entrer un homme que je reconnus aussitôt : Stefanescu avait été avec nous en 1945. Il savait tout ce que nous avions fait pour les Allemands.

Il entra en traînant la jambe, jetant avec nervosité un coup d'œil au capitaine, à son assistant et à moi. Il avala sa salive, et ferma les yeux comme pour se retrancher du monde.

— Alors, Stefanescu, dit le capitaine allumant un cigare, dis-nous comment les Wurmbrand gardaient les Nazis chez eux. Naturellement tu connais cette femme ?

— Non.

— Quoi ?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Tu mens !

— Non, Monsieur.

Stefanescu referma ses yeux. Le capitaine cria et tempêta. La figure à un pouce de celle de Stefanescu,

il hurla de toute la force de ses poumons. Étourdi, Stefanescu ne cessait de répéter qu'il ne me connaissait pas. Et pourtant il me connaissait bien et n'avait pas de bonnes intentions à mon égard. Mais Dieu l'avait aveuglé à ce moment.

Finalement, impatienté, le capitaine dit aux gardes de l'emmenner. Il me regarda avec des yeux méditatifs en écrasant son cigare. Après tout, semblait-il penser, c'est absurde : une Juive qui perd toute sa famille dans des pogromes nazis et qui cacherait des Nazis dans sa cave en risquant la vie de son mari en même temps que la sienne. Il se mit alors à m'interroger sur notre travail dans l'armée rouge.

Je m'arrangeai pour esquiver les questions dangereuses.

Plus tard, couchée, ne pouvant dormir dans ma cellule, je me souvins des groupes de grands garçons de l'armée rouge qui naguère avaient rempli notre logement. Avec quelle simplicité merveilleuse ils avaient écouté la parole de Dieu. Il y en avait un qui avait dansé dans la pièce quand Richard lui eut raconté que, le troisième jour, le Christ était ressuscité des morts.

Ce qui s'était passé aujourd'hui m'encourageait. J'éprouvais fortement le sentiment de la présence divine dans la solitude de ma cellule. Dieu m'avait donné la force et l'esprit d'écarter les questions relatives à l'impression des évangiles en russe, et à la réception de l'argent pour les secours. Peut-être le pire était-il passé.

Un morceau de plâtre crayeux était tombé du mur.

Je le ramassai et, par gratitude, m'en servis pour tracer une grande croix sur la couverture foncée.



Le nouvel interrogateur était un gros homme suant et chauve. Il me tint longtemps debout devant le bureau maculé d'encre pendant qu'il lisait des documents dans un dossier de couleur brune.

Le lieutenant blond prenait des notes dans un gros livre. De temps en temps, il me regardait sournoisement, comme s'il savait quelque chose que j'ignorais. Son visage régulier prenait l'air ennuyé et excité d'un enfant qui, au cinéma, sait que quelque chose d'insupportable va se produire d'ici quelques minutes.

Les bras de l'interrogateur chauve étaient couverts de poils épais. Il se décida enfin à commencer. Toutes les questions étaient d'ordre personnel. Ma famille, mes amis, mes voyages à l'étranger, mon temps d'étudiante à Paris. Il était chaleureux et amical. Doucereux.

— Et maintenant, dit-il d'une voix banalement officielle, qui aurait pu convenir pour donner des renseignements sur la façon de remplir un imprimé, nous désirons que vous fassiez par écrit le compte rendu de votre vie sexuelle.

Je mis du temps à comprendre. Il se mit à expliquer lentement :

— Votre vie sexuelle. Vous en avez une, je suppose ? Votre première expérience. Le premier garçon avec qui vous avez été. Comment il vous cares-

sait. Comment vous lui rendiez ses baisers. Ce qui est arrivé ensuite. Vous a-t-il possédée ? Et dans quelle circonstance ? Ou bien avez-vous gardé cela pour celui qui est venu ensuite ? Parlez-nous des étreintes de celui-là. Comparez les deux, ou les trois. Continuez avec vos autres amants. Nous voulons un compte-rendu complet, coup par coup pour ainsi dire.

Le ton calme et poli était comme une claque en pleine figure. Le lieutenant me considérait. Sa langue sortit de sa bouche jusqu'à ce qu'elle eut trouvé une petite écorchure rouge au coin de la bouche.

— Écrivez tout cela. Nous voulons tous les détails. Je suis sûr qu'il n'en manque pas.

Je m'efforçai de rester calme :

— Vous n'avez pas le droit de demander cela. Vous pouvez m'accuser d'être une contre-révolutionnaire, ou de ce que vous voulez, mais ce n'est pas ici un tribunal de morale.

Les doigts poilus tambourinèrent sur le bureau :

— C'est ce que nous voulons que vous fassiez. On dit que vous êtes une espèce de sainte. Nous pensons autrement. Nous *savons* qu'il en est autrement. Et nous avons l'intention de vous dévoiler sous vos véritables couleurs.

Il me fixait sans sourciller.

— C'est-à-dire celles d'une putain, dit le lieutenant.

— Évidemment, je ne ferai pas ce que vous me demandez.

— C'est ce que nous verrons !

L'interrogateur chauve se mit à m'assaillir de questions obscènes. Un torrent de mots dégoûtants s'é-

chappèrent de sa bouche. Il ponctuait ses questions en frappant le bureau de ses mains épaisses. Je ruisselais de sueur. La tête me tournait. J'avais l'impression que j'allais m'évanouir. Je persistai à refuser d'écrire.

Au bout d'une heure il s'arrêta. Le lieutenant avait recommencé à consulter son manuel. Ils avaient déjà fait tout cela auparavant. Cela les ennuyait.

— Le temps joue pour nous, dit l'interrogateur chauve.

Il avait gardé un dernier coup de poignard :

— Votre mari a déjà confessé qu'il était un traître et un espion. Vous êtes en route pour le tas de fumier.

Il fit le tour de son bureau et me souffla dans la figure.

— Mais vous ne partirez pas d'ici sans avoir raconté les détails de votre vie sexuelle.

Il me fixa longtemps d'un air menaçant. Je tremblais convulsivement.

Je retournai en cellule par des corridors à l'odeur aigre. Les lunettes me furent retirées juste avant qu'ils ne m'aient poussée à l'intérieur, et pour la première fois je vis le numéro de la porte : sept. J'étais dans la cellule 7. Le nombre sacré dans la Bible. Celui des jours de la création, celui du chandelier à sept branches.

Étendue sur la couchette, je sanglotai. Après un moment je repris mon calme. Mon corps gisait là dans les ténèbres, mais mon esprit s'éleva et s'échappa des limites de la prison. Je me rappelai les paroles : *Nous sommes crucifiés avec le Christ*. Si un

temps devait venir où il me faudrait dire : « C'en est fait », je désirais n'avoir que des paroles d'amour pour mes parents et mes amis et pour le brigand qui était à côté de moi, comme Jésus. Dieu était avec moi dans mon affliction.



— Debout !

Mielu, le gardien chef à la figure cramoisie se tenait sur le pas de la porte. Je me levai et me tournai contre le mur.

— Ici, ce n'est pas un hôtel. Si tout le monde restait couché à se faire du lard on se battrait pour entrer. Tu vas apprendre à quoi sert la prison.

En roumain Mielu veut dire « agneau », mais ce n'était pas un agneau. En dehors de l'inspection matinale régulière il errait dans les corridors pour faire des vérifications imprévues.

— Tourne-toi vers moi. Rien de singulier ?

— Puis-je avoir une cuillère pour manger la soupe ?

— Si tu veux me parler, ferme la bouche.

Sa plaisanterie le fit tordre. Elle l'avait rendu célèbre dans les prisons roumaines. On disait qu'il avait vendu des lacets de souliers dans les cafés avant la guerre. Il devait sa position actuelle à son efficacité de mouchard. Il lui fallait prouver son importance à chacun, et en toute occasion.

A midi une soupe grasseuse arriva. Il fallait la boire tout entière, c'était la règle. Ceux qui faisaient la grève de la faim étaient nourris de force. Deux

gardiens vous tenaient pendant qu'un troisième vous remplissait la bouche. Quand cela arrivait on recevait une soupe un peu plus nourrissante que d'habitude : on y ajoutait un jaune d'œuf et du sucre pour soutenir les « malades ». On disait qu'elle contenait autant d'aliments que trois rations journalières normales. C'est pourquoi certains refusaient de manger dans l'espoir d'être nourris de force !

Je souris en me rappelant comme Richard avait été difficile pour la nourriture au début de notre mariage. Comme il aurait été heureux maintenant de revenir à la cuisine faite à la maison !

Tous deux nous connaissions par cœur des passages du second livre de Moïse, l'Exode. Il raconte comment les enfants d'Israël sortirent de l'esclavage d'Égypte dont Dieu les avait délivrés. Toutes les nuits, dans la cellule 7, je récitais ces versets. Je savais que, quelque part, Richard faisait de même. Dieu nous délivrerait.



— Prête à répondre à mes questions aujourd'hui ?
Des doigts couverts de poils, et sentant l'alcool et le tabac s'approchèrent.

— Allons-nous être édifiés par la vie sexuelle d'une sainte ?

Le lieutenant blond regarda son collègue, l'air un peu choqué de cette brutale entrée en matière. Il avait encore son manuel et son bloc de papier. Je suppose qu'il faisait partie des nouveaux « dirigeants prolétaires ». Un garçon éveillé, sorti du

rang inférieur d'une usine, et qui cherchait à passer des examens et à gagner une promotion pendant que le moulin à interrogatoire fonctionnait en sa présence. L'interrogateur chauve continua la routine de ses questions obscènes pendant vingt minutes. Je continuai à répéter qu'il n'avait pas le droit de poser de telles questions. Puis il s'arrêta et alluma une cigarette. J'imaginai que le lieutenant allait prendre la suite. Mais quand le plus âgé fut parti le lieutenant continua à étudier.

Je le considérai avec un léger tremblement et il me semblait que mes genoux allaient se dérober sous moi. Je n'avais pu dormir. Comme il me rappelait ce garçon de Paris, il y avait si longtemps ! Où était-il aujourd'hui ? Tous deux étaient beaux. De temps en temps il levait les yeux de son livre et me faisait ce sourire entendu. Comme s'il connaissait les réponses à toutes les grossières questions de son collègue.

Je restai debout pendant trois heures. C'était une pratique assez commune. Pour éviter de gâcher leur temps libre, ils appelaient un prisonnier et le laissaient debout pendant qu'ils étudiaient. Ils signaient un reçu à l'arrivée du prisonnier et un autre à son départ. Cela rendait officiellement compte de leur temps.

Le plus âgé revint et me cuisina encore pendant une heure. Avec qui avais-je couché ? Qu'avais-je fait avec eux ?

J'étais très fatiguée. L'épuisement venait par vagues noires. Mais je trouvai la force de dire :

— Je ne vous dirai pas ce que vous désirez.

J'aurais pu pourtant lui donner une information, à savoir que la pire « histoire sexuelle » n'empêchera pas une personne de devenir un grand saint si Dieu le veut. Marie-Madeleine avait été une pécheresse. Mais elle sera encore vénérée alors que nous aurons été oubliés depuis longtemps.

L'interrogateur grommela une obscénité, puis :

— Emmenez-la.

Le lieutenant blond bâilla et s'étira pendant qu'on m'emmenait.

Plusieurs jours après je fus conduite dans une cellule commune. C'était une glacière. L'hiver approchait. Mon manteau d'été et mes bas de laine faisaient l'envie de la cellule. J'étais riche ! J'essayai de partager mes richesses. Le manteau servit à d'autres de couverture, de robe de chambre, de vêtement de gala pour les interrogatoires. J'offris les bas à une jeune fille qui ne portait qu'une mince robe de coton. Des larmes coulèrent sans retenue sur son visage pâle.

A mon étonnement, les quatre autres femmes portaient des robes de soirée. C'étaient des robes de satin blanc, décolletées et sans manches qui, traînant sur le ciment dégoûtant, n'étaient pas des robes idéales pour la prison.

— Nous étions allées voir un film à l'ambassade américaine, me dit l'une d'elles, il s'agissait alors d'ours polaires. Alors que nous rentrions en taxi, on nous arrêta, on nous fit descendre dans la rue et on nous emmena au quartier général de la police secrète : « Nous savons tout ; vous êtes des espionnes américaines », nous dit-on.

Interrogées pendant dix jours sans arrêt, affamées et privées de sommeil, elles continuèrent à rejeter les accusations. Elles attendaient maintenant d'être jugées. Les robes élégantes n'étaient plus que des loques. On en avait arraché des bandes pour servir de mouchoirs, de serviettes, ou pour d'autres besoins. À tour de rôle chacune des femmes tâta mon manteau avec des cris de ravissements. Cela aurait pu être une étole de vison.

— Voulez-vous le porter au prochain interrogatoire ?

— Oh ! que c'est gentil ! Je me sens si déshabillée avec mes épaules nues devant ces animaux. Cela me donnera du courage.

La porte s'ouvrit brusquement et tous les cœurs battirent.

— Toi, dit le gardien.

Jamais ils ne prononçaient mon nom. Comme beaucoup d'autres noms juifs, Wurmbrand est d'origine allemande, et la prononciation du W les déconcertait.

— Mets les lunettes.

La marche aveugle dans les corridors malodorants commença. J'entrai dans une pièce remplie de voix d'hommes. Il se produisit un silence. Je pouvais sentir leurs regards. C'était une sensation étrange : je n'entendais rien, j'étais aveugle, et me rendais compte qu'ils me regardaient. Et ensuite ?

— Enlevez les lunettes !

Des lumières brillantes m'éblouirent. La nouvelle salle des interrogatoires n'avait pas de fenêtres, elle était grande. Il semblait qu'elle était en sous-

sol. Derrière une longue table dix officiers en uniforme étaient assis, et parmi eux les trois que j'avais rencontrés. Ils me fixaient.

— Savez-vous ce qui est arrivé à votre mari ?

— Vous le savez, c'est vous qui devriez me le dire !

— Asseyez-vous, dit le major à moustaches ; si vous nous aidez et si vous répondez à toutes nos questions, il se peut que nous vous permettions de le voir.

Je le crus vraiment : nous n'avions commis aucun crime. Peut-être avait-il été jugé et acquitté. Combien j'étais naïve en ce temps-là. Devant eux, sur la table, étaient posés des paquets de photographies d'hommes et de femmes. Un sergent les élevait les unes après les autres :

— Qui est celui-ci ? Cet autre ? Connaissez-vous cet homme ? Et celui-là ?

Sur la quantité je n'avais reconnu qu'un seul homme. Je m'efforçai de rester impassible et de continuer fermement à dire non. C'était un ami cher. Un soldat russe, baptisé dans notre logement. C'était une photographie d'identité, face et profil, mais assez médiocre. Comme il avait changé ! Où était-il maintenant ? Je continuai à dire non, non, non, en secouant la tête.

Ils criaient et me houspillaient de questions. A certaines je ne pouvais répondre, à d'autres je ne le voulais pas. Ce fut une longue séance au cours de laquelle je me sentis de plus en plus accablée par le bruit et la lumière aveuglante. La tête me tournait.

— Nous avons des méthodes que vous n'aimerez

pas pour vous faire parler. N'essayez pas de jouer au plus malin avec nous. C'est du temps perdu. Votre vie en dépend.

La répétition, l'insistance me rendaient folle. Mes nerfs étaient tendus à l'extrême.

Cela dura des heures avant qu'ils ne me renvoient en cellule. Étendue sur la paille, je sanglotai violemment et bruyamment.

— Interdiction de pleurer.

Le gardien se tenait sur le seuil. Mais je ne pouvais m'arrêter. Mes pleurs affectaient les autres ; elles se mirent elles aussi à pleurer. Impassible, le gardien fit demi-tour et ferma la porte. Mes sanglots durèrent deux heures. Puis je m'efforçai de me ressaisir et de réfléchir. L'interrogatoire conduisait d'un sujet à un autre et d'une personne à l'autre. Toute personne nommée par moi serait arrêtée et cuisinée à son tour. Donc, ne pas citer de nom. Mais pourrais-je encore supporter beaucoup de séances semblables ?

L'interrogatoire suivant comporta une nouvelle tactique. L'inquisiteur chauve était seul et souriait.

— Madame Wurmbrand, vous n'avez que trente-six ans. Les meilleures années de la vie d'une femme sont devant vous. Pourquoi êtes-vous si obstinée ? Pourquoi refuser de nous aider ? Vous pourriez partir libre dès demain si seulement vous nous donniez les noms de ces traîtres...

Je ne répondis pas.

— Parlons raison. Tout homme a son prix, et toute femme aussi. Connaissez-vous l'histoire de cet homme qui, dans la boîte de nuit demande au gar-

çon : « Combien vaut cette blonde qui est au bar ? »
« Elle fait payer cent francs. » « Et cette brunette ? »
« Très spécial, cinq cents francs. » « Bien, et cette
fille qui est là, dans le coin, avec un homme ? » « Oh,
non Monsieur, ils sont mariés, vous ne pourriez l'a-
voir pour moins de mille francs ! »

Sa plaisanterie le fit rugir de joie et il s'essuya la
figure avec son mouchoir.

— Vous êtes une honnête femme. Vous pouvez
augmenter le prix. Judas a été stupide de vendre son
maître pour trente pièces d'argent. Il aurait pu en
obtenir trois cents. Dites-nous ce que vous voulez ?
La liberté pour vous et votre mari ? Pour lui une
bonne paroisse ? Nous pourrions avoir soin de vo-
tre famille. Vous pourriez nous rendre de grands
services. Eh bien ?

Quand il eut fini de parler, il se fit un grand si-
lence dans la pièce. A la fin je le rompis :

— Merci, mais je me suis déjà vendue. Le Fils de
Dieu a été torturé et a donné sa vie pour moi. Par
lui, je peux atteindre le ciel. Pouvez-vous m'offrir
un plus beau prix que celui-là ?

L'homme chauve parut soudain accablé de fatigue.
Sa voix était rauque et exprimait la frustration. Il
crispa sa main poilue et je crus qu'il allait me frapper.
Puis sa main se relâcha. Il se frotta le crâne et se
borna à soupirer profondément.



Le 23 octobre était notre anniversaire de maria-
ge. Le souvenir du bonheur attaché à cette date me
rendit encore plus misérable.

L'hiver était venu. Mihaï prenait froid si facilement. Il dormait du sommeil des jeunes, avec de petits mouvements, et souvent il jetait par terre ses couvertures. Qui les lui remettrait ?

Parfois Mihaï était entêté. Nous étions allés une fois faire un pique-nique et il avait bu d'une eau stagnante bien que je lui eusse interdit de le faire. Pendant des semaines il avait eu mal à la gorge. Il était aussi monté sur un arbre et était tombé. Cette fois il avait failli mourir. Qui l'empêcherait maintenant de prendre des risques ? Il y avait tante Alice qu'il aimait bien. Mais elle avait ses propres soucis. Des centaines de doutes et d'anxiétés m'accablaient chaque jour.

En novembre, le directeur de la prison parut en personne dans la cellule. Un petit groupe de femmes reçurent l'ordre de se tenir prêtes à partir dans les dix minutes. Aucune question ne fut permise. Remplies de frayeur nous rassemblâmes nos pauvres affaires. Nous nous attendions à être libérées ou bien fusillées.

En réalité, j'avais été condamnée aux travaux forcés. En mon absence, un conseil avait simplement décidé que je servirais pendant vingt-quatre mois. Quand ce temps ce serait écoulé une nouvelle condamnation me serait signifiée. Je n'étais qu'une de celles parmi les milliers de personnes classées comme « prisonniers administratifs ». Nous étions dirigées sur des camps d'esclavage sans avoir bénéficié d'un jugement. A ce moment, nous ignorions que nous avions été condamnées.

Nous étions alors une partie essentielle de l'éco-

nomie. Des camps s'étaient formés dans tout le pays. Des « saboteurs » qui n'avaient pas atteint les normes de travail, des tziganes, des criminels, des prêtres, des prostituées, de riches bourgeois, toute la gamme des personnes qui n'étaient pas arrivées à trouver leur place dans le monde communiste étaient envoyées là pour se rééduquer. Les camps étaient immenses et comptaient la population permanente de deux cent mille personnes, hommes, femmes et enfants, de l'âge de douze ans à celui de soixante-dix et plus. C'est par de telles méthodes que la « reconstruction socialiste » progressait dans tous les pays satellites.

L'État faisait et publiait ce qu'il voulait. Pas un mot ne paraissait dans les journaux sur les jugements et les condamnations. Il n'y avait que des félicitations au gouvernement pour avoir fourni du travail à tout le monde. Quelles merveilles il accomplissait ! C'était le contraire de l'Occident où des milliers de gens restaient sans emploi.

Des personnages importants d'Occident voyaient dans la Roumanie l'exemple d'un pays qui avait résolu de façon heureuse ses problèmes de chômage.

Avant de prendre ma part à cette heureuse solution je fus envoyée dans une prison de transit, Jilava, la geôle la plus redoutée du pays.

LE CAMION s'inclina soudain pour descendre une rampe ; toutes les femmes poussèrent alors des cris aigus. Le moteur s'arrêta. Un bruit métallique se fit entendre et ce fut l'arrêt. Nous attendions des ordres dans un silence plein d'inquiétude.

— Enlevez les lunettes.

C'était un vaste sous-sol sans fenêtres. Des gardiennes en uniforme allaient çà et là. Une femme trapue et musclée à cheveux roux leva le doigt et nous avertit :

— Je suis le sergent Aspra (en roumain *aspra* signifie dur) : je suis impitoyable. Ne l'oubliez pas.

Elle s'assit derrière une table à tréteaux avec une collègue aussi attirante qu'elle. Une employée écrivait des noms sur un registre. D'une voix rauque Aspra déclara :

— Tous les vêtements superflus sont déposés en arrivant dans cet établissement. Alors enlevez vos vêtements.

Elles prirent mon manteau d'été mais me laissèrent la robe légère et les bas qui maintenant n'étaient qu'un trou. Un inventaire fut fait. Quelques jours

plus tard nous marchions le long de passages obscurs et voûtés. Dans l'air humide persistait une odeur de pourriture. Derrière des grilles d'acier se tenaient des surveillants coiffés de calots kakis.

Jilava ne m'était pas entièrement inconnu. C'était un fort construit au siècle dernier. Les cellules étaient creusées sous terre. J'y étais venue au début des arrestations en masse avec une jeune fille qui croyait qu'un ami s'y trouvait : ils avaient parcouru des dossiers et répondu qu'il n'y avait pas trace de lui.

J'avais fait le même voyage de douze kilomètres, de Bucarest, après la disparition de Richard. J'avais rempli de longs imprimés et attendu pendant des heures pour m'entendre dire qu'on ignorait tout de lui.

Une fois, deux écolières d'une quinzaine d'années avaient partagé notre cellule de la Police Secrète. Elles faisaient partie d'un groupe patriotique secret :

— Dieu vous vienne en aide s'il vous arrive jamais d'apprendre ce que c'est que d'être dans la cellule 4 de Jilava, avait murmuré la plus âgée.

Le sergent Aspra déverrouilla une lourde porte à barres de fer.

— Cette bande-là, à la cellule 4 !

On était en pleine matinée, mais la cellule était presque obscure. Une faible ampoule électrique pendait du plafond. Deux longues rangées de couchettes de bois s'alignaient sur les côtés d'une haute pièce voûtée. Un corridor étroit se trouvait au milieu. A une extrémité se trouvait une petite fenêtre recouverte de peinture et garnie de barreaux.

Des douzaines d'yeux me fixèrent.

— Je suis Viorica, votre chef de chambrée, dit une voix.

Une main s'agita.

— Donnez-lui la place du fond.

A l'extrémité la plus obscure de la cellule il y avait un baquet à côté d'un tuyau de vidange béant. La couchette qui m'était allouée était juste au-dessus. Ce baquet était commun à cinquante femmes, dont la plupart avaient l'intestin malade à cause de la nourriture infecte.

A la hauteur de la rangée supérieure, peu d'air circulait, et la chaleur était suffocante. Des femmes ruisselantes de sueur étaient étendues, à moitié nues. Où que l'on tournât les yeux ce n'étaient que bras décharnés, jambes difformes, poitrines affaissées et blessures. Cela ressemblait à un charnier du Moyen Age. Sur certains corps il y avait des marques et des cicatrices dues à la torture. Des femmes gisaient sur le sol de ciment, près de la porte, dans l'espoir de respirer un peu d'air.

— Ce sont des folles, me dit une fille près de moi, l'humidité du sol est encore plus mortelle.

Jilava est un mot roumain qui signifie « humide ». Le fort était entouré d'un fossé. Suspendu à ce qui avait l'air d'une petite potence se trouvait un morceau de rail de chemin de fer. Quand on le frappait d'un coup de barre de fer, à cinq heures du matin, nous nous levions. Une queue se formait au baquet. La cellule s'emplissait de bavardages et de discussions. Des gamelles s'entrechoquaient pendant qu'on les remplissait d'eau pour la toilette.

A mon premier matin à Jilava j'entendis quelqu'un qui chantait une hymne.

— Ce sont les religieuses.

Mon cœur se souleva :

— Des religieuses ici, à Jilava ? demandai-je.

— Oui, et si Aspra les entend chanter elle recommencera à leur lier les mains dans le dos. La dernière fois cela a duré trois heures.

Une pâle jeune fille d'environ dix-huit ans s'arrêta de manger une croûte et dit :

— Cela n'est rien ! Dans ma dernière prison, Mislea, ils liaient les religieuses et leur mettaient des masques à gaz sur le visage. C'était horrible !

D'autres religieuses étaient emprisonnées dans des cellules voisines. A travers les murs épais les femmes pouvaient encore communiquer, non sans courir de grands risques, en plaçant une timbale contre la pierre pour écouter les coups frappés. Le son était ainsi amplifié et s'entendait très bien. Mais il fallait continuellement faire attention aux gardiens qui mettaient l'œil au judas.

On passait les messages à l'aide d'une sorte de morse des prisons. Nous sûmes ainsi que deux cents femmes vivaient dans les quatre cellules de notre aile. Et plus de trois mille hommes ailleurs. Dans une forteresse conçue pour six cents personnes !

On apprend en prison ce que signifie être sur terre sans avoir rien à faire. Rien à laver, à coudre. Pas de travail. Les femmes parlaient avec nostalgie de cuisine et de ménage. Comme elles auraient aimé faire un gâteau pour leurs enfants, puis faire le tour de leur foyer un chiffon à la main pour nettoyer les vi-

tres et frotter les tables. Nous n'avions absolument rien à regarder. Le temps ne passait pas. Il restait immobile.

— Quand je pense que je me plaignais d'avoir trop de travail, me dit ma voisine, je devais être folle.

Quand les enfants quittent le foyer, la mère comprend quelle joie c'est de travailler pour eux, et quelle tristesse c'est de n'avoir rien à faire.

A onze heures, nous nous sommes mises en ligne pour la soupe. Chacune recevait un morceau de pain noir. Calmées à l'idée de la nourriture qu'elles allaient avoir, elles attendaient tranquillement. Aussitôt que le bidon fut sorti de la cellule, les querelles s'allumèrent. Des femmes se battirent à cause d'un morceau de pain qu'elles croyaient plus gros que celui des voisines. Cela commençait toujours de la même façon :

— Espèce de chienne, tu savais que c'était mon tour aujourd'hui d'être servie la première.

Des insultes volaient. Un effroyable charivari retentit à travers la cellule. La porte s'ouvrit brutalement. Des gardiennes se précipitèrent en faisant pleuvoir des coups de bâton. *Aspra mugit* :

— Nous sommes trop bonnes pour vous, espèces de... Si ça continue, vous n'aurez rien à manger demain.

La soupe renversée forma des mares sur le sol. Des sanglots s'échappèrent de l'obscurité des couchettes. Quand les gardiennes furent parties, en faisant claquer la porte, le vacarme recommença. Cinquante femmes criaient en invoquant leurs droits

jusqu'au moment où Aspra revenue se mit à beugler :

— Bon, eh bien ! plus rien à manger aujourd'hui ni demain !

Après son départ, les récriminations devinrent des murmures. Ma voisine me toucha le bras :

— Pauvre petite, vous n'avez pas mangé.

— Tant pis ! ce n'était pas très appétissant.

— Ce sont les carottes pourries. Le trust national des légumes s'en est débarrassé ici de trois cents tonnes. Personne ne voulait les acheter, même pas pour les cochons. Il y a des semaines que nous les avalons. Regarde, ma peau est toute jaune. On appelle ça « carotide » !

Elle me dit qu'elle s'appelait Hélène. Une grande femme autoritaire me dévisagea :

— Et vous ? Qui êtes vous ? Pourquoi êtes-vous ici ? me demanda-t-elle, vous n'avez pas dit un mot depuis que vous êtes arrivée.

Je leur dis mon nom et que j'étais la femme d'un pasteur.

— Religieuse, hein ? Connaissez-vous des histoires de la Bible ? demanda une paysanne à cheveux gris.

— Oui, racontez-nous quelque chose, dirent d'autres voix, on s'ennuie tellement ici.

Mais la femme d'aspect viril s'exclama d'un ton de colère plus hostile :

— Vous allez transformer cet endroit en presbytère.

Elle s'éloigna raidie de colère.

— Ne faites pas attention à Elsa Gavrilou, dit Hélène, c'est un ancien membre du Parti. Toujours

heureuse de l'occasion qu'on lui a donnée d'étudier ses erreurs idéologiques à l'institut de rééducation de Jilava !

Les autres femmes se mirent à rire et furent soulagées quelques instants jusqu'au moment où elles se rappelèrent qu'il n'y aurait rien à manger pendant trente-six heures.

Pour faire diversion je leur racontai l'histoire de Joseph et de ses frères, qui montre comment la roue de la vie peut encore tourner quand tout paraît désespéré. Tandis que leurs visages s'animaient d'intérêt à ce récit, je leur expliquai quelques-unes des nombreuses significations de cette histoire.

— Vous vous souvenez que le père de Joseph lui avait donné un manteau de couleurs variées. Il y avait là des fils de couleur foncée aussi bien que des fils de couleur vive. Les uns et les autres appartiennent à la vie. Bien que ses frères jaloux l'aient vendu comme esclave, Joseph vécut pour devenir l'intendant d'une grande maison en Égypte.

— La roue tourna encore et il fut jeté en prison. Cependant il en sortit pour devenir le gouverneur de toute l'Égypte et il sauva le pays de la famine. Quand ses frères, qui ne le reconnurent pas, vinrent chercher du blé, ils eurent peur que ce grand seigneur égyptien s'emparât de leurs ânes. Il en est souvent ainsi pour nous. Nous nous faisons du souci pour de petites choses et perdons de vue le sens profond qui peut s'y dissimuler. Il y a des chagrins qui ne sont profonds que parce que nous les considérons dans une perspective étroitement humaine. Nous ne savons pas voir la fin. Et c'est seulement à la fin que

Joseph fut le premier ministre d'Égypte en même temps que le sauveur des frères qui l'avaient vendu.

Tandis qu'une poignée de femmes écoutaient, le reste de la cellule bourdonnait et caquetait comme une volière.

La rousse Viorica me lança un coup d'œil :

— Faites attention, me souffla la paysanne, si Aspra vous entend parler de Dieu ici, on va avoir des ennuis.



Le lendemain matin Viorica apparut dans l'espace situé entre les couchettes.

— Je sais qui vous êtes ! dit-elle en me montrant du doigt, j'ai passé des heures à retourner cela dans ma tête. Je sais maintenant !

Je pensai qu'elle avait entendu parler de mon petit sermon et qu'elle voulait me livrer à la justice.

— Je savais que votre nom m'était familier. Je me disais : où ai-je entendu ce nom...

Les autres regardaient. Je restai assise sur la couchette du haut.

— Oui, dit triomphalement Viorica. Elle prêche, c'est la femme du pasteur Wurmbrand !

Le chef de chambrée expliqua fièrement que son oncle avait la charge d'une église orthodoxe de Bucarest. Il avait entendu le discours de Richard au congrès des cultes.

— Le seul sur quatre mille à se lever et à parler comme un homme de Dieu, alors que tous les autres acclamaient les communistes, dit Viorica ; vous savez

qu'après cela ils ont révoqué le ministre des cultes ?

Elle se tourna vers moi :

— J'ai été dans votre église et j'ai trouvé le service remarquable.

J'étais devenue l'héroïne du moment. Je descendis de mon perchoir-purgatoire surplombant le baquet. Viorica me trouva à trois mètres de là une meilleure couchette qui était devenue vacante. Et elle m'y fit une visite solennelle.

— Ce n'est pas drôle d'être chef de chambrée, me dit-elle, encore une journée comme celle d'hier et je deviendrai folle.

Le pouvoir de Viorica était considérable. C'est elle qui recommandait au sergent Aspra celles qui devaient exécuter les travaux de blanchissage très recherchés. Avec quelle humilité les femmes ne priaient-elles pas d'être autorisées à laver le linge sale des gardiennes. Le travail était dur mais infiniment préférable à cette attente passive dans les ténèbres et la puanteur de la cellule 4.

Quand je reçus ma première assiette de *tertch* (du maïs bouilli à l'eau) je cherchai quelque chose pour la manger.

— Elle veut une cuillère ! se moqua Madame Gavrilou. Allez-y, lapez !

J'essayai de manger dans l'assiette plate la bouillie claire qui sentait le moisi, mais elle me coulait sur le menton. Laper me semblait trop animal et je donnai mon *tertch* du matin. Mais une idée me vint. Pourquoi ne pas désirer être humiliée ? Notre Seigneur l'a été au suprême degré. Je me souvins de Gédéon, le héros de la Bible, qui était allé combattre les en-

nemis d'Israël. Dieu lui avait dit de ne prendre avec lui comme soldats que ceux qui lapaient avec leur langue l'eau de la rivière *comme lape un chien*, c'est-à-dire ceux qui étaient prêts aux dernières humiliations. Au repas suivant je lapai ma nourriture.

Plus tard, Hélène me montra comment un morceau de bois pouvait être arraché, et comment avec un fragment de verre cassé, on pouvait le creuser de façon à obtenir une cuillère.

Une femme venue de la prison de Mislea raconta qu'une ration supplémentaire avait été accordée aux mères qui nourrissaient ainsi qu'aux femmes enceintes.

— Mais ça ne dura pas.

— Pourquoi donc ?

— La moitié des femmes avaient dit aussitôt qu'elles étaient enceintes, et les autres, jalouses, firent des scènes.

Aucune de nous n'était assez grosse pour passer pour enceinte, bien que certaines eussent commencé à enfler sous l'action de la faim. Ce n'est que plus tard que nous en arrivâmes à reconnaître que l'ination était un procédé officiellement employé pour nous rendre apathiques et ainsi beaucoup moins gênantes. Ensuite quand on avait besoin de gens pour les camps de travail, la pensée d'une nourriture meilleure nous poussait à être « volontaires ».

D'habitude nous nous rassemblions près des couchettes des religieuses.

— Faites usage de votre expérience des cercles de dames, empêchez-nous de nous chamailler, me dit Madame Stupinéanu.

Elle était la plus proche alliée d'Hélène ; grande femme imposante, c'était une veuve assez riche jusqu'à l'arrivée des communistes. Ayant alors perdu tout ce qu'elle avait, elle survécut en vendant des cierges et en balayant l'église dont elle avait été naguère la généreuse protectrice. Elle raconta une étrange histoire.

Un matin, dans l'église, comme elle se tenait près de la table des cierges, elle vit un étranger. Il se signa, non pas de droite à gauche comme les orthodoxes, mais de gauche à droite à la manière catholique. Il acheta un cierge, mais paraissait ne savoir que peu de roumain. On sut que c'était un séminariste français en voyage en Europe orientale. Quelle tristesse fut la sienne devant ce qu'il put voir des persécutions de l'Église ! Madame Stupinéanu, mettant son français à profit, lui en raconta bien d'autres. Notamment que dans cette même église, devant ce même autel, des policiers assassins avaient torturé le prêtre de façon obscène !

Le jour suivant, Madame Stupinéanu était arrêtée. Le Français était un agent communiste. On offrit à la veuve le choix entre informer la police sur les personnes assidues à l'église (qui elles étaient, ce qu'elles disaient) et aller en prison.

— Il y a maintenant un an que je suis à Jilava, dit-elle.

A quarante-six ans ses cheveux étaient blancs.

Il y avait deux sœurs catholiques qui rayonnaient de calme bonté. Sans se plaindre elles s'occupaient des plus vieilles femmes. Elles lavaient des corps endoloris, chantaient des hymnes, apportant du récon-

fort là où on n'en attendait pas.

— Mais avez-vous la permission de chanter ? leur demandai-je, à notre première rencontre.

— Nous avons la permission de chanter, et elles ont celle de nous battre, répondit sœur Véronique.

Sœur Sophie, la plus jeune des deux, montrait sur ses bras et sur son cou des meurtrissures livides.

— Nous chantions très doucement, dit-elle, mais quelqu'un le rapporta.

On était alors accouru et on leur avait distribué des coups de pieds, les frappant et les giflant. Après quoi le sergent Aspra avait interdit de parler. Mais comment garder cinquante femmes tranquilles !

Sophie avait joué de l'orgue dans des églises et nous chanta des hymnes. D'autres connaissaient des chants écrits pour l'Armée du Seigneur, un mouvement du genre de l'Armée du Salut qui avait pris racine chez les paysans.

La plupart des femmes appartenaient à l'Église orthodoxe. Les paysannes illettrées craignaient beaucoup de mourir sans l'assistance d'un prêtre. Elles croyaient qu'elles deviendraient des fantômes incapables d'entrer au ciel. Les religieuses répétèrent les paroles des oraisons funèbres, et bien que les femmes craignissent que cela fût insuffisant, cela leur sembla préférable à rien.

Seigneur, donne le repos parmi les saints à ta servante qui s'est endormie, psalmodiaient les religieuses. Donne-leur le repos dans les verts pâturages.

Les verts pâturages ! Nous étions sous terre. L'herbe poussait au-dessus de nos cellules. Quel bonheur

d'être au soleil avec de quoi manger en abondance.

Parmi les religieuses de Jilava se trouvaient des mères supérieures, des novices, des sœurs converses. Des jeunes filles de dix-huit ans, des femmes de soixante. Quand le gouvernement eut supprimé l'Église catholique grecque, les moines, les prêtres et les religieuses qui avaient refusé de fusionner avec l'Église orthodoxe (qui était contrôlée par les communistes) furent emprisonnés. Ils furent rejoints en prison par leurs frères catholiques romains.



L'adjoint du sergent Aspra était le caporal Georgescu, une fille lourde et lente, à la face plate et à la voix terne. C'est elle qui rassemblait les prisonnières pour l'exercice.

— Quand je dis sortez, personne ne doit être la dernière. Toutes dehors en même temps !

Cinquante femmes ne sauraient passer simultanément par une seule porte. Mais il n'y avait pas moyen de discuter avec Georgescu.

— Quand je donne un ordre, vous obéissez, disait-elle en ânonnant.

Les femmes riaient derrière elle, imitant son accent nasal, jusqu'au fou rire. Mais elles se faufilaient rapidement dès qu'elle commençait à crier. C'étaient toujours les vieilles et les infirmes qui recevaient ses coups, car dans la bousculade elles restaient les dernières.

— Vous ne connaissez donc pas la pitié ? m'é-

criai-je. Il est écrit que ceux qui n'ont pas de pitié n'en recevront pas auprès de Dieu à la fin.

— Non, je ne connais pas ça, disait-elle avec orgueil ; et je ne veux pas le connaître.

Mais Georgescu elle-même avait un point faible. Bien que, tant que je fus dans la cellule 4, elle ne donnât jamais l'autorisation d'aller se faire soigner, elle permettait cependant aux femmes qui souffraient des dents d'aller chez le dentiste. Elle avait elle-même souffert des dents et savait ce que c'était.

J'étais habituée à des personnes qui aimaient, haïssaient et réagissaient de façon personnelle. Mais ces filles en uniforme avaient été transformées en marionnettes. Si l'ordre était de battre, elles vous battaient. Nous aurions pu être des tapis. Et si l'ordre était d'aller doucement, elles nous ignoraient. Elles étaient passées par des écoles de la police de sûreté où l'obéissance aveugle était enseignée. La plupart étaient des paysannes qui n'avaient jamais rien possédé de plus élégant que leurs uniformes neufs, ni de jouets aussi coûteux que leurs revolvers. Elles gouvernaient la Roumanie, et la Roumanie était leur monde.

La dictature prolétarienne se manifestait par elles. Leurs actes s'adressaient principalement aux enseignantes, aux femmes de professeurs et autres personnes cultivées. Ce n'était pas seulement le ressentiment de l'illettrée mais le résultat de l'endoctrinement : les « intellectuels bourgeois » seraient une menace pour le progrès du communisme mondial. Elles croyaient encore au Parti et à ses promesses.



En regardant Sanda, on aurait cru qu'elle était l'une des personnes les plus équilibrée de la cellule. Elle était jeune et grande avec des yeux clairs et des cheveux foncés. Elle me raconta qu'elle avait passé un certificat de sciences un mois avant d'être arrêtée. Sa voix légère semblait effleurer la surface des choses.

Elle avait été emprisonnée à cause de son frère, un de ceux qui dans les montagnes combattaient pour la liberté avec le colonel Arsenescu. Des remarques qu'elle avait faites à l'université avaient été rapportées à la police.

Parfois, quand nous causions, un vide effrayant lui glaçait les yeux. Sa voix mourait au milieu d'une phrase. J'avais déjà vu cela chez des prisonniers et cela me faisait peur.

Un soir, les couchettes voisines de celle de Sanda furent évacuées. Une femme grimpa me rejoindre sur la deuxième rangée.

— Laissez-moi m'asseoir avec vous, me pria-t-elle; Sanda est devenue si étrange. Je crois qu'elle va avoir encore une de ses crises.

J'allai la regarder. De ses longs doigts elle tordait nerveusement une mèche de cheveux. Soudain elle s'écria :

— Je ne sais pas. Je ne me souviens pas, je ne l'ai jamais vu auparavant.

Viorica accourut dans le couloir central.

— C'en est trop, gémit-elle, pourquoi ne l'emmè-

nent-ils pas hors d'ici ? Comme si je n'en avais pas assez sur les bras.

Des femmes affolées se signèrent. Sanda respirait bruyamment : sa face se congestionnait. Puis, avec le glapissement aigu d'un animal pris au piège, elle sauta du haut de la couchette, battant des bras, dans un envol de ses cheveux noirs. Elle frappait tout ce qui était sur son passage. Saisissant une pile d'assiettes en fer blanc posées sur une tablette, elle les lança à la tête de Viorica qu'elles manquèrent pour aller s'écraser contre la porte. Les têtes se dissimulèrent sous les couvertures. L'air s'emplit de cris perçants et de sanglots bruyants. Deux filles solides luttaient avec Sanda dans l'étroit passage. Viorica criait des conseils inutiles :

— Attrapez-la, faites-la tomber. O mon Dieu ! ô mon Dieu !

Il semblait qu'une légion de diables invisibles fussent entrés en foule. Ce fut sœur Véronique qui eut finalement la présence d'esprit de lancer par derrière une couverture sur la tête de Sanda, qui tomba. Les deux filles la tinrent au sol. Ses convulsions cessèrent. Elle était immobile. Les deux filles la soulevèrent jusqu'à sa couchette, elle était inconsciente, les vêtements déchirés et trempés de sueur.

C'est alors que ma chair se mit à frémir.

De l'autre extrémité de la cellule s'élevait une voix d'homme. La voix froide et mesurée d'un interrogateur posant des questions. Les mêmes questions. Les mêmes questions encore et toujours. En tremblant, j'allai vers l'autre bout de la cellule. Une jeune fille pâle était tapie sur une couchette, les genoux repliés

sur la poitrine, raidie par la peur. De sa propre voix, elle commença à répondre :

— Je ne sais pas, je n'étais pas là.

Puis des hurlements.

— S'il vous plaît ne frappez pas ! Non, s'il vous plaît ! S'il vous plaît. Ahhh !

Elle avait les yeux ouverts et revivait, dans une transe d'épouvante, son interrogatoire dans la cellule de la police secrète. Avec une exactitude mécanique fantastique elle reproduisait la voix sourde de l'interrogateur et répondait une litanie haletante de « je ne sais pas », accompagnée de cris étranglés comme sous l'action d'une déchirante torture. Ce n'était que le début.

Pendant une heure la cellule retentit d'une effroyable cacophonie de cris et de sanglots. Les femmes succombaient l'une après l'autre. Il semblait qu'une puissance démoniaque nous environnait dans l'obscurité fétide. L'unique lumignon jetait des ombres démentes sur le plafond voûté. Je fus d'abord comme engourdie par la chose, puis semblable à un fer rougi au feu quelque chose se gonflait dans ma poitrine, et je me mis à revivre mes interrogatoires. Les nuits d'épouvante, le besoin de savoir ce qu'ils faisaient à Richard, ce qui arrivait à Mihaï. Je combattis par la prière la folie qui me gagnait. Je n'agissais pas consciemment mais laissais les paroles jaillir en torrent. Les religieuses faisaient de même.

Comme si c'était le seul endroit sûr dans cet enfer, les femmes s'entassaient auprès des couchettes. Des prisonnières se pressaient contre moi en me ser-

rant les mains ; elles paraissaient fuir le cauchemar d'un pogrome.

Les gardiennes avaient déjà connu des scènes tragiques de cette sorte ; elles n'intervinrent pas.

Sanda, qui avait mis le feu aux poudres, dormait, sourde au monde. Le bruit des sanglots commença à s'atténuer. Une heure après, quelques reniflements fatigués venus de l'obscurité rompaient seuls le silence. Le sentiment de frayeur disparut. Pendant longtemps, je restai éveillée, priant en silence : « Seigneur, si tu m'as donné quelque influence sur ces femmes, donne-moi aussi la sagesse du cœur pour te gagner leurs âmes. »

Dehors, les pas d'une gardienne s'éloignèrent et s'éteignirent, et quelque part au fond de la prison une grande porte se referma avec un bruit sourd. Il me sembla entendre une femme tousser dans une autre cellule. Comme dans la jungle, de petits bruits se répétaient au travers de la vaste garenne de Jilava où trois mille âmes tentaient de dormir et d'oublier



Le lendemain matin je me trouvai face à face avec Elsa Gavrioiu anciennement membre du Parti. On disait qu'elle avait été officier de la police secrète et qu'elle était tombée en disgrâce. De nombreuses victimes des purges du Parti arrivaient alors dans les prisons.

Elsa me dit d'un air belliqueux :

— Recommencez encore à prêcher ici et je frap-

perai la porte jusqu'à ce que les gardiennes viennent.

Je lui dis :

— Elsa, croyez-vous encore au Parti ?

— Oui, certainement, je n'ai pas changé de conviction ; mon arrestation n'a été qu'une erreur.

— Eh bien ! mon arrestation n'a pas non plus modifié ma foi. En fait elle est plus vigoureuse. J'ai besoin de dire aux gens quel ami ils ont en Jésus.

— Vous ferez punir toute la cellule. Je n'ai pas envie de souffrir pour vous et votre Dieu. D'ailleurs il ne vous a pas été d'un grand secours.

— Ce Dieu que vous n'aimez pas, demandai-je, quelle sorte d'être est-il ? Si vous dites : « Je n'aime pas Jean », vous savez qui il est. Quelle idée vous faites-vous donc de Dieu ?

Saisissant l'occasion de réciter le manuel, elle répondit que Dieu est ce fanatique qui empêche la science d'apporter la vérité. C'est le patron des capitalistes. Avec de l'argent que ceux-ci extorquent ils lui bâtissent des églises. Il bénit les armes destructrices, etc.

Je lui dis :

— Ce que vous appelez Dieu n'est certes pas digne d'être aimé. Le Dieu que j'aime est tout autre. Il a partagé la pauvreté des travailleurs. Il a été élevé parmi les opprimés. Il a nourri les affamés et guéri les malades. Il a enseigné l'amour. Il est mort pour nous...

— L'amour ! sa voix se cassa, à quoi sert-il ? En tout cas pas à moi. Je ne suis que haine ! Si vous saviez comme je hais ces camarades traîtres

qui m'ont mise ici. Je souhaite qu'ils aillent en enfer ! J'avais donné toute ma vie au Parti, et voilà ce qu'ils m'ont fait.

Elle baissa la tête. On aurait dit qu'elle allait pleurer. Il me semblait à ce moment que je ne pouvais rien faire.

— Prier ? Pardonne-leur, Père ? siffla-t-elle. Je n'accepte pas le pardon, ce sont des mensonges.

Elle se mit à pleurer.

— Tout est pareil, dit-elle en sanglotant, si les Américains viennent je suis perdue. Si les communistes restent, je suis coincée en prison. Pardonne !

Les larmes coulèrent. Après un moment elle se redressa et essuya sa face grisâtre avec un bout de sa robe. Puis elle se mit à me regarder d'un air méditatif.

— Sabine Wurmbbrand, vous êtes rusée. Je vous dis de cesser de prêcher et cinq minutes après c'est à moi que vous prêchez.

Mais cette fois Madame Gavrioliu ne me menaça pas d'appeler les gardiennes.

Tout le monde me connaissait maintenant dans la cellule 4. On vint me demander des leçons de français et d'allemand.

— Toutes les leçons de madame Wurmbbrand commencent par « Dieu » ou par « Gott », dit en riant Fanny Marinescu, ma meilleure élève.

Certaines venaient à moi pour passer le temps. D'autres pensaient que cela pourrait leur être utile une fois libérées. Avec la présence de toutes ces troupes à Bucarest on pourrait avoir besoin d'interprètes.

Le mari de Fanny et son père étaient tous deux en prison. Elle avait vingt-cinq ans. Calme et timide elle avait des cheveux frisés et de grands yeux ronds. Nous nous parlâmes pour la première fois dans la cour après l'appel du matin. Le sergent Aspra et ses aides criaient des chiffres comme le font les bookmakers.

— Regardez, un brin d'herbe, me souffla-t-elle. Dire qu'il a poussé ici ! Comme la vie est puissante !

Elle porta le brin d'herbe à ses lèvres.

Nous devînmes des amies intimes. Nos leçons de français se donnaient en écrivant avec du savon sur des semelles de souliers graissées. A Jilava on ne distribuait rien : ni papier, ni vêtements, ni linge, ni les paquets envoyés de la maison. Mais, périodiquement, on répandait du DDT. Si vous mettiez celui-ci sur une semelle savonnée vous pouviez y écrire assez lisiblement au moyen d'un éclat de bois.

Parfois, il fallait interrompre la leçon parce qu'elle souffrait.

— Je ne sais pas ce que j'ai, disait-elle haletante, cela vient par vagues.

Il était pratiquement impossible de voir un médecin. A de longs intervalles un infirmier apparaissait. Les femmes malades se jetaient alors sur lui en criant, suppliant d'être soulagées et de recevoir des remèdes. L'infirmier permettait à trois ou quatre cas « urgents », ceux qui faisaient le plus de bruit, d'aller à l'infirmierie.

Le traitement y revêtait deux formes : des pilules

soufrées pour la diarrhée, et de l'aspirine pour tout le reste.

Puis Fanny Marinescu s'évanouit. On la sortit sur une couverture. Quelques jours après elle était de retour ; un médecin avait diagnostiqué une tuberculose intestinale.

— Ils m'ont promis de m'opérer, murmura-t-elle en souriant tristement.

Plusieurs semaines plus tard on la transporta dans un hôpital de prison où elle mourut. Le mal s'était révélé être non pas une tuberculose mais un cancer. Plus tard je rencontrai sa mère dans un camp de travail et je dus lui apprendre cette tragédie.

De l'autre côté du passage central, la couchette opposée à la mienne était occupée par Madame Ioanid. Son fils était dans les montagnes, dans le *maquis* du colonel Arsenescu. Ses deux filles étaient elles aussi, en prison, l'une à Mislea, l'autre avec nous à Jilava, mais dans une cellule voisine.

Par le petit trou qu'elle avait fait en grattant un peu de la peinture qui recouvrait la fenêtre, la mère voyait sa fille marcher dans la cour à l'heure de l'exercice. Elle risquait d'être punie, mais à soixante ans elle était prête à prendre n'importe quel risque pour entrevoir la plus jeune de ses enfants. Quand elle la regardait les larmes coulaient sur son visage.

Parfois elle se hissait avec peine jusqu'à ma couchette et me parlait de son mari et de ses enfants. Elle m'interrogeait sur Richard qui était connu de nom par beaucoup de prisonniers. Comment nous étions-nous rencontrés ? Avait-il toujours été pas-

teur ? Un juif converti au christianisme, n'était-ce pas plutôt rare ?

— C'est une longue histoire, répondis-je, triste et malheureuse parfois, aussi bien qu'heureuse.

Jusque-là je ne m'étais pas permis de remonter dans mes souvenirs. Mais madame Ioanid écoutait si tranquillement, assise dans cette pâle lumière, sa figuré ridée dans l'ombre, qu'il me semblait presque me parler à moi-même.

De temps en temps elle murmurait « oui ? », ou laissait échapper une faible exclamation de surprise devant ce qui était en effet une étrange histoire. Elle débutait par notre première rencontre. Richard avait alors vingt-sept ans et j'étais sa cadette de quatre ans.

MA CONVERSION

JE PÉNÉTRAI DANS UNE RUE de Bucarest où habitaient les Wurmbrand. Un de mes oncles avait coutume d'aller les voir et je l'y accompagnai pour la première fois. Regardant la maison, je vis, sur un balcon, un jeune homme qui avait l'air si furieux que je faillis partir.

Ayant aperçu mon oncle, il agita le bras et descendit. Quand les salutations et les présentations furent terminées il me raconta pourquoi il avait l'air tellement en colère.

— Ma mère me harcèle pour que je me marie. Elle a trouvé la jeune fille rêvée, l'héritière d'une affaire familiale, avec deux maisons et un million de dot.

— Cela paraît très bien.

— Oui, je ne me suis pas opposé à l'idée de posséder l'affaire et l'héritage, dit-il en riant, c'est la fille que je n'aime pas ! Mais ma mère prétend que c'est le meilleur moyen si je veux que nous soyons tous riches. C'est alors que je suis venu sur le balcon et que je vous ai vue.

Il ajouta, en plaisantant, que l'idée lui était venue

à l'esprit que s'il pouvait épouser une jeune fille comme moi il ne s'occuperait pas du million.

Je ne retournai pas à Paris. Je pris un emploi à Bucarest, et nous nous rencontrâmes tous les soirs. Richard et moi, nous avons découvert que nous avons tout en commun : tous deux nous avons été des enfants pauvres, tous deux nous étions des Juifs ayant abandonné leur religion.

Richard était un homme d'affaires plein de promesses, son esprit vif lui servait pour la première fois à gagner un argent qu'il avait plaisir à dépenser. Nous allions ensemble dans les boîtes de nuit et au théâtre, sans beaucoup penser au lendemain. Cependant quelque chose lui fit dire un soir :

— Je ne suis pas un personnage facile. Tu souffriras beaucoup avec moi.

Mais nous nous aimions trop profondément pour penser à autre chose.

Notre mariage fut religieux. Un verre fut écrasé sur le sol selon la coutume traditionnelle qui voulait ainsi nous rappeler Jérusalem foulée aux pieds par les Gentils.

Notre bonheur dura moins d'un an. Richard s'était mis à tousser de façon inquiétante. Un jour, il revint tout pâle de chez le médecin. C'était la tuberculose : il avait une tache sur un poumon. Il lui fallait aller aussitôt dans un sanatorium. En ce temps-là, la tuberculose était une maladie de langueur qui était souvent fatale. Ce fut pour moi comme si Richard avait été condamné à mort ; c'était la pire tragédie que j'eusse vécue, un coup cruel et affreux qui m'é-

tait porté au moment même de mon plus grand bonheur.

Quand Richard partit pour le sanatorium de montagne j'allai vivre avec sa mère, femme très intelligente ; veuve, elle avait élevé quatre fils qui l'aimaient beaucoup. Pour moi, elle était très bienveillante, ce qui ne m'empêcha pas de m'endormir souvent en pleurant, car mon mari était loin de moi. Tous les quinze jours j'allais rendre visite à Richard par le train. L'endroit était magnifique : très calme avec une vue superbe sur des collines et des vallées couvertes de forêts verdoyantes. Après un certain temps, Richard parut presque content d'être là, et il me dit qu'il se reposait pour la première fois de sa vie. Bien qu'il eût l'air satisfait et que sa santé s'améliorât, un étrange changement se produisit en lui.

— J'ai réfléchi au passé. A tous les gens auxquels j'ai fait du mal. A ma mère et à de nombreuses jeunes filles que tu ne connais pas. Je n'avais pensé qu'à moi.

— Ne te désole pas à ce sujet, lui dis-je, moi aussi j'ai mené la même vie. C'est la jeunesse.

Un jour, je le trouvai en train de lire un livre qui lui avait été donné par une malade du sanatorium.

— C'est au sujet des frères Ratisbonne, dit-il, ils ont fondé un ordre consacré à la conversion des Juifs. D'autres ont prié pour moi pendant que je gaspillais ma vie.

Il parla alors de Jésus-Christ : c'était le plus grand choc qu'il pouvait me donner. Dans les fa-

milles juives orthodoxes telle que la sienne il était alors défendu de prononcer le nom du Christ. Il nous fallait tourner la tête quand nous passions devant une église. Je croyais avoir dépassé mon éducation juive et stricte, mais que Richard pût même penser à de telles choses me bouleversa terriblement.

Je connaissais toute l'histoire des persécutions de mon peuple par les chrétiens. Je savais que des Juifs avaient été baptisés de force, et qu'ils avaient tué leurs propres enfants pour se tuer ensuite eux-mêmes plutôt que de changer de religion ; qu'ils avaient été forcés d'entendre des messes catholiques et s'étaient bouché les oreilles avec de la cire pour éviter d'entendre ce qui pour eux était des blasphèmes.

Et ce que nous pouvions voir autour de nous n'était pas encourageant. L'Église orthodoxe était fortement antisémite. De même l'Église luthérienne. La plus grande organisation antisémite du pays s'appelait « la ligue nationale de défense chrétienne ». Son activité essentielle paraissait être de rosser des étudiants juifs et de démolir des boutiques juives.

De sorte que ni dans le passé ni dans le présent, je ne pouvais comprendre ce qui pouvait persuader Richard de devenir chrétien. Personne ne m'avait jamais expliqué en quoi cela consistait vraiment.

Richard guérissait petit à petit. J'essayais de lui parler du bon temps que nous aurions lorsqu'il reviendrait à Bucarest. Lui s'efforça de me parler de sa découverte du Nouveau Testament qui raconte la

vie du Christ. Auparavant nous n'avions pas pensé à avoir d'enfants et maintenant Richard parlait de la façon dont nous devrions les élever.

Il passa sa convalescence dans un village de montagne. C'est là que se produisit quelque chose d'étrange. Un vieil homme, un charpentier, passait son temps avec nous. Quand il eut compris que Richard était Juif ses yeux brillèrent d'excitation. Lui touchant le bras d'une main rugueuse il lui adressa ce discours :

— J'ai demandé à Dieu de me faire une faveur à la fin de ma vie. Parce que le Christ était Juif je désirais lui amener un Juif. Et puisqu'il n'y en a aucun ici et que je ne puis quitter mon village il fallait que Dieu m'en envoie un. Et voici que vous êtes là en réponse à ma prière.

Richard fut profondément ému, mais mon cœur se serra. Avant notre départ le charpentier lui donna une Bible usée en disant :

— Ma femme et moi avons prié dessus pendant des heures, en demandant votre conversion.

Richard la lut et la relut.

Je ne savais que faire. J'étais absolument consternée. Peu de profanes peuvent avoir idée de la force du sentiment antichrétien tel qu'il peut se trouver dans un cœur de Juif. A côté des motifs historiques, se trouvaient presque toujours des motifs personnels. Étant enfant, je devais pour rentrer de l'école à la maison passer par un coin où deux filles plus grandes que moi m'attendaient pour me tirer les cheveux « parce que tu es une sale petite Juive ». Et c'étaient des chrétiennes. C'était là une sorte de jeu. Plus

tard, ce fut la persécution des Juifs par les Nazis.

Richard me raconta que Jésus avait lui-même été victime de l'injustice, mais je ne pouvais supporter d'entendre sa bouche articuler ce nom défendu.

— Je n'ai pas besoin de lui, disais-je, et tu n'as pas besoin de lui. Ce n'est pas naturel. Nous sommes Juifs, notre vie est différente !

Et quand il parla d'être baptisé je perdis presque la tête.

— J'aimerais mieux mourir que de te voir devenir chrétien. Ce n'est pas naturel !

J'ajoutai que s'il voulait avoir une religion il n'avait qu'à pratiquer sa propre foi juive. C'est ce qu'il fit un temps. Il alla à la synagogue, mais même là il parlait du Christ. Puis il me persuada, malgré ma peur et un peu en comptant sur ma curiosité, à entrer dans une église. Elle était remplie de portraits de saints, et il me montra que la moitié d'entre eux étaient des Juifs, comme l'étaient Jésus et Marie sa sainte Mère. Les commandements enseignés à tous les enfants étaient ceux du livre juif de Moïse. Les psaumes étaient ceux du roi David. L'Ancien Testament était plein de spéculations et de prophéties relatives au Christ.

— Le fait est, me dit Richard, tout en me faisant faire le tour des voûtes de cet étrange bâtiment, que la religion chrétienne est simplement notre foi juive ouverte à toutes les nations de la terre.

Qui a permis que les valeurs, la morale et la sagesse juives aient prévalu dans le monde entier ? Qu'elles aient touché tant de centaines de milliers de gens depuis deux mille ans ? Seul le Christ a pu

le faire. A cause de ce qu'il a accompli, le livre saint des Juifs a été traduit de l'hébreu en mille trois cents langues et dialectes. Et maintenant la Bible est lue par des paysans ignorants et par les plus grands savants : Newton, Einstein...

C'est ainsi, et par des arguments patiemment développés au cours de nombreuses nuits, que Richard fit disparaître mes objections. Je lus le Nouveau Testament. J'admirai et aimai le Sauveur. Mais je pensai avec Gandhi :

— Du christianisme donnez-moi le Christ et gardez le reste.

Je ne voulais rien avoir affaire avec ceux qui l'avaient suivi et qui avaient fait du mal à mon peuple.

Richard n'admettait pas cela :

— Tu ne peux accepter Jésus sans accepter ses disciples. Il ne les abandonnerait pas pour venir à toi. Et tu ne peux accepter les disciples sans les appeler des amis, même Judas, comme Jésus l'a fait.

Finalement mes objections intellectuelles furent balayées, mais je savais que mes objections d'ordre sentimental persistaient. Non seulement elles ne faiblissaient pas mais elles se fortifiaient ; car si mon esprit murmurait qu'il avait raison, mon cœur et toute mon éducation se révoltaient. Pendant des semaines encore cette lutte intérieure fit rage en moi.

Un soir Richard rentra d'une réunion de prière, à l'église anglicane, consacrée à une mission auprès des Juifs. Il prit mes mains dans les siennes et me dit :

— J'ai soumis mon cœur au Christ, et bientôt je serai baptisé.

Je croyais avoir un caractère solide et résistant. Mais cette nouvelle était au-delà de ce que je pouvais supporter. Je m'enfermai seule pendant des heures dans une pièce et décidai que le jour où il serait baptisé je me tuerais.

Quand vint ce jour, je verrouillai ma porte et me jetai sur le sol, secouée de sanglots secs. Un vide effrayant, un désert de terreur s'emparèrent de moi. Dans mon désespoir je m'écriai :

— Jésus, je ne peux pas venir à vous, je ne veux pas que Richard soit à vous, je ne peux plus supporter cela !

La force de mes pleurs me mit en état de choc. Longtemps je restai là, étendue, sanglotant. Puis peu à peu le calme revint. Quelque chose en moi s'était transformé.

La vie commença à renaître. Quand Richard revint de son baptême, qui avait eu lieu dans une autre ville, j'allai l'attendre à la gare avec des fleurs. Quelle joie pour lui ! Ce soir-là nous veillâmes longtemps en parlant de tout ce qui était arrivé. Je vis alors que j'avais évolué doucement vers ce changement sous l'action d'une force silencieuse que je n'avais pas comprise, ayant cru tout le temps que mon esprit continuait à garder le contrôle de tout.

Mais malgré mon fléchissement, je n'étais pas encore prête à me dire chrétienne. J'étais jeune. Je voulais aller à des fêtes, à des bals, au cinéma et non m'asseoir dans des églises pour écouter des sermons.

Pour me ménager, Richard acceptait parfois des invitations. A une réunion, à laquelle nous étions allés un dimanche soir, je compris soudain que je n'y

trouvais aucun plaisir. Le bruit, les boissons, la fumée et les plaisanteries se faisaient de plus en plus pénibles. Je ne trouvai dans les conversations qu'ennui ou dégoût. Ma pensée n'était plus là. Je demandai à Richard si nous ne pouvions nous en aller. A mon étonnement il répondit qu'il serait impoli de partir si tôt. Ayant lu dans ma pensée, il me fit rester là sous un prétexte ou sous un autre. Jusqu'à ce que je me sentisse dégoûtée de tout cela. Jusqu'au moment où je me sentis presque physiquement sa lie.

Plus tard, pendant notre retour, je lui dis impulsivement :

— Richard, je voudrais être baptisée sur-le-champ.

Il sourit.

— Tu as attendu longtemps. Attendons maintenant jusqu'à demain.

Le lendemain matin, il m'emmena rencontrer ses nouveaux amis de la mission anglicane, le pasteur Adency, un saint homme, et le pasteur Ellison, qui, lui aussi, me parut appartenir à un autre monde. Tous deux avaient tout quitté pour leur ministère, et ce furent eux qui m'enseignèrent un christianisme qui avait valeur de sacrifice et de renoncement.

Je nageais dans un tel bonheur qu'il me fallait le partager. Le lendemain de mon baptême je me hâtai d'aller travailler et je le racontai à une amie, une jeune fille juive, ne doutant pas qu'elle aussi allait être gagnée. J'avais déjà oublié par quoi il m'avait fallu passer. Mais plus je lui parlais de mon

changement de cœur, moins elle voulait m'entendre.

— Ainsi, je t'ai perdue ! me dit-elle.

Se retournant, elle partit en pleurant. Nous avions été très proches l'une de l'autre.

Ce n'était que ma première leçon.



Après ma conversion j'eus un enfant.

Auparavant nous n'avions pas voulu d'enfants, craignant qu'ils ne gênent notre existence joyeuse. Notre fils Mihaï naquit en 1939. Déjà les plus sombres nuages s'amassaient sur la Roumanie. Nous étions dans l'orbite d'Hitler, et savions que les Juifs allaient bientôt être exterminés. De sorte qu'il paraissait contraire à toute raison d'avoir un enfant. Mais nous avons Mihaï. Et comme nous sommes heureux aujourd'hui de l'avoir !

La mère de Richard fut presque aussi fière que nous. Le jour même elle se précipita chez tous ses parents pour leur dire qu'il était le portrait même de Richard et si intelligent !

Richard me dit :

— Il est brun comme toi et très beau. Mais il ne fait que crier ; quand dira-t-il quelque chose de sensé ?

Nous étions si heureux.



Quand j'eus terminé mon histoire, la soirée était presque achevée. Dans toute la cellule les querelles et les discussions avaient pris leur cours inévitable. Des bras et des mains gesticulaient, jetant une broderie d'ombres sur la voûte ; la cellule bourdonnait comme une ruche en colère ; et les femmes se disposaient à se coucher pour la nuit.

PROMESSES

DES VOIX D'HOMMES dans les corridors. Des boîtes qui claquent vigoureusement. La grande porte s'ouvrit.

— Debout !

Un détachement de gardiennes pénétra et, à leur suite, neuf officiers qui se tinrent en demi-cercle juste après avoir franchi le seuil. Des galons brillaient sur leurs uniformes propres et bien repassés. Devant eux se dressait une bande déguenillée de femmes aux cheveux sales et pendants. Personne ne parlait. Les officiers nous considéraient avec dégoût ; et l'un d'eux se boucha le nez avec son mouchoir. Puis ils repartirent en file sans avoir dit mot. La porte se referma en claquant.

Nous avons été inspectées pour la première et la dernière fois à Jilava.

Tumulte ! Chacune avait sa théorie pour expliquer ce que cela voulait dire car, en prison, cela a une réelle signification si, dans la soupe, on trouve trois haricots au lieu de deux.

— Ne me demandez pas comment je le sais, dit Viorica à ses amies, mais les Américains ont lancé un ultimatum à Moscou ! Je l'avais entendu dire,

hier, mais je n'y croyais pas. Mais ceci est strictement entre nous !

Le « secret » fit le tour de la cellule à la vitesse de l'éclair. Dans chaque couchette on bavardait sur ce thème, avec toutes sortes de variantes. Déjà on se voyait libres et acclamées comme héroïnes nationales. Les Américains arrivaient ! Peut-être étaient-ils déjà là.

Cela nous laissa dans la joie jusqu'à la réouverture de la porte ;

— Allez, Mesdames, venez prendre la soupe de carottes !

La puanteur du récipient fumant avait précédé son arrivée. Mais beaucoup de femmes, parmi les plus âgées, n'avaient pas bougé. Elles étaient maintenant trop faibles. Ce régime mortel, bien que nous ne le sachions pas, faisait partie de notre préparation aux camps de travail. Mais les plus faibles couraient évidemment des risques. « L'inspection » elle aussi servait de préliminaire au déménagement. Notre sort était décidé en dehors de toute référence à l'Amérique.

— C'est un travail d'esclave, naturellement, nous dit une jeune enseignante. Mais au canal on reçoit une livre et demie de pain par jour et du macaroni !

Quel bonheur ! Jilava débordait de rumeurs. Chaque nouveau venu avait quelque chose à ajouter aux merveilles du canal. Il y avait longtemps qu'on parlait de l'immense projet, qui devait coûter des milliards. Le canal devait s'étendre sur quatre-vingts kilomètres des plaines dénudées de la Roumanie méridionale, et réunir le Danube à la Mer Noire.

Des millions de tonnes de rochers devaient être dynamités. Des usines spéciales se construisaient pour fabriquer du ciment. Des machines étaient louées en Russie à des prix exorbitants. Une armée d'ingénieurs, d'employés, de fonctionnaires était déjà au travail. Un département ministériel entièrement nouveau avait été créé, et toute l'économie roumaine était centrée sur le canal.

Des camps de travail forcé s'étaient formés le long du tracé ; on disait qu'on pourrait même recevoir des colis.

— Tout ce que vous voudrez de chez vous !

— Du chocolat !

Le chocolat était le rêve de tous.

Au canal on disposait librement de vêtements chauds et de soins médicaux. Mais, mieux que tout : au canal on pouvait voir ses enfants et son mari, non pour une brève entrevue mais pendant une journée entière.

Tout cela nous le croyions et ne pensions guère à autre chose.

— Mais, nous prévint Viorica, tout le monde n'aura pas le droit d'y aller, comme me le disait l'autre jour l'officier politique : dans une société socialiste le travail est un privilège qui n'est pas pour les bandits.



Le surpeuplement de Jilava se fit plus pénible. La cellule 4 pouvait contenir trente personnes. A Noël 1950, il y en avait quatre-vingts. On ne pouvait y

remuer sans marcher sur des corps étendus dans le couloir central. La puanteur de l'air était inexprimable. Quelle joie un matin d'être autorisées à sortir pour prendre un bain. Mais ce bonheur, comme tous ceux de la prison, fut de courte durée. Nous nous hâtions le long de sombres corridors, poussées et bourrées de coups par des gardiens. Cet exercice subit excédait les forces des femmes qui depuis des mois étaient restées couchées sur le dos, et plusieurs s'évanouirent.

— Cinq minutes ! Cinq minutes ! mugissait un jeune lieutenant à figure de tzigane ; déshabillez-vous, douchez-vous et sortez. Défense de parler ou vous serez punies !

Aussitôt une femme se mit à pousser des cris aigus en se retournant vers celle qui la suivait :

— Tu as marché sur mon talon blessé !

Murmure d'une excuse.

— Peut-être ne sais-tu pas qui je suis ?

Cela, nous le savions toutes. Il s'agissait de la pire dénonciatrice de la cellule. Avec calme, bien qu'elle fût encore hors d'haleine après la course dans les corridors, la femme d'environ soixante-dix ans qui avait offensé l'autre répondit :

— Ma chère, je sais à peine qui je suis moi-même, comment saurais-je qui vous êtes ?

Un coup de sifflet frénétique perça les oreilles ; le lieutenant rouge de colère hurlait :

— Pas de douches ! Rentrez dans vos cellules ! De retour !

Et le long des corridors obscurs et sentant l'urine, les gardes se remirent à frapper en jurant.

Rentrées dans la cellule 4, nous entendîmes crier chez nos voisines. Il y en avait qui voulaient tirer vengeance de la dénonciatrice. D'autres voulaient punir la vieille dame fragile qui se trouva être l'épouse d'un ancien président du Parti National, l'un des plus grands démocrates du pays. Pauvre Madame Mihalache ! Son rôle dans cette farce n'avait été qu'accidentel.

La vérité ne se fit jour que plus tard : les douches étaient hors d'usage. La plomberie était démolie. Mais l'ordre était venu d'en haut : des bains ! Comment laver tant de femmes sans eau ? Le gardien chef avait résolu le problème en s'arrangeant avec la dénonciatrice pour qu'elle crée un incident.

La réponse poignante de Madame Mihalache se répandit dans toute la prison. Comment aurions-nous pu savoir qui nous étions ? Mais une chenille sait-elle qu'elle se transformera en papillon ? Peut-être que dans la cellule 4, il y avait de futurs saints enrobés dans leurs cocons de souffrances.

Le caporal Georgescu arriva le matin suivant, une feuille de papier à la main : toutes celles qui sont sur cette liste doivent s'apprêter à partir sur-le-champ.

Silence plein d'attente.

— Peut-on savoir qui est sur la liste, hasarda madame Gavriloiu.

— Ne me donnez pas d'ordre ! dit Georgescu en saisissant la robe de madame Gavriloiu d'un geste menaçant. Tenez. Puis elle montra la liste.

— Allez-y, lisez-la-leur ! Vous me rendrez toutes malade !

Georgescu savait à peine lire, et la liste était écrite

à la main. L'appel fut fait et le groupe quitta la cellule. Aucune raison ne fut donnée de ce départ, et peu des appelées croyaient qu'elles rentreraient chez elles. Mais rien ne pouvait être pire que Jilava.

Nous les regardâmes partir avec envie. Prises de pitié, celles qui s'en allaient distribuèrent leurs maigres possessions.

— Voulez-vous ce mouchoir, Sabine ? J'ai peur qu'il ne soit pas trop propre.

Madame Ioanid m'offrait ce qui lui avait servi de serviette, de nappe et de bien d'autres choses. Sœur Véronique me donna une longue jupe noire plissée : — Prenez-la, prenez-la, priait-elle ; j'en ai une autre et dehors il doit faire dix degrés de froid.

Je la pris. Elle traînait par terre, mais j'avais les jambes au chaud. Sœur Véronique m'embrassa gaiement, et se hâta de partir, peut-être à la mort.

Et je continuais jour après jour à attendre l'appel de mon nom. Je me souviens du 6 janvier 1951. J'étais étendue sur ma couchette, la tête remplie de souvenirs car c'était l'anniversaire de Mihaï. Richard, avant la naissance, avait décrété que ce serait un garçon, et même l'heure de son arrivée. Un soir, il m'avait dit :

— Cela suffit. S'il n'arrive pas à neuf heures j'appellerai un taxi et t'emmènerai à l'hôpital.

— Mais, je ne ressens aucune douleur.

— Dans notre famille, c'est moi qui décide quand tu auras les douleurs !

Il m'emmena ainsi à l'hôpital et quand il arriva le matin suivant, il avait un fils à regarder.

Après un accouchement difficile je me trouvai dans la salle des opérées.

— Que dirais-tu d'en avoir un autre ? me demanda-t-il ; j'aimerais en avoir deux. Mais plus vite cette fois.

Je souris et dis :

— Je suis navrée, mais ce n'est plus possible.

Pourtant que nous étions heureux ! Et maintenant Mihai avait onze ans.

Ce jour-là mon nom était sur la liste. A huit heures du matin j'étais sortie de la cellule et attendais dans le corridor. Mon léger manteau d'été me fut rendu. Georgescu et les gardes se montraient polis de façon presque comique à l'égard des femmes alignées qui attendaient. Elles ignoraient autant que nous le sort qui nous attendait. Peut-être nous rencontrerions-nous encore dans d'autres circonstances : les Américains pouvaient encore venir ! Toute la journée nous restâmes plantées là, gelant. Des femmes venues d'autres cellules nous rejoignirent. Enfin on nous fit monter dans des camions qui nous conduisirent à Ghencea, un camp de transit près de Bucarest.

Dans certaines baraques des hommes et des femmes travaillaient assis. On nous conduisit, sous les étoiles hivernales, en nous faisant marcher sur une terre aussi dure que du fer. Quelles délices après tant de mois passés dans les souterrains de Jilava ! En regardant en l'air je pouvais voir la lune, l'amie des amoureux, voguer parmi de petits nuages ! Quelle obligeance elle avait jadis de voiler sa face quand Richard m'embrassait dans la rue !

Ghencea était un ancien baraquement de l'armée allemande, un grand espace couvert de baraques en bois, entouré de fils de fer barbelés, avec des cabinets d'aisance extérieurs. La discipline y était relâchée. On pouvait sans difficulté passer une porte et parler aux personnes des autres baraques. Pendant un moment le sentiment de malheur qui nous accablait se fit plus léger. Des cris de bienvenue retentirent dans l'air clair et glacé.

— Relâchée ? s'écria une grande fille maigre aux yeux noirs, quelle idée ! Ici c'est le point de départ pour le canal. On nous y enverra dans quelques jours.

Ce furent alors de nouveaux détails sur le canal. On nous raconta que des camps de travail et des villes nouvelles s'élevaient le long du tracé du canal. Un nouveau port se construisait à Tasaul. Toute la vallée de Karasu devait être asséchée.

Le troisième jour, je fus menée devant le commandant du camp, le capitaine Zaharia Ion, membre du Parti depuis 1920. Son corps squelettique se mouvait librement dans la carapace de son superbe uniforme. Je dus avoir l'air stupéfaite. Un sourire se dessina sur son visage, semblable à une tête de mort.

— Savez-vous pourquoi j'ai cet aspect ? me demanda-t-il. On m'a fait mourir de faim dans les prisons de la bourgeoisie ! Des gens comme vous !

Je dis que s'il avait été injustement emprisonné j'en avais du regret, mais que je n'appartenais pas à la bourgeoisie. Il me considéra en réfléchissant :

— Je vais vous faire une offre.

Au lieu d'aller travailler au canal, je pourrais rester comme détenue privilégiée dans le relatif confort de Ghencea. Tout ce que j'aurais à faire serait de lui faire des rapports confidentiels sur les prisonniers, et cela de temps à autre seulement.

— Merci, lui dis-je. Mais dans la Bible on peut lire l'histoire de deux traîtres, dont l'un trahit le roi David et l'autre Jésus. Tous deux se sont pendus. Je ne désire pas avoir cette fin, et c'est pourquoi je ne veux pas me faire dénonciatrice.

— Alors, adieu la liberté !

Pour ce qui est du capitaine Zaharia Ion, il s'avéra qu'aucun de ses persécuteurs « bourgeois » n'avait été aussi impitoyable que ses camarades communistes devaient se montrer ; car ils l'arrêtaient plus tard sous une fausse accusation, et il mourut en prison. Aujourd'hui il a été officiellement « réhabilité ». Cela sera-t-il un réconfort pour son âme à l'existence de laquelle ni lui ni ses maîtres barbares ne croyaient ?

A la fin, dans une gare de triage proche de Bucarest, on nous embarqua dans un train à destination du canal. Le long wagon noir formant prison était bourré non seulement de « politiques » mais de voleurs, de prostituées et de Tziganes. Des gardes en colère nous avaient fait brutalement franchir les portes coulissantes. Assis dans la demi-obscurité nous attendions le départ. De la lumière filtrait tout en haut par de petites fenêtres garnies de barreaux. Le train s'ébranla enfin lentement vers le sud.

Une fois, j'aperçus une étendue d'eau qui bril-

lait, les berges d'un fleuve couvertes d'une herbe épaisse et verte. Je me rappelai le Prut, fleuve qui arrose ma ville natale. Dans les bois nous ramassions des fraises.

Plusieurs heures plus tard, le train s'arrêta et nous sautâmes en nous bousculant, las et endoloris. Sur le quai un poteau indicateur portait le nom de *Cernadova*, petite ville sur le Danube. Le camp était à plusieurs kilomètres de distance. Nous commençâmes à marcher dans la nuit obscure de l'hiver. Nous franchîmes enfin des portes garnies de barbelés et surmontées de hauts miradors. Des projecteurs se promenaient sur des rangées de baraques identiques.

LE CANAL

AU MOMENT OU NOTRE GROUPE pénétrait dans des dernières baraques de la rangée, un cri de bienvenue s'éleva de la foule qui s'y trouvait.

— Nela ! Chère Nela !

Cette dernière se précipita dans les bras de celle qui l'appelait.

Nela était une Tzigane d'environ vingt-six ans, une voleuse accomplie. Beaucoup d'entre elles volaient, mais ses exploits étaient fameux. Elle fut aussitôt prise sous la protection de celle qui était le chef des Tziganes, une femme plus âgée qui avait un ravissant nez crochu et des torrents de cheveux noirs comme jais. Elles lui trouvèrent un lit, lui donnèrent à manger et se mirent à piailler toutes ensemble comme des sansonnets.

Je ne connaissais personne et personne ne me connaissait ni ne me regardait. C'était un samedi soir, il était tard, et après le travail de la journée tout le monde était vautré. Je me mis à chercher une place, mais il y avait déjà bien trop de prisonniers pour les quelques lits. Je m'assis alors par terre, et aussitôt, du lit voisin, une femme commença à me parler de sa fille dont elle ignorait si

elle avait aussi été arrêtée ou bien si on l'avait seulement jetée à la rue.

— Mais ce qu'il y a de bien ici c'est qu'on peut espérer recevoir un *vorbitor* (permis officiel pour les visites de parents). On peut même demander aux visiteurs de vous apporter des vêtements !

Ces nouvelles, l'idée que je pourrais voir Mihaï, me tinrent éveillée toute la nuit. Je les retournais sans cesse dans ma tête. Vers l'aurore je me mis à sommeiller puis me réveillai le cœur battant. Dans l'obscurité il y eut une course précipitée accompagnée de petits cris aigus.

— Ah ! s'écria ma voisine, il a sauté sur mon lit !
Je reconnus alors cette odeur âcre et fauve. Des rats !

Une voix distinguée s'éleva doucement un peu plus loin :

— En réalité les rats ont plus de raisons que nous d'être mécontents. Ils étaient là, bien avant nous, depuis des générations.

Une autre voix dit gaiement :

— Il faut leur garder un peu de pain pour la nuit. Cela les empêchera de mordre.

Le dimanche matin, après une nuit passée sur le plancher, j'espérais pouvoir me reposer et avoir la chance de laver et réparer mes vêtements. Cet espoir fut vain.

Toute la section féminine du camp était gouvernée par une femme, une prisonnière aux antécédents criminels nombreux. Biddable Rina avait été choisie par le commandant du camp à cause de la haine qu'elle portait aux « politiques ». Tandis que les

prisonniers de droit commun flânaient, les prisonniers politiques étaient à genoux en train de nettoyer et de frotter le plancher.

— Toutes les nouvelles arrivées se rassemblent à l'extérieur. Les bains ! cria-t-elle.

Nous nous mîmes en file pour arpenter la boue glacée sous l'escorte de gardiens armés.

Parmi les femmes cultivées et les jeunes filles bien élevées se trouvait une poignée de prostituées. Elles ne cessaient de pousser des cris aigus, en lâchant toutes les obscénités possibles. Les gardes riaient et donnaient des coups de bottes. Rina s'était enveloppé la tête d'une écharpe de couleur d'où son petit nez émergeait comme un groin ; en bavardant, elle les talonnait.

La tête me tourna : le ciment du sol vint me frapper. La fatigue du voyage, la faim, la honte m'avaient fait m'évanouir. On me fit rentrer dans la baraque et on m'étendit sur un lit.

Il m'arriva alors quelque chose de surprenant. On m'avait jeté une jaquette et une jupe en toile de sac agrémentées de dégoûtantes bandes grises et blanches. Mes bas n'étaient que trous, mais je portais toujours la longue jupe plissée que la religieuse m'avait donnée à Jilava. Avec mes cheveux noirs et mes traits sémites je devais avoir un air bizarre. Les prisonniers politiques m'examinèrent et décidèrent que je n'étais pas *des leurs*. Les Tziganes conclurent au contraire que j'étais de leur classe. Je leur assurai que non et que je ne savais pas parler leur langue. La femme au nez crochu prit un air entendu et me tapota le bras :

— Nous savons, ma chère, nous savons.

Elles étaient convaincues que pour une raison personnelle j'essayais de dissimuler ma race. Dès lors je fus adoptée comme Tzigane à Cernavoda.

Où qu'ils soient, les Tziganes mènent une vie à part. Mais, en Europe orientale, la Roumanie était leur pays favori. Ils circulaient à travers le pays dans leurs roulottes, les hommes portant les cheveux longs et huilés, les femmes en jupes longues et jupons bariolés. Ils étaient d'une beauté frappante et la plupart volaient tout ce sur quoi ils pouvaient mettre la main.

Les communistes en avaient envoyé des milliers en prison ou dans des camps de travail où ils continuaient à voler. Il était impossible de suspendre un vieux vêtement ou un haillon. Tout disparaissait sous les spacieux jupons. Parmi tous les prisonniers politiques du canal je fus presque seule à ne rien perdre. Richard et moi avons secouru les Tziganes quand ils étaient sortis en masse des camps nazis à la fin de la guerre. Je trouvais maintenant ma récompense.

Elles me disaient que je serais réunie à mon époux et à mon enfant et que je voyagerais sur des nombreuses mers et dans beaucoup de pays pour trouver le bonheur. Je ne m'attendais pas à devoir l'attendre quinze années durant.

Elles faisaient de merveilleuses affaires en disant la bonne aventure. Les femmes auraient donné leur pain pour pouvoir s'entendre dire qu'elles seraient libérées bientôt et que leur famille allait connaître la prospérité. Les Tziganes n'avaient pas de cartes.

mais elles prédisaient l'avenir par des moyens encore plus anciens qui pouvaient remonter au temps où elles avaient vécu sous Tamerlan ou Genghis Khan. Elles jetaient par terre des grains de blé et découvraient des promesses merveilleuses dans les motifs qu'ils formaient.

Étant des nomades, les Tziganes savaient s'installer n'importe où. Même en prison elles étaient comme une grande famille. Plus tard, quand nous fûmes autorisées à envoyer des cartes postales à nos parents, je leur servis de scribe car aucune d'elles ne savait lire ni écrire ; tous les messages devaient commencer par : « A tout le peuple des Tziganes, salut ! »

Parfois de furieuses querelles s'allumaient parmi elles. Ce n'est pas une légende que cette histoire de deux tziganes qui s'étaient servies, une fois, de leurs bébés, comme de massues pour s'assommer mutuellement, et qui ne s'étaient arrêtées qu'après la mort des deux enfants. A d'autres moments elles se mettaient à danser et à chanter sauvagement pour oublier où elles étaient.

Je finis par connaître tout le monde dans la baraque, y compris les filles des rues. Certaines possédaient de belles natures, et ayant entendu l'appel de Jésus firent de leur mieux pour se tirer de la boue où la vie les avait précipitées.

Le jour suivant, tôt dans la matinée, nous quitâmes le camp. Un vent froid soufflait de la Mer Noire sur la plaine. Pendant que nous attendions le départ les gardiens se frottaient les mains, maussades et irrités d'avoir dû quitter leurs couchettes bien

chaudes. Si nous bougions ils exprimaient leurs sentiments en nous frappant et en jurant.

A la porte, sous les miradors, le gardien de tête criait :

— Sortie de deux mille criminels et contre-révolutionnaires !

Ou un autre chiffre selon les jours.

Un vent glacial nous frappait la figure et perçait nos vêtements. Il semblait que la colonne fût interminable. Regardant en avant je ne voyais que des rangs de prisonniers accompagnés de gardiens armés. Parfois j'osais regarder en arrière, ce qui était interdit, et je voyais la colonne qui s'étirait au loin semblable à une seule et énorme bête, à un être doué d'une vie propre. Une bête aveugle et désespérée, la somme de tous ces corps, de tous ces bras et de toutes ces jambes, sans autre objet que de peiner jusqu'à tomber. J'évoquais les esclaves des temps anciens, mes ancêtres en Égypte qui avaient travaillé aux constructions des Pharaons.

Hommes et femmes, tous ensemble, nous construisions une digue. Ma tâche était de remplir continuellement de terre des brouettes. Chaque fois qu'une brouette était pleine, un homme, un prisonnier, devait la rouler sur près de deux cents mètres puis la pousser en courant du haut d'une pente raide jusqu'au parapet de la digue. Il renversait alors la terre et revenait en courant pour recommencer. La tâche des hommes était plus dure que la nôtre, mais après avoir fait plusieurs chargements je titubais chaque fois que j'essayais de soulever la lourde pelletée de terre.

Chaque équipe possédait un « chef de brigade » qui avait plusieurs assistants, chargés de contrôler le travail que nous pouvions faire. La « norme » exigée pouvait monter jusqu'à huit mètres cubes par jour. Si, après d'immenses efforts, nous accomplissions la « norme » elle était augmentée le jour suivant de tant de brouettées. Si nous n'arrivions pas à remplir cette « norme » nous étions punies.

Les « brigadiers » étaient des prisonniers de confiance. Ils recevaient des rations spéciales et certains même une paie. Mais ils ne faisaient jamais le moindre travail. Leurs pouvoirs sur nous étaient des pouvoirs de vie et de mort. Rina exerçait les siens jusqu'au bout.

Il était défendu de parler ni d'avoir aucun contact humain en remplissant la brouette, mais je me risquai de dire quelques mots encourageants à mon compagnon auquel je citai la Bible. Stupéfait il me regarda. C'était un homme entre deux âges, un paysan. Puis il saisit sa brouette et partit en la poussant. Vint un autre homme, une autre brouette. Puis d'autres encore. Enfin, il y eut un homme qui me dit :

— Le comte Rakosi vous remercie de vos belles paroles et désire savoir qui vous êtes.

Le « paysan » était un aristocrate hongrois de Transylvanie, une province roumaine très peuplée de Hongrois, et qui avait été pendant des siècles sous le gouvernement des Habsbourg. Je fus si surprise que j'en lâchai un moment la pelle.

— Allons ! réveille-toi !

C'était la voix de Rina à vingt mètres de là.

— Veux-tu passer la nuit au cachot ?

Je me mis à pelleter fébrilement. L'homme souleva sa brouette et partit en la poussant.

Le cachot était un mot qui glaçait le sang. C'était une boîte de 1,80 m de haut et de 75 cm de large, qui servait de punition habituelle dans les camps du canal. Après avoir travaillé toute la journée il fallait s'y tenir debout sans bouger pendant toute la nuit. Le lendemain on retournait au travail avec une bonne chance, si l'on était fatigué, de réintégrer le cachot à la nuit pour n'avoir pas travaillé assez vite.

A midi on nous donnait une livre de pain avec un peu de soupe d'avoine. A côté de Jilava c'était une amélioration, mais une dérision de nos espérances. Avec cela il fallait travailler jusqu'à la fin du jour.

En considérant notre équipe de squelettes je pensais qu'il n'était guère étonnant que je n'eusse pas reconnu un comte. Il était difficile de distinguer un homme de l'autre. Tous portaient des vêtements rapiécés et en loques. Tous avaient la même expression, dans laquelle une sorte de désir découragé ne cédait la place qu'à la peur. Pourtant certains avaient été professeurs d'université, d'autres des éditeurs, des prêtres, des hommes d'affaires, de hauts fonctionnaires. Impossible désormais de les distinguer des voleurs, des souteneurs et des pick-pockets qui travaillaient à leurs côtés.

Nous continuâmes à peiner pendant quatre heures. Le jour baissa, et la grande colonne se reforma pour rentrer au camp. Sur le chemin plusieurs prisonniers s'évanouirent. L'un d'eux tomba près de moi ; sans un mot, deux des plus robustes le soulevèrent. Une

vieille femme était portée à dos, et ses jambes raides se détachaient avec leurs bas pleins de trous. En tête il y eut un remous. Un homme qui était tombé ne pouvait être ranimé. Il fut tiré sur le côté de la route et hissé sur les épaules de trois silhouettes qui protestaient dans l'obscurité tombante. Le vent ne cessait pas de souffler.

A la porte, le gardien de tête cria de nouveau :

— Retour de deux mille criminels et contre-révolutionnaires !

Il faisait sombre. A l'ouest le ciel rougeoyait encore.

— Voilà un vent qui revigore ! lança joyeusement l'un des gardiens enveloppé dans sa capote.

Quant à moi, j'étais glacée jusqu'à la moelle. Mes mains et mes pieds étaient couverts d'ampoules. Tous mes muscles me faisaient mal, et ma tête me semblait appartenir à quelqu'un d'autre. Quel rhume j'aurai demain ! Et maintenant le noir troupeau, serré sous le vent, devait attendre que la tête de la colonne se fût fafilée par la porte, car d'autres colonnes venues de différents lieux de travail avaient convergé à l'entrée, causant cette longue attente.

Quand nous eûmes enfin regagné notre baraque ce fut pour y voir éclater une querelle parce que l'une des prostituées avait découvert qu'on lui avait volé quelque chose qu'elle avait caché sous sa paille.

— Tziganes voleuses, criait-elle, il se peut que je sois une prostituée, mais du moins je ne vole pas les affaires des autres !

A quoi Tania, une fille tzigane, répondit :

— Il se peut que j'aie volé, mais du moins je n'ai jamais couché qu'avec mon homme.

Lisa, une Moldave, s'écria :

— Qui est celui-là ? Ton frère ? et se mit à ricaner de sa triste plaisanterie.

Les Tziganes étaient souvent forcés de coucher dans une seule chambre : l'homme, la femme, la belle-mère, la belle-sœur, et parfois dans le même lit.

Quant à Lisa, elle avait, par jalousie, assassiné d'un coup de fusil son mari volage.

Tania s'écria :

— Tu ne vas pas m'apprendre à vivre ! Si je veux, je peux rendre ce que j'ai pris, mais toi qui as pris la vie d'un homme, peux-tu la lui rendre ?

J'essayais de fermer les oreilles à cette discussion de haute moralité. Après plusieurs échanges bruyants du même genre, Tania se retira dans le coin des voleuses qui la reçurent avec des applaudissements qu'elle accepta avec une grimace.

Grande et jolie, les cheveux noirs et brillants, Tania était l'objet du respect de ses collègues qui la craignaient. Les aventures qu'elle racontait avec tellement d'entrain lui avaient valu le nom de Tania Main-Noire. Celle qui l'aurait offensée aurait couru le risque d'être exclue du cercle. Celle qui lui aurait fait du tort aurait risqué de passer la nuit au cachot, car pour punir un ennemi Tania était bien capable d'avertir les gardiens de quelque crime réel ou inventé. Mais vis-à-vis de ses amis sa loyauté était absolue et touchante. Son habileté la rendait fière : le récit tumultueux qu'elle faisait à propos du magasin de confection pour dames qu'elle avait à moitié vidé

faisait tordre de rire les plus jeunes. Elle choisissait parmi elles les plus délurées pour leur donner des leçons particulières, montrant ainsi la subtilité de son jugement. Ces filles avaient pour ses talents une admiration quasi mystique. Elles racontaient que Tania lisait tout le temps des livres quand elle n'était pas en prison, et qu'une fois, ayant pénétré par effraction dans une maison dont les propriétaires étaient sortis, elle s'était trouvée dans une bibliothèque. Elle avait alors commencé à lire et s'était absorbée dans sa lecture jusqu'au moment où elle s'endormit dans un fauteuil un livre à la main. Les propriétaires la découvrirent là à leur retour du théâtre. Mais Tania n'admettait nullement qu'elle était instruite, car elle estimait que cela aurait nui à sa réputation.

On apprenait rapidement à distinguer les voleuses, les prostituées, les filles à gangsters et ainsi de suite. Des années, passées dans telle ou telle flétrissure, avaient laissé de profondes empreintes sur leurs âmes. Leur vocabulaire et leur comportement montraient aussitôt, sans qu'il fût besoin de leur poser de questions, à qui l'on avait affaire. Mais Tania était indépendante et n'était pas sans noblesse. Elle me disait en plaisantant :

— Ne croyez pas que nous autres voleuses soyons dépourvues de moralité. Sur le plan moral, je suis entièrement opposée à tout larcin commis par une autre bande que la mienne.

J'essayai avec précaution de frapper à la porte de son cœur. Je désirais la mieux connaître et lui demandai si elle n'aimerait pas quitter le pays de mêm-

me que tant de Juifs et de personnes fuyant le communisme.

— Au diable tout cela !

Elle me regardait avec dédain.

— Tout ce que j'attends c'est de sortir de ce trou pour retrouver mon petit ami. Lui, ils n'ont pas pu l'attraper. Je vais leur montrer, à ces s... de communistes, ce que nous savons faire.

Avec une sublime innocence elle parlait de ce phénix des aventures secrètes, elle en faisait le portrait et vantait ses talents.

Comme j'évoquai ses parents elle me dit, comme si elle parlait de vieux meubles cassés : — Oh ! mes parents ! Ils n'ont aucun intérêt. Ma mère était jolie quand elle était jeune fille, de sorte qu'elle a eu des hommes. Puis elle m'a eue. Papa s'est enfui. Je ne sais qui il est. Elle a fini avec un vieil ivrogne dégoûtant qui la battait tous les soirs. Elle a un tas d'autres gosses.

Tania épiçait son langage de tant d'obscénités qu'on finissait par ne plus y faire attention, comme on s'habitue à un défaut de prononciation. J'avais pitié d'elle et désirais vivement pouvoir faire vibrer une corde de son cœur et y faire naître un écho. J'avais horreur de la voir en train de corrompre les autres sans la moindre trace de regret.

Et l'amant se révéla être son beau-frère. Le quolibet que lui avait lancé la prostituée n'était pas loin d'avoir touché la vérité. Il lui avait fallu partager la même pièce avec six autres, et son lit avec sa sœur et le mari de celle-ci. C'est ainsi que c'était

arrivé. Elle avait alors douze ans, et depuis l'âge de cinq ans on lui avait appris à voler.

Une autre fois elle éclata :

— Oui, je sais : « Tu ne voleras pas. » C'est ce que la police m'a dit en me rossant, les s... Je leur ai dit : « C'est vous les s... de voleurs. Vous avez volé toutes les terres, toutes les maisons et toutes choses dans le pays. Et c'est à moi que vous dites ce qu'il faut faire ? Assis sur vos gros derrières dans vos chics bureaux. Vous devriez essayer de dormir, été comme hiver, sous les ponts de Bucarest, et alors vous pourriez me dire de ne pas voler. »

Elle rit âprement.

— Ils m'ont frappée. J'ai perdu toutes mes dents de devant. Voilà mon dentier, ajouta-t-elle en le sortant.

Ses yeux lançaient des éclairs. Plusieurs de ses admiratrices, qui s'étaient groupées autour de nous ; hochèrent la tête en signe de sympathie.

— Tania, tu es merveilleuse. Je n'aurais jamais eu le cran, dit Joana.

C'était une fille à cheveux flous qui avait été la maîtresse d'un gangster de Bucarest ; celui-ci l'avait laissée tomber à l'arrivée de la police pour aller se mettre en sûreté à Paris. Comme les autres filles me regardaient pour voir si j'approuvais, je dis :

— Tania, vous avez un grand courage. Avec votre énergie et votre intelligence vous pourriez vous en tirer beaucoup mieux. Ce n'est pas parce que vos parents ont été de pauvres ratés que vous devez l'être aussi. Des hommes et des femmes célèbres, en grand

nombre, ont eu des parents épouvantables ou ont grandi orphelins. Si vous preniez le bon chemin, peut-être pourriez-vous, vous aussi, parvenir à la célébrité.

— Moi, célèbre ! En faisant quoi ?

Elle suggéra quelques possibilités impies.

— Ne vous trompez pas, j'aime voler. C'est ma vie, c'est pour ça que je suis née.

Je risquai un exemple :

— Un très grand homme commença dans la vie comme escroc. Il s'appelait Matthieu. Quand il eut rencontré le Seigneur il fut si remué, si enchanté de sa bonté qu'il quitta tout et devint Matthieu le disciple. Un voleur devint un saint, pardonné et aimé dans le monde entier jusqu'à ce jour, un martyr de l'Église, et l'auteur d'un évangile lu dans le monde entier.

— Disciple, saint, martyr ! Où trouve-t-elle ces mots ? raila Tania.

Ce n'était pas souvent que l'on pouvait jeter un pont entre les prisonniers de droit commun et les « politiques » (tous ceux qui avaient été arrêtés pour des motifs religieux étaient aussi considérés comme prisonniers politiques). Les femmes condamnées pour délit de droit commun étaient toujours choisies pour le contrôle des normes ou comme chefs de chambrée ; elles rendaient la vie infernale à toutes celles qui avaient appartenu à la classe moyenne ou supérieure. En se moquant les voleuses les appelaient toujours « Madame » et trouvaient cent façons de se venger. Les prisonniers politiques ne désiraient ni ne cherchaient à prendre contact avec leurs voisins.

Placée à mi-chemin des deux groupes (moi la chrétienne-juive-tzigane qui parlais d'amour aux pires criminelles de la baraque et qui reprochais leurs fautes aux dames de haut rang), j'y gagnais d'être mal vue des deux côtés.

Cernadova était rempli de noms fameux. Une chronique pleine de verve aurait pu être composée sur les faits et gestes de cette haute société. Faisant ce matin la queue aux toilettes, on a remarqué la comtesse X en conversation avec la ci-devant dame d'honneur, la baronne Y, au sujet de la dernière rumeur venue des cuisines et selon laquelle toutes les sépultures des personnalités, socialement infâmes, allaient être ouvertes en vue d'en retirer l'or et les bijoux au bénéfice de l'État.

Que d'étranges rencontres dont nous fûmes témoins !

Une équipe de travail était composée de femmes fascistes. Le chef en était madame Codreanu, femme de l'un des dirigeants de la Garde de Fer, qui avait concouru à pousser la Roumanie dans l'alliance avec les Nazis. Il s'était vanté dans un livre de n'avoir jamais serré la main d'un Juif et de n'être jamais entré dans un magasin juif.

Maintenant, madame Codreanu était l'esclave des communistes, côte à côte avec des femmes juives. Mais le préjugé n'avait pas disparu.

— Ce criminel de Churchill ! rageait-elle. Un sioniste, un enjuivé ! Et Roosevelt, sûrement un Juif lui aussi ! C'est à cause d'eux que nous sommes là aujourd'hui.

Les gardiens se montraient sans pitié pour ces

femmes. Elles se faisaient attaquer par des compagnes de captivité. Mais elles étaient courageuses. Parce que j'avais essayé de leur marquer de la compréhension et de l'amitié l'une d'elles s'approcha de moi :

— Mes amies et moi nous avons décidé que lorsque tous les Juifs de Roumanie auront été liquidés, vous, ma chère, et votre famille serez épargnées.

Elle fut surprise de mon manque d'enthousiasme à cette nouvelle.

Les épouses d'autres hommes politiques et des femmes qui avaient elles-mêmes été mêlées à la politique se livraient à de longues discussions sur la façon dont le monde devrait être gouverné. L'une d'elles me dit :

— Je suis restée éveillée toute la nuit en réfléchissant à un plan pour l'avenir, voulez-vous que je vous le communique ?

On ne me donnait pas le choix.

— D'abord, il faut une réforme militaire complète. Tous les uniformes doivent être bleu roi avec de grands *shakos*...

— Je vous remercie beaucoup, dis-je, mais ce n'est pas la peine d'en dire plus ; si tous les uniformes sont bleu roi, c'est suffisant.

Mais parfois des personnes qui paraissaient stupides ou très méchantes avaient la prétention de donner des leçons. Il y avait dans notre baraque une femme qui jurait, racontait des histoires salées, et volait comme une Tzigane. Je lui demandai comment elle pensait être sauvée. Elle rit :

— Un moine m'a appris comment faire pour être

sauvée. J'observe scrupuleusement deux commandements. Je ne juge jamais autrui, et je pardonne à tous ceux qui m'ont offensée. De sorte que Dieu sera obligé de me pardonner à moi aussi.

Ce n'était pas de la meilleure théologie, mais j'eus plaisir à l'entendre, car cette femme possédait vraiment les vertus dont elle se réclamait.



En 1951, des femmes communistes commencèrent à apparaître en nombre de plus en plus élevé dans les camps et les prisons. Je rencontrai à Cernadova Marioara Dragoescu que l'ancien régime avait mise en prison en tant que révolutionnaire de premier rang. Elle était maintenant envoyée aux travaux forcés par ses camarades comme « contre-révolutionnaire. » Mais elle n'en lutterait pas moins pour l'idéal communiste. La grande Société marxiste était déjà au coin de la rue. A Mislea, la grande prison de femmes, elle avait nourri au sein son bébé de deux mois ; puis on le lui avait enlevé pour le mettre dans un orphelinat d'État. Elle ignorait si elle le reverrait un jour.

Elle avait l'habitude de compatir avec George Cristesco, l'un des fondateurs du Parti, qui avait été emprisonné pour la première fois en 1907 pour la cause du socialisme. Il avait été aussi le premier secrétaire général du Parti communiste. Agé maintenant de soixante-douze ans il travaillait à nos côtés dans les champs, du lever au coucher du soleil, dans la neige, la pluie et le vent.

Parfois je lui remplissais de terre sa brouette. Il s'y était attelé comme on attelle un animal, trouvant plus facile de tirer que de pousser pour monter les rampes. Je lui répétais une phrase que Richard m'avait dite peu avant d'être arrêté :

— Sous la tyrannie, la prison est l'endroit le plus honorable où l'on puisse être.

Un sourire éclaira son visage. Un gardien cria après lui et il s'empressa de filer, attaché à son fardeau. Le lendemain m'étant retrouvée avec lui je lui murmurai :

— Pardon de vous avoir causé des ennuis en vous parlant.

— Non, dit-il, parlez-moi. Après si longtemps c'est comme une musique d'entendre dire quelque chose de différent. J'avais faim d'entendre une voix douce de même que j'ai faim de couleurs après tant de gris.

Plus tard il me conta ses désillusions :

— Ce communisme qu'ils pratiquent n'est pas l'idéal pour lequel j'ai combattu. J'ai pensé qu'il serait malhonnête de ma part de ne pas protester.

Ceux qui avaient la foi comprenaient pour la première fois quelle richesse était la leur. Les chrétiens, même les plus jeunes et les plus faibles, possédaient plus de ressources auxquelles ils pouvaient faire appel, que les vieilles dames les plus fortunées et les intellectuels les plus brillants.

Des gens très intelligents, cultivés, pleins d'esprit, quand ils se trouvaient privés de leurs livres et de leurs concerts, paraissaient souvent sécher sur place

comme des plantes d'intérieur exposées aux vents. Leur cœur et leur esprit étaient vides.

Madame Nailescu, épouse du professeur Cluj, me dit un jour :

— Comme vous devez être heureuse de pouvoir penser, faire travailler votre esprit, et prier ! Moi, je ne peux pas. J'essaie de me rappeler un poème et voilà le gardien qui entre en criant. Je n'arrive pas à me concentrer ni à me discipliner.

Les dames de la « société » étaient souvent les plus pitoyables : la vie était plus dure pour elles que pour les autres. Sur le plan matériel elles étaient celles qui avaient perdu le plus ; et, pour compenser, elles n'avaient que peu de ressources intérieures. Les souvenirs d'anciennes parties de bridge, de chapeaux, d'hôtels, de premières représentations, de week-ends et d'amants disparus depuis longtemps s'entrechoquaient dans leurs têtes comme un tas de ferrailles à l'arrière d'un camion. Elles étaient les premières à avoir un système nerveux brisé et à perdre leurs douces mains blanches.

Après le travail, des femmes s'approchaient des prisonnières connues pour leurs sentiments religieux et leur demandaient, et même les priaient de raconter ce que nous nous rappelions de la Bible dont les paroles étaient messagères d'espérance, de consolation et de vie.

Nous n'avions pas de Bible. Nous-mêmes en avions plus faim que de pain. Comme j'aurais aimé en avoir appris davantage par cœur ! Mais nous répétions chaque jour les passages que nous connaissions ; de même la nuit, quand nous faisons des vigiles de

prières. D'autres chrétiennes que moi avaient auparavant appris délibérément de longs passages par cœur. Sachant que leur tour viendrait bientôt d'être arrêtées, elles avaient ainsi emmené des trésors en prison. Pendant que d'autres se querellaient et se battaient, nous restions couchées sur nos paillasses en recourant à la Bible pour prier et méditer, et nous nous répétions à nous-mêmes des versets au cours des longues nuits. Nous apprenions ce que de nouvelles venues apportaient et leur enseignions ce que nous savions. De sorte qu'une Bible non écrite circulait dans toutes les prisons roumaines.

La méditation va de plus en plus profond. Dans une première phase celui qui médite n'est pas le vrai moi mais ce qu'on a supposé par erreur être son moi (c'est-à-dire un conglomerat de ce qu'on sait par les journaux, les livres, le cinéma, la télévision). Le moi véritable est très petit. Dans la deuxième phase il faut écarter de plus en plus ce qui n'est pas soi, ce qui est emprunté, pour pouvoir ainsi atteindre la réalité définitive du moi. Dès lors qu'on est redevenu soi-même il est alors relativement facile de communiquer avec une personne que l'on aime. A certains moments, comme il s'en trouve chez l'écrivain quand l'une de ses idées prend forme dans son esprit, on voit celui sur qui l'on médite. Jésus a dit : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.*

J'eus de fréquentes conversations avec Richard, en particulier pendant les années qu'il passa au secret dans une cellule. Il m'envoyait des messages. J'avais la profonde certitude intérieure que nous étions en contact, qu'il était présent. Et j'étais abso-

lument sûre que lui aussi recevait mes pensées. Ces moments se reproduisirent pendant les quatorze années de son emprisonnement, et longtemps après sa libération. Il y a dans ma Bible une note datée de 1953, et écrite au crayon quelques mois après ma libération ; elle est ainsi conçue : « Richard est venu me voir aujourd'hui, il s'est penché sur moi alors que je lisais. »

J'avais toujours craint que lui aussi n'eût été envoyé dans l'un de ces camps d'esclaves. Comment aurait-il pu supporter ce travail forcé ? Le seul fait d'écrire et de prêcher suffisait à épuiser toute son énergie. Lorsqu'une femme me dit qu'il était mort je ne la crus pas.

J'avais demandé à tout le monde, au canal, si l'on avait entendu parler de Richard, toujours effrayée à l'idée d'une mauvaise réponse, mais personne ne savait rien.

Un jour, trois femmes arrivèrent de Vacaresti, prison où l'on emmenait beaucoup de malades. Toute nouvelle venue était comme l'arrivée du facteur. Nous posions les questions habituelles, espérant avoir des nouvelles de nos parents emprisonnés. Personne n'avait entendu parler de Richard. Quelques jours plus tard, l'une de ces trois femmes vint à moi :

— Chaque fois que vous parlez de Dieu je me rappelle Vacaresti, me dit-elle ; je n'y suis restée que peu de temps, mais là aussi nous avons un prédicateur.

Vacaresti était un monastère transformé. Les murs qui séparaient les cellules des moines avaient été abattus pour en faire des cellules plus vastes. Mais

il subsistait quelques petites niches où des prisonniers spéciaux pouvaient être isolés.

— Nous attendions sur le palier pour aller aux toilettes, dit la femme, quand une voix masculine se fit entendre derrière une porte verrouillée, disant : « Aimez Jésus et confiez-vous à la bonté de Dieu. » Nous fûmes très étonnées. Tout le monde dans la prison demandait qui c'était. Mais naturellement cela resta un secret.

Maintenant qu'elle m'avait rencontrée elle était certaine qu'il s'agissait de Richard. Il paraissait très malade, et quelques jours après il s'était arrêté de prêcher. Elle avait entendu dire qu'il était mort.

Que de larmes ai-je alors versées en secret ! Quelle douleur transperça mon cœur ! Mais l'espérance naquit de ma désolation. Je continuais à prier et demandais au Seigneur de donner des années de vie et de santé à l'homme qui ne cessait de le servir fidèlement même dans l'isolement de sa cellule.

J'étais tracassée à l'idée que Mihai pût être arrêté et envoyé au canal. Il avait alors douze ans et il y avait là des garçons qui n'étaient pas plus âgés. J'en voyais chaque jour un, nommé Marin Motza, qui avait cet âge, ainsi que sa sœur qui avait quatorze ans. Leur père était un ancien chef de la Garde de Fer, à la fois antisémite et profondément orthodoxe. Lorsqu'au cours de la guerre civile d'Espagne les anarchistes avaient profané des églises, il avait dit :

— Ils fusillent la face du Christ. Je ne peux pas en supporter davantage.

Puis, il était parti pour l'Espagne et y avait été

tué en combattant du côté du futur dictateur, Franco.

Que le cœur humain est donc plein de contradictions ! Il avait laissé un magnifique testament chrétien où il disait : « Quand le Christ a promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre son Église, il comptait que son Église combattrait. Cette promesse ne tient plus si les chrétiens ne font pas leur devoir. »

Combien cette pensée est juste !

Maintenant sa femme et ses enfants étaient en prison simplement pour lui avoir appartenu. Madame Motza avait une idée fixe : « Mon fils Marin sera roi de Roumanie quand le communisme aura été liquidé, car le roi exilé Michel ne reviendra jamais. »

Le mouvement de la Garde de Fer était très marqué par des contradictions internes. Son fondateur, Codreanu, tuait et encourageait la mise à mort d'hommes qui n'avaient pas même commis le péché d'être Juifs. Mais, dans ses dernières paroles il déclara : « La façon dont meurt un homme ne compte pas ; il n'y a qu'une chose qui compte, c'est comment il ressuscite. »

Il finit étranglé par ses adversaires.

Au camp de Cernavoda, on nous donnait des cartes postales avec autorisation d'inviter nos familles à nous rendre visite un dimanche déterminé. Je soupçonnais un piège : ne nous faisait-on pas ainsi donner le nom d'un ami qui serait alors repéré et suivi par la police secrète ? Aussi passai-je des jours entiers à me demander à qui écrire, et à condition qu'il soit encore là pour recevoir ma carte, étant donné le

nombre des arrestations. Autour de moi tout le monde écrivait des cartes postales, et chacun se demandait si le destinataire serait encore chez lui pour y répondre. Des fils avaient dû être arrêtés, des maris devaient être en prison ou vivre avec une autre femme. Je prévoyais beaucoup de tragédies.

Mais quand le grand jour arriva, aucune tragédie ne se produisit, car, si nos parents étaient venus, nous n'eûmes pas la permission de les voir.

Ce dimanche-là, je m'éveillai bien avant l'appel du réveil de cinq heures. La lumière brûlait (il était interdit de l'éteindre) et au dehors il semblait qu'on était encore en pleine nuit. De la glace couvrait les vitres. J'attendais anxieusement l'arrivée du matin. Quand enfin il vint, je me précipitai dehors dans l'espoir de voir les visiteurs attendant dans l'enceinte située près des portes. Cette enceinte, assez éloignée, était séparée du camp par trois clôtures de barbelés et par une zone extérieure, un *no-man's-land*, où personne ne pouvait pénétrer.

C'est là que j'aperçus mon fils. Grandi, minci, pauvrement vêtu. Dans l'homme qui était auprès de lui je reconnus le pasteur de notre église. (Depuis lors, des événements tragiques ont creusé un fossé entre lui et nous, mais nous nous souvenons et lui sommes reconnaissants du grand secours que lui et sa femme nous ont accordé en des temps difficiles, et si aujourd'hui il nous déteste nous ne cessons pour notre part de l'aimer.)

Je fis de grands gestes des bras, mais ils ne pouvaient me distinguer parmi toutes les femmes alignées le long des barbelés. Je retournai précipitamment à

la baraque pour informer la dame dont le lit était voisin du mien. Elle examina mon costume taché et en loques, mes chaussures dépareillées, ce qui subsistait de mon léger manteau d'été, le morceau de ficelle qui me servait de ceinture :

— Vous allez effrayer le pauvre enfant s'il vous voit dans cet état, me dit-elle, tenez, je vous prête ma blouse qui du moins est d'une seule pièce.

Tania m'offrit une longue jupe tzigane de couleur vive. Valia me drapa sur les cheveux un foulard blanc. On me prêta des bas et même un mouchoir sale. Au moment où nous admirions ma nouvelle élégance, une querelle éclata dans la chambrée.

Lina s'y trouvait au centre, nous narguant triomphalement. Nous venions d'être punies. Il y avait eu tant de gens à ne pas atteindre leurs normes dans la semaine écoulée que la visite était supprimée.

Ils avaient voyagé toute la nuit depuis Bucarest et dépensé les économies dont ils avaient tant besoin, tout cela pour rien. La parole nous manquait. Impossible de recevoir les vivres et les vêtements qu'ils avaient apportés. Le groupe de visiteurs, une trentaine, attendit toute la journée à la porte dans l'espoir que le commandant changerait d'avis. En vain. Nous ne pûmes même plus les regarder ou leur faire signe, car pendant toute la journée les gardiens nous empêchèrent d'approcher des clôtures. Dans les miradors des fusils étaient pointés sur nous. De temps en temps une femme qui avait réussi à passer près des barbelés nous disait qu'ils étaient toujours là. Mais quand vint le soir ils avaient disparu.

Il semblait peu vraisemblable que je dusse jamais

revoir Mihāi si l'on insistait ainsi pour que chacun accomplisse ses normes de travail. Un grand nombre de prisonnières étaient venues de Jilava. La faim et les maladies les avaient trop affaiblies pour leur permettre de satisfaire aux exigences toujours croissantes qui leur étaient imposées.

Pourtant on nous permit d'écrire de nouveau, et une distribution de cartes postales nous fut faite.

Et plusieurs dimanches après, Mihāi fit encore le voyage de Cernadova. Cette fois il n'y avait pas de punition. Mais les visites se déroulaient selon un ordre alphabétique, et mon nom se trouvait toujours le dernier. La journée allait pouvoir s'écouler sans que mon tour fût arrivé.

Des vêtements empruntés passaient d'une femme à l'autre :

— Quel air ai-je ?

— Parfait !

La plupart d'entre elles n'avaient pas dormi de la nuit en pensant à ce qu'elles allaient dire, et en repassant sans cesse les paroles. Mais habituellement, au moment voulu, elles étaient trop bouleversées pour parler. Et si l'on tentait de poser des questions sur des parents ou des amis, les gardiens vous faisaient taire. Même les dons de vêtements, qu'on nous avait déclaré permis, étaient refusés sous un prétexte ou un autre. Ces entrevues apportaient à beaucoup plus de tristesse que de joie. On se hâtait de rentrer pour restituer les choses qu'on avait empruntées et sur lesquelles d'autres femmes se jetaient.

Les autres nous guettaient tristement. Peut-être

qu'à la prochaine visite, dans deux mois, ce serait leur tour.

On nous conduisait à un autre baraquement près des portes. Naturellement il ne s'agissait pas de « la journée entière avec votre famille », promise à Jilava : cela durait quinze minutes, debout dans la même pièce, à neuf mètres de distance, avec des gardiens qui écoutaient chaque parole.

Mais quand je vis mon fils j'oubliai que j'étais prisonnière, de quoi j'avais l'air et où j'étais, et de mes seuls yeux je l'embrassai. Comme il était maigre et sérieux ! Je le contemplai et lui me contempla, comme en un éclair les quinze minutes s'écoulèrent. Notre émotion abolit le temps. Nous parlâmes à peine. D'ailleurs il était impossible de rien dire d'intime.

Je me souviens qu'à travers l'espace qui nous séparait je lui criai :

— Mihaï, aime Jésus de tout ton cœur !

C'était le meilleur conseil que je puisse lui donner ; je savais par mon expérience de la prison, parmi tant de gens, vieux et jeunes, que seul le Christ peut donner l'espérance susceptible d'illuminer l'endroit le plus sombre.

Comme des milliers d'autres garçons et filles, il avait été abandonné et privé de guide. Les communistes en profitèrent. Comme cela est arrivé dans la parabole du fils prodigue qui avait dissipé tout son bien, puis s'était tourné vers quelqu'un qui lui avait fait garder des cochons, des hommes envoyaient les jeunes vivre avec des idées bonnes pour des porcs. Je lui dis :

— Aime Jésus.

Je savais que Jésus seul possède les paroles de la vie éternelle et qu'il est le meilleur des guides pour un enfant sans mère.

Il me parut très beau ; toutes les mères sont convaincues que leur fils est le plus beau. L'important de cette rencontre ne se révéla que plus tard, de même qu'un arbre grandit à partir d'une petite semence. Je n'appris qu'après ma libération la façon dont il avait profité de mes paroles.

Un garde me poussa brutalement l'épaule et me fit sortir. Dans notre baraque tout le monde m'entourra pour me demander ce que Mihaï avait dit, et comment il allait. Mais je ne fis que secouer la tête. Pendant des heures, je fus incapable de parler. J'étais ailleurs et non plus en prison.

Quand vint le soir, beaucoup de femmes avaient attendu en vain celui qui n'était pas venu. Des pleurs bruyants venaient des paillasses où elles gisaient.

LE CACHOT

LA NUIT, DANS CHAQUE BARAQUE, une femme de garde devait rester éveillée. On n'expliqua jamais ce qu'elle était censée garder (j'imagine que c'était pour prévenir des suicides), mais il fallait rester debout. S'endormir était sévèrement puni.

Une ampoule nue pendait au milieu de la chambre, se balançait doucement dans le courant d'air. Des rangées de femmes s'agitaient et se retournaient; certaines ronflaient bruyamment. D'autres criaient en proie à des cauchemars. Tous les visages étaient marqués par la souffrance et la peur. Les heures étaient interminables. Au dehors le vent hurlait comme s'il avait, de son souffle, réuni là toutes ces personnes étrangères les unes aux autres : des vieilles, des jeunes, des élégantes et des vagabondes qui couchaient sous les ponts. Une seule chose leur était commune : la souffrance.

Enfant, je n'aimais pas la nuit. Maintenant je soupirais après elle comme après l'unique délivrance d'un travail meurtrier. Mais quand l'obscurité était venue je ne pouvais dormir. Je me levais et priais pour les femmes de notre baraque, pour celles des

camps, pour les millions de prisonniers du monde communiste, et aussi pour les chrétiens d'Occident paisiblement endormis, enfin pour ceux que je croyais être en train de prier pour nous.

Une fois, puisque de toute façon je ne dormais pas, j'offris de prendre une relève. C'était le tour de Tania. Elle dormait sans difficulté, mais refusa brusquement, quoique avec bienveillance, en me disant :

— Dormez vous même.

Plus tard, voyant que je ne dormais pas, elle vint s'asseoir sur mon lit. Nous murmurions très bas. Elle me raconta une histoire de voleurs. Il se trouvait qu'elle avait été incarcérée dans une prison qui contenait quatre mille femmes. Parmi elles il y en avait une qui, sous l'ancien régime, avait été à la tête de cette même prison.

— Pendant la guerre, poursuivit Tania, elle s'était attaquée à des communistes qui y étaient prisonniers. Et maintenant c'était elle qui était enfermée, et c'était bien fait pour elle. Non seulement parce qu'elle falsifiait les livres de compte et dérobaient l'argent de la nourriture, car tous en faisaient autant, mais encore parce qu'elle avait l'habitude de laisser sortir pendant quelques jours les filles les plus délurées, pour les faire rentrer ensuite et s'approprier une part de ce qu'elles avaient volé.

Quand j'essayais de lui parler de Dieu, Tania répondait :

— Avant qu'on puisse arriver à Dieu, les saints vous tuent !

C'était un proverbe roumain. Ce n'était pas manque de dévotion envers les saints ; mais peu

nombreux étaient ceux qui avaient idée de ce qu'ils étaient vraiment. Je lui affirmai que les saints nous aident et intercèdent pour nous, qu'ils peuvent réellement nous amener à Dieu, et qu'ils ne tuent personne.

— Il existe deux mondes, lui dis-je, le matériel et le spirituel, mais ce n'est que dans le monde matériel que les lois de Dieu et celles de l'homme déclarent « tu ne voleras pas ». Dans le monde spirituel la règle est de voler tout ce qu'on peut. Dans le monde matériel si l'on me vole, je subis une perte, mais dans le monde spirituel je ne perds rien. Je ne suis pas opposée à ce que tu sois une voleuse, mais la difficulté vient de ce que tu ne sais pas quoi voler. Tout ce que tu pourras prendre aujourd'hui tu le perdras, sinon demain, du moins à ta mort. Mais puiser chez quelqu'un la sagesse et la connaissance de Dieu c'est être capable de les posséder éternellement.

Peut-être ces paroles ne restèrent-elles pas vaines. Au plus profond de nous repose la certitude qu'une des règles fondamentales de l'univers est de ne pas voler (sauf au sens exprimé ci-dessus). Il y a en nous quelque chose qui nous dit qu'il ne faut pas convoiter la propriété du prochain, qu'il faut le laisser tranquille, que non seulement ses biens mais aussi son être sont ses possessions sacrées. Dieu a décidé que les êtres, de mêmes que les étoiles du ciel, seraient à une certaine distance les uns des autres. Il nous a donné la timidité, la honte, l'orgueil, la dignité, la peur, comme autant de barrières protectrices de l'individu, et il y en a peu qui franchissent ces barrières. Tout homme est semblable à un atome qui ne

peut être pénétré de force sans se désintégrer et libérer une énergie révolutionnaire destructrice, capable de détruire le monde.

Bien qu'affamée la plupart du temps, Tania n'oubliait pas les oiseaux. Toutes les prisonnières mangeaient leur maigre ration de pain sur leur lit et ramassaient soigneusement les miettes. Chacune de celles-ci était précieuse car c'était la seule nourriture solide que nous avions. Mais Tania prenait les miettes qu'elle avait thésaurisées et les répandait sur le rebord de la fenêtre pour les moineaux.

Elle dit une fois à une voisine :

— Quelle chrétienne vous êtes ! Vous ne savez que parler, et ne donnez rien aux oiseaux.

Voir une fille comme elle faire don de ces précieuses miettes m'incita à croire que personne n'est totalement mauvais. La nature humaine laissée à elle-même finit par manifester ce qu'elle a de bon dans des faits tels que nourrir des oiseaux alors qu'on meurt de faim.

J'étais impressionnée de trouver chez des voleuses un trait de caractère qui est particulier aux Thibétains, ce peuple qui pendant des milliers d'années a été doué du sens métaphysique le plus fort. Sven Hedin raconte que si en Europe nous nous bornons à nourrir les oiseaux domestiques pour pouvoir ensuite nous en nourrir, les Thibétains en revanche placent de petits gâteaux sur les rochers pour les oiseaux sauvages. Sven Hedin s'étant égaré avait lui-même lui-même survécu grâce à ces gâteaux. La vie des êtres sauvages ne fait-elle pas partie elle aussi de Brahma, le Grand Tout ?

Chez des femmes qui avaient commis des meurtres, de même que dans toutes les catégories de prisonnières criminelles, on pouvait trouver des lambeaux de bonté désintéressée.

A Cernadova il nous fallait souffrir chaque dimanche des séances d'endoctrinement alors que nous souhaitions par-dessus tout nous reposer. Cet après-midi-là le chef de chambrée nous conduisit au pas vers le hall de réunion où une femme nous harangua : elle commença par dire ce qu'elle pensait de Dieu, c'est-à-dire pas grand-chose, et nous avertit que parler de lui vaudrait une punition.

— Hors d'ici tout le monde est maintenant communiste, expliqua-t-elle ; il n'y a que vous à persister dans cette folie religieuse, et nous avons l'intention de vous apprendre à en sortir. Le Parti est maintenant au pouvoir et il sait ce qui convient. Ici vous n'êtes pas en prison. C'est un mot que je ne veux pas entendre ! Vous êtes dans un institut de rééducation. C'est vous qui allez bâtir votre bonheur à venir ! Vous allez travailler pour les générations futures ! Et en dépassant les normes de travail prescrites vous pourriez hâter votre propre liberté de citoyennes réhabilitées.

Puis un concert de propagande fut donné. Parmi nous se trouvaient des chanteuses de cabaret et des actrices au rabais, dont certaines appartenaient à la minorité allemande de Roumanie. On leur faisait chanter des chansons communistes où l'on se moquait des Allemands et où on louait les vainqueurs soviétiques. Je sentais l'acuité douloureuse de leur humiliation. Les douleurs physiques passent en quel-

ques heures et peuvent s'oublier, mais l'humiliation, même apparemment superficielle, dessèche le cœur. C'est seulement alors que je commençai à comprendre pourquoi Jésus avait parlé d'être humilié et crucifié. Je m'étais demandé auparavant pourquoi l'humiliation avait paru digne d'être citée en même temps que la crucifixion. Je savais maintenant qu'elle avait le pouvoir de blesser et de le faire de façon continue.

Une Allemande apparut sur la scène au fond du hall. D'âge moyen, elle avait dû naguère être bien en chair et jolie. Elle se croisait pathétiquement les mains en chantant, et détonnait sur les notes élevées. Les officiers des premiers rangs hurlaient de rire. Que pouvait-il y avoir de plus drôle qu'une *fraulein* flétrie en train de se moquer d'elle-même ? Des larmes roulaient sur ses joues tandis qu'elle continuait à chanter en tremblant.

Puis vint une femme, encore très jeune, qui lut un poème débordant de gratitude pour les Soviets qui nous avaient sauvés des Nazis :

« Mère Russie,
Merci pour ce que tu as fait aujourd'hui !
La glorieuse Armée Rouge
Nous a montré la voie à tous... » Etc.

Ces vers de mirliton furent bruyamment applaudis par toute l'assistance, sous la conduite des chefs de chambrée. Quiconque aurait manifesté un manque d'enthousiasme se serait préparé des ennuis. Des mouchards repéraient de près les réactions « antisociales ».

Impossible de blâmer les femmes qui prenaient

part à ces exhibitions. Elles étaient épuisées de souffrances. Ce qui était un chagrin pour certaines d'entre nous correspondait pour d'autres à une heure d'évasion. Et tout le monde le faisait : le plus célèbre compositeur religieux de Roumanie, Aurel Baranga, n'avait pas hésité à écrire des hymnes communistes. Et maintenant il était incarcéré dans un des camps du canal.

Peu résistaient et certains n'étaient pas insensibles aux séances d'endoctrinement qui avaient lieu chaque dimanche dans presque tous les camps du canal. Une partie des absurdités qu'on vous débitait devait nécessairement rester absorbée.

Il m'était impossible d'applaudir à ces séances. Tout le monde me disait :

— Fais semblant, quelle importance cela a-t-il ? Est-ce que cela vaut la peine d'être battue ?

Mais quand j'entendais calomnier Dieu et la patrie et que je voyais la beauté traînée dans la boue, je ne le pouvais pas. A l'arrière du hall il y avait toujours des gens debout et je me dissimulais parmi eux.

Mais je ne pus échapper. Quelqu'un me dénonça, et le soir on me fit comparaître dans le bureau de la commandante. Sous la casquette à visière ses yeux étaient fixes.

— J'ai appris que vous n'aviez pas applaudi cet après-midi à la séance de rééducation, Wurmbrand. Toute votre conduite a démontré votre activité contre-révolutionnaire, et votre inaptitude à être normalement rééduquée.

Elle se gargarisait des phrases rituelles.

— Nous avons essayé d'être bonnes pour vous. Nous emploierons désormais d'autres méthodes.

On ne me permit pas ce soir-là de retourner à la baraque. Je fus menée au corps de garde et mise au cachot. C'était un étroit placard creusé dans le mur où l'on ne pouvait se tenir que debout. La porte de fer était percée de quelques trous pour laisser passer l'air, et la nourriture était glissée par une petite fente.

Dans toutes les prisons il y avait des cachots. Ils servaient à briser la résistance avant l'extorsion des faux aveux. Au canal c'était la punition la plus commune.

Au bout de quelques heures mes pieds étaient devenus brûlants. Le sang me battait aux tempes en pulsations lentes et douloureuses. Combien d'heures allait-on me garder là ? Combien d'années allais-je pouvoir durer dans de telles conditions ? Je pensais que ce mal se répandait dans le monde entier ; que, de nouveau, des millions de gens en seraient victimes, et que personne n'y échapperait. Mais c'étaient là des perspectives qui allaient me conduire à la folie. Je savais que ces boîtes avaient rendu fous ceux qui s'étaient laissés envahir par ces intolérables pensées. Mais comment s'y soustraire ?

Richard m'avait raconté que les moines du Mont-Athos répètent sans cesse « la prière du cœur ». A chaque battement de cœur ils disent : « Seigneur Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de moi. » J'avais déjà eu moi-même recours à cette prière.

Puis je me souvins que Richard avait passé des

soirées à m'expliquer les secrets numériques de la Bible. Ni les Hébreux ni les Grecs ne connaissaient de chiffres, mais seulement des lettres. Celles de la Bible sont aussi des chiffres (a = un, b = deux, et ainsi de suite) et chaque nombre a une valeur symbolique. Alors j'essayais de compter.

Du haut du cachot des gouttes d'eau tombaient avec un bruit désolé. Je me mis à les compter pour faire passer le temps.

Un : il y a un seul Dieu.

Deux : il y a deux tables de la loi.

Trois : pour la Trinité.

Quatre : le Christ rassemblera ses élus des quatre coins de la terre.

Cinq : le Pentateuque.

Six : le chiffre de la Bête de l'Apocalypse est 666.

Sept : le nombre sacré.

Mais le bruit de l'eau qui s'égouttait continuait, et quand j'arrivai aux chiffres quinze, seize, ils ne signifiaient plus rien et je recommençai du début : un, deux, trois, quatre...

Je ne sais pas pendant combien de temps j'ai agi ainsi, mais à un certain moment je me mis à crier à haute voix pour éviter le désespoir.

— Un, deux, trois, quatre, criai-je ; puis encore :

— un, deux, trois, quatre...

Au bout d'un certain temps, les mots devinrent inarticulés. Je ne savais plus ce que je disais. Mon esprit s'était mis au repos et il était anéanti. Mais mon âme continuait à parler à Dieu.

Il faut que j'explique cela davantage, car c'est l'une des clés qui permettent de survivre en prison.

Avec tous les soucis et la misère qu'il fallait supporter il arrivait de souhaiter perdre l'esprit ; on tentait désespérément d'y échapper, mais on était poursuivi et obsédé par des pensées de nature à provoquer des troubles mentaux encore plus accentués. De même qu'on met une jambe blessée au repos dans un plâtre, de même un esprit tourmenté, malade, accablé de remords a besoin de repos pour reprendre son équilibre.

On sait que dans l'Église primitive (et aussi dans les mystères de la Grèce) il existait un phénomène connu sous le nom de glossolie (faculté de parler des langues inconnues). La religion n'a jamais pu s'exprimer entièrement en paroles. Depuis les temps les plus reculés elle s'est aussi exprimée par la danse et par les peintures. Le langage est un outil imparfait : quand je dis que j'aime la tarte aux pommes, que j'aime mon mari, ou que j'aime Dieu, j'exprime par un même mot des sentiments totalement différents. Et entre la haine et l'amour il existe autant de nuances de sentiments inexprimables en paroles, qu'il existe de fractions entre un et deux. Ce qu'une mère ressent pour un enfant ne peut se traduire par des mots ; et souvent elle ne s'en sert pas : elle profère des sons dépourvus de signification, des paroles qui n'ont ni queue ni tête, et l'enfant est très heureux de cela.

Ainsi en est-il de ce phénomène de glossolie, de langues inconnues, de mots inarticulés. Des profondeurs du cœur, dans des moments d'extase ou de souffrance extrême, s'échappent des sons, des

expressions d'amour pour Dieu, pour nos frères humains, faites de mots qui n'existent dans aucun dictionnaire. La raison s'efface, et, comme le dit la Bible, *celui qui parle en une langue inconnue ne parle pas aux hommes mais à Dieu.*

Dans le cachot, cet anéantissement de la raison qui permettait à des sons privés de sens de s'échapper des profondeurs du subconscient m'empêchèrent de sombrer dans la folie. Au bout d'une heure ou deux la raison me revint, mon esprit s'était reposé. Je trouvai que parler dans ces langues inintelligibles avait aussi un grand avantage : celui de ne pas mentir et de ne tromper personne.

Peu après ces incidents il y eut une inspection du colonel Albon, personnage officiel qui visitait les camps du canal. Cela fut court et brusque. Le colonel fit à pied le tour de Cernadova, sans dire un mot, lança un regard de mépris aux rangs de femmes grisâtres et fantomatiques, et il allait partir lorsqu'une Tzigane courut à lui. Il ne lui fallut pas longtemps pour lui dire ce qui la tourmentait : elle avait eu des rencontres secrètes avec un lieutenant de la police de sûreté et maintenant elle était enceinte.

En conclusion Albon fit un rapport à Bucarest, une enquête fut ouverte, et presque tout ce qui était arrivé dévoilé. Ainsi, toutes les femmes furent transférées dans une colonie de travail forcé, séparée de celle des hommes, à quelques kilomètres en aval du canal. C'était le camp du « Kilomètre 4 ».

CAMP K 4 : L'HIVER

NOUS QUITTAMES LE CAMP tôt le matin pour travailler à la digue du Danube. Il s'agissait de disposer un lit de pierres dans l'eau. Du matin au soir nous chargions de lourdes pierres sur un chaland. Celui-ci était ensuite amené en plein fleuve, et les pierres jetées par-dessus bord. Il était impossible de faire ce travail sans s'éclabousser énormément, et quelques minutes après avoir commencé nous étions toutes trempées. Le vent glacial qui soufflait dans la plaine de Baragan gela et raidit nos vêtements. On avait l'impression d'être enfermé dans des armures de métal. Mes doigts étaient déchirés et gonflés, écrasés par les lourdes pierres.

Le soir, en retournant à la baraque, nous dûmes coucher avec nos vêtements mouillés. Il n'y avait rien pour les sécher, et si l'on suspendait quelque chose pendant la nuit, on pouvait être sûr que ce serait volé. Je pris l'habitude de dormir avec ma robe mouillée en guise d'oreiller, et de la remettre le matin, encore humide. Elle séchait en route pour le travail pour être aussitôt trempée de nouveau. Je soupirais après un peu de soleil, en tremblant dans le

vent qui secouait notre chaland. J'étais mince comme un fil et ce vent me transperçait.

La deuxième semaine je fus affectée au chargement de pierres dans les brouettes que d'autres femmes faisaient rouler jusqu'aux chalands, les pierres étaient ensuite jetées dans le Danube. Au moins je restais au sec. Mais les pierres étaient coupantes et ne cessaient de me déchirer les mains. Mes phalanges étaient à vif, mes ongles cassés et sanguinolents. Un épuisement absolu atténuait quelque peu ma souffrance, mais il me semblait flotter à quelques pouces de terre comme dans un rêve.

Ramasser une pierre. Pliée en deux, la porter sur deux cents mètres. La mettre sur le tas. Ramasser une pierre... Je me demandais si jamais je pourrais me redresser.

L'après-midi, une auto apparut à l'horizon. Les femmes lui jetèrent un rapide coup d'œil effrayé. Personne ne parlait. Les gardiens eux-mêmes avaient peur. La lumière se reflétait sur le capot. C'était une voiture toute neuve et brillante ; il ne pouvait s'agir d'autre chose que de la police secrète, d'un prisonnier auquel on voulait poser de nouvelles questions.

Chacune des femmes qui étaient là priait en silence. Ne pas retourner à la cellule, ne pas connaître encore les nuits de tortures.

D'un seul coup, les gardiens se mirent à crier. Les contrôleurs des normes, toujours plus servilement mauvais que leurs maîtres, couraient çà et là, en répétant leurs ordres.

Exceptionnellement personne ne fut emmené ;

mais une jeune fille fut remise aux mains des gardiens. Le vent aplatisait sa mince robe de coton sur son corps émacié. Le visage gris, elle nous dévisageait avec horreur. Nous étions couvertes de poussière blanche, les yeux agrandis dans nos visages semblables à des masques carnavalesques de tête de mort.

Les gardiens la poussèrent en avant. Je vis qu'elle était nu-pieds. Elle se mit au travail, pitoyable à observer. Elle traîna une pierre sur quelques centimètres, puis ses jambes se dérobèrent et elle tomba à genoux en se coupant. Elle lutta pour se relever, et tira encore la pierre un peu plus loin. La pâleur mortelle de sa face ne pouvait signifier qu'une chose : des mois, des années peut-être, dans les cellules souterraines.

Cet après-midi-là, il fut impossible de lui parler. Elle parvint on ne sait comment à survivre à la marche de retour au camp. Au passage sous les miradors, le gardien qui conduisait la colonne cria :

— Rentrée de trois cent cinquante bandits.

Tard dans la soirée, après que j'eus terminé les deux heures d'épluchage de pommes de terre aux cuisines, je retournai à la baraque et y trouvai la jeune fille étendue sur un lit qui avait été poussé entre le mien et le suivant. Une poussière blanche recouvrait ses traits sauf là où des larmes avaient tracé des sillons. J'apportai un peu d'eau et l'aidai à se laver. Elle cligna des paupières et me scruta comme si elle était aveugle.

Comme elle reprenait un peu ses esprits d'autres se réunirent autour d'elle.

— La pauvre, elle n'a pas trente ans !
— Elle est plutôt jolie, n'est-ce pas ?
— Il faut lui trouver quelque chose pour ses pieds.

— Et cette robe... une guenille.

Une des actrices allemandes, Clara Strauss, fouilla son paquetage et en sortit une vieille robe fripée. Quelqu'un d'autre apporta une paire de sandales. Ces trésors, si généreusement offerts, lui tirèrent de nouvelles larmes. Et elle se mit à nous raconter un peu son histoire.

Elle avait passé deux ans au secret dans l'une des cellules souterraines du Ministère de l'Intérieur. Durant ses interrogatoires à Bucarest on l'avait forcée à rester sans dormir pendant dix jours avec des inquisiteurs qui la travaillaient en se relayant. Jour et nuit de puissantes lumières et des réflecteurs restaient braqués sur son visage. Désormais elle ne pouvait plus distinguer les objets qu'à longueur de bras. Mais tout cela n'était pas grand chose à côté de la grande question qui la préoccupait :

— Est-il vrai qu'ici on peut voir ses enfants ? J'ai un garçon et une fille et il y a deux ans que je ne les ai vus ni entendus. Je les ai laissés avec ma mère, mais elle avait près de soixante-dix ans et n'allait pas bien. Y a-t-il moyen d'avoir des nouvelles ?

Ses questions étaient pareilles à des sébiles de mendiant tendues vers nous. Je lui racontai mon entrevue avec Mihaï. Mais c'était une erreur.

— Vous voulez dire que nous serons séparés de

la longueur d'une pièce ! Mais je ne peux pas voir à cette distance !

Et pleurant, elle tourna son visage contre l'oreiller tout gris.

Les jours suivants quelques femmes tentèrent de découvrir le reste de son histoire. Mais elle s'était réfugiée derrière un mur de réserve. Parce qu'elle était d'une faiblesse désespérante nous l'aidions autant que nous le pouvions à la carrière, mais c'était bien peu. Je lui fis manger un peu de mon pain en causant avec elle.

— Nous savons maintenant pourquoi à la Dernière Cène, le Christ bénit le pain puis la coupe. D'habitude on dit les grâces au début du repas et c'est tout. Mais ici j'ai appris que chaque chose a sa valeur propre. Jamais personne ne dit ici « j'ai eu un peu de soupe aux haricots » s'il y avait aussi un morceau de pain. On dit « j'ai eu de la soupe aux haricots avec du pain ». C'est un régal particulier dont il faut remercier Dieu.

Soudain, elle tomba dans mes bras en sanglotant, puis, s'étant calmée elle me dit :

— Ma mère est pieuse comme vous. Comme je voudrais la voir ! ou la toucher ! Elle était forte, c'était le rocher auquel nous nous accrochions. Et j'ai été si stupide. Si seulement je l'avais écoutée.

Elle me raconta alors le reste de son histoire. C'était une variation sur un thème qui devenait de plus en plus commun : celui du fidèle communiste. En 1951, un nombre croissant de membres du Parti furent incarcérés par leurs anciens camarades. Leur confusion faisait peine à voir. Les fascistes

avaient la possibilité de se gorger de mépris et de haine ; ils avaient connu leurs jours de gloire ; les chrétiens avaient le recours d'aimer, et leur jour de gloire se situait dans le futur. Mais ces femmes communistes étaient perdues : elles avaient cru au Parti comme à un Dieu. Et maintenant c'était comme si l'on assistait à un massacre des innocents. Elles souffraient plus que les personnes comme moi qui étaient prêtes à ce qui allait arriver, qui avaient vu dès le départ quelle sorte de régime s'était abattu sur nous.

Pauvre Héléna Coliu ! Elle avait occupé une place importante au Département de l'Éducation. Son mari était lui aussi un membre loyal du Parti avec un bon poste au gouvernement. Héléna travaillait de façon désintéressée pour le communisme. « L'esprit prolétarien », tel était son mot d'ordre. Les deux enfants étaient élevés comme des fidèles petits membres des jeunesses communistes.

— Honnêtement, j'aurais voulu mourir pour le communisme, me dit-elle ; je croyais que lorsque le Parti viendrait au pouvoir, il transformerait la Roumanie en paradis.

Puis elle avait eu une liaison avec un sculpteur.

— Il avait beaucoup de succès à en juger par le nombre de bustes de Staline qu'il pouvait faire chaque semaine.

Mais le sculpteur s'était lassé d'elle et l'avait quittée. Héléna qui avait pris cette liaison au sérieux fut remplie d'amertume. A un moment d'inattention elle dit à une amie :

— Il fait partie de ces détraqués qui aident les

partisans dans les montagnes. J'ai perdu mon temps avec un contre-révolutionnaire.

L'amie était également une communiste fanatique. Elle dénonça le sculpteur à la police secrète, et il fut sauvagement torturé, si torturé même qu'il en devint fou. Puis Hélène elle-même fut arrêtée. Elle avait couché avec cet homme. Elle connaissait ses relations avec les contre-révolutionnaires. Qu'elle parle maintenant ! Inutile de dire qu'elle avait tout inventé dans un moment de colère et qu'elle était un membre loyal du Parti. Son cauchemar de deux années commençait.

Pour finir elle passa devant un tribunal. Le sculpteur était là, lui aussi. La séance dura dix minutes et la condamnation fixée à dix ans. L'homme était complètement brisé. Jamais il ne la regarda ni ne lui parla pendant l'audience. Pire que tout, son mari était également présent ainsi que leurs deux enfants. Naturellement la police secrète ne les avait pas épargnés. Il avait perdu son bon poste. Les enfants avaient été renvoyés de leur école et mis en quarantaine par leurs camarades de jeu.

— J'en rêve toutes les nuits. Même le jour j'ai des hallucinations au sujet de Grégoire. Je le vois tel qu'il était au tribunal, la face grise et des yeux de poisson mort. Pourquoi a-t-il fallu que je fasse ça ! Pourquoi a-t-il fallu que nous nous rencontrions !

Je me souviens de nouveau des paroles de Richard : « L'enfer est d'être assis dans le noir à se rappeler les péchés qu'on a commis. » De vieux souvenirs brûlent comme du feu. Pas de défense possible ; pas de livre, pas de radio, pas de télévision,

aucun endroit où se réfugier quand ils viennent vous assaillir. Ici cessent les illusions. Pas de secours à attendre de nouvelles conceptions morales. Ici on sait que la morale nouvelle est la licence ancienne. Le remords d'Hélène était affreux. Je savais ce qu'elle éprouvait.

Dans la prison presque toutes les femmes ressentait des remords brûlants du même genre. Presque toutes avaient l'esprit religieux à un certain degré. De franches athées se surprenaient à invoquer Dieu. Toutes désiraient que leur prière fût entendue. Mais ces prières avaient quelque chose de faux. C'était comme si on avait prié que deux et deux fassent autre chose que quatre. L'accumulation des péchés ne peut apporter que malheurs et remords. Où le regret était le plus vif c'était à propos des chutes d'ordre sexuel : adultères, tromperies, avortements. Il y avait des femmes qui désiraient ardemment en parler et soulager ainsi leur chagrin. Je me rappelai les paroles de David qui avait commis un péché de cette espèce : *Heureux celui dont le péché est couvert*. Si couvert par Dieu qu'il n'est pas nécessaire de le dévoiler aux hommes.

Dans notre baraque il y avait une certaine madame Radu, épouse d'un homme d'affaires bien connu à Bucarest. Elle avait été une grande figure de la société d'avant-guerre, mais ses anciennes amies n'auraient jamais reconnu maintenant la joyeuse Zénaïda Radu dont les chapeaux, les robes de Paris et les bijoux avaient fait leur envie. Venant de ce visage hagard, l'accent distingué paraissait étrange.

Un soir, comme nous étions assises sur nos paillasses, elle vit que je regardais cette extraordinaire réunion de criminelles, de prostituées, de religieuses, de paysannes, de professeurs.

— Qu'en concluez-vous ? me demanda-t-elle en rejetant en arrière ses cheveux grassex d'un geste qui appartenait à l'époque où elle faisait partie des gens chics ; vous avez tout vu, que pensez-vous ? Quant à moi il ne me reste qu'une seule pensée : si je pouvais m'en aller libre je vivrais heureuse avec une croûte de pain tout le reste de mon existence.

Comme beaucoup de personnes de son genre, elle éprouvait un profond sentiment de culpabilité pour avoir gaspillé sa vie. Elle m'avait souvent parlé avec des hésitations, en faisant allusion à un tourment intérieur qu'elle aurait aimé raconter. Elle venait s'asseoir sur mon lit ou me fixait de l'autre côté de la chambrée, et en réponse je lui souriais toujours. Au bout de plusieurs semaines elle s'ouvrit à moi. Quand les communistes avaient pris le pouvoir elle était restée veuve avec un petit enfant. Les fêtes étaient terminées, l'argent avait disparu, sa beauté s'en allait.

— Toutes mes jolies choses me furent prises, me dit-elle dans un sanglot. Je dus travailler. Mes mains s'abîmèrent. Tous mes anciens amis m'évitèrent. Mais j'eus tout d'un coup l'occasion de me remarier.

De nouveau ce geste pour lisser ses cheveux ébouriffés.

— Mais il se trouve que les hommes ne veulent

pas des enfants des autres. Je savais que ma pauvre Jenny, qui avait alors trois ans, serait un obstacle. Et je...

De la sueur apparut sur son front. Elle se débattait : le dire, ne pas le dire. Je mis ma main sur la sienne, et alors, parlant très vite, elle poursuivit :

— Je commençais à la négliger. Je ne la nourrissais plus comme il fallait. Ce n'était pas conscient. A la fin... elle pleurait par trop. Je pris l'habitude de lui crier « tais-toi, petite misérable ! » Elle maigrissait de plus en plus. Mais je m'en moquais.

Avouer tout cela était pour elle une agonie. Elle me saisit la main et la tordit comme si elle éprouvait les douleurs de l'enfantement. Pas de soulagement à espérer si la confession reste incomplète.

— Je m'en moquais, répéta-t-elle la voix sèche, je la laissais toute seule et sortais pour aller m'amuser, avec lui ! Je voyais en lui mon salut. Ensuite pendant les froides nuits d'hiver, après qu'elle s'était endormie, j'ouvrais la fenêtre. Elle risquait de se découvrir et de prendre froid. Bien sûr, aujourd'hui, je m'en rends compte. Mais alors je me disais que l'air frais était bon pour les enfants et que je ne devais pas la suralimenter. Je ne l'ai pas tuée, mais je l'ai laissée mourir par négligence.

Les derniers mots de la confession furent murmurés, sans que quelqu'un d'autre l'écoutât. Cinquante voix se faisaient entendre en même temps dans la confusion habituelle pour exprimer des plaintes, des colères, des souvenirs, pour lâcher des jurons ou des chansons obscènes.

— Je n'ai jamais raconté cela à personne, et je sais déjà qu'il n'y aura pas de pardon pour moi.

J'essayai de la persuader du contraire. Je lui dis que dans le texte grec original de l'Évangile, le Christ est *Christos*, ce qui est presque le même mot que *Chrestos*, qui signifie « plein de grâce. » On ne peut penser à lui autrement. La grâce et le pardon se trouvent dans son titre même.

Elle me dit :

— Si jamais je sors d'ici, je n'ai qu'un désir, c'est d'être bonne, car ici j'ai vu de toutes les façons possibles ce que veut dire ne pas être bon.

Je répondis :

— Mais personne n'est véritablement bon. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que si nous nous déclarons sans péché nous sommes des menteurs. Mais si nous confessons nos péchés, alors Jésus peut nous pardonner.

Zena termina son histoire. Le futur mari prétendu s'était révélé un coureur de femmes. Néanmoins elle devint sa maîtresse et les petites sommes qu'il lui donnait lui permirent de ne plus travailler en usine. C'est cela qui, combiné avec son passé « bourgeois », était l'unique chef d'accusation contre elle. Elle avait été dénoncée par un voisin envieux comme étant d'origine « socialement pourrie » et on lui avait octroyé deux ans de prison par mesure administrative et sans jugement.



Pendant mes voyages au travers de différents camps et prisons je rencontrai beaucoup de person-

nes dont les accusations avaient des motifs absurdes et fantastiques.

Au camp K 4, il y avait une vieille dame, universellement connue sous le nom de Mémé Apostol, dont le crime consistait à avoir manifesté une fois de la bienveillance à un fou. Ce fou était un vieux métallurgiste qui avait fabriqué des petites pièces de monnaie où étaient gravés les mots « Nicolas, Empereur de Roumanie. » C'était lui, naturellement, qui était ce Nicolas, et son principal plaisir était de distribuer ces pièces aux gens en leur disant :

— Gardez ça parce que tous ceux qui en auront deviendront mes ministres quand je monterai sur le trône.

La police secrète avait arrêté ce pauvre empereur et fait une enquête sur tous ses amis et connaissances. Chaque fois qu'une pièce était repérée un homme ou une femme passait en jugement. Des condamnations à quinze et vingt ans furent prononcées par de pseudo-tribunaux.

— Quelle honte ! s'écria Héléna, l'ouvrière dévouée au Parti ; pourquoi n'avez-vous pas prouvé votre innocence ?

— J'aurais très bien pu la prouver, mais à qui ? Dieu et le roi sont bien loin, comme on disait quand j'étais petite. Il en est toujours de même. Que peut-on faire avec ces gens-là ? Ils sont ignorants ou peureux.

Mémé Apostol était fort intelligente bien qu'elle eût passé sa vie comme domestique. Elle possédait une simplicité qui lui permettait de percer l'apparence des choses et de voir la réalité.

Nos nouveaux gouvernants n'étaient pas vraiment des ignorants, mais ils avaient la prétention de l'ignorance. Des garçons de bureau étaient devenus officiers de la police secrète. Et cette promotion de l'ignorance se faisait du haut en bas du gouvernement où Georghiu-Dej, l'ex-cheminot, s'établissait comme chef du Parti. Une plaisanterie courait à l'époque : Georghiu-Dej s'était vanté au général de Gaulle d'avoir liquidé l'analphabétisme en Roumanie et il lui avait demandé s'il y avait encore des illettrés en France. Le général lui avait répondu :

— Oui, mais pas dans le gouvernement.

Au canal, les officiers n'auraient pas même pensé à parler avec des femmes sales et déguenillées. Mais si les circonstances les forçaient à nous parler c'était toujours les mêmes slogans du Parti qu'ils répétaient comme des perroquets. Combien de fois ne m'a-t-on pas dit :

— L'humanité a produit quatre grands génies : Marx, Engels, Lénine et Staline.

Si l'on avait pu leur demander ce qu'ils pensaient de Platon, d'Edison, ou de Bergson, ils n'auraient rien pu dire, n'en ayant jamais entendu parler.

La stupidité des gens au pouvoir et la frayeur des bureaucrates affolés, placés sous leurs ordres, allongeaient la longue liste de personnes inoffensives et innocentes, présentes en prison.

Il y avait cette femme médecin qui avait remarqué en passant qu'elle se servait toujours d'un thermomètre fabriqué en Occident, car sa lecture était bien plus facile que celle du modèle russe. Peu après avoir été incarcérée pour avoir fait cette déclaration

contre-révolutionnaire, elle fut rejointe en prison par une infirmière accusée de ne pas avoir dénoncé « les affreuses paroles de sa supérieure » ainsi qu'une infirmière plus « loyale » l'aurait fait.

Une autre confrontation étonnante eut lieu entre deux dames de mœurs légères. L'une avait été, quelque temps, la maîtresse du roi Carol. Et l'autre celle du ministre communiste de l'Intérieur, Georgescu. Toutes les deux avaient commis l'erreur de se vanter de leurs jours de splendeur. La compagne royale avait été automatiquement contaminée par son contact avec la cour. La maîtresse de Georgescu en avait révélé trop long sur le luxe dans lequel vivait le nouveau ministre, ses cinquante complets et ses réunions avec champagne et caviar. Il la fit arrêter et mettre en prison. Plus tard, lui aussi fut incarcéré par ses propres camarades.

J'ai rencontré des centaines de gens appartenant à des sectes religieuses qui refusaient de s'adapter. Des femmes de la « science chrétienne », des théosophes, des témoins de Jéhovah.

— C'est samedi, s'écriait la petite Annie Stanescu, c'est certainement samedi : ils rossent les adventistes du septième jour !

Tous les samedis les femmes de cette secte étaient rassemblées et recevaient l'ordre de travailler. Chaque fois elles refusaient. On les maltraitait alors sauvagement, mais rien ne pouvait les émouvoir. Les orthodoxes, les catholiques et les protestantes travaillaient le dimanche pour éviter d'être battues, mais les adventistes continuaient à souffrir semaine après semaine.

Des vingtaines de femmes arrivèrent en prison à cause d'une prétendue apparition de la Vierge Marie qui se serait produite dans l'une des rues principales de Bucarest. Quelqu'un avait montré du doigt le vitrail d'une église et crié :

— Regardez ! La Vierge Marie !

Aussitôt des centaines de personnes partagèrent cette vision. Les prêtres eurent beau mettre en garde, la police secrète procéda à des arrestations, mais des foules continuèrent à s'amasser.

La police crut résoudre la question en brisant le vitrail. Aussitôt la Vierge Marie apparut dans le suivant. Une série entière de vitraux fut ainsi brisée. Puis la Vierge remonta la rue de la Victoire et apparut aux fenêtres du quartier général de la police !

Ce fut lorsque les policiers eux-mêmes commencèrent à voir la vision (beaucoup avaient un puissant passé orthodoxe) que les arrestations en masse débutèrent.

Et cela continua.

— C'est une grande loterie, dit Clara, l'Allemande, reine des cabarets ; parfois on tire un billet marqué « prison », et parfois un autre où est écrit « liberté ».

Zénaïde Radu dit :

— Alors le billet que je désire est marqué « Occident ».

Elle se tourna vers moi :

— Et vous, que dites-vous ?

Je répondis :

— J'ai tiré mon billet il y a déjà longtemps. Ce qui est écrit dessus est « paradis ».



A onze heures du soir, la porte fut violemment ouverte. Une demi-douzaine de gardiennes entrèrent en criant à tue-tête :

— Tout le monde debout ! Inspection du commandant !

Clang ! clang ! clang ! sur le rail d'acier.

A moitié éblouies, effrayées, les femmes quittèrent en tremblant leurs couvertures grises, s'efforçant de rassembler toutes leurs affaires. C'était peut-être un départ qui se préparait.

Notre commandante, carrée d'épaules, entra en grand uniforme, casquette et bottes étincelantes, comme si elle allait passer une revue militaire.

— Femmes ! Que toutes celles qui parlent une langue étrangère fassent un pas en avant ! Je dis langue « étrangère » pas le russe ou le serbe, mais l'anglais, le français ou d'autres.

Un certain nombre de femmes firent un pas en avant. Des professeurs, des journalistes, d'anciennes dames de la cour. Un échantillon des temps « bourgeois ». Nos noms furent laborieusement inscrits. Les gardiennes devenaient toujours furieuses à cause des efforts qu'elles devaient fournir pour ne pas paraître ridicules : ce genre de performance était toujours pour elles un supplice. Finalement et en dernier « Wurmbrand » fut inscrite comme parlant français et allemand, et elles s'en allèrent. Nous avions perdu

deux heures de sommeil, et pendant deux heures des discussions anxieuses continuèrent. Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Des traducteurs, affirmait Clara.

— Les Américains arrivent !

— Et les Français !

— Espèces de sales veinardes, dit une des prostituées. Pourquoi auriez-vous un boulot plus agréable en disant seulement que vous savez quelques mots de français ?

— Et toi alors, Clara, qui prétends parler français. On sait que t'es boche !

— Ne pas parler français, moi ? Clara eut un rire de théâtre. Mes chéries, mon interprétation de Phèdre était fameuse : « Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée. »

Une main à sa gorge, elle regarda avec indignation Mémé Apostol.

— « Que dis-je ? Il n'est point mort puisqu'il respire en vous. Toujours devant mes yeux... »

— Oh ! S'il vous plaît, laissez-nous dormir !

Mais les prisonnières politiques manifestaient leur malveillance et leur jalousie, et l'aurore pointait presque quand je finis par tomber dans un sommeil peuplé de rêves agités.

Et pourtant, quand ce matin-là nous cheminions lourdement à travers la plaine, mon cœur me semblait léger. Si c'était vrai ! Travailler comme traductrice dans un bureau chauffé, à l'abri de ce vent perpétuel ? Est-ce qu'un grand bouleversement international avait eu lieu ? Notre équipe de carriers était pleine de rumeurs.

Ce jour-là, je travaillais à côté d'une petite Juive nommée Jessica. Je l'avais souvent remarquée au camp : elle avait un sourire calme et doux, semblable à une promesse de paix au milieu de tant de visages anxieux. Tout en gardant un œil sur les gardiens, je lui expliquai ce qui s'était passé la nuit précédente dans notre baraque.

— Cela arrive dans toutes les baraques, me dit-elle, et dans tous les camps. Parfois ils entrent et demandent quels sont les étrangers. Aussitôt les Allemands et les Juifs s'empressent de donner leurs noms qui ne sont pas des noms roumains, pensant qu'ils vont être autorisés à émigrer. Mais tout cela n'a aucun sens. Ce n'est qu'un moyen pour nous faire souffrir.

Je ne fus pas longtemps à découvrir qu'elle avait raison. C'était seulement un nouveau tourment destiné à épuiser les esprits et à saper les volontés. Il arriva souvent que la baraque fût tirée du lit après minuit pour un nouveau chapitre de cette farce amère. On demanda une fois la liste des sportives. La rumeur prétendait que la Roumanie manquait de compétiteurs aux Jeux Olympiques, et que quiconque savait courir, sauter ou nager pourrait être mis à l'entraînement ! La plupart n'arrivaient à marcher qu'à grand-peine, et pourtant on acceptait ces bruits comme un article de foi.

Cela nous rendait plus malléables à la rééducation. Un chœur féminin avait maintenant été recruté, et apprenait des chants communistes à commencer par *l'Internationale* : « Debout les damnés de la terre... »

On joua également une pièce intitulée « Le vrai bonheur ». Le vrai bonheur consistait à construire un canal pour le socialisme ; et, des poèmes exposaient les horreurs de l'exploitation capitaliste.

Et quand on nous invita à pleurer pour les millions d'Américains mourant de faim, je vis une femme qui pleurait réellement.

Après que les tentatives scélérates de l'Oncle Sam pour saboter le canal eussent été réduites à néant, une Jeune Communiste intègre chanta dans un soprano criard :

« Comme nous aimons notre père Staline,

Notre joie dans le Parti jamais ne disparaîtra... »

Les applaudissements de la fin furent la partie la plus triste. Certains étaient sincères. Entre tortionnaires et torturés il peut se produire des relations du type amour-haine. Des gardiennes qui nous battaient et nous raillaient étaient souvent appelées par des diminutifs affectueux.

« Avant qu'une maison puisse être bâtie, le marécage doit être asséché et nettoyé de toute sa vermine ! » Les plus jeunes gardiennes, auxquelles on avait appris que nous étions toutes des « bandits », répétaient les rengaines qu'on leur avait enseignées à leur « école professionnelle ». Et nous apprîmes à nous méfier des filles de vingt ans aux yeux vides qui pouvaient se montrer plus brutales qu'aucun homme, tant, du moins, que leur endoctrinement persistait.

Mais, à l'époque, elles étaient affectées au canal, et, pendant des mois et des années, elles vivaient à côté de leurs prisonnières dans cet endroit désert. Elles faisaient avec nous les longues marches ju-

qu'aux carrières. Elles nous surveillaient pendant notre travail, et, bien que ce fût rigoureusement interdit, causaient parfois avec nous.

Au bout d'un certain temps elles s'aperçurent qu'elles n'avaient pas seulement affaire à des « vermines » et des « bandits », mais très souvent à de simples paysannes semblables à celles de leurs propres familles. On était au temps de la collectivisation forcée, où terres et bestiaux étaient arrachés à leurs propriétaires. Quand les gardiennes en vinrent à apprendre que leurs propres parents mouraient de faim et se faisaient arrêter, le doute commença à naître. Elles perdirent la fierté de leur emploi, puis leur foi dans le Parti. Les assauts livrés à l'Église se produisirent au même moment où l'on mettait la main sur ce à quoi elles étaient attachées. Ce revirement d'opinion qui se dessinait à propos des conséquences du communisme amena un changement étonnant chez certaines de nos gardiennes.

Plusieurs écolières se trouvaient au camp K 4, envoyées là parce qu'elles avaient fait partie de groupes d'étudiants patriotes. Parmi elles, Maria Tilea, âgée de quinze ans, était d'une grande beauté que le travail d'esclave semblait accroître. Sa peau était devenue translucide, ses yeux noirs plus vifs, la délicate structure osseuse de son visage plus marquée. Elle avait l'assurance que lui donnait le sentiment d'être aimée et admirée par toutes.

Nina, une gardienne aux joues vermeilles qui m'avait manifesté quelque bienveillance, était très portée vers cette fillette bien élevée, venue d'un autre monde.

— Quelle honte ! Pauvre fille, ce n'est qu'une enfant ! On m'avait dit que j'aurais affaire à des voleuses et des meurtrières, mais ce n'est qu'une toute jeune fille !

Un jour Nina demanda à Carine, une chrétienne de mes amies :

— Êtes-vous une religieuse ?

— Non, je suis la femme d'un pasteur.

— Oui, on m'a parlé de vous. C'est vous qui donnez votre pain et le reste. Vous allez vous rendre malade. Tenez, allez aux cabinets dans une minute et passez la main en haut et à droite de l'appui de la fenêtre.

Y étant allée, sa main toucha quelque chose qui était enveloppé dans du papier. Un sandwich. Si l'on avait découvert sa générosité, Nina aurait pu elle-même être envoyée dans un camp de travail.

Carine et moi-même eûmes plusieurs conversations avec elle. Elle nous raconta qu'enfant elle était toujours allée à l'église, et que, même après avoir dû entrer aux Jeunesses Communistes, elle avait continué à y aller, mais en faisant des kilomètres jusqu'à un autre village où elle était inconnue.

— Une fois, en revenant, je rencontrai un des chefs des Jeunesses. Elle me demanda où j'avais été. « C'est dimanche, tu n'as pas été à l'église ? » Je lui dis que j'avais quitté tout cela depuis des années. Je voudrais avoir eu le courage de lui répondre de s'occuper de ses propres affaires, mais à quoi bon. Rentrée à la maison je me mis à pleurer. Je me sentais comme Pierre reniant le Christ.

Elle avait pleuré, mais se repentir, comme Pierre,

excédait les forces de Nina. Elle se résigna à quitter l'Église, à se laisser entraîner dans la milice, et elle devint gardienne de camp. Elle avala ce qu'on lui raconta sur la construction d'un monde meilleur (y compris la destruction de la vermine bourgeoise). Elle avait rossé et maltraité les prisonnières selon les règles. Maintenant elle pouvait voir ce que le communisme avait fait à des villages semblables au sien. Elle se sentait coupable.

Carine n'était pas la seule à être secourue par elle. A certains signes je devinais qu'elle protégeait la jeune Maria Tilea, qui, plusieurs mois après, alors que Nina n'était plus avec nous, me raconta ce qu'elle avait fait pour elle.

— Mes parents possédaient encore un peu d'argent. Et on avait pu sauver quelques choses quand notre propriété nous avait été enlevée. J'avais demandé à Nina si elle voudrait leur faire savoir que j'allais bien. Quand elle y alla, papa lui promit de l'argent ou un cadeau si elle me faisait parvenir de l'aspirine, du chocolat, un chandail de laine.

Cela aurait pu coûter la vie à Nina. Mais elle le fit, et passa les choses en contrebande dans le camp sans accepter de récompense. La visite chez les parents de Maria fut pour elle une révélation. Les jolies choses, la maison paisible, la gentillesse des Telia avaient été pour elle une expérience nouvelle. Sa croyance dans le communisme s'en trouva encore plus ébranlée.

Quand j'avais commencé à lui parler, cela n'avait pas été sans difficulté. A ce moment-là elle récitait encore, comme un perroquet, les sarcasmes

sur la religion qu'elles avaient toutes appris à « l'école professionnelle ». Son cœur restait fermé. Quand je lui parlai du Christ, elle me dit :

— Mais nous autres les communistes nous sommes les meilleurs amis du Christ ! S'il y a un ciel et que le Christ y soit juge, c'est nous qui recevrons toutes ses faveurs. Votre mari est pasteur ; combien de personnes croyez-vous qu'il a amenées au Christ ? Quelques vingtaines ? Quelques centaines ? Mais nous, les communistes, nous prenons soin que le Christ reçoive chaque année des milliers d'individus qui meurent avec son nom sur les lèvres. Nous lui remplissons son ciel. Il devrait être reconnaissant !

Je lui fis remarquer que ceci pouvait signifier plus qu'elle ne le croyait. L'homme mauvais qui avait fait une pécheresse de Marie-Madeleine ne l'avait-il pas également préparée à devenir une sainte ? Celui qui avait inculqué la haine du christianisme à Saul de Tarse avait également préparé la voie au futur Paul. La Bible dit que là où le péché abonde, la grâce surabonde. Et je me demandais si les communistes, avec leurs moqueries à l'égard des chrétiens qu'ils envoient au ciel, n'attirent pas sur eux-mêmes la pitié du ciel, à cause même de leur perversité. Ceci fut le premier pas vers sa conversion.

Nina redevint chrétienne, et c'est une chose qu'il n'est pas facile de dissimuler. Un traître comme Kim Philby peut continuer à travailler sans être découvert pendant vingt ans parce que la méchanceté est partout et qu'il peut s'y dissimuler. Sous

chaque pierre il y a un insecte. Mais la bonté est un papillon rare qui frappe même les yeux insensibles. Personne ne peut s'y méprendre et certains voudront le tuer.

Un beau jour, en 1951, Nina disparut du camp K 4.

Pendant longtemps on ignora ce qu'elle était devenue. Puis arrivèrent trois nouvelles venues qui avaient été d'anciennes gardiennes des camps du canal, condamnées pour avoir accepté des cadeaux de prisonniers. Nina avait été jugée en même temps qu'elles et condamnée à dix ans.

La jeune Maria fut affreusement bouleversée.

— C'est de ma faute, pleurait-elle.

Je lui dis de ne pas prendre les choses tellement à cœur, que Nina avait fait ce que son cœur lui avait dicté, qu'elle allait connaître une plus grande joie en tant que prisonnière qu'en tant que gardienne. Nous parlâmes souvent de Nina. Carine disait qu'elle savait ce qui l'attendait, et que pour finir elle deviendrait une très grande chrétienne. La souffrance lui donnerait une grande autorité pour parler aux autres. Mais si elle meurt en prison ? Ce serait alors pour une bonne cause et Dieu ne laisse pas sans récompense le simple verre d'eau donné à celui qui souffre. Elle aussi il la récompenserait. Ceux qui meurent pour leur foi laissent après eux un héritage incomparable.

LE DANUBE

PENDANT LA NUIT, il neigea abondamment. Comme nous nous mettions en rang devant les baraques, d'épais flocons continuaient à tomber. Les carcasses des miradors avaient presque disparu derrière le voile blanc. Mais le vent était tombé. Tous les bruits étaient assourdis et mouraient.

Des cuisines lointaines, une vapeur s'élevait d'un ventilateur. Cette promesse de chaleur ne faisait qu'augmenter notre détresse. Peu de prisonnières politiques étaient admises à travailler aux cuisines. Dans la considération générale, la blanchisserie se plaçait tout de suite après. Pourtant les quota journaliers y étaient lourds : trente taies d'oreillers, plus chemises et culottes, entièrement à la main, avec des fragments de mauvais savon. Mais du moins c'était à l'intérieur.

Ce matin-là, le nombre des femmes à essayer de se faire porter malades était plus élevé que d'habitude. Ana Cretzeanu, le médecin du camp, prisonnière elle aussi, ne manifesta aucun intérêt.

— Vous n'avez rien ! dit-elle ; bonne au travail.

Comme les prisonnières haïssaient cette voix pleurnicharde. La Doctoresse Cretzeanu s'était ven-

due pour avoir le droit de rester à l'abri de la neige et de la pluie. Elle savait qu'en envoyant certaines femmes au travail, elle les condamnait à mort. Quelques-unes étaient devenues si faibles qu'elles perdaient connaissance en s'entendant dire qu'il leur fallait encore aller aux carrières. Mais la doctoresse avait reçu ses ordres du commandant : plus elle reconnaissait de malades, moins elle avait de chances de survivre ou d'être libérée.

Dans la baraque n° 10, il y avait une autre femme médecin, prisonnière, mais qui avait conservé toute sa loyauté. Les occupants de cette baraque usaient de subterfuges pour qu'elle puisse rester, ne fut-ce que quelques jours, à l'intérieur du camp. Elle avait plus de soixante ans et était incapable de parcourir des kilomètres jusqu'à la carrière, et encore plus d'y travailler. C'était un bien meilleur médecin que Cretzeanu. Mais la commandante du camp était très contente du choix qu'elle avait fait, et il fallait que le médecin de la baraque n° 10 aille pousser des brouettes.

Un comprimé d'aspirine, une boisson chaude, un analgésique quelconque appartenaient pour nous au royaume des rêves. Les maux de dents, il fallait les supporter. Toutes sortes de maladies de femme sévissaient dans le camp : elles étaient l'effet du travail épuisant. Des équipes composées de médecins prisonniers les diagnostiquaient correctement ; mais le traitement était une autre affaire.

Comme nous cheminions péniblement dans la neige, Carine me dit :

— Ne pensons pas à Cretzeanu. Il faut en avoir

pitié. Chaque fois que je l'entends crier « Bonne pour le travail ! » je me rappelle une de mes amies médecin qui était entrée délibérément dans la milice. Pour l'amour du Christ, elle avait revêtu cet uniforme et joué la communiste convaincue uniquement pour secourir les autres. Elle put accomplir un merveilleux travail au profit des malades jusqu'au jour où elle fut trahie par un mouchard. Elle est maintenant en prison.

— Pauvre âme. Elle est comme une sainte.

Nous continuâmes à avancer en trébuchant au travers de la blanche plaine et sous un ciel sombre. Dans le silence ouaté, le bruit des coups de marteau qui venait de la carrière paraissait étrangement désolé.

Au cours de la matinée j'eus les doigts écrasés entre deux lourds blocs de pierre. Porter chaque bloc dans le camion me causait une douleur crucifiante. Une femme d'un certain âge, une nouvelle venue, remarqua ma peine et chercha à m'aider. Puis elle me demanda si j'avais rencontré en prison une jeune fille nommée Fanny Marinescu.

— Oui, lui répondis-je, je l'ai bien connue, et je lui apprenais le français à Jilava. Nous étions devenues des amies.

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle est morte d'un cancer laissé trop longtemps sans soins, elle est au ciel.

Alors la femme se mit à pleurer, et je finis par comprendre qu'elle était la mère de Fanny.

Une gardienne vint se poster près de nous. Nous ne pouvions plus parler. On ne s'arrêtait pas de

travailler parce qu'on avait perdu son enfant. Trébuchant aveuglément elle agrippait les blocs de pierre, et les larmes ruisselaient sur son visage. Nos cœurs et nos mains déchirés saignaient également. Ce fut seulement le lendemain que je pus tenter de lui offrir quelques mots de réconfort. A la pause de midi nous attendions l'arrivée de la nourriture.

— Fanny est maintenant au ciel, lui dis-je ; elle est morte pleine de foi dans le Rédempteur qui nous donne la vie éternelle.

— Au ciel ! Facile à dire. Si c'était votre fille...

Alors je lui racontai comment j'avais perdu ma propre famille du temps des Nazis, et lui parlai des enfants orphelins sur le bateau à destination d'Israël.

Cependant il ne faut perdre ni la paix ni la sérénité. Nous sommes tous sur terre des voyageurs, mais il y a aussi une vie éternelle auprès de Dieu. C'est là notre consolation.

Nous nous assîmes l'une près de l'autre pour soigner nos doigts écrasés et attendre la soupe au graillon. Nos jambes et nos bras tremblaient d'épuisement. Elle me dit qu'elle s'appelait Cornélia.

Je lui dis :

— Votre fille a réconforté beaucoup de prisonniers dans leurs heures de dépression en leur parlant de la vie éternelle. J'en ai secouru d'autres. Vous m'avez aidée à soulever ces pierres. Et au ciel il y a Dieu, notre grand secours, qui prend soin de ceux que nous avons perdus.

Elle paraissait un peu consolée.

Un soir elle vint dans ma baraque. Les nuits

froides, il n'y avait guère de gardiennes dehors, et elle avait pu traverser la cour sans être aperçue. Je sentis que quelqu'un s'asseyait sur mon lit et me touchait les bras. J'ouvris les yeux et m'assis. Cornélia sourit timidement.

— Laissez-moi m'asseoir un peu ici. Les diables ne paraissent pas avoir grand pouvoir à côté de vous.

Tout chrétien reflète un peu de la gloire du Seigneur. C'est ce que d'autres peuvent observer dans les temps de souffrances.

— Toute notre baraque a été punie, dit Cornélia. Je ne pouvais pas en sortir plus tôt, nous avons dû nettoyer le plancher tous les soirs cette semaine.

Pour se réchauffer, elle se frottait les bras dans son vieux chandail.

— Mais je ne suis pas venue pour me plaindre. Je veux vous dire quelque chose que je ne dirai à personne d'autre tant que je vivrai.

La figure délicate se fit transparente, la souffrance fut transfigurée en joie.

— Je me suis endormie la nuit dernière sans m'être déshabillée. Et aussitôt je me suis trouvée dans une immense prairie, aussi vaste que la plaine de Baragan où nous travaillons. Mais, si loin que portait la vue, elle était remplie de fleurs. L'air était plein d'un parfum dont la douceur était inexprimable, comme celui des lys de la vallée, et je sentis que ma fille était là. Je n'avais jamais vu tant de plantes et de fleurs réunies. On entendait bourdonner des guêpes et des abeilles. Et des nuages épais de papillons multicolores et brillants venaient vers moi. Je ressentais une extraordinaire sérénité. Toute la

beauté et la majesté de la terre paraissaient réunies au même endroit. Seule, debout dans un coin, je vis une femme qui s'avavançait dans ma direction. Son regard pénétrait doucement mon cœur. Elle me mit dans les mains un bouquet de lys blancs au parfum délicieux. Je le sens encore. Du milieu du champ j'entendis la voix puissante et douce d'un homme prononcer nettement les paroles du Cantique des Cantiques : *Comme les lys au milieu des épines, tel est mon amour parmi les filles.* Puis je me réveillai et compris que j'étais toujours au canal, et que ces effroyables folles de gardiennes m'attendaient. Mais quand elles eurent fait résonner le rail, à cinq heures, je me levai et partis pour la carrière comme si je dansais dans les prés, pour le délice de mon bien-aimé. Je vois encore la prairie constellée de fleurs, j'en respire les parfums et j'entends cette voix. Et puis la femme ; était-ce la Vierge ?

C'est avec des yeux nouveaux qu'elle regardait les milliers de preuves qu'Il donne de sa présence dans la beauté sous toutes ses formes, dans les signes et les merveilles. Parfois même les pierres que nous tirions de la vallée de souffrance étaient belles.



Plus tard, le dégel commença. Je me réveillai au bruit de l'eau qui s'égouttait du toit de la baraque. La terre dure comme du fer se transformait en boue. Des plaques de neige sale adhéraient encore

aux murs là où elle s'était amoncelée, mais l'air doux la faisait fondre peu à peu. Comme nous avions soupiré tous les derniers soirs pour voir se desserrer l'étreinte de l'hiver !

Les gardiennes elles-mêmes se sentaient folâtres. Elles criaient et aboyaient après nous comme des chiens en train de jouer. Une brise légère venue du sud apportait avec elle je ne sais quelle senteur de mer ou peut-être de printemps.

De nouveau je travaillais sur les chalands. Ils quittaient les rives du Danube aux eaux lisses et noires pour aller déverser dans le lit du courant de gros blocs de pierre qui faisaient d'énormes éclaboussures. De gros morceaux de glace noirâtre passaient en flottant. Mes mains et mes pieds étaient bleus de froid et engourdis. Entre les nuages à la blancheur nouvelle apparaissaient d'agréables coupures de ciel bleu.

Des gardiens accompagnaient toujours la colonne à l'aller et au retour du camp. C'étaient les seuls hommes que voyaient les femmes, et il arrivait que des plaisanteries salées leur fussent lancées à la tête. Ce jour-là il y en eut plus que jamais.

C'était Annie Stanescu, une petite prostituée, qui menait toujours le train.

— Comment osez-vous ! dit Zenaïda. Ce Pierre a des mains comme un gorille avec tous ces poils noirs dessus ! Je suis sûr qu'il en est couvert de la tête aux pieds, si on pouvait voir.

— Et il y a des femmes ici qui en ont !

Annie découvrit une double rangée de dents d'or
Un rire s'éleva.

— Quelle horreur ! s'écria Zenaïda, la femme distinguée. Bien que je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils trouvent en nous d'attirant, s'étonna Zenaïda. Pouvez-vous imaginer une bande de créatures plus dépourvues d'attraits et de sexe que nous ? Je suis certaine que nous devons sentir affreusement mauvais !

La réponse d'Annie avait fait rire ses amies. Des mots sales s'échangeaient. Pas moyen de les faire taire.

— Notre petite sainte n'aime pas les vilaines conversations ! cria Annie.

Les gardiens qui flânaient en fumant pendant notre travail, me regardèrent en ricanant.

— Elle pense que nous sommes des horreurs !

Je restai silencieuse, ce qui équivalait à un reproche. Mais Annie dont le bavardage était rarement dirigé avec malice m'avait joué un plus sale tour qu'elle n'en avait eu l'intention.

A la fin du jour nous nous mîmes en rang, épuisées et endolories.

— A vos rangs ! beuglaient les gardiens.

Puis nous partîmes vers le point de rassemblement où attendaient les camions.

Le sentier boueux courait le long du fleuve. Je me rendis compte que les yeux de cet homme, de ce Pierre, étaient fixés sur moi. Un affreux petit ricanement lui plissait les yeux. Il donna un coup de coude à son camarade, un jeune à l'air stupide et au nez aplati. Puis il me fit un croc-en-jambe qui me fit tomber dans la boue du sentier.

Les gardiens rugirent de rire.

Une main m'attrapa et me redressa. Toute glissante de boue je me débattis pour échapper à l'étreinte de Pierre.

— Ce qu'il vous faut maintenant, Madame, grogna-t-il, c'est une bonne toilette.

— Lance-la dans le Danube, s'écria une voix de femme.

Je sentais sur moi les pattes de l'homme. L'une me prit les poignets et l'autre les chevilles. Je fus soulevée de terre, balancée et lancée en l'air. J'atterris en éclaboussant sur les hauts fonds rocaillieux du fleuve. Le souffle me manqua. J'étais assommée mais encore consciente. Une eau glacée se déversait sur moi avec tant de force qu'elle m'entraînait sur les rochers. Le courant tourbillonnait autour de moi. Des cris vinrent de la berge, mais je n'en pus saisir le sens. Chaque fois que j'essayais de me relever l'eau me renversait violemment. J'agitais mes membres de façon désordonnée en me blessant sur les rocs.

Deux mains me saisirent sous les bras. On me traîna hors des hauts fonds. L'homme qui m'avait attrapée trébucha et tomba en arrière dans l'eau. Puis je me trouvai étendue à plat sur la berge.

Quelqu'un me força à m'asseoir et me tapa dans le dos. Je me sentais vidée, malade. Pour la première fois je me rendis compte que j'éprouvais une vive douleur dans le côté. Un étourdissement m'obligea à m'allonger à nouveau. Le malaise dissipé, je restai encore couchée un moment à écouter le fleuve. Était-ce cette eau de la vie qui coule dans le paradis ? Mais, levant les yeux au ciel que j'apercevais à tra-

vers des buissons noirs, ruisselants et dépouillés, je vis que ce n'était pas encore le paradis.

— Elle va bien. Debout !

C'était une voix de femme. Debout elle me considérait :

— Remuez, ou vous allez geler.

La jeune gardienne au visage de paysanne m'aida à m'asseoir. Pierre, l'homme poilu, avait disparu. J'essayai de tordre le bas de ma longue robe pour en tirer l'eau.

— Allons ! allons !

Elles me redressèrent. Maintenant je tremblais, mais plus par suite du choc que du froid. La colonne continuait à avancer à quelques centaines de mètres de là. Je me mis à la suivre en boitant, poussée par la gardienne.

Quand nous rejoignîmes les autres, les femmes me jetèrent des coups d'œil de sympathie. Puis nous attendîmes les camions.

Pierre-le-poilu cria :

— Voilà qui est mieux. Rien de tel qu'un bain froid !

Mes vêtements étaient glacés et collaient à ma peau, mes souliers giclaient. Je me frottai en me demandant ce qu'était cette douleur au côté. Elle augmentait. A bord du camion, chaque cahot me transperçait d'un coup de poignard, et le balancement me donnait un violent mal de mer.

— Quelle brute que ce Pierre ! souffla Zenaïda indignée.

Notre chef d'équipe, un prisonnier « criminel » était dans le camion. Ils m'avaient repêchée rapide-

ment après avoir bien ri. Après tout il leur fallait rendre compte au Corps de garde que le nombre des prisonniers rentrés était le même que celui des sortis. Un travailleur-esclave en moins aurait été une perte pour l'État.

Nous finîmes par regagner la baraque où je tordis mes affaires mouillées. Mon côté était méchamment enflé ; et la peau de mes pieds et de mes jambes tout écorchée. Quand je levais les bras, je souffrais atrocement. Pendant toute la nuit, toutes les cinq minutes, j'essayais de trouver une position plus confortable, mais en vain.

Le matin, je vis le « Docteur » Cretzeanu. Une énorme meurtrissure violette et jaune semblable à une carte d'Afrique s'étendait sur tout le côté de mon corps et il m'était impossible de soulever le bras au-dessus de la taille.

— Bonne au travail ! prononça-t-elle.

Je me mis en rang avec les autres.

— Qu'avez-vous ?

La contremaîtresse me regardait d'un air furieux. Peut-être avais-je oscillé. J'avais l'impression que j'allais m'évanouir.

— Je ne peux pas aller travailler aujourd'hui. Je souffre énormément. Je crois avoir les côtes cassées.

Mais Pierre-le-poilu me surveillait. Il me saisit le poignet et me tira du rang.

— Ce qu'elle a, c'est qu'hier elle n'a pas rempli sa norme. Allez, en avant !

Il me fit tourner et me planta sa grosse botte dans le dos. Poussée, plus que frappée, je rentrai dans le rang.

Ainsi, j'allai travailler ce jour-là et tous les jours suivants. Je m'étais cassé deux côtes (des médecins l'ont confirmé après ma libération) mais Dieu les guérit. En prison on a vu beaucoup de guérisons miraculeuses.

CAMP K 4 : L'ÉTÉ

LE PRINTEMPS ARRIVAIT. Des taches vert tendre apparaissaient dans l'herbe minable qui poussait au bord de la route des carrières. Quelques fines herbes, dans l'eau tiède appelée soupe que l'on recevait à midi, étaient un régal. Mais dans la plaine désolée, et bien que la pluie ne cessât de tomber, les herbes bonnes à manger étaient plus rares que les mauvaises. Seules les espèces les plus robustes arrivaient à survivre aux assauts du vent, qui arrachait la soupe de nos cuillères avant qu'elles ne soient arrivées à nos bouches.

Manger de l'herbe était aussi interdit que tout ce qui aurait pu améliorer la condition des prisonniers politiques. Nous nous en repaissions, comme des bestiaux, quand les gardes ne regardaient pas. Et nous prenions garde aux mouchardes qui nous espionnaient même à ce propos, car elles croyaient qu'en agissant ainsi leur libération serait hâtée.

Les grenouilles constituaient également un gibier de choix au camp K 4. On considérait comme une friandise leur chair crue. Elles étaient étonnamment difficiles à attraper. Parfois un batracien aventureux

sautait dans la carrière où il était immédiatement condamné à mort.

Elles vivaient en grandes quantités aux abords du fleuve. La nuit, le bruit de leurs coassements portait à des kilomètres par-dessus les champs. Je me rappelai que la Bible parle d'« esprits semblables à des grenouilles ». Je m'étais souvent interrogée naguère sur cette comparaison. Puis vinrent les communistes avec leur éternel coassement des slogans du Parti.

— Vive le Parti, couac ! couac ! Vive la République populaire, couac ! couac ! couac !

Et je compris.

Les serpents étaient moins populaires. De grasses couleuvres vertes étaient dévorées, mais le bruit qui régnait sur les lieux de travail les effrayait. Ceux qui travaillaient à arracher les buissons rabougris pour planter à leur place de l'oyat destiné à empêcher l'érosion du sol en prenaient quelques-unes. Une fois, un chat sauvage traversa le sentier avec une couleuvre dans la gueule. Une pluie de pierres et de coups de pelles fut dirigée sur l'animal effrayé. Il prit la fuite sans lâcher sa proie.

Le désir de viande ou d'une protéine quelconque était la conséquence de notre régime de soupes. Qu'elles fussent de pommes de terre, de haricots ou de choux, aucune n'était bénéfique, et les avitaminoses étaient communes. Presque tout le monde souffrait d'accès de diarrhée. Il y avait des cas de scorbut, ainsi que de mystérieuses maladies de peau. Les coupures et les blessures s'infectaient, et des ulcères, allant jusqu'à quatre pouces de diamètre se formaient sur les jambes et les pieds. Les poisons se répandaient

dans tout le système circulatoire et nous réduisaient à l'épuisement complet.

Mais nous souffrions moins que les hommes. Des sections particulières de prêtres, de Gardes de Fer, installées dans le camp Péninsula étaient totalement coupées des autres prisonniers. Ils travaillaient plus longtemps et recevaient moins de nourriture. Rester en vie dépendait de l'ingéniosité du prisonnier ou de sa férocité.

Tout ce qui bougeait était dévoré.

— Le chien est très bon, m'assura un prêtre qui avait survécu à ce camp. Mais je ne peux honnêtement recommander le rat.

Au camp Midia, la colonie de travail était surtout composée d'hommes âgés, dont beaucoup dépassaient soixante-dix ans. Attelés comme des animaux à des brouettes de terre, travaillant souvent nu-pieds, ils n'arrivaient jamais à accomplir leurs normes. Mais si par hasard l'un d'eux y arrivait, les normes étaient augmentées. C'était une politique d'extermination.

Ceux qui ne mouraient pas étaient souvent battus à mort s'ils se trouvaient mal.

— A Péninsula, nous dit-on, le cimetière a deux fois les dimensions du camp.

La norme de travail n'est pas une invention des communistes. La Bible dit qu'en Égypte les Juifs étaient des esclaves qui devaient également accomplir des normes constamment augmentées. D'abord ils reçurent de la paille pour fabriquer des briques. Puis ils durent la trouver eux-mêmes. Et, dans ce deuxième cas, ils devaient fabriquer le même nombre de briques que dans le premier.

Ce qui distingue le Pharaon des communistes, c'est que le premier n'avait pas essayé d'appeler son exploitation un paradis sur terre.



Toutes nos nouvelles, nous les glanions auprès des nouvelles arrivées, qui ne faisaient pas défaut. Un soir la porte de notre baraque bondée s'ouvrit pour admettre encore vingt femmes. Toutes des prostituées ramassées dans les rues ou tirées de leurs maisons par des rafles de la police. C'était le procédé communiste pour « liquider les problèmes sociaux du capitalisme » ; comme d'habitude, le remède était pire que le mal. La nouvelle fournée venait toute de la même prison, et c'étaient les femmes les plus avilies que nous eussions rencontrées. Peut-être était-ce seulement pour avoir dû souffrir leur propre compagnie d'une façon ininterrompue, durant trop longtemps.

Maintenant à force de cris, de coups et d'obscénités sauvages elles déblayèrent le lieu afin de s'y faire leur nid. Un petit groupe de religieuses fut repoussé de côté. Elles se réfugièrent auprès des prisonnières politiques de l'autre côté de la pièce.

Les « politiques », avec optimisme cherchèrent à raisonner avec les nouvelles venues. Les prostituées éclatèrent de rire en imitant leur accent. Les prisonnières de droit commun regardaient en ricanant avec malaise. Quant aux Tziganes, les ennuis des religieuses les laissaient indifférentes, comme la plupart des intrusions dans leur petit monde

à part, fait de bavardages, de chamaillages et de chansons.

Beaucoup de ces prostituées avaient sur les lèvres des ulcérations syphilitiques. Elles allaient se servir des mêmes timbales et des mêmes assiettes que nous. Là où elles étaient rassemblées l'air paraissait encore plus fétide d'un degré, et, chose navrante, certaines avaient un cœur aussi corrompu que leur corps.

Les religieuses tondues s'étaient groupées sous la lumière rougeâtre émanant d'une ampoule nue, comme une nichée de jeunes oiseaux sans plumes autour de leur mère. Sœur Marie était une religieuse âgée à l'air ascétique et à l'esprit limpide, dont le visage émâcié, le nez en coup de sabre, et les lunettes rondes en acier (conservées par miracle) me rappelaient toujours le pape Pie XII. Son sourire d'ange, délicat comme celui d'un enfant, était par lui-même un trésor.

— Mais si seulement elle s'arrêtait de parler de la chair ! se plaignait Zénaïda. Ce n'est pas, la pauvre âme, qu'elle ait elle-même à s'en faire du souci !

Comme elle luttait avec vigueur pour préserver la foi de son petit troupeau ! Et toutes les nuits les prostituées s'acharnaient à les déchirer. La vieille sœur Marie raconta que saint Bernard de Clairvaux avait une fois regardé une femme dans un moment d'inattention. Épouvanté de ce qu'il avait fait, il mortifia sa chair en restant debout une nuit entière, enfoncé jusqu'au cou dans un lac en train de geler.

— Pourquoi a-t-il fait cela ?

Les prostituées écoutaient toujours d'une oreille

— Y'a des gens qui en font des trucs pour se faire vibrer !

Elles ricanaient, se poussaient du coude et parfois griffaient.

La vieille religieuse avertissait les plus jeunes sœurs de ne pas même lever les yeux sur les gardiens... certains étaient jeunes et beaux... il y avait là un danger mortel... y penser était déjà un péché... suivre l'exemple des saints...

— C'est navrant, y'en a qui ont d'la veine. Moi j'ai jamais rencontré un de ces saints. Pourtant j'ai tout vu. Quels trucs on voit. Vous vous rappelez l'évêque ?

Elles se souvinrent enfin de l'évêque. Les religieuses rougirent. La femme appelée Victoria était selon toutes les apparences une mère maquerelle. Cette flasque Victoria avait quelque peu transformé son vêtement de prisonnière pour lui donner un vague aspect de plissé et de bouillonné autour de la taille ; il l'épousait aussi étroitement qu'une écorce son arbre. On ne savait pas trop si c'était vraiment elle qui avait transformé ces vêtements ou bien si son affreuse personnalité avait déteint sur eux.

— Quand j'allais à mon examen médical hebdomadaire (la prostitution était contrôlée par l'État) l'officier de police me faisait toujours sortir de la file. Oh ! j'étais rudement bien. Cela peut vous faire rire aujourd'hui. Et ce flic m'emmenait pour la nuit au palais épiscopal. Vieux brigand ! Il fallait que je porte un pantalon comme un gars.

On sentait qu'elles approuvaient plutôt cet évêque

polisson, qui payait bien, et confirmait l'opinion de toutes sur le monde.

— La chasteté, poursuivait la vieille religieuse en frottant ses mains ridées, est comme un miroir. Même un souffle peut en ternir la surface. Ne laissez jamais une mauvaise pensée troubler votre esprit...

Elle aurait pu être sculptée dans du bois dur et résistant. Et c'était cette résistance qui incitait à l'attaque.

— Vous ne connaissez pas grand-chose de vos prêtres, hein ? L'une des filles plus jeunes entra dans le jeu des railleries. Moi, j'ai été le faire avec certains d'entre eux. Oh ! ils n'ignoraient rien des femmes, mais ne s'occupaient guère de leur âme ! Tu parles d'un miroir !

— Et saint Thomas reçut le don de chasteté à tel point que l'ange lui promit qu'il ne le perdrait jamais plus et ne serait jamais tenté. Et pourtant il évitait de regarder les femmes de peur qu'il ne s'ensuivît une occasion de péché.

Les prostituées éclatèrent toutes de rire en criant, hurlant et en tombant les unes sur les autres.

— Pauvre type, la belle promesse ! C'est pas du tout pour cela qu'il priait, gémit Victoria, pressant de la main sa poitrine mal disciplinée.

Toutes s'esclaffèrent de nouveau. Victoria s'essuya les yeux.

— Ah ! On vous perce à jour !

Sans chercher à savoir qui on perçait à jour, sœur Marie s'arrêta de chapitrer pour passer à quelque chose d'encore plus limpide. Avec fermeté elle déclara :

— Disons un rosaire.

Ensemble elles murmurèrent :

— Je vous salue Marie, pleine de grâce...

Et aussitôt toutes les prostituées firent le signe de croix. Elles se moquaient de tout ce qui était saint, mais le cérémonial, le fait de faire des signes les effrayait ou du moins les contraignait à un début de respect.

Dire un rosaire prend un certain temps, et elles en attendirent la fin. Mais elles ne pouvaient se tenir tranquilles. Une des filles, aux cheveux roux frisés, recommença. Cette fois c'étaient des blasphèmes sur la Vierge Marie. Mais alors un tel cri de protestations s'éleva chez les autres occupantes de la baraque que les prostituées inquiètes entourèrent la blasphématrice pour la protéger.

— On en a assez de toi ! criait Annie Stanescu en giflant la rousse.

Elle lui dit ses quatre vérités :

— Il y a des femmes, ajouta-t-elle, qui ne sont que bassesse.

Les prostituées indécises considéraient leur bassesse, domptées un instant par la fureur de cette indignation. Apprenant que cette petite furie appartenait à leur profession, elles eurent l'air stupéfait.

Annie n'aurait pas laissé la religion empêcher son « travail », et elle n'était pas non plus en termes très familiers avec l'Évangile ou avec Dieu ; mais pas question en sa présence d'insulter la Vierge Marie. Elle comprenait et vénérât la sainte Vierge et l'aurait défendue comme sa propre mère.

Pourquoi la Vierge inspire-t-elle ce profond amour

à tant de gens qui en même temps ignorent Dieu ?

Les prostituées tiraient des plaisirs les plus bas de la vie tous leurs critères de morale ; mais je ne pouvais pas non plus être d'accord avec le point de vue exagéré de certaines religieuses, point de vue qui était entièrement en contradiction avec la vie.

En hébreu le mot *Kedesha* signifie à la fois prostituée et sainte. Parce que la sainteté consiste à se donner avec amour à tout le monde, quelle que soit sa race ou sa croyance ; à lui donner ce qu'il y a de meilleur de son âme.

Sainte Marie-Madeleine était une *Kedesha*. Mais elle changea. Et alors, au lieu de passer de bras en bras, elle donna largement à tous ce qu'il y avait de bon en elle.

Il y a là un amour véritable, et qui est capable d'aider les autres. Il signifie qu'on peut vivre et mourir en luttant pour aider les autres à s'élever. Et il y a aussi un moyen vulgaire de donner son amour, qui est de s'attacher à un peu de chair. La chair se flétrit, puis est dévorée par les vers : l'amour spirituel est éternel.

Quant à l'évêque dont les prostituées s'étaient moqué, je le connaissais. Malgré toutes ses faiblesses, il avait su dire aux communistes qui l'avaient arrêté :

— Je n'ai pas mené une vie chrétienne, mais je veux mourir en chrétien.

Le pécheur ridiculisé par ces femmes était maintenant un saint du paradis. Il était mort torturé



Deux des filles arrivées avec ce groupe étaient d'un genre différent. Elles étaient comme les filles des rues mais elles leur parlaient peu et avaient trouvé des lits dans un coin éloigné de la chambre.

C'étaient deux sœurs. Brunes, l'air sérieux, elles avaient de bonnes manières et parlaient doucement. Mais c'étaient des prostituées, disaient leurs compagnes, ramassées comme les autres pour purger au canal des condamnations « administratives ».

Un halo de tristesse et de mystère enveloppait ces sœurs. Personne ne savait grand-chose de leur passé, malgré les efforts répétés pour pénétrer leur mystère. On attendait leurs révélations.

Victoria, tout en lissant ses cheveux avec de l'eau, ou en examinant ses varices qui augmentaient, répétait :

— Il y a des filles qui ne savent comment frayer. Mais, comme on dit, nous sommes toutes dans le même bateau. Si on ne sait pas confier ses ennuis à ses amis, à quoi servent-ils donc, je voudrais bien le savoir.

Diana, qui avait dix-neuf ans, et Florea, qui en avait dix-sept, ne lui racontaient rien, bien que Victoria, peut-être par habitude professionnelle, persistât à les solliciter.

Une telle ingratitude mettait Victoria en colère. Elle trépinait çà et là de ses pieds gonflés sur les affaires des autres, riait en entendant des histoires graveleuses, et fumait malproprement. J'avais vu des femmes se battre pour des mégots jetés par des gardiens, mais il semblait que Victoria avait des moyens de se procurer du tabac.

C'est ainsi que les deux sœurs continuant à travailler puis à dormir auraient pu rester pour moi un mystère si Diana n'avait entendu un garde prononcer mon nom. Elle me demanda aussitôt si je connaissais Richard Wurmbrand. Je lui dis que j'étais sa femme.

— Oh ! dit-elle.

Puis, très vite :

— Que pouvez-vous penser de moi ?

Je lui demandai ce qu'elle voulait dire. Elle me répondit que son père était un prédicateur laïc. Il avait l'habitude de lui lire des passages de livres de Richard, qu'il appelait sa nourriture spirituelle. Il avait été incarcéré à cause de sa foi, laissant derrière lui une femme malade et six enfants. Diana et Florea étaient les aînées. Toutes deux avaient perdu leur emploi à l'usine quand leur père avait été mis en prison. La famine menaça très vite. Un soir un jeune homme nommé Silviu l'emmena au cinéma. Il disait qu'il pourrait lui obtenir un permis de travail. Il allèrent dans un restaurant, et après un repas très arrosé il coucha avec elle.

Bientôt cela se renouvela. Il n'était plus question de travail, mais il lui donna de l'argent. Pour venir en aide à sa famille, elle accepta. Une semaine plus tard il lui présenta un ami et la laissa avec lui. Quand cet homme voulut coucher avec elle, elle se mit en colère. Mais lui aussi lui offrit l'argent dont elle avait tant besoin, disant qu'il n'avait agi qu'à l'instigation de Silviu. Elle céda.

La honte se dissipa sous le flot des clients envoyés par Silviu. Elle s'accoutuma à cette vie, finis-

sant même par la préférer au travail fastidieux de l'usine.

A la façon dont elle me raconta l'histoire, je sus que Diana me cachait quelque chose. Elle s'arrêta, examinant mon visage.

— Je savais que vous seriez dégoûtée. Cela ne vous révolte-t-il pas que je sois devenue une prostituée ?

Je lui dis :

— Vous n'êtes pas une prostituée mais une prisonnière. Et personne n'est une prostituée ou une sainte ou une cuisinière ou un charpentier. Chacun est toujours soi. Vos actes ne sont qu'une part de vous-même. A chaque instant ils peuvent changer. Et je crois que vous avez changé en m'en parlant.

Mais Diana n'était pas consolée. Assise sur la couchette étroite dans la baraque nue, ses mains et ses traits se crispaient de désespoir à la pensée de sa culpabilité.

— S'il n'y avait eu que moi, éclata-t-elle enfin, ce ne serait pas si affreux. Mais j'ai obligé ma sœur à m'imiter. Silviu me l'avait suggéré, disant qu'il n'était pas juste que j'aie à prendre seule la responsabilité de ma famille. Alors pour finir je la lui ai présentée et lui ai permis de la faire sortir.

Bientôt Florea avait été initiée elle aussi. Et la principale difficulté avait été de garder leur secret auprès de l'aîné de leurs frères, un garçon de quinze ans qui les adorait toutes deux. Comme son père, il était pieux et doué d'un tempérament extrême-

ment sensible, mais sans aucune connaissance du monde.

— Il n'aurait pas aimé voir souffrir une mouche, me dit Diana.

Mais les nouvelles habitudes des sœurs, leurs heures tardives et l'argent qu'il y avait à la maison ne tardèrent pas à faire comprendre aux voisins ce qui se passait, et ils le dirent au garçon. Le choc le rendit fou. Il finit dans un hôpital psychiatrique.

Peu après, le père fut libéré. Ayant découvert la vérité, il dit :

— Je ne demande qu'une seule chose à Dieu, qu'il me fasse retourner en prison afin que je ne puisse plus voir ça.

Maintenant, sur le visage de Diana, les larmes coulaient sans retenue.

— Il arriva selon son désir. Il se mit à donner des leçons d'Évangile aux enfants. Il fut dénoncé à la police. Le mouchard me dit plus tard qu'il l'avait fait pour empêcher le vieillard de gêner notre commerce. C'était Silviu.

Devant une trahison aussi tragique il n'était pas facile de trouver des mots. Je finis par dire :

— Vous ressentez de la honte pour ce que vous avez fait, et vous avez raison. Dans ce monde de souffrance où Dieu lui-même est cloué sur une croix, vous ne pouvez supporter que son nom, que vous portez vous-même en tant que chrétienne soit souillé. Mais cette douleur et cette culpabilité que vous ressentez vous feront parvenir à une éclatante vertu. Rappelez-vous, les soldats n'ont pas percé le côté du Christ, ils l'ont « ouvert » afin que les

pêcheurs puissent facilement pénétrer dans son cœur et y trouver le pardon.

Elle réfléchit, puis répondit lentement :

— La honte, la souffrance, oui, je les ai éprouvées. Mais il reste encore quelque chose à dire. Je n'ai pas toujours détesté le travail que je faisais. Et maintenant il me vient tout le temps de mauvaises pensées à l'esprit. Je n'arrive pas à les chasser. Que faire ? Que *puis-je* faire ?

Diana priait pour être secourue. Elle le fut. On dit que plus une âme est parfaite plus elle ressent la douleur. Il était terrible de voir des âmes comme la sienne demander dans leur désespoir où trouver refuge contre cette concupiscence qui avait pénétré leur cœur. Qui pourra juger Diana, une des nombreuses filles de martyrs chrétiens ? Elle avait péché pour donner du pain à sa famille. Peut-être que le péché le plus grave était celui des chrétiens du monde libre qui ne bougeaient pas un doigt pour envoyer du pain afin de sauver d'autres filles pareilles à elle !



Avec le printemps les jours allongeaient. A l'ouest de merveilleux couchers de soleil pourpre et or envahissaient le ciel au-delà du Danube. La marche pour aller au travail devint un plaisir. Des quantités d'orties et de cerfeuils sauvages sortaient des fossés répandant une odeur de verdure humide. La terre noircit sous l'effet des infiltrations de l'eau. Les ar-

bres laissèrent éclater de jeunes feuilles brillantes que l'on avait envie de toucher. La douceur délicieuse de l'air nous affectait toutes. La lumière, les feuilles, l'herbe, le soleil, tout changeait. Nous aussi ne pouvions nous empêcher de changer un peu. Des amitiés toutes neuves se déclaraient.

Maria, assise au soleil du matin, tordait ses cheveux en natte d'écolière. La maîtresse d'école, Paula Vieru, qui aimait se figurer qu'elle était cynique et dure, l'aidait tout en parlant de livres. Maria, les yeux brillants d'intérêt, posait des questions sur tel et tel auteur.

Zenaïda et Clara s'entendaient comme larrons en foire, et échangeaient des histoires de robes qu'elles avaient portées à l'opéra avant la guerre, de fêtes auxquelles avaient assisté des personnes royales, et discutaient de chapeaux et d'ourlets. Chacun se sentait plus enclin à aimer, et moins porté à blesser. Mais l'une des contrôleuses des normes me surprit et me dit d'un ton accusateur :

— Wurmbrand reste de son côté ; elle ne se fait pas d'amies.

Je dis :

— Toutes ici sont mes amies.

La femme se mit en colère :

— Toi, avec tes astuces !

Je me demandais si c'était vrai. J'essayais d'aider les autres. Quelques-unes réagissaient de façon très exagérée, comme si j'avais été une messagère du ciel. D'autres s'étonnaient, et me soupçonnaient de quelque noir dessein. Il existait en Roumanie une croyance très répandue selon laquelle il existait

un complot juif tendant à détruire le christianisme en s'y infiltrant. J'étais Juive. Peut-être faisais-je partie du complot !

Mais j'avais pourtant une amie. Ce n'étaient pas des paroles qui nous avaient tout d'abord rapprochées mais le silence. Quand les religieuses elles-mêmes soupiraient et se plaignaient, elle restait silencieuse. Cela en disait plus long que les bavardages de ses voisines. Mes yeux s'attardaient parfois à la regarder s'efforcer de raccommoder ses vêtements le soir. Elle levait la tête et rencontrait mon regard avec calme. Ou bien, pendant le travail à la carrière je sentais qu'elle était proche. Un fil se tissait entre nous. Elle avait une trentaine d'années. Petite, brune, avec des yeux noirs pénétrants et bienveillants.

— J'étais bien sûre que vous étiez chrétienne.

Elle sourit et me regarda avec interrogation dans les yeux :

— Je m'étais demandé si vous n'étiez pas des nôtres.

Je ris, presque égayée.

— Avez-vous été condamnée à beaucoup d'années ?

— Non, seulement douze ans.

— Seulement ! Alors cela ne vous fait rien ?

— Dieu peut nous libérer, s'il le veut. Et s'il désire que je reste là, j'y resterai.

Madame Djamil était la femme d'un hodja. Elle avait travaillé pour une organisation dénommée *Secours à la Crimée*, qui s'était efforcée de secourir ceux qui avaient souffert de l'occupation nazie dans cette

région. « En rapport avec le fascisme ! » Elle et son mari furent arrêtés et incarcérés.

La commandante du camp K 4 lui avait demandé une fois pourquoi elle se trouvait là. Elle avait tâché d'expliquer, mais la commandante n'avait jamais entendu parler de la Crimée.

— Vous voulez dire la Corée, bien sûr, lui dit-elle ; vous avez aidé les Sud-Coréens !

Madame Djamil venait d'Ada-Kaleh, une île du Danube, et elle semblait désespérée en se trouvant au milieu de tant de chrétiennes : les catholiques, les adventistes, les témoins de Jéhovah, les théosophes lui expliquèrent les erreurs de la foi musulmane, mais Madame Djamil ne voulait pas en discuter.

— Mahomet est appelé *al amin*, « le fidèle », alors j'ai confiance en ce qu'il dit, observa-t-elle.

Elle n'était pas d'accord avec le *Notre Père*.

— Appeler Dieu « père » évoque par trop quelque chose de doux et d'humain. Pour nous, Dieu est le Maître.

Même dans les conditions qui étaient les nôtres, elle lavait tout ce qu'elle mangeait, et ne touchait pas à la soupe si elle avait le moindre soupçon qu'elle ait pu être préparée avec de la graisse de porc. Les Juives orthodoxes suivaient cette même règle, formant un groupe à part, des mères et des épouses très dévouées, vouées sous le lourd fardeau, parlant souvent d'Israël, de Jérusalem, qui va bientôt libérer tous les prisonniers.

— Préjugé superstitieux ! dit Paula. Il y avait peut-être une raison il y a deux mille ans...

Mais la dévotion que manifestaient ces femmes

pour leur religion leur avait gagné le respect. Des prisonnières, mais non Paula, leur demandèrent de partager la nourriture en parts égales.

Avec toutes ces sectes et religions nous avions notre tribut de discussions religieuses. Mais la virulence des premiers jours avait disparu en grande partie. Une compréhension nouvelle se manifesta, du moins entre nous. Au dehors il était impossible de ne pas se quereller avec les autres, mais ici nous partagions la même baraque, le même bout de pain, tout enfin. Nous étions des sœurs, et la souffrance nous liait dans sa douceur — peut-être pour toujours.

LA PLAINE DE BARAGAN

UNE ERREUR AVAIT ÉTÉ COMMISE dans les plans du canal. Les petits canaux d'irrigation projetés auraient débordé à l'arrivée des eaux du Danube si l'on ne surélevait pas les berges en y enracinant en même temps des plantes afin d'éviter l'érosion du sol. C'est pourquoi, en plein milieu de l'été, nous fûmes retirées des carrières pour aller creuser et biner dans la plaine.

Le soleil d'août embrasait la vaste plaine de Baragan. On se levait à cinq heures du matin pour se précipiter au rassemblement. On nous distribuait des houes et des bêches, dont la plupart étaient hors d'usage. Puis la longue colonne se mettait à serpenter, laissant derrière elle un nuage de poussière blanche semblable à une colonne de feu.

Je travaillais à côté de Jeannette, la fille d'un ancien banquier. Elle allait devenir l'une de mes amies et de mes collaboratrices les plus intimes dans l'Église clandestine. A la fin de la deuxième guerre mondiale, en 1945, étudiante, jeune et belle, très douée, musicienne à qui une brillante carrière de pianiste était prédite, Jeannette se jeta à corps perdu

dans la vie politique de notre pays. Parente proche du leader renommé du Parti agraire de la Roumanie, Jeannette donna toute son énergie dans la lutte politique, si aigüe en ces années de crise. Quand les communistes arrêterent son chef et les activistes du Parti, elle aussi fut mise en prison, et c'est là que, après plusieurs années, nous nous rencontrâmes de nouveau. A présent, son cœur appartenait à Jésus. Quand elle jetait un regard en arrière, sur toutes les années gaspillées, perdues, elle déplorait le temps et les forces de sa jeunesse qui n'avaient pas été consacrées au Sauveur, le Seul digne d'être adoré et servi de tout cœur.

Récemment, elle a pu entrer dans un pays du monde libre. Elle y vit à présent avec son mari, lui aussi chrétien dévoué — fait qui lui valut en Roumanie Communiste une condamnation à sept années de prison. Écrivain et poète, il endura de terribles tortures, mais resta fidèle à son Seigneur, à qui il dédicaça ses nombreux poèmes, inspirés en prison, répétés et mémorisés car il n'y avait là ni crayon ni papier.

Dans les cellules et sur les plaines de Baragan, Jeannette s'efforça d'être un vrai témoin et disciple de son Seigneur. Peut-être pourra-t-on lire entre les lignes de son livre, qui paraîtra prochainement, bien des choses, et quelques-uns des bienfaits que sa présence parmi les prisonnières apporta et que sa modestie l'empêchera de décrire de façon détaillée. Toujours prête à aider celles qui étaient esclaves avec elle, Jeannette s'efforça de travailler pour moi, de remplir ma norme, et celle des autres femmes qui, à

cause de la faim et de la maladie, ne pouvaient l'accomplir et étaient exposées aux punitions continuelles à cause de cela.

Nous découvrîmes que nous étions nées le même jour. Pour notre anniversaire, en guise de cadeau, nous échangeons une pomme de terre crue.

Un champ de cerfeuil s'étendait devant nous jusqu'à l'horizon. La chaleur augmentait à mesure que le jour s'écoulait. Les arbres frissonnaient dans le miroitement de l'air. Pas une charrette, pas une âme qui vive, en dehors des cinq cents femmes qui se démenaient à une certaine distance les unes des autres.

Derrière nous les gardes vociféraient fatigués.

— Taisez-vous ! Plus vite ! Hé ! Ce n'est pas un âne qui braie, mais un garde qui donne des ordres ! Remuez-vous !

Elles remontèrent la ligne en grognant.

— Comme nous désirions l'arrivée de l'été ! dit Jeannette.

Étourdies par le soleil brûlant, nous travaillions comme dans un rêve éveillé où, dans une plaine déserte, des femmes creusaient la terre. Pas un brin d'ombre ! Je me souvins des paroles de Job : *Le serviteur désire l'ombre avec ardeur.*

Maria Tilea, l'écolière, travaillait près de nous, et de ses minces bras brûlés par le soleil elle piochait la terre desséchée.

— On n'arrive pas à te suivre, haletait Jeannette.

— Essayez avec ma houe ! Elle est meilleure.

— Non, ça ne ferait que me donner d'autres ampoules.

— Et vous, Madame Wurmbrand, essayez.

Nous discussions poliment ainsi, une écolière et deux chrétiennes. Les gardes s'approchèrent en criant des menaces, puis passèrent. Maria aurait voulu entendre Jeannette évoquer les déjeuners, les réunions, les courses, les bals de charité.

— Je n'y pense plus jamais maintenant, dit Jeannette. Au secret dans une cellule solitaire j'ai appris qu'un sourire de bienveillance vaut plus que tout ça.

Encore cent mètres à piocher. La sueur ruisselait sur nos visages, mêlée de poussières et de saletés.

Jeannette essaya de nous encourager. Bien que fatiguée et affaiblie par la faim et la souffrance des années de prison, Jeannette regardait comme un devoir sacré de remonter le courage et de donner un brin d'espoir à toutes ces esclaves qui étaient tentées de désespoir et de suicide.

Combien étaient longues les heures passées dans cette immense plaine ! Notre souffle nous râclait la gorge, et nos langues étaient pareilles à des morceaux de feutre. Nous continuions à piocher, comme des machines qui ne peuvent faire qu'un unique mouvement.

Dans la rangée, une voix coassait :

— Le voyez-vous ?

— Il doit venir bientôt.

Mais le chariot portant la tonne d'eau ne venait pas.

Même les gardiens, pourtant munis de bidons d'eau, regardaient avec anxiété l'horizon. Il était en retard. Enroués pour avoir hurlé en parcourant la ligne des femmes, ils se détendaient maintenant.

On pouvait redresser le dos. Quel soulagement :
Maria toute pâle, murmura :

— Si nous n'avons pas bientôt à boire je vais m'évanouir.

— Pas de ça ! Ils te donneront des coups de pieds.

Le soleil continuait à s'élever vers son zénith. En travaillant, je pensais à Mihaï. Je voyais sa mince silhouette, son visage émacié tout éploré. Les communistes aiment s'emparer des jeunes ; ils s'empareraient de lui. Qu'en feraient-ils ces hommes qui ignorent toute bonté ?

Que de prières désespérées s'élevaient dans le cœur des mères au bord de ce canal !

Je fus rappelée à la réalité par des cris venant de plus bas dans la ligne. Une femme s'était trouvée mal. Les gardes la battaient pour l'obliger à se relever. Entre leurs bras ils lui faisaient faire des sauts de carpe. Effrayée, Maria s'activa davantage à piocher la poussière.

— Maria, regarde, voilà le chariot !

Un point noir bougeait dans le lointain.

Des voix assoiffées se firent entendre de tous côtés.

— Fermez ça ! Au travail ! hurlèrent les gardiens.

Le chariot était resté exposé au soleil toute la matinée. Quand il allait arriver l'eau ne serait guère rafraîchissante. On pouvait distinguer maintenant le vieux cheval qui le tirait. Nous le guettions comme s'il avait été un mirage qui allait se dissiper dans l'air vibrant de chaleur.

— J'aimerais boire une douzaine de verres d'eau glacée, dit Zénaïda, et manger une côtelette de porc

bien grasse avec une montagne de fruits. Des oranges, des raisins...

On entendit les cris de « assez, taisez-vous ! »

Constamment des prisonnières s'écartaient pour aller s'accroupir au bout du champ sous les yeux des gardiens. La dysenterie faisait rage dans le camp où pullulaient les mouches bleues. Les membres des dysentériques étaient réduits à l'état de bâtons, et leur peau était devenue grise. Nous n'avions rien mangé ni bu depuis l'aube. Midi était passé. Cela faisait huit heures que nous étions dans la fournaise de cette plaine. Un gardien s'avança au-devant du chariot qui arrivait, puis s'arrêta et rebroussa chemin.

— C'est le chariot de la nourriture, gémit Zénaïda.

Les femmes se mirent à murmurer avec colère. Les prisonnières de droit commun qui travaillaient près de la route jetèrent leurs outils et se mirent à crier. Les gardiens prirent leurs outils. Une horde de femmes hurlantes les menaçait. Une seule salve tirée dans le tas en aurait tué des vingtaines. Maria se cacha la tête au creux de mon épaule.

La confrontation dura dix minutes. Les femmes refusaient de travailler.

— De l'eau ! criaient-elles en cadence, nous voulons de l'eau !

A coups de crosses de fusil sur les côtes on nous rassembla en troupeau avec les prisonnières de droit commun. La foule furieuse était contenue par un cordon composé de bras et d'acier froid. Je pris Maria dans mes bras.

Maintenant le chariot portant la nourriture était arrivé. Mais le conducteur, effrayé et rendu inattentif à la vue de l'essaim en révolte, laissa le chariot rebondir sur un rocher, il tira sur la mauvaise rêne, en sorte que le cheval vira de côté ; le chariot déséquilibré allait tomber. Les gardiens poussant des cris essayaient de le sauver. Le cheval se cabra. Tous les récipients passèrent par-dessus bord. Un demi quintal de macaronis cuits culbuta pour former une pâte avec la poussière.

Il s'éleva un hurlement de rage. L'eau, les gardiens, la chaleur étaient oubliés. La nourriture, la précieuse nourriture gisait par terre dans la poussière ! Les femmes chargèrent le cordon, le firent sauter et s'abattirent sur les macaronis, l'attrapant par poignées gluantes dont elles se bourraient voracement la bouche. Tout cela en se poussant, se tirant et se battant.

D'autres femmes contemplaient horrifiées l'affreux spectacle.

Jeannette se mit à rire, d'un terrible rire homérique qui secouait son corps frêle.

— Le déjeuner est servi ! dit-elle d'une voix haletante en portant les mains à sa tête.

Quant aux gardiens ils étaient satisfaits car le danger était passé. Une heure après, les coups de sifflet nous remirent au travail. Il n'y eut pas d'eau ce jour-là. L'après-midi, deux camions supplémentaires de la milice de sécurité arrivèrent. Pendant que je travaillais, des voiles noirs passaient devant mes yeux, ma langue me semblait énorme. Je me souvins des dernières paroles de Jésus sur la croix : *J'ai soif*. En enfer il n'y a pas d'eau.

Je me rappelais le *pizzicato* au début de « j'ai soif » dans l'oratorio de Haydn, *les sept paroles sur la croix*. Il avait voulu donner l'illusion du Christ crucifié, comme s'il avait senti tomber sur ses lèvres des gouttes de pluie. Privée même de cette illusion, j'étais pleine de sentiments d'envie.

Enfin, vers le coucher du soleil, nous prîmes nos rangs sur la route du retour. A deux kilomètres de la porte du camp nous passions près de petites flaques d'eau dans un creux marécageux. Les unes après les autres les femmes tombèrent à genoux pour laper cette boue liquide et stagnante.

Le jour suivant une enquête fut ouverte au camp. Notre « rébellion » nous valut quelques heures de travail supplémentaire le dimanche.

— Nous ne sommes pas dans une station climatique ! déclara la commandante.



— Amies, la lutte des classes est à son comble ! Paula avait gagné notre attention.

— Il n'y a plus que deux classes en Roumanie : les optimistes et les pessimistes. Les optimistes pensent que tous les Roumains seront transportés en Sibérie. Les pessimistes disent qu'il faudra y aller à pied.

Mais peu avaient encore envie de rire. Chaque jour des femmes perdaient connaissance dans les champs. La nuit, dans la chaleur étouffante de la baraque, elles s'étendaient à moitié nues sur leurs couchettes dans des attitudes qui révélaient un épuisement to-

tal. Nous avions à peine l'impression d'avoir été couchées que retentissaient sur le rail d'acier les coups du réveil. Il était rare qu'on pût dormir toute une nuit de suite. Une fois ce fut Paula qui me réveilla en me secouant le bras.

— Ils ont flanqué une rossée à Diana ! Venez, elle est assez gravement blessée.

Elle gisait, en effet, inconsciente, mais respirant bruyamment, sur le sol nu. Du sang lui coulait du nez, une touffe de ses cheveux était gluante de sang. Ses lèvres étaient tuméfiées. En lui défaisant ses vêtements, nous vîmes que son corps était vilainement meurtri.

— A quel jeu ces gardiens ont-ils donc joué !

Paula tremblait. Diana gémissait et remuait. Ses yeux s'ouvrirent.

— Tout va bien... je ne les ai pas laissés... murmura-t-elle.

On lui donna à boire. Quand elle fut un peu remise elle expliqua que deux des prostituées l'avaient attirée hors de la baraque à un endroit où plusieurs gardiens attendaient. Elle n'avait pas voulu se soumettre, et pour finir ils l'avaient jetée dans la baraque la plus proche, disparaissant en courant.

Nous étendîmes sur elle nos deux couvertures, car même dans cette étouffante baraque, elle tremblait. Paula et moi restâmes assises auprès d'elle jusqu'à l'aube, ne parlant que par murmures.

— Elle a un visage intelligent. Elle aurait pu être professeur.

Paula cherchait toujours des âmes sœurs : d'abord étudiante, elle n'avait cessé ensuite d'être professeur

— Je rêve de reprendre une classe, disait-elle souvent. Je vois des rangées de visages qui attendent que je prenne la parole. Je me vois entrer par la porte entre ses deux piliers, et j'entends tous les bruits de l'école.

Elle avait écrit des récits qui lui avaient valu d'être reçue à l'union des Écrivains. Elle connaissait certains des plus célèbres auteurs roumains : le poète Mihai Beniuc, des romanciers, des auteurs approuvés qui écrivaient des livres pour glorifier le communisme et dénigrer l'Occident. L'« Agit-Prop » veillait à ce que tout ce qu'elle écrivait contribuât à « servir le socialisme ». On faisait de la pure propagande ou bien on écrivait sur des sujets sans rapport avec le monde contemporain.

Paula reconnaissait que les hymnes glorifiant Staline, le super-génie, étaient stupides.

— Mais, disait-elle, tous ces hymnes de bataille adressés à Dieu ne sont pas si différents !

— La différence, répondis-je, est que les uns louent le créateur de toutes choses, et que les autres louent une créature malade qui a tué des millions de gens.

Je lui demandai pourquoi elle avait été arrêtée.

— J'avais fait une remarque imprudente à propos de falsifications dans des manuels d'histoire. On était alors en train de désigner les personnes chargées de réécrire les faits selon le désir des Russes.

— Toutes les muses sont enchaînées.

— Oh ! Mais les écrivains sont très bien traités !

Nous avons des privilèges particuliers, de hauts salaires, des centres de vacances...

— Mais les hauts salaires, hauts seulement pour la Roumanie, ne sont qu'une assurance contre tout écrit dont vous seriez l'auteur et qui pourrait leur déplaire. L'art et la religion sont également persécutés. Ils ne survivent que dans la clandestinité...

Nous passâmes ainsi la nuit à discuter. Dans leur sommeil, les prisonnières murmuraient et grimaçaient. On entendait marmonner ou crier tout haut des noms d'enfants, de pères, d'amants, d'amis. Mais c'était le plus souvent celui de « maman » ! Dans leurs rêves, l'âge comme la classe sociale avaient perdu toute signification, et c'est du fond de leur âme en détresse que s'échappait ce vieux cri ! Il y avait là plus qu'un simple appel aux parents, c'était comme la revendication de l'éternelle tendresse féminine et des soins maternels qui existent pour nous dans le ciel.

Je me souvins de la vision de saint Jean l'évangéliste auquel le Seigneur crucifié avait confié sa sainte Mère. Il lui fut donné de voir un grand signe dans le ciel, une femme revêtue du soleil avec la lune sous ses pieds.



On me conduisit devant l'adjointe de la commandante du camp : rouge de visage, elle était pourvue de larges avant-bras brûlés par le soleil et de grandes dents magnifiques. Son uniforme paraissait

VIENT DE PARAÎTRE

RÉPONSE A LA BIBLE DE MOSCOU

par Richard Wurmbrand

Partout où les hommes savent écrire, ils possèdent un livre saint : Bible, Coran, Veda... Le monde communiste, lui aussi, a sa « Bible ». Elle s'appelle **Le Manuel de l'athée**, publié pour la première fois à Moscou en 1961. Cette « somme » des croyances athéistiques, rédigée par une équipe de spécialistes, a été traduite en diverses langues et largement diffusée dans les pays socialistes. Son but premier vise à démontrer qu'il n'y a pas de Dieu.

Rescapé des geôles communistes après quatorze ans de détention, Richard Wurmbrand répond aux sept cents pages de cette thèse. Après avoir fait un bout de chemin avec ses amis athées, il réfute courtoisement leurs affirmations l'une après l'autre. Dieu existe, la vie éternelle nous est préparée dans l'au-delà, les événements rapportés dans la Bible concourent à son avènement, en particulier la mission de Jésus.

Quoi que les athées disent de Lui, contre Lui, Dieu les aime et les appelle à découvrir son amour, à s'ouvrir au bonheur sans mélange qu'Il promet et qu'Il donne.

Collection « **Confrontation** », n° 5

272 pages format 13,5 x 21

Prix : 39,00 F

Franco : 43,80 F

DANS LA MÊME COLLECTION

- 1 - Au fond de l'abîme, le règne de la haine, par Serge Grossu 33,00 F
- 2 - Le complexe antiromain, essai sur les structures ecclésiastiques, par H. U. von Balthasar 54,00 F
- 3 - Adrienne von Speyr et sa mission théologique, par H. U. von Balthasar 57,00 F
- 4 - Sensualité, sexualité et vie spirituelle, par le docteur André Cuvelier 24,00 F
-

APOSTOLAT DES EDITIONS PARIS

48, rue du Four, 75006 PARIS

ccp 5469.36 B Paris

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné :

.....

demeurant :

désire recevoir : **exemplaire (s) du livre :**

RÉPONSE A LA BIBLE DE MOSCOU

.....

.....

Règlement ci-joint par **chèque bancaire** **chèque postal**

la gêner dans ses mouvements autant qu'une cote de mailles.

— Vous avez prêché sur Dieu aux prisonnières. Il faut que cela cesse !

Je lui dis que rien ne pourrait m'arrêter. Furieuse, elle leva le poing pour me frapper, puis s'arrêta en me regardant : — Pourquoi souriez-vous ? me demanda-t-elle, la face écarlate de rage.

— Si je souris, lui dis-je, c'est à cause de ce que je vois dans vos yeux.

— Et, que voyez-vous ?

— Moi-même. Quiconque s'approche d'une autre personne peut se reconnaître en elle. Moi aussi j'ai été impulsive. J'avais l'habitude de rager et de frapper. Jusqu'au jour où j'ai appris ce qu'aimer veut réellement dire, c'est-à-dire pouvoir se sacrifier pour la vérité. Depuis lors mes mains refusent de se serrer pour jouer des poings.

Sa main retomba.

— Si vous me regardez dans les yeux vous vous verrez telle que Dieu pourrait vous faire !

Elle semblait transformée en pierre. Puis elle me dit tranquillement :

— Allez-vous-en.

Je me suis souvent demandé si Pilate n'avait pas regardé Jésus dans les yeux et vu quel gouverneur il aurait pu être en contemplant ce roi des Juifs que sa propre femme lui déclarait être un innocent et un juste. Les deux noms ont franchi les siècles, liés l'un à l'autre. Partout les chrétiens récitent : « Le Christ qui a souffert sous Ponce Pilate. »

Je continuai à témoigner pour le Christ parmi

les prisonnières, et l'adjointe de la commandante ne s'y opposa pas.



Pendant que nous piochions dans les champs, Maria se rapprochait de moi en changeant de place dans la ligne avec sa voisine. Une fois elle faillit être prise par un gardien. Mais finalement elle réussit à se placer à côté de moi pour m'aider.

Les gardiens nous répérèrent en train de murmurer.

— Au boulot !

Nous piochâmes vigoureusement. Mais ce matin-là, moi aussi je me sentais malade. Des étourdissements m'obligeaient à m'arrêter, et chaque fois que j'osais redresser le dos, les gardiens criaient :

— Ce soir au cachot !

Des ténèbres me submergeaient par vagues. La voix de Maria me semblait venir de très loin, tandis qu'elle bavardait pour me faire oublier ce que je ressentais. Jusqu'à midi je réussis à me maintenir sur mes pieds. Je bus la tasse d'eau, la soupe claire et grignotai le pain. Mais l'après-midi je perdis connaissance.

Le soleil flamboyant paraissait tournoyer dans le ciel. Puis je vis le visage de Maria au-dessus du mien, sa bouche qui remuait comme si elle criait silencieusement du fond d'un puits de ténèbres.

Des gardiens me redressèrent. On me versa de l'eau dans la gorge jusqu'à m'étrangler.

— Elle va très bien.

Puis, ils jurèrent après Maria :

— Ne reste pas là à bâiller ! Au boulot !

Après quoi ils s'en allèrent, jambes écartées, semblant flotter dans l'air tremblant.

— Vous m'avez effrayée, dit-elle.

J'avais eu peur moi aussi. L'évanouissement est pour un croyant quelque chose de particulièrement effrayant. On revient à soi et on se rend compte qu'on a éprouvé une perte totale de connaissance. Cela fait douter de l'existence de l'âme comme entité séparée, pensée plus effrayante que celle de la mort. C'est longtemps après que j'arrivais à me convaincre que cela n'avait pas plus de sens qu'un sommeil sans rêves. Pourquoi l'âme aurait-elle toujours conscience d'elle-même et se dirait-elle continuellement « je suis » ? S'il faut se dire constamment que l'on existe, quelle existence !

Nous reprîmes le travail, en nous escrimant contre les plantes fortement enracinées. Le soleil sapait impitoyablement nos forces. A peine si je pouvais tenir ma houe.

Tard dans l'après-midi des nuages d'orage se mirent à s'amonceler à l'horizon. Quand les sifflets se firent entendre pour la fin du travail, le ciel était bas et lourd. Il y avait des semaines qu'il n'était tombé de pluie et nous la désirions avec ardeur.

Le lieu de travail était éloigné du camp, et des camions tout cabossés attendaient sur la route pour nous ramener. Comme nous nous y empilions, sans pouvoir nous asseoir, certaines du moins de ne pouvoir tomber, il y eut un éclair et les premières gouttes chaudes s'écrasèrent sur nos visages levés.

Puis la pluie se mit à tomber, traversant la plaine comme un mur. En quelques secondes nous fûmes trempées. Maria criait : — Oh ! quelle pluie merveilleuse !

Mais l'eau merveilleuse continuait à descendre comme versée d'un tub géant. Un coup de tonnerre fit crier les femmes. Le camion dérapa et s'arrêta, ses roues arrière enfoncées dans la boue liquide.

— Vite, tout le monde en bas !

Les gardiens se consultèrent.

— Cherchez du bois, décidèrent-ils.

Mais il n'y avait pas de bois. Sous l'averse torrentielle, dans l'eau jusqu'aux genoux, ce furent nous, les femmes, qui poussâmes le camion pendant que les hommes regardaient. Les roues se mirent à tourner en envoyant des gerbes de boue. Le camion restait immobile. Pendant une heure nous travaillâmes en vain à le remettre en marche ; finalement le sergent nous ordonna de rentrer à pied au camp. Souliers giclants, vêtements collés, nous cheminions péniblement sous la pluie. Les gardiens frappaient les femmes qui trébuchaient. Finalement une colonne en haillons, composée de fantômes grisâtres, atteignit la grille du camp.

— Retour de soixante-deux bandits, camarade commandante, cria le sergent.

Les bandits trempés gagnèrent péniblement leur baraque. Plusieurs furent aussitôt désignées pour des corvées aux cuisines. Le reste essaya de sécher ses vêtements et tomba endormi.

Comme l'esprit humain est bizarre. Juste avant de m'endormir je me rappelai une histoire que Ri-

chard m'avait racontée jadis : celle d'un homme qui décide qu'il ne sert à rien de se plaindre ; désormais il ne verra plus que le bon côté des choses. A ce moment une roue se détache de sa carriole.

— Peu importe, dit-il, les cabs n'ont que deux roues ; j'en ai trois, je suis riche.

Puis une seconde roue s'en va.

— Pourquoi m'en faire ? Une brouette n'en a qu'une et moi j'en ai deux.

Une troisième roue se détache.

— Bon, eh bien ! les traîneaux n'en ont pas du tout, et ça ne les empêche pas de faire du chemin.

Puis, il perd la dernière roue, et s'exclame joyeusement :

— J'ai toujours désiré être conducteur de traîneau.



Je m'endormis en souriant.

Le temps semblait immobile. L'esclavage était toute notre vie, et le canal notre monde. Notre sort nous écrasait de désespoir. Même les nouvelles de l'extérieur restaient immuables. Faim, queues, oppression. Et l'éternel « les Américains arrivent, ils n'accepteront pas que vous restiez esclaves ».

L'accablement produisait une diminution dans le rendement du travail, ce qui entraînait l'invention de drôles de tours pour essayer au contraire de l'augmenter.

Lors d'un rassemblement, vingt femmes furent tirées des rangs pour s'entendre dire :

— C'est vous qui avez été ici les meilleurs travailleurs, c'est pourquoi vous allez être libérées.

La commandante fit un discours.

— Adieu donc et merci, camarades. Ensemble nous avons lutté pour construire le communisme et le temps est venu maintenant de partager les fruits de notre travail ! Vous êtes libres ! Et comme cadeau de départ nous vous donnons à chacune une miche de pain supplémentaire !

Les vingt héroïnes se penchèrent à l'arrière du camion en agitant des drapeaux rouges et en chantant l'*Internationale*.

Mais ce fut une nouvelle déception : à vingt kilomètres de là, sur la route du canal, le camion s'arrêta à la colonie voisine où elles furent remises au travail.

L'effet sur les normes de travail au camp K 4 fut électrique. Mais le même tour ayant été pratiqué dans d'autres camps nous ne tardâmes pas à apprendre la vérité.

LE TRAIN

UN MATIN, AUSSITOT APRÈS LE RÉVEIL, les gardiens entrèrent bruyamment.

— Tout le monde doit être prêt à déménager dans une heure !

Il ne s'agissait pas de deux ou trois petits détachements. C'était le camp tout entier qui était mis en alerte. Des centaines de femmes préparaient leur baluchon, courant de-ci, de-là, comme des poules, pour essayer d'embrasser des amies que peut-être elles ne reverraient plus. Les gardiens également mal à l'aise contribuaient à la tension générale. Ils n'en savaient pas plus que nous.

Les Américains avaient enfoncé le Rideau de Fer ! Les Russes avaient occupé Berlin-Ouest ! On nous emmenait pour nous fusiller !

— Ce n'est pas vrai ! Des chaussures ! s'écria Zénaïda de sa voix claire.

Notre première distribution de chaussures avait commencé : on les jetait d'un camion à côté du chef de baraque sans s'occuper des pointures. J'en récoltai une paire trop grande de trois pointures.

Quand tout fut prêt, les caisses et les ballots empilés, les femmes en guenilles s'alignèrent, et l'at-

tente commença. Qu'attendait-on ? Personne ne le savait. Où allait-on ? Chacune avait là-dessus des idées différentes. La vie en prison n'est qu'une énorme attente, et cette fois elle dura presque jusqu'à la nuit. Étant alors montées à bord des camions nous fûmes conduites à la gare de triage.

Pas de bagarres au camp K 4. Les voies étaient désertes, à l'exception de quelques cheminots qui avaient déjà vu cela. Le train se forma, composé de wagons de marchandises et d'une série de longs wagons noirs pénitentiaires séparés les uns des autres par de lourdes portes à glissières ; tout en haut se trouvaient quelques étroites fenêtres grillagées. L'apparence de fourgons à bagages.

— En avant ! Montez !

Les gardes des chemins de fer étaient spécialisés dans ce travail. C'étaient des jeunes gens débrouillés qui avaient la « bonne planque ». Ils laissèrent les hommes du K 4 nous pousser dans les wagons, ce qui prit du temps. Il y avait à peine la place de se tenir debout.

— On ne peut pas en mettre davantage ici !

— Mon Dieu ! Nous allons étouffer.

Mais on nous faisait entrer de force. Nous étions quatre-vingt-quatre dans un wagon qui aurait dû en contenir quarante. A la fin, la grande porte à glissière fut tirée et fermée par une barre. Le son métallique des chaînes d'attelage se fit entendre en même temps que le train s'ébranlait et nous précipitait les unes contre les autres. Notre wagon contenait quelques bancs dont l'un dissimulait un wc dépourvu d'eau, naturellement, et de papier, mais

personne ne songea à s'en plaindre. Et il y avait un couvercle !

Les femmes commencèrent à se préparer pour la nuit ou à se quereller ou à pleurer, sans savoir exactement pourquoi. Les baraques à courants d'air du camp K 4 étaient devenues notre foyer. Tout ce qui était inconnu était plein de menaces. Les colporteurs de rumeurs prédisaient une exécution en masse. On allait nous mitrailler et nous jeter dans la fosse que nous aurions nous-mêmes creusée. Et cela vaudrait mieux pour nous, marmonnaient les plus candides.

— Mais non, assura avec autorité une femme de Ploesti : nous allons au camp de transit de Ghencea pour y être rapidement libérées.

Elle avait entendu dire que la clique d'Ana Pauker avait été renversée et que la ligne du Parti était révisée. Le wagon résonnait de suppositions. Peu nombreuses étaient celles qui croyaient que cette horrible Ana Pauker allait goûter un peu de son propre poison, mais toutes en étaient réconfortées.

Il était difficile de trouver une place, mais carrément impossible de s'étendre. On ne pouvait sommeiller que par courts intervalles ; les coups de frein nous réveillaient, annonçant encore une halte mystérieuse. Par les étroites fenêtres ne filtrait que l'obscurité.

Lentement le paysage automnal se dévoila. Des vaches paissaient tranquillement dans les champs. La seule vue de ces animaux domestiques donnait de l'espoir, après ces vastes plaines désertes de Baragan. Et les arbres, déjà dépouillés, tendaient vers le ciel

leurs branches noires, semblables à des supplications. Puis ce furent quelques paysans, des hommes et des femmes libres, en train d'étendre du fumier sur la terre sombre. Trois petites filles agitaient leurs bras, sans savoir qu'elles faisaient pleurer une centaine de femmes.

Le train haletait et cahotait en traversant la Roumanie en direction du Nord. Une heure après il s'arrêta à une bifurcation. On entendit le bruit des portes qui s'ouvraient avec un cliquetis des barres. Quelques seaux d'eau furent distribués par les gardes tandis que d'autres se tenaient près d'eux avec des mitraillettes.

Mais le jeune paysan maussade en uniforme avait l'habitude de donner à boire aux bestiaux et savait qu'il n'y a pas lieu de faire attention à leurs mugissements. D'autre part il n'y avait pas de pain.

Quand le train repartit, les suppositions recommencèrent. Les Tziganes marmonnaient de façon incompréhensible entre elles, comme toujours ! Les paysannes venues des fermes collectives s'étaient remises à penser avec douleur aux bestiaux et aux enfants qu'elles avaient perdus.

Il n'y avait dans le wagon que quelques-unes de mes anciennes connaissances. Hélène Coliu, la jeune fille qui croyait au communisme malgré les rossées, Annie Stanescu, la joyeuse petite prostituée, et Maria Tilea étaient là. Mais plus de Zénaïda, ni de Clara Strauss, ni de Mémé Apostol, ni de Cornélia Marinescu. J'ignorais même si elles se trouvaient dans le train.

Près de moi des politiciennes amateurs discutaient

des élections américaines. On savait qu'elles devaient avoir lieu cet hiver. Truman avait terminé ses quatre années de présidence, et Eisenhower, qui avait commandé si longtemps en Europe, allait nous sauver tous.

— Bien sûr qu'il sera élu, criait la dame bien informée de Ploesti. J'ai appris qu'il va demander comme président des pouvoirs spéciaux pour libérer les nations captives d'Europe Orientale.

Sensation ! Et comme cette femme avait passé par le camp de transit de Ghencea, un mois seulement auparavant, on la croyait, au-delà même du désir de réconfort qu'éprouvaient ses auditrices.

J'avais envie de dire que ce même Eisenhower avait remis des centaines de milliers de réfugiés du communisme, à la fin de la guerre, entre les mains de l'« Oncle Joe », comme Roosevelt appelait Staline. Certains s'étaient suicidés, d'autres avaient été pendus, d'autres encore avaient péri dans les camps de Sibérie. Mais je me tus. Pourquoi dissiper les illusions alors qu'on en avait besoin autant qu'un assoiffé a besoin d'eau ?

Que ce train allait donc lentement à travers cette campagne humide ! Il grinçait en passant sur les aiguillages. Il s'arrêtait, puis repartait, restait de longues heures immobile sur des voies de garage sans nom. Les femmes allaient à tour de rôle s'écraser près des petites fenêtres pour savourer la vue de quelque ferme ou de la fumée tranquille s'élevant des petits feux allumés par des paysans taciturnes. Elles goûtaient la première morsure de la gelée dans l'air automnal.

L'excitation procurée par le voyage s'était éteinte, la peur d'être entassées dans ce noir wagon branlant et cahotant se transforma chez quelques-unes en panique.

Malgré les nombreux courants d'air le wagon puait le renfermé.

Il y avait là de nombreuses femmes de lettres : écrivains, journalistes, poètes. Marina Copoianu, une brune décharnée, qui avait enseigné la littérature anglaise et française à Cluj, faisait preuve d'un talent étonnant de conteuse, et racontait avec une grande richesse de détails les romans classiques qu'elle devait naguère mettre en valeur devant des élèves récalcitrants. Aux moments dramatiques sa voix puissante, capable de se faire entendre à l'autre bout de la classe, retentissait des malédictions proférées par Bill Syke contre Nancy, ou des cris passionnés de madame Bovary : « Léon ! Léon ! A jeudi ! A jeudi ! ».

L'une de ses histoires les plus appréciées fut le mélodramatique « Portrait de Dorian Gray ». L'œuvre de Wilde, roman d'un crime et de sa punition, racontée pendant les trois heures passées sur une voie de garage silencieuse et déserte, eut un succès énorme. Dans la scène du meurtre elle frappa sa paume à coups répétés avec son poing à mesure que Dorian Gray poignardait et poignardait encore. L'assistance faillit éclater en applaudissements (Oscar Wilde se plaignait des conditions de l'emprisonnement : s'il avait vu ces femmes voyageant comme du bétail qu'aurait-il dit ?).

— Que c'est beau, l'instruction !

Les paysannes étaient étonnées et ravies.

— Pouvoir répéter tout cela sans livre !

Les intellectuelles n'avaient pas écouté avec un intérêt moins vif, pourtant elles se mirent à dénigrer le pauvre Oscar à cause de sa frivolité, de son snobisme, ou pour des raisons plus particulières.

Dans la discussion, Jeannette dit que Wilde avait voulu cacher dans ce livre un sens allégorique, issu d'un profond sentiment religieux. En *Dorian Gray*, le peintre représente le Christ peignant son image dans le cœur de tous les hommes. Mais à mesure que l'innocence de Dorian se corrompt, l'image du Christ se déforme de plus en plus jusqu'à ce que Dorian ne puisse plus supporter de la regarder. Il la met de côté comme font tous les hommes. Puis, un jour, le peintre frappe à la porte et demande à voir le portrait. Mais Dorian ne peut pas supporter qu'il soit vu. Il l'a fait ce qu'il est. Et les gens font ce qu'a fait Dorian Gray : ils tuent le peintre (le Christ est tué) et ce faisant ils tuent le sens de leur propre vie.

Elle y voyait une allégorie du déicide, le plus grand des crimes, mais aussi celui qui pour finir apporte le pardon de tout, qui renouvelle tout. Le sang versé sur le Golgotha a sauvé même les assassins du Christ. Le symbolisme du peintre de Wilde se poursuit : il sait que la mort sera son sort s'il demande à voir le tableau ; pourtant il vient. Par son sacrifice le portrait de Dorian Gray est rendu à sa beauté originelle.

C'était maintenant le tour de Marina de prendre un air stupéfait.

— Quelle imagination ! cria-t-elle. En réalité c'est un portrait inconscient de la propre psychologie de Wilde. Le portrait de l'homme gras, hideux et bouf-

fi, c'est le sien ; et Dorian Gray représente son adolescence après laquelle il soupirait tellement qu'il était prêt à tuer son génie (représenté par le peintre) pour pouvoir la retrouver. Et c'est, en définitive, ce qu'il fit plus tard.

D'autres interprétèrent le livre en termes de lutte des classes (la pauvre épave d'enfant abandonné, et la chute du riche oisif).

— C'est évidemment, dit madame Capoïanu, une parabole ambiguë, comme tout art valable. Mais, sous un certain aspect, un livre pas très anglais et plutôt russe.

C'est ainsi que quatre-vingts femmes, roulant dans un train à travers la Roumanie, oublièrent un instant la peur de l'exécution, et furent diverties par Oscar Wilde.

Lors d'un arrêt, les portes s'ouvrirent et un sac de rations fut lancé à l'intérieur. Les miches de pain noir étaient fraîches et sentaient délicieusement bon ; mais il fallut les répartir précautionneusement entre les groupes. Nous n'en fîmes aussitôt qu'une bouchée. Nous pouvions arriver à n'importe quel moment. Nourriture gardée est nourriture perdue : c'était l'une des règles de la vie de prison. Pendant un moment, des femmes du train oublièrent leurs pauvres épidermes qui s'usaient au frottement du bois, et les tourments de leurs corps douloureux et brûlants.

Durant deux jours nous fûmes ainsi ballottées dans cette prison au rythme des arrêts et des départs. Le troisième jour, bien que les haltes fussent plus longues, il ne vint ni pain ni eau. Tard dans la soirée, les portes s'ouvrirent enfin, et le sergent tout écheve-

lé apparut en personne. Il avait bu. Sans doute du tzuica, un alcool roumain, alcool de prunes sirupeux. Ses bottes écrasaient les silex tandis qu'il se balançait sur ses talons en surveillant les gens de l'escorte qui lançaient hargneusement les sacs de pain.

— Vous avez de la chance ce soir.

Un silence absolu de notre part marqua le doute.

— Avec le pain il y a une cuillerée de marmelade pour chacune de vous.

Peut-être le tzuica allait-il augmenter sa condescendance ? Maria lui demanda hardiment :

— Combien de temps devons-nous encore rouler, sergent-major ?

Flatté, le sergent répondit :

— Encore un jour.

— Et où allons-nous ?

Il eut un hoquet :

— Au poteau d'exécution, naturellement !

Et il éclata de rire. Les portes à glissières se refermèrent. A l'intérieur du wagon les discussions reprurent bruyamment. Celles qui ne pleuraient pas encore et qui ne se lamentaient pas s'interrogeaient entre elles :

— Est-ce vrai ?

— Mais il était ivre !

— C'est justement pour cela qu'il faut le croire !

Des Juives, se jetèrent dans les bras les unes des autres, en sanglotant et en échangeant des baisers d'adieu. Avoir échappé aux camps nazis pour en venir là !

Le train continuait à avancer avec une pénible len-

teur. Il s'arrêta encore une fois au bout d'une heure, puis repartit.

Madame Copoianu, qui était jusqu'alors plongée à mes côtés dans un rêve éveillé, me demanda soudain :

— Sabina, sommes-nous toutes simplement les victimes d'un fou ? Qu'est-ce que cela signifie ? On dit qu'il reste caché derrière des portes d'acier verrouillées, terrifié, et qu'il donne sans cesse de nouveaux ordres de mise à mort. Quand les ambassadeurs étrangers se présentent, il ne dit pas un mot, mais dessine sans arrêt avec un crayon rouge sur un bout de papier. Il dessine continuellement des femmes en train d'être torturées.

Elle trembla convulsivement.

— Et tous parlent de lui comme d'un dieu : Staline le génie ! Notre père Staline !

— Ce ne serait pas la première fois, lui dis-je, que les hommes seraient devenus victimes d'une dictature, essayant de s'asseoir sur le trône de Dieu. C'est Lui qu'on accuse, mais on cherche à prendre sa place. Quand je pense à Staline, je pense toujours aussi au Pharaon. L'esclavage, les pogromes, la terreur, tout recommence. Un homme a tenté de voler la place de Dieu. Vous savez que le Pharaon ordonna que tous les enfants mâles des Juifs soient jetés dans le Nil. Par la suite ce Pharaon éleva comme l'un de ses propres enfants l'homme qui devait réaliser contre lui les plans de Dieu. Au Psaume deuxième il est dit que Dieu rit parfois.

(De longues années plus tard, je crois avoir entendu encore le rire de Dieu : la fille de Staline convertie en Russie par l'Église souterraine !).

— Je sais qu'il ne peut pas durer éternellement, dit madame Copoianu. Mais qu'est-ce qui peut transformer un homme en un pareil démon ?

— Ce sont souvent les circonstances. Elles n'expliquent pas tout, mais elles expliquent beaucoup. Staline était le fils illégitime d'un policier. Sa mère travaillait dans la maison de cet homme et devint ainsi enceinte du futur Staline. Son père légal était un ivrogne qui savait que l'enfant n'était pas de lui et qui le battait sans pitié. Puis Staline entra dans un séminaire orthodoxe où les garçons étaient plutôt des prisonniers que des étudiants, et, circonstance aggravante, il était géorgien en un temps où les Russes avaient fermé et opprimé l'Église orthodoxe géorgienne. C'est ainsi qu'il est devenu un révolutionnaire.

Ce fut une nuit d'épouvante. A chaque arrêt c'était la peur d'entendre les bottes écraser le ballast, la peur de voir s'ouvrir les portes et d'être arrachées du wagon pour aller à la mort. Pendant des heures les prisonnières chrétiennes cherchèrent à calmer et à reconforter les autres. Mais ce jour-là il ne se produisit rien, ni le jour suivant. Au coucher du soleil, on aperçut les pics tout dorés de montagnes lointaines. Quand l'obscurité revint les femmes tombèrent dans une sorte de stupeur due à l'épuisement causé par ce supplice.

— Dehors ! Tout le monde dehors !

Les barres furent retirées : la nuit était noire comme de la poix. Pas de gare, pas même de quais. Était-ce vrai ? Allaient-ils vraiment nous massacrer toutes ? Pleurant, criant, jurant, les femmes

sautèrent ou tombèrent sur la voie empierrée. Il n'y avait pas de marches pour descendre et je tombai douloureusement sur les genoux. Plusieurs furent aidées à descendre, mais non par les gardes qui se contentaient de rester debout en manipulant leurs mitraillettes et en criant comme des fous après les prisonnières terrifiées. Il est probable que leur mauvaise humeur était due à une longue attente dans le froid et l'humidité. Mais à nos yeux c'étaient vraiment des diables de l'enfer.

Des femmes furent frappées en plein visage, jetées de côté, giflées, assommées à coups de crosse. Nous n'avions pas la moindre idée de ce qu'on attendait de nous.

— Alignez-vous ! Alignez-vous ! A côté du sergent !

Mais il n'y avait pas de place pour s'aligner. Les femmes glissaient et tombaient d'un talus boueux sur une clôture de fil de fer. Un jeune garde croyant qu'elles cherchaient à s'enfuir les bourra de coups de poing. Madame Capoïanu attrapa un coup violent et chancela sur ses voisines. Après une heure de confusion complète, plusieurs centaines d'entre nous se trouvèrent rassemblées en troupeau dans les champs en bordure des voies.

— Tout le monde par terre ! Couchez-vous sur le ventre !

Nous fûmes contraintes de rester étendues la face dans la boue. Un cercle de gardes vociférants nous entourait.

— Oh ! mon Dieu ! Ils vont nous fusiller ! mur

murait continuellement ma voisine. Ne le permettez pas ! Jamais je ne me plaindrai plus.

Elle marmonnait des prières et des appels à la clémence divine. Je crois que nous en faisons toutes autant.

— Sur la route ! Bandits ! Êtes-vous sourdes ?

Dans l'obscurité nous nous précipitâmes, éperonnées par les menaces et les coups, cherchant à garder nos paquets, tombant, glissant, hors d'haleine, étourdiées par quatre jours passés sans bouger et le dos raide.

— Halte ! Tout le monde dans ce champ et par terre !

Nous nous remîmes à plat ventre.

La moitié de la colonne s'était perdue. Il fallut l'attendre. J'ignore combien de temps nous dûmes marcher. Il semble que des heures s'écoulèrent avant de rencontrer les hautes murailles de la nouvelle prison, longue étendue nue, éclairée par des lumières électriques. Les lourdes portes en bois s'ouvrirent pour nous laisser passer par rangs mal ordonnés de cinq.

Dans la cour l'information se répandit que nous étions à Tirgusor.

Un nom nouveau, des gardiens nouveaux. Les mêmes calamités, la même routine. On procéda au même contrôle des noms et des numéros. Et c'est bien après minuit que nous rejoignîmes nos cellules. Pourquoi ici ? Pourquoi Tirgusor ? C'était une prison exceptionnellement sévère où l'on enfermait les coupables des crimes de violence. Son nom était

célèbre en Roumanie. Quel mystère ! Qu'est-ce que cela voulait dire ?

— Qu'ils n'ont plus d'autre prison disponible, murmura madame Capoianu.

Mais personne ne s'en trouva consolé.

TIRGUSOR

ON ME MIT AU TRAVAIL à l'atelier de couture de Tirusor. Des femmes y travaillaient vingt-quatre heures par jour par équipes de douze heures, assises sur des bancs dans une grande salle, haute de plafond, dont les fenêtres étaient grillagées.

Les machines à coudre paraissaient dater du siècle dernier et se détraquaient au moins une fois par jour. Bientôt je cessais de partager l'orgueil manifesté par Richard pour Singer, le Juif qui avait inventé ces machines.

Nous cousions avec du gros fil des paillasses de prison. Il fallait continuellement retourner et plier le lourd tissu tout en actionnant du pied les pédales des machines à coudre.

Les femmes de l'équipe de nuit s'endormaient régulièrement sur leurs machines, car le jour il était impossible de dormir par suite du bruit de la prison. C'est pourquoi des surveillantes passaient dans les rangées en distribuant des gifles et des coups. Aux petites heures du matin, nombreuses étaient celles qui se demandaient si la vie au canal n'était pas préférable.

Tirusor renfermait les criminels les plus endur-

cis du pays. Des assassins, des convaincus de crimes sexuels, des escrocs, des sadiques, dont quelques-uns étaient visiblement des aliénés.

A la machine voisine de la mienne se tenait une femme hystérique qui avait tué un médecin à coups de ciseaux. Plusieurs fois par jour elle empruntait les ciseaux qui servaient à tout le banc. Elle ne semblait pas remarquer les regards anxieux de ses voisines tandis qu'elle coupait. Souvent elle contemplait les ciseaux avant de les remettre en place.

La pauvre « Anna-la-folle » vivait dans un monde de phantasmes. Elle croyait avoir eu des relations intimes avec le médecin qu'elle avait tué. Au moyen d'une aiguille, elle s'écrivait à elle-même sur du savon des lettres venant d'amants imaginaires. Ils étaient nombreux et de caractère différents. Les lettres de Peter étaient ampoulées, celles de Jean passionnées, celle d'Henri à la bonne franquette. Elle les lisait toutes à ses compagnes de cellule stupéfaites.

Anna avait de temps à autres des crises de larmes hystériques, mais la plupart du temps elle vivait joyeusement dans son monde d'illusion. Être ou non en prison n'avait pas pour elle d'importance.

J'ai vu en prison bien des scènes pitoyables de reconnaissance : quand la porte de la cellule s'ouvrait, il semblait que c'était toujours pour y faire entrer la mère, la sœur ou la cousine de l'une de celles qui étaient déjà là. Chacune avait cru l'autre libre et en train de veiller sur ses enfants. Cet espoir enlevé, le désespoir était terrible.

Nous vîmes aussi quelques réunions très bizarres. Un matin une nouvelle arrivée se présenta : — Je suis madame Cornilescu, de Cluj.

Quelle coïncidence ! Nous avions déjà une madame Cornilescu, de Cluj. Des têtes se soulevèrent des couchettes pour observer la confrontation. Il apparaissait que les deux messieurs Cornilescu se prénommaient Emil. Et tous deux étaient d'anciens Gardes de Fer. Mais Emil n° 1 était grand et brun. Un homme charmant, si bien élevé. La seconde dame Cornilescu pâlit. Son Emil était également grand et brun, et doté de si bonnes manières.

— Excusez-moi, dit une voisine. Mais il se trouve qu'à ma connaissance, il y a dans la cellule n° 3 une troisième madame Cornilescu. Et son mari correspond aussi à cette description !

Aucune de nos deux dames Cornilescu ne pouvait prétendre à la beauté. L'une était petite et espiègle avec des dents noirâtres, l'autre grande et hagarde avec des jambes comme des bâtons. Toutes deux avaient sauté sur l'occasion de se marier.

Une discussion furieuse s'éleva. La première Madame Cornilescu gifla sa rivale. La seconde lui arracha les cheveux. Des gardiens se précipitèrent pour les séparer.

— Ma chère, c'est une vieille histoire, dit ma voisine. L'homme cherche à se soustraire à la police secrète comme tous les anciens Gardes de Fer. Il n'a ni foyer, ni papiers, ni argent. Il vit d'une femme après l'autre, en les épousant ou en leur promettant le mariage. Ensuite les femmes sont arrêtées

et se rencontrent en prison. Il m'est arrivé d'assister à des batailles effrayantes.

Des rencontres entre parents avaient également lieu parce que des familles entières avaient été arrêtées pour avoir secouru des fugitifs dans les montagnes. Le chef de la résistance, le colonel Arsenescu, était une figure populaire, et des centaines de gens furent arrêtés pour avoir aidé ses hommes. Sa femme était en prison. Des « moutons » lui avaient raconté que son mari avait été fusillé : ce mensonge avait pour but de briser son courage.

On sut que le général Eisenhower avait été élu président des États-Unis. Puis, que plusieurs dirigeants communistes avaient été renversés et renvoyés du Parti. Était-ce le début d'une ère de libéralisme ?

— Ces fantoches n'ont aucune importance, dit Silvia, la journaliste. La Russie contrôle tout. Rien ne changera avant la disparition de Staline.

Mais dans toute la Roumanie la rumeur se répandit que le canal allait être abandonné. Les grandes colonies allaient être fermées. Le plan était erroné.

La rumeur se transforma en certitude. Un témoin oculaire venu du camp K 4 nous dit que le camp fermait. Des officiers étaient arrêtés et les ingénieurs du canal allaient être jugés comme criminels pour avoir « volé l'argent de l'État ».

Dans tous les esprits régnait la même pensée : à quoi leur serviraient désormais ces dizaines de milliers de prisonniers ? Allait-on nous libérer ?

Une jeune femme du ministère d'Ana Pauker fut mise dans notre cellule. Elle nous indisposait avec ses tirades amères. C'était nous les bandits, et elle

l'innocente victime. Jenny Silvestru n'arrivait pas à croire à ce qui lui était arrivé.

— Je suis victime d'une injustice ! déclarait-elle plusieurs fois par jour.

— Au lieu d'injustice, mettez communisme, lui dit madame Iliescu, l'épouse d'un Garde de Fer.

— Le Parti devrait vous fusiller, vous et vos pareils. On vous traite trop bien !

— Ma chère enfant, j'ai été en prison sous Antonescu. J'ai été libérée quelques mois avant que les communistes ne m'y remettent. C'est la sixième année que je suis en prison. Vos menaces ne signifient rien pour moi.

Madame Iliescu était aussi incommode que Jenny. Son mépris pour les communistes était sans bornes.

— Il nous faut manifester notre supériorité sur cette racaille en travaillant au-delà de leurs misérables normes. Communisme ou pas, ce que nous faisons profitera à la patrie !

Elle travaillait si dur dans l'atelier des esclaves que les normes furent relevées, de sorte que tout le monde en souffrit. Cette attitude était stupide et révoltante. Pourtant il était difficile de ne pas respecter cette femme en considérant tout ce qu'elle avait souffert, ainsi que son extrême courage.

L'une de ses historiettes favorites était celle de l'interrogatrice animée du goût sadique de torturer les prisonniers du sexe masculin, et qui après la première purge du Parti avait atterri à Jilava.

— Les femmes dont les maris et les fils avaient souffert de ses mains dans leur chair et dans leur dignité lui tombèrent dessus, dit madame Iliescu. Elles

lui jetèrent une couverture sur la tête et la rossèrent de toutes leurs forces.

Même quand il existait des haines indicibles de cette sorte, la réconciliation demeurait encore possible. Il y a une puissance énorme dans la parole de Dieu. Il m'était arrivé une fois de refuser, bien qu'on me l'eût demandé, de réciter les prières dans la cellule tant qu'il y aurait là des femmes qui, de fait, refuseraient la paix. Je citai Matthieu 5,23 : *C'est pourquoi si tu apportes ton offrande à l'autel, et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande ; va d'abord te réconcilier avec ton frère, puis reviens et fais ton offrande.*

Ces paroles ont persuadé des hommes et des femmes de mettre fin à de longues et amères querelles. Leurs vies en ont été transformées. Comme l'exprime une parole apocryphe de Jésus : « Tu ne seras heureux que si tu regardes ton frère avec amour. »



Il régnait dans tout Tirusor une atmosphère intense de peur et de suspicion. Nous n'avions pas de téléphone arabe, mais les communistes s'efforçaient d'en utiliser un à leur profit. Dans toutes les cellules des « moutons » espionnaient et tapaient sur les murs de faux messages. Les réponses ainsi obtenues de la part de nouvelles arrivées qui ne soupçonnaient rien servaient aux interrogatoires qui se déroulaient continuellement.

Les communistes incarcérés étaient certains d'être

fusillés. Ils avaient été impitoyables, on le serait à leur égard. En attendant, on exécutait ceux qui aimaient aussi bien que ceux qui étaient dignes d'être aimés.

La fille d'un haut dignitaire communiste, une chrétienne, apprit un soir qu'à minuit elle se trouverait face au peloton d'exécution. Les exécutions étaient fréquentes, et les condamnations à mort étaient prononcées sous des prétextes insignifiants, souvent par vengeance.

Cette jeune fille, avant de rencontrer « l'épouse de minuit », comme on appelait le peloton d'exécution, eut un dernier repas de gruau d'avoine et d'eau avec ses compagnes de cellule. Calmement elle lava le récipient de terre cuite qui avait contenu la nourriture.

— Bientôt, dit-elle, je serai de nouveau un peu de terre, comme ce récipient. Qui sait ce qu'il a pu être jadis ? Peut-être l'œil rêveur d'un amant. Bientôt l'herbe poussera sur mon tombeau. Mais il y a plus que cela dans la mort, et si nous sommes sur terre c'est pour veiller sur notre âme royale tant que nous vivons.

Quand on l'emmena, elle éleva la voix en récitant le *Credo*. Sous les galeries voûtées se répercutaient d'un mur à l'autre les paroles que l'on dit à l'église. Mais ce *credo* était différent, car elle en pesait chaque mot. Elle alla à la mort pour son unique Dieu, et entra ainsi dans la vie éternelle.



Des semaines s'écoulèrent. A Tirgusor on nous comptait deux fois par jour. Peu de gardes savaient compter. Ils étaient moins nombreux encore à savoir additionner les premiers rangs aux derniers. L'opération durait des heures. Puis venait le contrôle des cellules. Les barres de fermeture étaient éprouvées avec des bâtons. Il faisait très froid dans la cour et nous avions l'habitude de prier chaque matin pour qu'il n'y ait pas trop d'erreurs de calcul.

Un jour le compte se fit à une vitesse surprenante. Immédiatement après on entendit cet ordre menaçant :

— Rassemblez toutes vos affaires.

Nous déménagions.

LA FERME A COCHONS

NOUS NOUS RENDIMES dans des camions ouverts à la ferme collective Ferma Rosie. Le travail commença aussitôt dans les champs.

Il s'agissait de couvrir de terre les sarments de vignes pour les protéger du froid. Mais la terre était dure comme du fer, et les pauvres plantes étaient depuis longtemps gelées à mort. On avait trop attendu. Il n'y aurait plus de vignoble l'an prochain. Et personne ne paraissait s'en soucier. Ce n'était pas leur affaire. Ils faisaient semblant de poursuivre ce travail inutile de façon à pouvoir rédiger un compte-rendu.

Ce vignoble avait été l'un des plus fameux de Roumanie. Son propriétaire était maintenant en prison. Mais les victimes de la collectivisation forcée n'étaient nullement les seuls grands propriétaires. Les plus atteints étaient de petits fermiers et de modestes paysans. Leurs tentatives de révolte contre le système avaient été impitoyablement écrasées. Après quoi ils étaient devenus mornes et indifférents et ne travaillaient que le moins possible. Dès lors, comme ils n'avaient « pas rempli leurs obligations vis-à-vis de l'État » on les emprisonnait par milliers, et la

terre restait en jachère. L'ancien « grenier de l'Europe » était menacé de famine. Et la réaction de l'État consistait à envoyer des prisonniers travailler comme esclaves dans les fermes collectives.

C'était partout la même chose. Les champs étaient si mal cultivés qu'il n'y poussait pas grand-chose. Les gardes chargés de nous surveiller étaient souvent eux-mêmes des paysans. L'un d'eux raconta qu'il avait reçu l'ordre de fusiller le premier homme qu'il apercevrait dans un certain village. Ensuite, les villageois furent rassemblés et invités à travailler à la ferme collective en qualité de volontaires.

Des officiels fouillaient les maisons des fermiers récalcitrants. Ils y trouvaient toujours des « armes cachées », que la police y avait d'ailleurs placées.

Des femmes de fermiers racontèrent comment les équipes chargées de la collectivisation leur avaient pris tout ce qu'ils possédaient : bestiaux, charrettes, outils de travail. Madame Manuila, une paysanne fortement charpentée qui travaillait à côté de moi, me dit :

— Quand tout eut disparu mon mari me dit : « Notre livre d'hymnes nous reste ; chantons au Seigneur et remercions-le pour les plus grandes possessions qui sont les nôtres dans le ciel. »

Madame Manuila possédait une vache favorite. Elle en parlait avec tendresse, racontant comment elle lui embrassait le cou dans le froid matin, et comment la chaleur de la bête se communiquait à tout son corps.

— Les vaches ne donnent de bon lait que si on

les aime. Mais maintenant elle n'est plus qu'une bête parmi les autres.

Dans les fermes collectives rien ne se faisait par amour : on n'y sentait aucune bénédiction divine.

Un matin, alors que je travaillais aux champs, je m'évanouis. L'atelier de couture, la ferme collective étaient venus à bout de ma résistance. Des gardes me portèrent au camion qui me conduisit à l'hôpital de la prison de Vacaresti. En cours de route ma tête avait enflé au point de prendre la taille d'un gros melon.

Je connaissais bien cette prison. Richard y avait prêché autrefois. J'y étais venue à Noël avec des paquets pour aider à préparer l'arbre. Au lieu d'une salle d'hôpital ce fut une cellule d'isolement que je trouvai à mon arrivée : il n'y avait rien d'autre qu'un baquet dégoûtant dans un coin. Je dormis sur le ciment nu.

Le lendemain matin, en regardant par la fenêtre, je vis des prisonniers qui prenaient leur exercice. Quand ils passèrent devant ma fenêtre je demandai s'ils avaient entendu parler de Richard Wurmbrand. Le premier homme et le second secouèrent la tête. Le gardien sommeillait. Le troisième, ayant entendu ma question me demanda :

— Wurmbrand ? Le pasteur ?

— Oui, c'est mon mari.

Il s'inclina avec grand respect.

— Je l'ai rencontré, murmura-t-il ; je ne regrette pas mes dix années de prison. Elles en ont valu la peine, car le pasteur m'a conduit au Christ. Et maintenant je rencontre sa femme !

Il était obligé de continuer sa marche, mais ne m'avait pas dit si Richard était encore en vie. Ayant fait le tour de la cour, tête baissée, les mains derrière le dos, il me dit, en repassant devant ma fenêtre : — Je l'ai rencontré à Tîrgul-Ocna. Il était dans une cellule pour mourants. Il ne cessait de parler du Christ.

Au tour de cour suivant, je découvris que mon nouvel ami était un maître d'école. Le gardien bâillait, sa sieste était terminée et il ordonna aux prisonniers de regagner leurs cellules. Mais je savais que Richard continuait à être Richard, et à gagner des âmes. Ou bien le passé évoqué par cet homme était-il déjà lointain ?

Je n'étais pas surprise de ses marques de respect, car en général les Roumains éprouaient une grande déférence pour ceux qui les amenaient au Christ : particulièrement ceux qui avaient eu une formation orthodoxe.

Je demurai encore un jour dans la cellule sans aucune visite de médecin, mais j'étais heureuse de me trouver là avec l'espoir de revoir le maître d'école. Je ne croyais pas à la mort de Richard. Je ne sais pourquoi. Mais un verset de la Bible me revenait comme un air de musique. Il y était question du fils de Jacob, Ruben, dont le nom hébreu est l'équivalent de celui de Richard : « *Je ne mourrai pas, mais vivrai et proclamerai le Seigneur.* » Je voyais là une promesse.

Au bout de quarante-huit heures, les autorités de l'hôpital se souvinrent que j'avais été admise en ur-

gence. On me mit au lit avec des draps et des couvertures.



Une femme médecin, en blanc immaculé, parcourait les salles.

— Il faut maintenant que vous mangiez tout ce qu'on vous donnera, me dit-elle. La bienveillance de sa voix me fit monter les larmes aux yeux.

Le Docteur Maria Bresin sortait de l'école médicale. Courageuse et patiente, adorée de ses patients, elle travaillait dans la geôle surpeuplée et manquait de personnel.

J'avais une affreuse maladie de peau. Une sorte de scorbut, me dit-elle, provenant de malnutrition. Il fallait que je mange : c'était le seul remède. Elle me fit des injections, et le mal commença à disparaître, les plaies et les ulcérations se fermèrent sur tout mon corps. La colite et la diarrhée cessèrent. Je voyais même plus clairement ; le manque de vitamines joue des tours à la vue, et la nuit beaucoup de détenus étaient aveugles.

Dans le lit voisin, se trouvait une femme qui, autrefois, était riche. Elle n'était pas trop bouleversée de se voir en prison, car elle était certaine d'être bientôt remise en liberté. Eisenhower n'était-il pas président des U.S.A ? Et Winston Churchill premier ministre de Grande-Bretagne ? Ces deux grands soldats n'allaient pas permettre qu'une nation de l'Europe Orientale soit maintenue en esclavage.

— Quand les Américains viendront, ils obligeront

les Russes à payer des dommages de guerre. Compte tenu du revenu que je possédais je demanderai cinq mille lei par jour pour les six mois de mon emprisonnement. C'est-à-dire un million de lei ! Je serai en sécurité pour le restant de mes jours.

Je lui fis remarquer qu'elle pouvait aussi bien demander dix mille lei par jour, ce qui lui en ferait deux millions.

— Quelle bonne idée, dit-elle, vous autres, Juifs, vous êtes des gens habiles.

Les autres prisonnières l'appelaient « la millionnaire ».

Dans les cellules on jouait à des jeux qui souvent se terminaient par des larmes. Nous cherchions à imaginer ce que serait la vie quand nous serions devenues de vieilles femmes sourdes. Un mot était transmis d'un bout à l'autre de la rangée. Passant de bouche en bouche, il se transformait un peu, de sorte que pour finir il était devenu tout autre chose. Mais le rire et l'excitation nous bouleversaient et ils s'achevaient en crises de désolation. Beaucoup étaient jeunes et elles voyaient leur jeunesse s'en aller. Le jeu devenait réalité.

Vacaresti était dirigé par un officier politique. (La médecine, comme tout, devait se pratiquer dans l'esprit de la lutte des classes). Un soir, entrant dans la salle accompagné de quelques collègues en uniforme, il fit un discours pompeux sur les joies du communisme. Quand d'aussi beaux hôpitaux que celui-ci étaient à la libre disposition de tous, qui, demandait-il, a besoin de Dieu ?

— Lieutenant, lui dis-je, tant qu'il y aura des ma-

lades sur terre, nous aurons besoin de Dieu, nous aurons besoin du Christ qui donne la vie et la santé.

Il se sentit outragé. Comment osais-je l'interrompre ? Comment pouvais-je croire à ces bêtises ?

Je lui dis :

— Quiconque habite une maison sait qu'elle a été construite par un architecte ; de même celui qui participe à un banquet sait qu'il a été préparé par un cuisinier. Nous sommes tous des invités au banquet de ce monde, lequel est rempli de choses magnifiques : le soleil, la lune, les étoiles, la pluie, les fruits de toute espèce ; et nous savons que celui qui a préparé tout cela est Dieu.

L'officier politique eut un rire méprisant et sortit avec ses amis en faisant claquer la porte.

Le lendemain matin une gardienne vint me dire de faire mes paquets. Le jour même j'étais renvoyée aux colonies de travail.

Cette fois c'était une ferme d'État pour l'élevage des cochons, et dans laquelle travaillaient cinquante femmes. Les années passées avaient été dures, mais celle-ci fut la plus pénible de toutes. La nourriture correspondait à un niveau de famine. Nous nous tirions péniblement du lit à cinq heures du matin, portant toujours les ignobles loques que nous avions eues pour nous coucher, et nous sortions dans le froid et l'obscurité pour nourrir les cochons.

Les porcheries étaient jusqu'à la hauteur des chevilles de l'ordure liquide ; c'était l'unique substance à ne jamais geler. Une puanteur affreuse et nauséabonde s'en dégageait et pénétrait tous les recoins de notre baraque. Elle collait à nos corps et à nos che-

veux. Même la bouillie d'avoine que nous avalions avec nos cuillères de bois en avait le goût. Nous étions plus favorisées que le fils prodigue, car nous nous nourrissions avec les épluchures que les cochons mangeaient.

Les choses perdirent toute signification. La mort me regardait en face. Plus que jamais auparavant, le monde entier n'était que larmes et désespoir et un cri s'élevait de mon cœur : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*

Chercher à nettoyer les porcheries avait aussi peu de sens que vouloir nettoyer le monde. Chaque jour, mouillées, affamées et à moitié mortes, il fallait recommencer à charrier dans des brouettes des monceaux d'ordures. Je savais qu'il n'y avait plus d'espoir pour moi ni pour le monde, et je n'attendais plus que la mort.

Peut-être n'aurais-je pas survécu longtemps dans de telles conditions psychologiques. Mais, heureusement, cela ne dura pas longtemps. Je suis convaincue que selon ses plans le Seigneur entendit mes prières et me fit sortir. Il me fallait seulement avoir appris une leçon bien profonde, et boire la coupe jusqu'à la lie la plus amère ; et maintenant je suis reconnaissante d'avoir dû passer par cette dure école qui vous enseigne l'amour le plus haut, l'amour de Dieu, même lorsqu'Il ne vous donne que des souffrances.



De l'arrière d'un camion ouvert, je regardai disparaître la ferme à cochons, ramassis confus de baraques sombres dans le paysage clair. Le vent était semblable à une froide main d'acier. Il tirait et faisait voltiger nos vêtements et lançait des paquets de neige fine au ras de terre. Personne ne savait, ne demandait, ne se souciait beaucoup du lieu où nous allions. Une ferme collective était identique à la prochaine.

Mais, chose inattendue, c'est à Ghencea que nous allions ; ce camp de transit d'où, deux ans plus tôt, j'étais partie pour le canal.

— Quelle foule de femmes ! Il y a plus de monde que jamais.

C'est ce que nous murmurions en attendant le contrôle et la numérotation.

— Que se passe-t-il ?

La nuit était tombée quand, ayant terminé les formalités, nous pûmes gagner nos baraques. La circulation reprit dans nos membres raidis. A l'abri, dans la chaleur relative, l'espoir se prit à renaître, comme un dégel. Les centaines de femmes, qui remplissaient cette baraque de même que toutes les autres de Ghencea, venaient de camps situés dans toute la Roumanie. Ou bien ils avaient mis au point un nouveau plan de travail pour les esclaves, ou bien... ?

Mais personne n'osait formuler cet espoir. Nous en avions trop vu, nous nous étions trompées trop souvent.

Le second jour une rumeur se répandit : dans les bureaux de Ghencea dix hommes du quartier général de la Sûreté travaillaient sur des dossiers. Nos dos-

siers ! Ils étaient arrivés de Bucarest deux jours auparavant. Cela pouvait-il vraiment signifier la liberté ?

Je jetai un regard tout autour de la baraque. Sous les lumières faibles et crues, des épouvantails, qui étaient des femmes assises, parlaient à voix basse, et, passant cette rumeur au crible, elles parlaient et parlaient encore ; nos esprits ne cessaient d'échafauder des plans d'avenir. L'odeur sure et aigre de la nourriture et des corps humains flottait dans l'air comme des miasmes. On avait ajouté des haut-parleurs à l'équipement du camp. De temps à autre ils laissaient échapper de grands craquements semblables, de façon amplifiée, à des œufs en train de frire. Ils mugissaient des messages déformés, incompréhensibles. Quand la sensation première se fut dissipée on put voir les femmes rester assises, les yeux vides, pendant des heures, continuant à attendre. Non, impossible de croire qu'on allait jamais pouvoir quitter tout cela.

Quelques-unes des Tziganes que j'avais connues à Cernadova se trouvaient là. Et un jour je m'entendis appeler par mon nom.

— Sabine ! Sabine !

C'était Zénaïda, ancienne « reine » de Bucarest d'avant-guerre, et ancienne du camp K 4. Elle aussi avait fait le tour des fermes collectives. Nous essayâmes de nous serrer les mains mais y renoncâmes car tous nos doigts n'étaient qu'enflure et gerçures dues aux engelures. En riant, nous nous racontions nos histoires, du moins dans les limites où elles pouvaient être supportées. Elle insista pour me faire ac-

cepter un pantalon d'homme et une veste chaude qu'elle avait chapardés quelque part. Je les pris avec reconnaissance.

— C'est absolument Charlie Chaplin !

Les autres se reculèrent pour mieux juger.

— Même ses chaussures ont des tirants par derrière !

Assez vite nous en vîmes à discuter le sujet essentiel :

— Combien de temps encore ?

— Est-ce que cela signifie vraiment ce que nous croyons que ça signifie ?

Puis les gardiens commencèrent à nous emmener pour être interrogées dans les bureaux du camp. Zé-naïda faisait partie de l'un des premiers groupes. Elle me dit :

— C'était comme n'importe quel ancien interrogatoire, vraiment, seulement très poli. Et au lieu de nous questionner sur nous, ils demandaient ce que nous pensions d'eux !

Elle ajouta que les trois officiers habituels étaient assis derrière des bureaux couverts de papiers. Après quelques questions sur sa santé, sur l'agrément de notre séjour actuel, et sur les parents que nous pouvions avoir au dehors, les choses avaient pris une tournure plus normale.

Ils lui avaient demandé :

— Savez-vous à quel point vous avez eu tort de vous opposer à la construction du socialisme ? Que pensez-vous de votre rééducation en prison ? Comprenez-vous que l'État avait raison de vous donner cette chance de vous réformer ? Que rien ni per-

sonne ne peut être capable de faire reculer la marée du communisme ?

— Naturellement je leur racontai que j'avais joui, me dit Zénaïda. Quels imbéciles pompeux ! Se vanter de réalisations nationales, de nos belles fermes et de nos camps splendides ! Et à moi ! Après trois ans et neuf mois que j'y suis !

Comme la plupart des détenues, elle avait fait de son mieux pour donner l'impression d'avoir reconnu ses erreurs, et que son vif désir était de travailler à se faire une place dans la société.

Avant la fin du mois, de petits groupes de femmes commencèrent à quitter Ghencea. Comme toujours, nous ignorions où elles allaient. On lisait des listes de noms, des détachements étaient formés pour se rendre dans les bureaux du camp, puis emmenés dans des camions. Mais il y avait là un petit signe supplémentaire.

A la fin mon tour arriva. Derrière son bureau, le major était grassouillet et rose comme un bébé. Ses mains étaient semblables à de petits bouquets de saucisses grasses ; il ne cessait de s'en servir pour écarter les objets qui se trouvaient sur le bureau, comme s'il allait plus tard se trouver obligé à sauter dessus pour achever son discours.

Il y avait un certain nombre de questions particulières réservées aux prisonniers religieux.

— En ces lieux, madame Wurmbrand (madame !), il faut que vous sachiez bien que je suis plus puissant que Dieu. Du moins n'est-il jamais intervenu dans ce bureau.

Il recueillit, comme un dû, les sourires approbateurs de ses deux assistantes.

— Mais, avez-vous vraiment accepté cela ? Avez-vous vraiment percé à jour l'imposture de la religion ? Avez-vous compris que dans une société communiste Dieu est superflu ? Que vous n'en avez plus besoin ? Si jamais il vous arrive d'être libérée, vous serez étonnée devant les résultats obtenus ces dernières années, et ce n'est qu'un début !

Le galon d'or de son épaulette était neuf et brillant. Sous ses doigts boudinés se trouvait un dossier de couleur chamois, bourré de papiers, et qui était peut-être le mien.

— Je crois que vous êtes puissant, lui dis-je, et vous avez probablement des papiers qui me concernent, papiers que je n'ai jamais vus et qui peuvent décider de mon sort. Mais Dieu, lui aussi, prend des notes, et ni vous ni moi ne serions en vie sans lui. Aussi, qu'il me laisse ici ou qu'il me libère, je l'accepterai comme étant ce qu'il y a de meilleur pour moi.

Le capitaine frappa des deux poings sur le bureau, comme s'il voulait lui faire mal.

— Ingrate, madame Wurmbrand, ingrate ! Je regrette de voir que vous n'avez pas compris ma leçon, et j'en tiendrai compte !

Il cria ainsi pendant quelques minutes, en feignant la colère. Mais trois jours après mon nom fut appelé. Des autorités plus hautes que le major avaient décidé effectivement de mon sort.

Nous attendions, debout dans la cour enneigée, près des bureaux du camp, avec nos pauvres pa-

quets. Même alors nous n'étions pas du tout sûres que nous allions être libérées. Ce ne fut qu'après avoir franchi les barrages de barbelés et être demeurées en frissonnant sur la route que le gardien commença l'interminable distribution des papiers.

Le vent emportait sa voix rauque.

— Wurmbrand Sabina, née à Cernauti en 1913... demeurant à...

Je pris le document qui ordonnait ma libération. Il était intitulé « certificat de libération », mais il commençait à faire trop noir pour lire. Nous prîmes le départ. Ghencea n'est qu'à quelques kilomètres de Bucarest, mais on nous fit descendre bien avant la banlieue de la ville.

Portant mon baluchon graisseux, je traversai les faubourgs. Pour la première fois depuis bientôt trois ans je vis des gens qui se dépêchaient de rentrer dans leur foyer après le travail, et qui faisaient des courses pour leur famille.

Mon foyer ! C'est vers lui que je me dirigeais. Si quelque chose existait encore : foyer, famille, amis, j'ignorais ce qui avait pu leur arriver. Mihaï devait avoir maintenant quatorze ans. Qu'est-ce que les années avaient pu faire de lui ? J'avais presque peur de l'apprendre, et en même temps j'avais un intense désir de le voir.

Les lumières m'éblouissaient et l'odeur de nourriture exhalée par les restaurants choquait mes sens ! J'avais envie de me boucher les oreilles pour ne pas entendre le bruit métallique et perçant des tramways, et de me mettre à l'abri de leurs gerbes d'étincelles. Devant le flot de la foule qui passait

en me bousculant avec indifférence, l'effarement s'empara de moi. Je cherchai l'arrêt du tram n° 7. Peut-être n'existait-il plus. Si, il était là. Je vainquis ma panique, montai à bord, puis me rendis compte que je n'avais pas d'argent.

A haute voix, je demandai si quelqu'un aurait la bonté de payer mon ticket. Toutes les têtes se tournèrent pour considérer la personne qui faisait cette demande insolite. Un simple coup d'œil suffisait à en faire comprendre la raison. Une douzaine de gens offrirent immédiatement de payer pour moi. Ils m'entouraient avec de la sympathie plein les yeux. Cet événement faisait maintenant partie de la vie. Il semblait que tous avaient un parent ou un ami en prison. Sans poser de questions, ils se bornaient à citer des noms très chers que, peut-être, je connaissais.

Nous descendions près de l'avenue Victoria, sous les fenêtres du poste de police où j'avais été enfermée au début. Rien n'avait changé. Les portraits gigantesques des quatre génies de l'humanité, Marx, Engels, Lénine et Staline, continuaient à dévisager les foules qui pataugeaient dans la neige fondue. Je descendis du tram près d'un ensemble d'appartements que je connaissais et montai l'escalier. La porte fut ouverte par une amie.

— Sabina !

Elle porta la main à sa bouche et recula d'un pas.

— Est-ce possible ?

Nous nous embrassâmes.

— Je me sens tout étourdie, dit-elle, et elle se mit à pleurer.

Quelqu'un courut chercher Mihaï. Je crus que mon cœur allait s'arrêter quand je le vis franchir la porte. Il était grand et pâle. Si maigre. Mais c'était maintenant un jeune homme.

En nous embrassant, les larmes commencèrent à me couler sur le visage. Il me les essuya de ses mains.

— Ne pleure pas trop, maman, me dit-il.

A ce moment, il me sembla que tous mes tourments étaient finis et que je n'aurais plus jamais besoin de pleurer.

RETOUR AU FOYER

LE JOUR SUIVANT, nous allâmes ensemble nous promener dans le grand parc de Bucarest, Cishmigiu. Il me fallait redécouvrir un fils que je ne connaissais plus. Quand Mihaï était très jeune, nous avions presque toujours peur pour lui. Il semblait consumé de sentiments religieux tant les questions qu'il posait étaient profondes. A cinq ans c'était un précoce et ardent évangéliste. A sept ans, il avait amené au Christ un professeur qui était devenu membre de notre paroisse.

Le bien qui était en lui avait-il été détruit en notre absence par les communistes, par des hommes ignorant toute bonté ?

Je me réjouis de constater aussitôt en lui de beaux traits de caractère. Nous parlions de mes années d'emprisonnement et de travaux forcés quand il me dit :

— Nous ne critiquons pas la nature parce qu'elle nous présente le jour et aussi la nuit, la lumière et l'obscurité. Alors j'accepte de même la méchanceté des hommes. Essayons de ne pas les appeler des brutes.

Encore inquiète, je lui parlai du chemin de la

croix. Il écouta attentivement jusqu'à ce que son œil eût été attiré au cours de notre promenade par un arbre fruitier en pleine éclosion. C'était l'une de ces journées paradisiaques d'un printemps précoce où il semble que le beau temps n'ait pas eu la patience d'attendre. Des perce-neige pointaient, des jacinthes se déplaient. Quand j'eus fini il me dit :

— Toi maman, et papa aussi, vous avez choisi le chemin de la croix comme meilleur moyen de servir Dieu. Je ne sais pas si moi aussi je le choisirai. Je me sens plus près de Dieu dans un endroit tel que celui-ci où règne la beauté, et non la souffrance et la honte.

Il avait si peu connu les plaisirs de la vie qu'il donnait toute leur valeur aux petites joies à la portée de la main. Les lys de Dieu ne coûtaient rien à regarder. Il me dit :

— Pourquoi ne pas rester simplement dans un jardin à sentir les fleurs et à aimer Dieu de cette façon ?

Je lui répondis :

— Tu sais que lorsque Jésus fut crucifié, on rapporte qu'il y avait près de là un jardin. Que ferais-tu, si, étant dans un jardin, tu entendais les cris d'un innocent en train d'être crucifié ? Les geôles de Văcărești et de Jilava ne sont pas loin. On y torture des gens au moment où nous contemplant ces fleurs. Cela se passe aussi de l'autre côté de la rue, au Ministère de l'Intérieur.

Il me demanda tranquillement :

— Est-ce que cela a été très dur pour toi, man ?

Et je lui répondis :

— Mihai, nous sommes des Hébreux et des enfants de Dieu. Ce ne fut pas le physique qui fut le plus opprimé en nous. Mais nous étions forcés de travailler au profit d'un monde illusoire, et arrachés au monde spirituel. L'histoire du canal montre à quel point le travail matériel peut être illusoire si Dieu n'est pas derrière. Le canal n'a abouti absolument à rien. Il en a été de même de l'empire romain, des républiques grecques, du premier état juif, des civilisations égyptienne et chinoise. Maintenant c'est l'empire britannique qui s'en va, lui aussi. Tous ont appartenu à un monde d'illusion. De même notre plus grande souffrance a été de vivre dans un monde irréel et pas dans le nôtre, notre monde spirituel hébreu, celui des « gens venus de l'autre côté », qui est le sens étymologique d'Hébreu.

Un soir, il vint dans ma chambre et se mit à me lire la vie de Caton dans Plutarque. On racontait que le palais du tyran Sylla n'était rien d'autre qu'un lieu d'exécutions tant étaient nombreux ceux qu'on y torturait et mettait à mort. Caton avait alors quatorze ans, comme Mihai. Ayant vu emporter du palais les têtes de personnes illustres et observé que les gens soupiraient en secret à ce spectacle, Caton demanda pourquoi personne ne tuait Sylla. Son précepteur lui répondit que le peuple le craignait encore plus qu'il ne le haïssait. Caton dit alors :

— Donnez-moi une épée pour que je tue cet homme et en délivre mon pays.

Mihaï posa le livre.

— C'est vrai. Je me sens un peu comme ça. J'aimerais seulement jouir de la vie, mais il m'arrive de m'étonner que tant de jeunes gens ne fassent pas quelque chose. Un seul garçon, comme moi, pourrait débarrasser le pays d'un tyran. L'Ancien Testament ne parle que de cela, et n'est-il pas de Dieu ?

Je répondis que dans les circonstances modernes cela ne servirait à rien. Ce n'était pas d'ailleurs le meilleur moyen. C'est la tyrannie qu'il faudrait tenter de tuer, pas le tyran. Il faut détester le péché mais aimer le pécheur. Mihaï conclut :

— Maman, c'est ce qui sera le plus difficile.



Au cours de ces premiers jours, j'étais comme une femme revenue de chez les morts. J'étais libre ! Pendant tant d'années de prison, tous les problèmes avaient paru insignifiants par rapport à la liberté. Nous disions avec allégresse : « Si jamais j'arrive à sortir d'ici, je vivrai heureuse au pain et à l'eau pour le restant de mes jours, et sans jamais un mot pour me plaindre. »

Aujourd'hui, les vrais problèmes commençaient. Les tracas, petits et grands. J'éprouvais un choc en voyant tout autour de moi l'abjection due aux besoins et à la faim. Les personnes que j'allais voir étaient réduites à n'avoir presque rien. Sur les lits des couvertures en pièces, mais ni draps ni taies d'oreiller. La plupart du temps elles ne pouvaient se

permettre d'acheter du pain noir ni de consommer un peu d'électricité pour se réchauffer.

— Il nous a fallu tout vendre, m'expliqua une amie, l'argenterie, le linge, les tapis. Même nos livres. Non ! Ne vous asseyez pas sur cette chaise, elle a un pied cassé.

Presque tout l'argent avait servi à acheter de précieux médicaments pour son père qui vivait avec eux dans l'étroit logement.

— Sabina, faites attention à ce que vous dites aux gens, me priait-elle. Il y a des mouchards *partout* ! L'Église en est infestée.

Tout un flot d'amis et d'étrangers vinrent me voir pour me supplier de la façon la plus déchirante de leur donner des nouvelles de parents emprisonnés. Je ne pouvais leur être de quelque secours ou répondre à leurs questions que fort rarement. Était-ce une amnistie ? Un dégel ? Une politique nouvelle ? Pourquoi avais-je été relâchée ? A qui s'adresser ?

J'appris rapidement ce que c'était d'avoir affaire à la bureaucratie. Les queues devant les bureaux du gouvernement étaient encore pires que devant les magasins d'alimentation. Il me fallait une carte d'alimentation, sans laquelle je ne pouvais même pas acheter du pain. Un matin, j'attendis pendant quatre heures. Quand je fus arrivée au guichet, la fille me jeta d'un ton cassant :

— Et votre carte de travail ? Sans elle, pas de carte d'alimentation.

— Mais je suis une ancienne prisonnière.

— Je n'y peux rien. Pas de carte de travail numérotée, pas de carnet d'alimentation.

Pour survivre, il me fallait donc compter sur la charité des autres. Pendant un certain temps nous partageâmes une chambre avec une amie. Mais Mihaï était maintenant un jeune homme. Il n'était pas possible de vivre tous entassés ensemble. La très longue recherche d'une autre chambre commença.

Notre ancien foyer nous avait été confisqué, ainsi que tout son contenu de meubles, de literie, de livres. Mais nous avions des amis qui habitaient encore dans l'immeuble où nous avions eu notre appartement. Ils nous dirent qu'un petit grenier était disponible. Petit, certes, il l'était : il se composait de deux mansardes, l'une de 3,60 m sur 4,60 m, l'autre de 2,75 m sur 1,80 m.

Après avoir fait la queue et rempli des formulaires pendant des journées entières, je fus autorisée à occuper ce « logement ». Le mobilier se composait uniquement d'un vieux lit branlant, aux ressorts cassés. Ni eau, ni wc. En hiver, il y faisait horriblement froid, et trop chaud en été. La fenêtre donnait sur un mur de brique.

C'est là que nous avons vécu, fait la cuisine et dormi. Mihaï et moi allâmes habiter là, et Jeannette, quand elle eût été relâchée, vint loger avec nous. Comme nous n'avions pas de lit nous partagions un divan. Puis, vint Marietta.

Un jour, elle se présenta à notre porte, souriant d'un sourire timide de petite fille, des cernes bleu

foncé aux yeux, habillée d'un manteau noir minable. Elle tenait un petit paquet ficelé.

— Ce n'est pas grand-chose, dit-elle. Deux petits gâteaux.

Ils lui avaient coûté deux heures de queue.

Marietta était un ancien membre de notre paroisse. C'était une fille charmante, un bon cœur, mais pas très douée. Elle faisait un peu peur aux gens parce qu'elle souffrait d'attaques d'épilepsie. J'étais heureuse de la voir car elle avait une qualité d'innocence qui me remplissait toujours de joie.

— Entrez, et asseyez-vous, Marietta.

Je me reculai pour la laisser entrer, et la porte alla frapper le bout du lit de Mihaï.

— Il n'y a pas longtemps que nous sommes ici, et tout est encore en désordre.

Elle s'effaça pour passer et s'assit sur une chaise boîteuse que nous venions d'acheter et dont le dos s'écroula. Mihaï fit un geste pour l'aider.

— Comme tout semble intime ici ! dit-elle en jetant un coup d'œil au fourneau sur lequel je faisais frire des pommes de terre dans de la graisse bon marché.

— L'ennui c'est le toit, dit Mihaï.

Le plafond en pente était taché d'humidité et il y poussait chaque jour des champignons noirâtres. Chaque fois que quelqu'un voulait bouger, tout le monde devait bouger aussi pour lui faire place. Marietta partagea nos pommes de terre frites. Plus tard, quand Mihaï se fut retiré dans sa chambre pour étudier, elle me raconta qu'elle n'avait plus personne au monde et que, dans une semaine, elle n'au-

rait plus de toit sur la tête. La famille avec laquelle elle vivait lui avait demandé de s'en aller, parce qu'ils avaient des parents de Cluj qui avaient besoin de son lit..

— Eh bien ! Marietta, vous voyez que nous ne sommes pas dans un appartement, ceci n'est qu'un vieux grenier où nous mettions des rebuts quand nous habitions en bas. Mais si vous voulez nous pourrions y faire tenir un autre lit. J'espère que nous pourrions trouver un autre matelas quelque part.

Son visage s'illumina de joie.

— C'est vrai ? Êtes-vous sûre que votre garçon ne va pas se fâcher ? J'ai quelques affaires, des couvertures, un peu de vaisselle. J'aimerais tellement être avec vous !

C'est ainsi que Marietta vint vivre avec nous rue Olteni.



Il y avait une semaine que j'avais été libérée. Il faisait un temps radieux, les tramways paraissaient tourner comme dans un parc d'attractions, la population, morose et grisâtre, passait dans les rues d'un pas plus léger. L'hiver avait été rude, l'un des pires depuis trente ans. Maintenant la douceur d'un soleil chaud faisait fondre même nos cœurs.

Soudain des cloches d'églises se mirent à sonner. Depuis combien d'années avais-je entendu ce bruit ? Un tintement profond et solennel de deuil, qui venait d'abord de la cathédrale, puis de Saint-Spiridon,

enfin de toutes les églises de Bucarest encore ouvertes.

La ville possède de nombreux clochers. Au Moyen Age, la Roumanie avait été un bastion de la chrétienté contre les Turcs, et le pays est rempli de monastères et d'églises. Maintenant elles sonnaient toutes ensemble. Mais ce bruit ravissant était également effrayant. On s'arrêtait dans les rues pour s'interroger sur ce qui arrivait. Malgré l'interdiction des rassemblements publics, de petits groupes s'assemblaient dans les squares et chuchotaient ensemble.

Puis, les haut-parleurs de l'avenue Victoria émettent :

— Chers camarades et amis ! Travailleurs de la République Populaire de Roumanie ! Le Présidium du Soviet Suprême de l'URSS informe avec une grande douleur le Parti et tous les travailleurs roumains que, le 5 mars 1953, le président du conseil des ministres de l'Union Soviétique, et Secrétaire du Comité Central du Parti Communiste, Joseph Vissarionovitch Staline, est mort à la suite d'une grave maladie. La vie du sage conducteur et du maître du peuple, du camarade et fidèle disciple de Lénine, s'est terminée.

Les haut-parleurs firent retentir des musiques martiales et funèbres.

Le son des cloches ne signifiait pas la mort, mais pour presque tous l'aube d'une espérance nouvelle.

— Mais pourquoi font-ils cela ? se demandait-on.

Surtout quand on sut que des services religieux avaient été commandés pour marquer le décès du président de l'organisation mondiale des athées qui

avait consacré tant d'efforts à la destruction du christianisme !

Le bruit se répandit que Staline, terrifié sur son lit de mort, avait demandé l'extrême onction et supplié d'être enterré avec une croix. Les ombres de ses millions de victimes (l'écrivain soviétique Ilya Ehrenburg écrivit plus tard que s'il avait dû passer toute sa vie à écrire seulement leurs noms, il n'aurait pas eu le temps d'en finir la liste) s'étaient abattues sur son lit, et il avait alors demandé à tous les chrétiens de prier pour lui. C'est ce qu'on murmurait.

Écoles et magasins fermèrent. Mihaï rentra avec un exemplaire de l'édition spéciale de *Scintea*. Les colonnes de notre unique journal, l'organe du Parti, ne contenaient naturellement que des panégyriques. Dans les rues, les cinémas, les cafés, les inscriptions et les bannières n'étaient qu'hymnes à l'amitié soviéto-roumaine. La radio lançait des proclamations sur le même ton.

En courant de grands risques on arrivait à écouter les émissions de radio étrangères. J'en entendis une où l'on lisait le chapitre 14 d'Isaïe, un chapitre terrible qui décrit la mort d'un tyran. Il descend aux enfers, où il est accablé de railleries : *Te voilà, toi aussi, anéanti comme nous, tu nous es devenu semblable... Sous toi s'étend un matelas de vermine, te voilà couvert de larves... Comment as-tu été jeté à terre, toi qui vassalisais toutes les nations ?* Le chapitre exprime triomphe et vengeance.

— Qu'en penses-tu ? me demanda à la fin Mihaï.

Je dis que ce n'était pas là mon sentiment. Aux derniers moments d'un homme, quand il voit la mort

devant lui, de grands changements peuvent se produire. Je rappelai que la mère de Staline était une bonne et pieuse femme. Comme elle avait dû prier pour lui ! Un évêque avait dit à sainte Monique qui pleurait devant les péchés de son fils Augustin : « Le fils de telles larmes ne saurait être perdu. »

Et nous avons aussi le témoignage de la fille de Staline devenue chrétienne en dépit de tout ce que lui avait enseigné son père et qui s'est sauvée en Occident. Qui sait ce que voulait dire Staline par ce geste incompréhensible et terrifiant dont parle Svetlana quand elle dit : « Il souleva soudain sa main gauche comme s'il montrait quelque chose... et le moment d'après, dans un tremblement, son esprit s'arracha de la chair. »

Le pape a célébré une messe pour l'âme de Staline. Jésus aurait-il moins aimé l'âme de Staline que ne l'a aimée le pape ? Jusqu'à la fin l'espérance demeure pour chacun de nous.

L'autre aspect des choses fut la joie devant ce que nous espérions être le début d'une ère nouvelle, la fin des camps de travaux forcés et de projets tels que celui du canal. Car toutes les rumeurs s'avéraient exactes : le canal était réellement abandonné ; un septième seulement du travail avait été accompli. Plus de deux cent mille hommes et femmes y avaient œuvré en esclaves. Nul ne sait combien de milliers y périrent. Des milliards avaient été gaspillés, et l'économie du pays mise en faillite. Pour rien.

Dans *Scintea* on lisait que l'État allait maintenant passer des constructions d'intérêt social à la

production des biens de consommation. Le niveau de vie devait être amélioré. Mais le fait est que le canal n'était qu'une faillite. Il n'aurait jamais pu fonctionner. Des ingénieurs procédèrent à une grande expertise finale. Les uns dirent qu'ils pensaient que la plaine de Baragan aurait été submergée. D'autres, qu'il n'y aurait jamais eu assez d'eau pour alimenter à la fois le canal et les irrigations projetées.

Ce qui est sûr c'est que l'ingénieur en chef et les auteurs des plans furent arrêtés. Des condamnations à mort furent prononcées pour « sabotage économique ». Deux hommes au moins furent exécutés sur-le-champ. Une trentaine d'autres furent condamnés, chacun jusqu'à vingt-cinq ans de prison.

Je me récitai la prière de Pâques : *Nous étions esclaves du Pharaon en Égypte et le Seigneur, de sa main puissante, nous a libérés.* Cette fois encore c'était vrai. Les colonies de travail furent fermées, les baraques tombèrent en poussière. Les mauvaises herbes firent éclater le ciment. L'immense plaine vide retourna à l'état sauvage.

C'est aujourd'hui un endroit inculte et désert. Des serpents bruissent dans les broussailles, et personne ne les chasse plus pour les manger. Nul ne jette plus de miettes pour nourrir les oiseaux migrateurs. Des équipements rouillés parsèment les champs de légumes abandonnés, et la bise glaciale de la Mer Noire ronge les dernières traces de ce qui devait être l'une des merveilles du monde.



Petit à petit ma santé se rétablit et je repris des forces. Les côtes qui avaient été fracturées quand j'avais été jetée dans le Danube me faisaient souffrir, mais le médecin me disait qu'il fallait attendre qu'elles soient entièrement guéries et il me conseilla de passer quelques semaines au lit, disant que si j'avais survécu c'était par miracle. Mais il restait trop à faire.

Un matin, dans la rue, je vis un petit homme minable aux cheveux rares. Au moment de nous croiser il me regarda fixement. Ayant mis un peu plus tard la main dans la poche de mon manteau, j'y découvris un petit feuillet plié. Il me l'avait glissé sans que je l'eusse remarqué, puis s'était perdu dans la foule.

« Et il arrivera que le Seigneur fera cesser ta peine, ta peur, ainsi que la cruelle servitude où tu as été précipité... » Lisant ce texte je sus que le combat continuait. Peut-être n'était-ce pas apparent, mais l'amour de Dieu était présent là autour de moi : dans les visages des passants qui pourtant ne révélaient rien, dans des cœurs qu'aucun Staline ne pouvait atteindre. Je fus envahie d'un bonheur nouveau. J'étais membre de l'Église du Silence.

Vous ne trouverez pas ce nom dans les annuaires, ni ses maisons dans les villes d'Europe Orientale. Elle ne possède pas de cathédrales. Ses prêtres portent des vêtements de travail usés. Ils n'ont pas de culture théologique. Ils ignorent presque tout des querelles de sectes. L'Église du Silence n'a pas de

nom, même derrière le rideau de fer. Ce n'est qu'après être arrivée en Occident que j'appris l'usage de ce nom chez les rares personnes au courant de ce que nous faisons. Si l'on m'avait demandé auparavant : « Avez-vous une Église secrète en Roumanie ? » je n'aurais pas compris la question. Ainsi que Monsieur Jourdain de Molière, qui avait parlé en prose toute sa vie sans le savoir. Nous nous bornions à faire notre devoir de chrétiens. Nous n'attachions aucune importance aux lois communistes. Et nous n'avions aucun besoin de donner un nom à notre attitude.

Et c'est ainsi que je devais vivre les douze années suivantes.

J'avais d'abord été désolée de voir la pénible condition qui était celle des fidèles de l'Église. Ils étaient persécutés par la police et harcelés par des mouchards. Au moyen de la radio, de la télévision, du cinéma, du théâtre et de la presse, la campagne destinée à anéantir la foi se poursuivait sans répit. On admettait que les vieux puissent pratiquer le culte bien que non sans difficultés, et seulement sous contrôle ; mais il n'était pas question de foi pour les jeunes. J'observai combien d'anciens amis, effrayés à l'idée de perdre leur emploi, n'osaient plus approcher de notre maison. D'autres ne voulaient même pas admettre qu'ils avaient naguère partagé notre culte. En passant devant l'Université, je vis un professeur que nous avions bien connu, et m'avançai pour le saluer. Il était avec un collègue.

— Vous faites erreur, Madame, je ne vous connais pas.

Il se détourna, incapable de me regarder en face.

Les gens avaient tellement peur, alors qu'ils étaient « libres ». En prison, même aux pires moments, nous avons pu voir à l'œuvre la main de Dieu. Nous avons fini par comprendre, malgré nos souffrances, qu'il ne nous abandonnerait pas et que nous pouvions avoir confiance en lui.

Ainsi, un rôle essentiel de notre Église secrète consistait à enseigner cela. Et il était plus facile de gagner la confiance quand on était un ancien prisonnier.

Je devais aussi rester à ma place. Notre église était alors administrée par deux jeunes pasteurs luthériens. Mais il était embarrassant de voir que tant des leurs venaient frapper à ma porte pour me demander conseil ou me confier leurs difficultés. Les croyants qui avaient souffert pour leur foi étaient traités presque avec idolâtrie par les autres chrétiens. Tout ce qu'ils disaient était parole d'Évangile. C'est là une idée dangereuse. Les martyrs ne font pas la vérité. C'est la vérité qui fait les martyrs. Je devais me montrer très ferme pour empêcher les gens de me traiter avec une révérence exagérée.

Il ne m'était pas non plus facile de garder pour moi mes opinions. Les deux jeunes pasteurs faisaient de leur mieux, mais ils ne pouvaient qu'enseigner ce qu'ils avaient eux-mêmes appris de leurs professeurs luthériens ou dans des livres souvent basés sur d'autres livres, écrits il y a des siècles dans un monde qui n'avait pas les mêmes aspects que le nôtre. Je n'avais plus autant de respect pour ces idées qu'autrefois. Tout ce qu'enseignaient ces

livres ne concordait pas avec les leçons que j'avais apprises en prison.



— Maman, j'en ai terminé avec l'école.

Mihaï rentrait ce jour-là de bonne heure, les yeux brillants et la bouche serrée.

— Que veux-tu dire par terminé ?

— Je veux dire que je n'y retournerai pas.

— Mais il faut que tu poursuives tes études.

— Pas là !

Je lui soutirai peu à peu l'histoire. On était en train de mettre sur pied le Mouvement de la Jeunesse Communiste, et on accordait aux meilleurs élèves le privilège de porter une cravate rouge. Les enfants avaient été invités à proposer un candidat pour cet honneur, et ils avaient proposé Mihaï. Celui-ci avait refusé. Il avait dit :

— Je ne veux pas porter la cravate rouge, elle est l'image du Parti qui garde mon père en prison.

Consternation ! Le professeur, une jeune juive, n'avait pas su quoi dire. Mais il lui avait fallu jouer à la communiste. Elle avait réprimandé Mihaï et l'avait renvoyé chez lui. Mais en réalité presque tous les professeurs détestaient ce qu'il devaient faire et ceux qui les y obligeaient. Le jour suivant, le professeur de Mihaï le fit rentrer en classe et l'embrassa. A partir de ce moment il devint le plus protégé des enfants de l'école. La propagande athée commençait en classe, et constamment Mihaï se levait pour discuter avec ses instructeurs. Parfois, il

perdait pied, ne pouvant suivre toutes leurs astuces, mais il n'en restait pas moins ferme. Et les professeurs, sachant qu'il était le fils d'un prisonnier politique, l'aimait pour son attitude. La Roumanie n'est pas un pays communiste, mais un pays opprimé par les communistes.

Pendant que j'étais en prison, Mihaï avait été soigné par notre précieuse amie, Alice, catéchiste. Elle avait été un jour à la tête d'un département dans un important ministère, mais quand elle eut refusé d'adhérer au Parti, on l'avait mise à la porte. Elle subsistait pauvrement en enseignant le français et en préparant aux examens. Après que j'eusse été emmenée, Mihaï était allé tout naturellement chez « tante Alice » et lui avait dit :

— Tu seras maintenant ma maman.

Elle était très pauvre et devait en outre s'occuper de son vieux père. Tous trois vivaient dans une seule pièce. Comme il n'y avait absolument pas la place d'y recueillir d'autres enfants, ainsi qu'elle l'aurait voulu, elle les secourait de tout son amour et des quelques sous qu'elle arrivait à mettre de côté. Ils auraient souffert de la faim s'il n'y avait pas eu des frères chrétiens prêts à se sacrifier pour eux.

Grâce à Alice, Mihaï put résister à tous les coups qui tombèrent sur lui entre neuf et treize ans, et il put encore me dire à mon retour :

— Maman, je suis avec toi et j'aime le Seigneur.

Mais dans les écoles la propagande était intense. Au moyen de films et de conférences, les professeurs devaient travailler dur à prouver que Dieu

n'existait pas. C'est pourquoi Mihaï me demandait souvent des preuves de son existence. Je me souvins que Richard avait dit que nul ne demande de prouver l'existence de la nature. Elle est là, et nous en faisons partie. Et les choses du domaine spirituel sont aussi évidentes que les choses matérielles.

Dans chaque école, il y avait un « coin sans Dieu » avec des images et des livres ridiculisant le clergé. Et Mihaï savait que certaines de ces histoires étaient vraies. Il avait connu des pasteurs qui s'étaient mal conduits, qui avaient trahi leurs frères.

J'essayai de lui montrer que l'Église possède un côté humain aussi bien qu'un côté divin. Et que tout chrétien est revêtu de ce double aspect. Il revenait constamment de l'école avec des exemples qu'on lui avait donnés d'erreurs commises par l'Église ou de défaillances de prêtres.

— Mais, lui disais-je, on ne te dit rien du remords que ressent un pasteur qui a mal agi. On ne te montre que l'aspect du péché. On cache le bon côté. Tout le monde peut mal agir. C'est quand nous en éprouvons du regret que nous montrons ce qu'il y a en nous de divin. Je dissipais ainsi ses doutes jusqu'à la prochaine attaque.

Cette lutte était celle de toutes les mères chrétiennes. La vie était un champ de bataille, et tous les soirs il fallait reconquérir le terrain gagné le jour par les communistes.

— Notre professeur dit que Joseph spéculait sur le blé.

— Et pourquoi le roi David voulait-il épouser la femme d'Urie ?

Je répondais que la Bible ne cache pas la vérité. Qu'elle nous parle d'hommes qui peuvent pécher et tomber dans l'erreur. Mais que lorsqu'on lit soi-même ces histoires on voit que ce sont les communistes qui mentent et déforment. Dans ce combat pour la jeunesse, ils disposaient, semblait-il, de toutes les armes : les écoles, la radio, la presse. Mais Mihaï avait toujours devant les yeux l'exemple du christianisme en action.

En 1951, alors que j'étais au canal, des personnes de notre église avaient risqué leur liberté pour aller à son secours. Un couple de gens âgés avaient voyagé pendant deux jours en faisant des détours pour éviter d'être repérés, afin de remettre une bonne part de leurs économies aux mains d'une personne qui eût la possibilité de venir en aide à Alice.

La vieille dame Mihailovici, qui avait également été comme une tante pour Mihaï, avait parcouru près de deux cents kilomètres depuis son village, après mon arrestation, pour apporter un sac de pommes de terre, tout ce qu'elle avait à offrir. Sa visite fut signalée par les mouchards qui ne cessent de surveiller les parents des prisonniers politiques. Rentrée chez elle, elle fut convoquée par la milice et tellement battue qu'elle ne recouvra jamais la santé.

En dépit de tels traitements, les membres de l'Église clandestine n'oublièrent jamais leur devoir envers les enfants des prisonniers.

Parfois nous perdions une bataille. Je me rappelle une femme venue à moi tout en larmes qui me dit :

— Mon enfant travaille pour la police secrète. Elle rencontre régulièrement un homme qui l'interroge sur tous ceux qui viennent à la maison. Je ne sais que faire.

Elle ne pouvait mettre sa fille à la porte. Elle ne pouvait pas non plus la laisser trahir les chrétiens venus pour la voir. Je lui conseillai de cesser tout contact avec nous pendant un certain temps.

Parfois, tard dans la nuit, un homme, ou plus souvent son épouse, venaient dans mon grenier pour avouer qu'ils espionnaient.

— Nous sommes pris au piège, me dit une femme ; nous adorons le Seigneur. Nous vous aimons, vous et Mihai, mais comment résister à toutes ces menaces ? Mon mari va perdre son travail ou être envoyé en prison. On nous oblige à dénoncer tous ceux qui viennent à l'église et ce qu'ils disent. Nous nous efforçons de ne dire que ce qui ne vous causera pas de tort, mais il vous faut faire attention !

D'autres quittaient Bucarest et allaient de ville en ville pour échapper à ces conversations hebdomadaires avec la police secrète.

En régime communiste le foyer est sans cesse menacé. S'ils ne peuvent trouver un enfant ou un parent pour leur dire quelle quantité de pain on achète, ce qu'on fait cuire, et qui vous rend visite, il y a toujours un voisin ou un collègue qui le fera. On interroge les filles sur les garçons avec lesquels elles sortent. Et tout est recueilli dans un dossier, pour servir d'une façon ou d'une autre contre vous.

C'est d'un tel système qu'est issu le phénomène de ces milliers de chrétiens clandestins qui portent

cependant la carte du Parti. Certains même occupent de hauts postes dans l'État tout en appartenant à l'Église souterraine. Ils font venir un prêtre la nuit pour baptiser un enfant. Ils se rendent dans une ville éloignée pour être secrètement mariés par un pasteur.

Et beaucoup de mouchards venaient me voir pour me raconter tout ce qu'on les obligeait à faire, et pour chercher le pardon de leurs trahisons.

Je leur disais :

— Prouvez la sincérité de votre repentir en nous expliquant maintenant comment nous sommes espionnés. Dites-moi les noms des officiers qui vous donnent des ordres. Dites-moi où et quand vous les rencontrez.

S'ils avaient l'habitude de passer leurs informations à un certain coin de rue, l'un de nous allait s'asseoir dans un café voisin pour prendre un instantané de l'agent de police secrète intéressé. Ensuite il le suivait pour voir qui il allait rencontrer. Si cette rencontre avait lieu, comme c'était le plus souvent le cas, dans une maison « sûre » de la police secrète, nous surveillions cet endroit en photographiant ceux qui allaient et venaient.

C'était un travail risqué ; mais grâce à ces méthodes, nous eûmes la possibilité de faire une liste de la plupart des mouchards, y compris le colonel Shircanu, qui était à la tête de l'espionnage policier dirigé contre l'Église. Nous le surveillions d'aussi près que lui-même nous surveillait. Ses principaux informateurs étaient repérés. Nous réussîmes à faire naître le repentir chez quelques-uns.

Mais il fallut traiter plus sévèrement quelques autres. A cette époque, il s'agissait de défendre l'Église clandestine et de lui permettre de continuer à travailler.

J'avais de la chance d'avoir Mihaï. Mon fils était plus que fidèle. Il était à un âge très difficile pour un garçon, et nous lui donnions les tâches les plus dures. En plus de ses problèmes personnels, il devait rester sans cesse en éveil. Il devait prendre des décisions qui pouvaient nous conduire tous deux en prison. Cependant nous arrivions encore à rire ensemble des absurdités que ses professeurs étaient obligés de dire, et des choses surprenantes qui arrivaient.

Un soir, quelques mois après qu'elle eut commencé à vivre avec nous, Marietta rentra beaucoup plus tard qu'à l'accoutumée et ne proféra pour ainsi dire pas une syllabe de toute la soirée. J'avais observé que, plusieurs fois depuis quelques semaines, elle était rentrée tard, qu'elle paraissait, non plus heureuse, car elle avait un heureux caractère, mais plus calme, plus sûre d'elle-même.

Soudain, elle me dit :

— Il y a quelque chose... je ne sais comment vous le dire... Eh bien ! Je me sens très attirée vers un garçon !

Elle avait fait sa connaissance au cours d'une visite à l'hôpital pour voir une cousine. C'était un infirme. Tout le côté gauche de son corps était paralysé à la suite d'un accident de travail qui avait également affecté sa parole. Il était resté complè-

tement muet durant des mois et incapable de bouger autrement qu'en petite voiture.

— Maintenant, il va vraiment beaucoup mieux et peut se déplacer lentement avec des cannes. Mais il ne parle pas bien. Moi, je le comprends, mais au début les autres ont du mal.

Le soir suivant, ce jeune homme vint nous voir en grimpant péniblement les trois étages. Comme le disait Marietta, il était difficile de le comprendre, et cette nuit-là, nous avions chez nous plusieurs amis venus d'une autre ville et qui restaient à dormir par terre. Mais il s'avéra que Peter, lui non plus, n'avait nulle part où aller. Depuis sa sortie de l'hôpital il avait dormi dans une cave, mais il venait de perdre le droit d'y retourner.

Marietta, l'épileptique, épousa l'infirme muet, et Peter vint vivre avec nous. Nous étions maintenant quatre dans notre petit logis, sans compter les hôtes de passage presque chaque nuit : en particulier des épouses de pasteurs arrêtés, ou des chrétiens qui n'osaient pas prendre contact pendant le jour avec une ex-prisonnière. L'un de ces derniers se trouvait être un jeune homme qui travaillait comme cuisinier dans une caserne de la police. La nourriture n'y faisait jamais défaut, et souvent il nous apportait sa ration de pain.

L'ÉGLISE SECRÈTE

MIHAI RENTRA A LA MAISON avec une histoire qu'on ne lui avait certainement pas apprise en classe d'histoire. Hitler, Napoléon et Alexandre le Grand prennent un jour de vacances hors de l'enfer pour assister à une parade sur la Place Rouge à Moscou. En voyant défiler les colonnes de chars, Hitler déclare :

— Si j'avais su que l'Armée rouge était aussi puissante, je n'aurais jamais attaqué la Russie.

Alexandre commente :

— Si j'avais eu une telle armée j'aurais conquis le monde.

Et Napoléon, examinant un journal russe, lève la tête et dit :

— Si j'avais eu seulement un journal aussi docile que la *Pravda*, le monde n'aurait jamais rien su de Waterloo.

Mihaï collectionnait les plaisanteries sur le communisme. Ayant terminé son lycée il ne pouvait pas aller plus loin, car les enfants de prisonniers politiques n'étaient pas autorisés à poursuivre leurs études plus avant, et il avait beaucoup de temps disponible tout en cherchant un emploi. Puis un vieil ami

de Richard, l'ayant entendu jouer du piano, lui offrit un travail.

— Je suis chargé de m'occuper des instruments de l'Opéra National, lui dit-il, j'ai besoin d'un apprenti aux doigts agiles et à l'oreille juste.

Pour obtenir ce poste il fallut que Mihaï remplît un questionnaire de seize pages. Il dut entre autres fournir les adresses de deux voisins ayant habité dans chacune des rues où il avait lui-même vécu « depuis vingt ans ». Or, il n'en avait que quinze. Et l'accordeur ajouta :

— Tu feras bien d'être sûr de ce que ces personnes diront quand la police secrète viendra les voir.

Après avoir reçu l'imprimé, Mihaï alla trouver à l'Opéra l'officier chargé du personnel et lui dit qu'il avait rendu le questionnaire illisible en y faisant des taches d'encre, et qu'il voudrait bien en avoir un autre. Ensuite il remplit les deux exemplaires, et en conserva un pour pouvoir vérifier dans les années à venir ce qu'il y avait écrit. Car le questionnaire était destiné à le suivre d'emploi en emploi pendant des années, et si jamais il lui arrivait de se contredire il s'ensuivrait beaucoup de difficultés.

L'une des questions était la suivante : « Votre père a-t-il été arrêté ? »

Il écrivit simplement « non », en se disant qu'il avait été « kidnappé » dans la rue, et que ce n'était pas une arrestation.

Avait-il tort ?

Il fut engagé à un salaire de cent francs par mois. C'était pour nous une très grosse somme. Il dispo-

sait en outre d'une carte de rationnement qui lui permettrait d'acheter du pain.

L'accordeur trouva que Mihaï avait une excellente oreille et qu'il distinguait facilement les accords et les tons.

— Il le fait mieux que moi et cela va faire quarante ans que je fais ce travail.

Il devint expert à réparer toutes sortes d'instruments de musique. Et lorsqu'après dix-huit mois on découvrit qu'il était le fils d'un prisonnier politique, il s'était constitué une petite clientèle personnelle. Il put donc, après avoir perdu son emploi, gagner encore un peu d'argent en donnant des leçons, et acheter des livres pour étudier à la maison.

J'acceptai toutes sortes de travaux plus ou moins bizarres pour assurer l'existence de la famille. Ce fut d'abord à la coopérative d'élevage des vers à soie. Marietta avait lu une annonce dans un périodique : « Élevez chez vous des vers à soie. Augmentez vos revenus et aidez à bâtir le socialisme. »

Mihaï dit en riant :

— Marietta se voit dans une robe de soirée toute bruisante, entièrement faite de soie-maison

— Non, dit Marietta, mais sérieusement la soie vaut un tas d'argent.

Mihaï prit le périodique :

— Oui, mais il faut apporter tout ce qu'on produit à la coopérative d'État. Que croyez-vous qu'ils vous donneront ? D'ailleurs où pourrait-on les mettre ? Si vous croyez que je vais manger avec une boîte de sales vers à soie au milieu de la table vous vous trompez.

— Tu pourrais la mettre sous ton lit.

— Sous *ton* lit.

— Que mangent les vers à soie ?

— Des feuilles de mûrier, tout le monde sait cela !

— Mihaï, rappelle-toi, quand tu habitais chez tante Alice, il y avait au coin un hôpital et de l'autre côté de la rue, en face de la maison, un cimetière.

— Oui, j'avais l'habitude d'aller m'y réconforter.

— Or ce cimetière était rempli de mûriers. Nous pourrions donc au moins nourrir ces vers à soie.

Alors nous commençâmes à nous organiser à partir d'une boîte contenant une centaine de ces petits vers et d'un livret d'instructions édité par la coopérative d'élevage. Mihaï en lisait à haute voix des passages : « Quand le ver à soie est prêt à se muer en papillon il file autour de lui un cocon dont il tire la matière de son corps. »

— Tiens, ils se transforment en papillon. Il faudra faire attention, maman. Un jour tu enlèveras le couvercle et ils s'envoleront.

Il étudia les instructions : « Quand le cocon est déroulé, il donne un fil de soie long de plusieurs centaines de mètres. »

— Cela ne va pas être commode ici, hein ?

Nous regardions dans la boîte de carton où Mihaï avait percé des trous d'aération. Les chenilles qui avaient environ huit centimètres de longueur n'étaient pas spécialement belles à voir avec leur teinte gris-cendre. Elles dévoraient avec voracité. La vie des vers à soie semble n'être qu'un continuel repas communautaire à la fin duquel ils s'enveloppent dans un

cocon fait de leur propre fil de soie que l'on peut enrouler sur un dévidoir.

Au début Mihaï s'approvisionnait libéralement de feuilles de mûrier dans le cimetière. Mais le gardien le repéra rapidement et le chassa.

— Il faudra faire une expédition en profitant de l'obscurité ! dit Mihaï.

Et le soir suivant, armé de sacs en papier, il sauta par-dessus le mur du cimetière et revint triomphalement avec plusieurs journées de provisions.

— Les morts n'en ont pas besoin, dit Mihaï.

Je me souvins que le livre de l'Apocalypse dit que dans la Jérusalem céleste les feuilles de vie servent à guérir.

— J'en suis heureuse, dit Marietta, parce que cela prouve que toutes les âmes malades peuvent aussi y trouver leur place.

Les larves de vers à soie sont des créatures difficiles parce qu'on les a cultivées artificiellement depuis quatre mille ans. Elles n'aiment pas les températures supérieures à 39° ou inférieures à 30°. Elles aiment la lumière, mais pas trop. Quand elles muent, ce qui arrive au bout de quelques jours, il ne faut pas les déranger.

— Chut ! murmura Mihaï, en citant le livret : « Les larves doivent être à l'abri du bruit au cours de chaque période de mue. »

Au bout d'un mois environ, et après des expéditions répétées au cimetière, nous avions cent petits cocons. On les porta à la coopérative et on nous les paya de quoi vivre pendant deux jours. La nourriture

de deux jours était la bienvenue. Je ramenai à la maison cent vers frais éclos.

— Oh non ! grommela Mihaï.

Mais pendant plusieurs mois notre ferme de vers à soie prospéra, jusqu'au jour où je découvris que les vers avaient l'air pâle et gonflé comme s'ils allaient éclater. Mihaï siffla la marche funèbre de Chopin et partit vérifier à la bibliothèque dans un livre sur la culture des vers à soie qu'il y avait trouvé.

— Oui, dit-il, c'est très habituel. C'est une maladie qui provient de ce que nous avons laissé ces pauvres créatures dans un courant d'air. C'est une sorte d'hydropisie.

Jésus avait guéri une femme hydropique, mais aucun signe ne manifestait qu'il renouvellerait ce miracle pour mes vers à soie. Il fallut donc les jeter.



J'essayai alors d'autres travaux à la maison, tels que couture ou tricotage de chandails. Avec les petites sommes que j'arrivais ainsi à récolter et l'argent gagné par Mihaï nous survivions.

C'était l'année du Festival international de la Jeunesse. De jeunes communistes et sympathisants venaient à Bucarest de nombreux pays étrangers ; et pendant les trois mois qui précédèrent il n'y eut plus rien du tout dans les boutiques. Les queues pour le pain ou pour tout ce qui pouvait se manger furent longues. Une fois, par hasard, après des attentes interminables on trouvait une parcelle de beurre ou quelques dizaines de grammes de farine.

Puis, le Festival commença. Et aussi les magasins regorgèrent de marchandises. Pendant trois semaines merveilleuses nous vîmes des monceaux de choses que nous n'avions aperçues en Roumanie depuis avant la guerre. Mihaï rentrait en disant qu'il avait vu des boîtes de dattes à l'épicerie d'État, et des chocolats enveloppés dans du papier doré !

Puis, le Festival se termina, et pendant des mois la disette fut pire que jamais. Ils avaient gaspillé toutes les réserves dans cet étalage afin de tromper les visiteurs.

Mihaï déclara que ces jeunes communistes étrangers étaient en proie au même fléau d'espionnage que notre propre jeunesse. Beaucoup de Roumains qui avaient fait des remarques imprudentes à de jeunes Français ou à des Italiens furent dénoncés à la police secrète ; une connaissance de Mihaï fut arrêtée.

Tout était si faux et si laid ! Quand j'entendais de telles choses je haïssais ce système pervers qui avait détruit toute pensée et toute vie honnête dans un tiers du monde. Les paysans forcés de voler sur une terre qui leur avait appartenu. Les travailleurs terrorisés dans les usines et privés de leurs droits. La corruption avait gagné toute la vie du haut en bas. Les directeurs des grands magasins d'État organisaient à grande échelle le marché noir de leurs propres produits. Notre existence était pleine de mensonges et de mouchards. C'est souvent à d'anciens prisonniers, c'est-à-dire à ceux qui avaient le plus souffert, qu'il appartenait de montrer aux gens que la haine des communistes était négative et erronée, et

que seuls l'amour et la compréhension pourraient triompher.

Mihaï me raconta une histoire qui montre l'atmosphère dans laquelle nous vivions. Deux amis se rencontrent dans un autobus. Dans un souffle l'un demande à l'autre :

— Que penses-tu du Premier Ministre Georghiu-Dej ?

L'autre met un doigt à ses lèvres :

— Es-tu fou ? murmure-t-il. Il y a des gens qui écoutent.

Ils descendent de l'autobus et marchent dans un parc.

— Vraiment insiste le premier, quelle est ton opinion ?

Quelques personnes sont assises à cinq mètres de là.

— Chut ! dit l'autre, ils peuvent entendre.

Ils arrivent enfin à un endroit absolument désert.

— Alors, maintenant, dis-moi ce que tu penses de Georghiu-Dej ? dit le premier.

L'autre répond :

— J'ai la plus haute opinion de lui.

Les subterfuges et les différentes manières grâce auxquelles nous arrivions à vivre à grand-peine n'étaient pas ce qu'il y avait de plus important. Ce qui l'était c'était de rassembler et de maintenir dans la prière et la foi nos frères chrétiens, ainsi que les épouses et les enfants de prisonniers. C'est ce qui fut le véritable travail de Jeannette et le mien durant toutes les années de l'emprisonnement de Richard.

Étant donné que tant d'excellents et honnêtes

pasteurs se trouvaient alors incarcérés, ce fut à leurs femmes qu'il incombait de plus en plus de construire l'Église clandestine. Des douzaines parmi nous devinrent des « pasteurs » autodidactes : à force de parler aux gens, nous apprîmes à prêcher. Des femmes venaient à Bucarest de tous les coins du pays pour demander conseil et rendre compte du fonctionnement loyal de leur église. Nous découvrîmes rapidement que tout notre temps devait être consacré à ce travail.

En Occident, on discute encore pour savoir si les femmes devraient être ordonnées. A l'Est, ce problème a trouvé sa solution. Car sous le régime communiste, partout où les pasteurs sont en prison, leurs épouses deviennent pasteurs à leur place, ordonnées par les mains percées de Jésus.

L'Église souterraine possédait dans la ville d'innombrables lieux de réunions clandestines. Souvent c'étaient des caves ou des greniers comme le nôtre. Pendant les nuits obscures, une lumière brillait à une fenêtre, des gens montaient furtivement l'escalier et frappaient d'une façon convenue à la porte. Nous nous entassions dans un espace si chaud et si étouffant qu'il ne restait pas suffisamment d'air pour faire brûler la lumière devant la fenêtre. La flamme vacillait, laissant la pièce dans une demi-obscurité.

L'idée d'employer la tactique des cellules communistes contre le Parti naquit d'une conversation avec le pasteur Grecu qui venait parfois se joindre à nous tard dans la nuit. C'était un ministre de l'Église officiellement reconnue, et une certaine liberté lui était octroyée parce qu'on connaissait son penchant pour

la boisson. Des prêtres ivrognes étaient de bonne propagande pour les communistes. Ils ignoraient qu'il buvait pour pouvoir rester en place, et ne le faisait que dans la mesure où cela suffisait pour jeter de la poudre aux yeux.

Le pasteur Grecu était de cœur avec nous et nous apportait une aide considérable. Il poursuivait un ministère secret qui dépassait de beaucoup les limites imposées par l'État. Beaucoup de prêtres faisaient de même : il n'y avait pas de séparation nette entre l'Église visible et l'Église souterraine. Elles étaient étroitement unies.

A cause de la persécution les barrières entre les différentes confessions tombaient de plus en plus : catholiques, orthodoxes ou luthériens ne connaissaient plus que les éléments fondamentaux de la foi. Cela ressemblait à l'Église des premiers siècles.

Le pasteur Grecu et moi avons de nombreuses discussions sur les tactiques à employer. Jeannette était devenue un pilier de notre église. Nous avons lu toutes les deux l'ouvrage de Lénine *Que faut-il faire ?* dans lequel il avait élaboré son plan de conquête du monde. Il l'avait écrit en 1903, époque à laquelle tous les Bolcheviks auraient pu s'asseoir sur un même canapé. D'ailleurs il existe une photographie qui les montre ainsi. L'un des premiers principes de Lénine consiste à s'infiltrer dans les organisations rivales, et c'est là, au moins, une règle qui donne des résultats. Après que les communistes eussent pris le pouvoir en Roumanie nous découvrîmes qu'ils s'étaient insinués depuis longtemps à la fois dans les ministères « bourgeois » et dans la direc-

tion des organisations anti-communistes. Les séminaires et le clergé eux-mêmes avaient été pénétrés.

Il fallait maintenant renverser les rôles. Ils étaient devenus les patrons. Et nous voyions bien que l'Église souterraine ne pourrait subsister si nous ne nous infiltrions pas dans des organisations communistes qui s'efforçaient de nous anéantir.

A première vue cela paraissait contraire à nos principes. Mais le pasteur Grecu répondait sans hésitation :

— Le Christ a appelé le temple une caverne de voleurs, cependant les apôtres y ont travaillé après sa mort et sa résurrection. Des circonstances extraordinaires appellent des mesures inhabituelles. A voleur, voleur et demi.

J'hésitai pourtant.

— Beaucoup de nos frères et sœurs vont avoir des scrupules de conscience. S'ils entrent dans des organismes communistes, on va leur demander de faire tant de mal ! Des fidèles de l'Église se trahiront obligatoirement. Ils seront éliminés au bout d'un mois.

Le pasteur Grecu répondit :

— Il peut y avoir de bons acteurs parmi eux. Les jeunes trouveront cela beaucoup plus aisé. Il ne sera pas difficile de les faire entrer dans la Jeunesse Communiste. Et de là dans la milice. Puis dans la police secrète et le Parti.

Je convins que nous devions imiter l'exemple des Russes. La plupart des chrétiens refuseraient de jouer le mauvais rôle et je savais ce qu'ils me répondraient si je leur proposais de s'infiltrer chez les communis-

tes. Ils diraient qu'il faudrait beaucoup tromper, ce qui n'était pas justifiable.

Un second groupe, beaucoup moins nombreux, penserait comme saint Paul, le grand conquérant d'âmes. Il s'était fait Juif avec les Juifs, et Grec avec les Grecs pour les conquérir tous. Même dans ce groupe quelques-uns seulement furent admis à participer à notre secret. Ils se déclarèrent d'accord aussitôt pour ne pas laisser l'Église souterraine sans protection sous prétexte de garder leur propre intégrité. L'idée égoïste de rester personnellement irréprochable ne justifie pas qu'on laisse en prison d'innombrables chrétiens. Il n'y eut qu'un pour cent de nos membres à savoir exactement ce qu'on allait faire. Nous assurions ainsi notre sécurité.

Le pasteur Grecu se demanda si les parents ne se mettraient pas à faire des objections en pensant aux risques dangereux que leurs enfants allaient courir.

— Quand j'étais à l'école, lui dis-je, on nous parlait de notre roi Étienne le Grand. Une fois qu'il avait été blessé il arriva à la grille de son château. Sa mère demanda qui était là. « Votre fils Étienne », dit-il. Elle répondit : « Tu ne peux être mon fils. Il n'aurait pas quitté le champ de bataille alors que son armée y est encore. Lui, il reste et se bat. Je ne connais pas d'autre fils. » Bien des mères que je connais ont été élevées dans cette tradition. Je sais ce que ressentent les mères qui viennent ici. Si les communistes devaient m'apporter la preuve que Richard est mort en prison, je ne serais pas seulement triste, mais fière aussi. Cet état d'esprit se répand de plus en plus. Si l'on peut être fier d'un fils mort pour sa pa-

trie combien plus peut-on l'être d'un fils martyr pour le Christ.

Le pasteur Grecu sourit un peu amèrement :

— Mourir c'est du moins une fin rapide. Il existe d'autres martyrs.

Au moment de partir, le pasteur se leva en faisant tomber quelques miettes de son costume élimé et conclut :

— Comme il doit être curieux de vivre dans un monde où l'on n'est pas appelé à se poser de tels problèmes.



Marietta avait une amie, une jolie villageoise, que j'appellerai Trudi. Elle avait dix-huit ans, des cheveux flous de couleur foncée et des yeux étincelants. Après plusieurs visites, je lui dis :

— En prison, le gardien avait coutume de nous dire avant de nous battre : « Vous avez voulu être des martyrs, eh bien ! nous vous donnons cette possibilité. » Et nous souffrions. Cependant, même aux pires moments, nous avions la joie de savoir que c'était pour Jésus. Comme les premiers chrétiens. Mais, aujourd'hui les choses vont plus loin. Et c'est là, Trudi, que vous pouvez nous aider.

Ses yeux noirs me considéraient. Trudi était une fille tranquille et intelligente. Le travail ne lui faisait pas peur. Ses membres harmonieusement développés, sa façon délibérée de vous tendre une assiette ou de fermer une porte, encourageaient à croire qu'il y avait là quelqu'un qui ne se laisserait pas facilement abattre. Elle était l'aînée d'une famille nom-

breuse. Pendant des années elle avait été infirmière et ange gardien de sa famille. Je lui expliquai que je l'avais observée et que nous cherchions des jeunes filles pour s'engager dans la Jeunesse Communiste.

— Il vient d'arriver quelque chose. C'est peut-être une merveilleuse occasion. Un certain colonel Shircanu qui travaille à la police secrète a demandé à son sergent s'il connaissait une jeune fille qui pourrait être aide domestique. Ils ont une grande maison dans un des plus beaux quartiers de la ville. Sa femme a l'air d'être assez extravagante et stupide, mais plutôt bienveillante. Si vous alliez vous présenter pour cet emploi à leur bureau particulier d'embauche, vous pourriez découvrir toutes sortes de choses susceptibles de nous servir.

Elle resta muette, mais ses yeux brillaient.

Je poursuivis :

— Ils ne pourraient se douter de rien. Le sergent a demandé à sa femme d'interroger ses amis, et il y en a une qui vient à nos réunions. Personne ne sait qu'elle est chrétienne.

— Que faudrait-il que je fasse ?

— Au début, rien. Vous faites connaissance de la maison, de tout le monde. J'ai remarqué que les gens aiment à raconter leurs ennuis. Regardez comme la vieille dame Tomazin vous montrait hier ses varices.

Trudi se mit à rire.

— Comme si vous étiez une infirmière.

Elle réfléchit un moment puis accepta.



Un soir le pasteur Grecu me raconta qu'il avait trouvé un curieux passage dans l'évangile de saint Jean qui faisait allusion à une sorte d'infiltration par les disciples dans la cour du Grand Prêtre.

Il est dit que l'un des disciples était connu du Grand Prêtre Caïphe, si bien connu en réalité, que, la nuit même où le Christ était jugé, ce disciple avait pu pénétrer dans l'enceinte du temple et même y faire entrer Pierre également.

Il suggéra que c'était quelque chose qu'il convenait de dire aux jeunes gens qui hésiteraient à entreprendre ce travail secret. Mais peu hésitèrent.

J'envoyai plusieurs jeunes filles s'engager dans la Jeunesse Communiste, mais sans dire leurs noms au pasteur Grecu. Le clergé de l'Église officielle était soumis à de constantes pressions pour donner des renseignements sur les paroisses. Il valait mieux qu'il ne sache rien. Nous avons vu tellement de tragédies dues à cet espionnage incessant.

Une fois, chez nous, « la tante Alice » de Mihaï avait demandé :

— Dans la Bible il est dit que tout concourt au bien, mais je voudrais savoir quel bien peut venir des espions ? Aujourd'hui, j'ai peur d'ouvrir la bouche.

Tout d'abord je ne sus que répondre, ne pouvant penser qu'au mal terrible qu'ils faisaient. Mais la question me tourmentait. Couchée, cette nuit-là, je reconnus que même là il y avait un sens spirituel. Les mouchards nous apprenaient que tant que nous

vivons nous sommes constamment surveillés. Les anges observent tout ce que nous faisons et disons ; mais comme ils sont invisibles cela ne nous préoccupe pas. Ces espions nous rappelaient que chacun de nos actes compte.

J'avais un système personnel de détection. Des policiers venaient chez nous prétendant être des croyants. La première fois que cela arriva je soupçonnai l'homme sur-le-champ. Il m'avait arrêtée rue Olteni en me disant :

— Pardonnez-moi, vous êtes bien la sœur Wurmbrand ?

— Oui, mais je crains de ne pas me rappeler où...

Son imperméable était beaucoup trop neuf, et il était un peu trop inquiet. Il avait des yeux furtifs. Environ trente ans.

— A Cernavoda. J'étais dans l'équipe 4. Je vous ai vue pendant à peu près un mois avant d'être envoyé au Cap Midia. Vous avez été pour nous d'un grand secours... des gens racontent encore ce que vous nous disiez du Christ.

Suivirent quelques compliments excessifs. Tout en marchant, je lui posai quelques questions sur son temps au canal. Ses réponses étaient vagues. J'étais certaine qu'il n'avait jamais été là ; mais je ne pus le prendre en défaut. Il me demanda où j'habitais, ce que je faisais, comment je gagnais ma vie, et ainsi de suite, puis il ajouta :

— Je suis croyant, j'ai été converti en prison.

Après quoi il se lança dans une histoire incohérente à propos d'un chrétien qui, au canal, l'avait persuadé de revenir à la foi de son enfance.

Pour conclure il s'invita chez moi. Je le laissai monter l'escalier crasseux et lui souhaitai la bienvenue à mon foyer. Il commença à s'enquérir de mes idées politiques et de celles de mes amis, d'une façon telle que seul un provocateur aurait pu le faire. Alors, je lui posai à mon tour une question.

— Lisez-vous beaucoup la Bible ?

— Oui, oui. Très souvent.

— Alors peut-être voudrez-vous nous lire quelque chose ?

Et je lui donnai ma Bible. Mihaï, Jeannette, Marietta, Peter et une femme en visite se trouvaient là. Il lut un passage des psaumes, et arriva même à y ajouter quelques paroles de son cru, pleines d'affectation.

— Maintenant, prions, dis-je. Voulez-vous nous diriger pour la prière ?

Et, nous nous agenouillâmes autour de lui, attendant qu'il commence. Il marmonna quelques mots puis s'arrêta. Il rougit, et il y eut un long silence. Il ne trouvait rien à dire, et savait que nous avions tous compris.

Richard m'avait donné une Bible en 1938, année de ma conversion. Toutes les deux pages il y en avait une blanche pour y inscrire des notes. Et chaque fois que nous la lisions et l'étudiions ensemble dès les premières années j'y notais des pensées, des commentaires et des expériences spirituelles ; de sorte qu'au bout d'un certain temps j'eus là un livre entier rempli de mots et de souvenirs précieux qui évoquaient toutes sortes d'amis vivants et morts.

Beaucoup de mes notes étaient rédigées selon un

code personnel, qui faisait de ce livre un objet doublement suspect. Heureusement même après mon arrestation, Mihaï avait pu le sauver et le mettre en sécurité.

Quand je l'ouvrais et y lisais toutes ces pensées de Richard que j'avais notées dans le passé, c'était comme s'il avait été avec moi dans la pièce. J'avais un intense sentiment de sa présence. C'était comme s'il se penchait sur moi pour m'encourager et me reconforter. Je notai ces « visites » en code. Et, lorsqu'aujourd'hui j'ouvre ma Bible, je revis toutes ces années.

Après trente années, c'est maintenant un livre usé et en lambeaux, mais je l'ai toujours avec moi ; c'est toute ma fortune (1).

Les Bibles étaient rares en Roumanie, comme elles le sont encore aujourd'hui, et beaucoup venaient chez nous pour écouter des lectures que nous en faisons.

Je ne pouvais pas facilement assister à des réunions de l'Église souterraine ailleurs que chez moi car j'étais surveillée et avais l'interdiction de quitter la ville.

Mais Mihaï pouvait, lui, participer à des réunions secrètes et officielles. On les tenait sous couvert de fêtes. Une trentaine de jeunes gens, au maximum, se présentaient chez celui qui avait l'appartement le plus vaste. A la porte ils se saluaient bruyamment, puis le phonographe était mis en marche. On en-

(1) Un courrier de notre mission l'a rapporté en fraude de Roumanie.

tendait retentir des airs de jazz et les passants pouvaient voir qu'on dansait. Au bout d'un certain temps on arrêtait les disques et quelqu'un prenait la parole sur l'Évangile. Puis on priait. Après quoi on jouait encore quelques disques en faisant des bruits joyeux au bénéfice des voisins.

— Émile a déjà trois anniversaires de naissance cette année, s'esclaffa Mihaï, et sa sœur, deux anniversaires de mariage. La prochaine fois nous irons en pique-nique.

Ils emportèrent le phonographe à la campagne au cours d'excursions dominicales qui étaient autant de réunions de prières. Des sentinelles se tenaient sur tous les sentiers conduisant au lieu du meeting de façon à prévenir si quelqu'un survenait. Tout cela donnait beaucoup d'intensité aux services. Chaque détail était prévu d'avance : l'endroit, l'heure, le mot de passe. Ceux qui s'y rendaient savaient qu'ils pourraient ne pas revenir. Cela ne ressemblait aucunement au service du monde libre, et chaque prédicateur parlait comme si son sermon devait être le dernier : les paroles prononcées pouvaient entraîner la prison et la mort, et cela leur donnait du poids.

La plupart de nos pasteurs étaient membres de l'Église officielle. Soumis à des contrôles qui rendaient dérisoire la « liberté religieuse », ils poursuivaient néanmoins leur ministère secret. C'était l'unique moyen pour pouvoir communiquer avec les jeunes, l'unique moyen de prêcher librement le Christ, car chaque parole qu'ils prononçaient dans une église pouvait être rapportée.

Mihaï nous raconta les dernières histoires : « Le

ministère de la construction a ordonné que les nouvelles maisons soient bâties avec des murs spécialement minces afin que les voisins puissent s'espionner mutuellement. » Était-ce seulement une plaisanterie ?



Dans les réunions, on me demandait souvent de parler de ma vie en prison et au canal. Au début, j'étais incapable de trouver les mots pour le faire. Petit à petit, Mihaï me convainquit de parler. Quand il eut appris que nous avions été battues ou forcées de manger de l'herbe pour rester en vie, il me demanda comment j'avais pu supporter cela sans fléchir et sans renier le Christ. Je lui répondis en lui rapportant une particularité de la langue hébraïque. Chose surprenante, en hébreu, des événements futurs sont décrits au temps parfait. Or le temps parfait s'appelle ainsi parce qu'il se réfère à des actions achevées au moment où l'on parle. Or, dans le grand chapitre 53 d'Isaïe qui donne une prévision de la venue du Messie et de ses souffrances, l'auteur parle de ces événements comme s'ils appartenaient au passé et non au futur. Pourtant ces paroles furent écrites huit cents ans avant la venue du Christ.

Lorsque Jésus lut la prédiction de ses souffrances, elles avaient déjà commencé. Dès le début, il avait été rejeté et méprisé par les hommes. Il s'agissait de son présent et de son futur. Mais ce qu'il en lisait en hébreu paraissait s'être produit dans le passé.

Eh bien ! c'est exactement ce que je ressentais au milieu de mes souffrances ! Je tentai de m'expliquer : la joie est le présent perpétuel de l'esprit chrétien. Je me trouvais dans un lieu céleste dont personne ne pouvait me chasser. Où étaient les tribulations par lesquelles je passais ? Pour cette partie absolument inviolable de mon esprit, elles appartenaient au passé. J'avais vécu cette souffrance longtemps auparavant, alors que la réalité présente n'était que délectation dans l'intimité du Seigneur.

C'est cette certitude que mes souffrances étaient du domaine du passé qui me sauva. Les catastrophes surviennent à chacun de nous, mais, une fois qu'elles sont là, c'en est fini d'elles. C'est ce qu'enseigne cette bizarrerie de l'hébreu. Nous traversons aujourd'hui des drames passés.

Des années plus tard j'en discutai avec Richard. Au secret dans sa cellule, c'est exactement ce qu'il avait ressenti et de la même façon. Je me demandai s'il n'y avait pas là un autre exemple de la communion d'esprit entre nous.



Un mois après que Trudi se fut installée au foyer du colonel Shircanu, à la suite d'interviews avec des officiers de la police secrète et de beaucoup de questionnaires à remplir, elle m'envoya un message urgent. Elle ne venait plus chez nous, mais laissait de ses nouvelles dans une maison déterminée. Mademoiselle Landauer, un professeur, nous les faisait suivre. Ces nouvelles étaient mauvaises. Elle avait en-

tendu Shircanu prononcer le nom du pasteur N. au téléphone.

— Je suis sûre, disait-elle, qu'il les aide.

Interrogé, le pasteur nous dit qu'effectivement il avait été menacé de condamnation de prison pour une longue durée, que sa santé déclinait et qu'il ne pouvait faire face. Quelques jours auparavant il avait dû promettre de « coopérer » avec Shircanu, mais n'en avait encore rien fait.

Profondément honteux, le pasteur N. quitta Bucarest pour aller dans une ville de la province, fuyant ainsi le contrôle.

Puis, Trudi nous donna le nom d'une étudiante que Shircanu avait mentionné dans les mêmes termes. Tout d'abord elle nia tout.

Je la pris par la main :

— Je vous en prie, dites la vérité. Nous savons à quelle sorte de pression ils vous soumettent. Bien des gens nous ont déjà avoué, volontairement, qu'ils sont forcés de moucharder. Votre devoir vis-à-vis de vos vrais amis est de leur faire connaître ce qui est arrivé.

Brisée, elle s'agenouilla à côté de moi.

— Je marchais dans la rue, sanglota-t-elle, quand une auto me dépassa, et deux hommes me dirent : « Police, montez dans la voiture. » Ils ne me conduisirent nulle part et se bornèrent à circuler ici et là pendant des heures, ne cessant de répéter que je devais faire un rapport chaque semaine sur tout ce qui se faisait chez vous et à l'église. Sinon, menaçaient-ils, sinon il arrivera malheur à ma famille.

Alors, elle avait accepté. Mais elle me jura n'avoir

rien rapporté d'important. J'espérais qu'elle disait vrai.

Continuellement, Trudi découvrait des informations précieuses. Mais son coup le plus spectaculaire fut de convertir la demeure du colonel en refuge secret pour les personnes mêmes qu'il cherchait à traquer. Maintenant qu'il était « arrivé » dans la hiérarchie communiste, Shircanu avait commencé à jouir de ses privilèges. Il emmenait sa famille passer agréablement des vacances à la montagne ou à la mer. La fidèle Trudi restait pour garder la maison. Madame Shircanu l'appelait « son petit trésor ».

Un jour un message nous parvint par madame Landauer :

— Pourquoi ne pas tenir une réunion ici, dans la demeure des Shircanu ? Ils sont partis pour plusieurs jours. C'est une grande maison à plusieurs sorties. Personne n'en soupçonnera rien

Et, de fait, qui aurait soupçonné des chrétiens d'avoir une réunion secrète au foyer d'un homme placé à la tête de l'espionnage dirigé contre eux ? Je pensai que cela valait la peine d'essayer. Assez nerveux, une demi-douzaine de dirigeants de l'Église souterraine arrivèrent le soir convenu, un par un, à des intervalles espacés. La souriante Trudi nous accueillait. Tout se passa à la perfection.

Dès lors, nous nous rencontrâmes régulièrement dans la maison Shircanu chaque fois que le colonel était parti.

Trudi jouait fort bien son double rôle. A mesure que le temps passait nos gens apprirent, de plus en plus nombreux, à agir de même. Il leur fallait chan-

ter des chants Rouges et des louanges du Parti. La plupart y arrivèrent. Et plusieurs s'élevèrent en haut de la hiérarchie.

Nous avons appris notre leçon grâce à l'expérience de l'Église clandestine de Russie qui avait survécu à trente années de persécution. Des frères originaires de Bessarabie, province volée pendant la guerre par les Soviets, nous racontèrent comment les chrétiens y résistaient. Nous sûmes ainsi comment agir dans des conditions similaires.

Inévitablement nous connûmes des insuccès. Pour certains la tension qu'engendrait une vie double se révéla trop forte. D'autres devinrent trop audacieux et durent en payer le prix.

L'un des nôtres était directeur de la librairie d'État, vaste immeuble de plusieurs étages. Il n'avait naturellement pas de Bible à vendre mais détenait des stocks importants de manuels « anti-Dieu » où se trouvait un véritable trésor de textes et de versets de la Bible ; ceux-ci étaient accompagnés de commentaires destinés à les tourner en ridicule, mais la plupart des lecteurs ne faisaient que rire de ces critiques. On en vendait beaucoup. Et c'est probablement ce succès qui détermina le directeur à aller trop loin.

Le 23 août, « Jour de la liberté », son étalage attira une foule satisfaite. Mais quand les gens continuèrent de s'y assembler et même à applaudir, la police secrète fut prise de curiosité. Ce fut le colonel Shircanu, Trudi nous le raconta plus tard, qui trouva le mot de l'énigme. S'étant avancé au premier rang de la foule, rue de la Victoire, il inspecta les portraits de Marx, Engels, Lénine et Staline qui occupaient

presque toute la devanture. Rien à dire à cela. Puis, il remarqua sous les portraits une affiche annonçant une édition bon marché du chef d'œuvre de Victor Hugo. Deux mots se détachaient en grosses lettres noires : *Les Misérables*.

Il fit arrêter le directeur qui fut envoyé dans un camp de travail forcé où on le mit à couper des roseaux (autre projet d'État à l'époque) à l'embouchure du Danube.

LA RÉSISTANCE.

QUELQUES MOIS après ma libération, un fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur gravit mon escalier humide. C'était un gros homme à la voix retentissante et aux cheveux noirs partagés par une raie médiane. Il portait une serviette usagée, pleine de papiers.

Est-ce que j'étais une mère ? C'est ce qu'il voulait savoir. J'en étais une ? Mais de quelle espèce ? Mon enfant me laissait-il indifférente ? Ne voulais-je pas qu'il ait la meilleure éducation possible ? Ne souhaitais-je pas qu'il obtienne un emploi bien payé avec pension et cartes d'alimentation ? Bien sûr que si. Alors, pourquoi ne changerais-je pas de nom ? Comment osais-je me dire une mère ? Éclats et déclarations de ce genre durèrent plusieurs minutes. Assise en silence, je le regardais. Moins j'allais en dire et plus vite il en arriverait au point important que je connaissais déjà.

Le divorce. A quoi donc, me dit-il enfin, peut vous servir de rester liée à votre mari ? Un contre-révolutionnaire que je ne reverrai jamais. C'était une simple question de bon sens pour une jeune femme aussi intelligente que moi que de divorcer d'un en-

nemi de l'État. Si je ne le faisais pas maintenant, je le ferai sûrement plus tard. Combien de temps pouvais-je penser résister à l'État en désobéissant de façon aussi aveugle et stupide ?

Il continua ainsi à me bousculer et à me cajoler tour à tour en peignant le tableau de notre sort final. L'amour, raillait-il, l'amour ! Poussière ! Cela n'existe pas. Ce qu'il me fallait c'était un nouveau mari et père de mon enfant. Pas d'amour pour les contre-révolutionnaires.

Je songeais :

— Comment oses-tu me dire cela à moi, dans ma maison ?

Mais ma meilleure défense était le silence.

— Je ne l'ai pas épousé seulement pour le meilleur. Nous avons été unis pour toujours, et quoiqu'il arrive je ne divorcerai pas.

Pendant une demi-heure encore il parla et m'exhorta, et je ne répondis rien. Dieu lui-même ne peut contredire celui qui se tait. Finalement il se retira en secouant sa tête ronde et en disant :

— Tôt ou tard vous viendrez à nous, comme tout le monde, vous le savez bien.

Je l'entendis descendre bruyamment l'escalier en route vers sa prochaine victime, avec qui, sans doute, il aurait plus de chance.

On cherchait par tous les moyens à forcer les femmes de prisonniers à demander le divorce. D'abord la volonté de résistance du prisonnier était souvent brisée quand il apprenait qu'on l'avait abandonné. Deuxièmement, cela servait à obliger les femmes à prendre part à la façon de vivre communiste. Une

fois divorcées, les femmes ne pensaient qu'à oublier leurs maris, et la façon la plus simple d'y arriver était de suivre la ligne du Parti. Je connaissais des vingtaines de femmes divorcées qui répétaient comme des perroquets des slogans raillant les prisonniers politiques (des hommes qu'elles avaient aimés et dont elles avaient porté les enfants). Enfin, troisièmement, les enfants sans père se trouvaient à la merci de l'État, et pouvaient être endoctrinés dès l'âge le plus tendre.

Pour rompre le mariage il suffisait d'un mot. On répondait « oui » à la demande du fonctionnaire qui se chargeait du reste. Quelques jours plus tard, le mari était informé en présence de ses compagnons de cellule que sa femme avait décidé de divorcer d'avec lui. L'homme ne pouvait plus que penser : « Qui s'intéresse à moi désormais ? Je suis un fou de m'opposer à tout ce qu'ils veulent et de ne pas me soumettre, ce qui me permettrait d'avoir la liberté. » Mais alors même qu'il aurait accepté de signer, sa libération ne serait intervenue sans doute que plusieurs années après, et dans l'intervalle sa femme aurait conçu des enfants d'un autre homme. C'est ainsi que foyers et familles étaient détruits. Un seul livre ne suffirait pas à rapporter toutes les tragédies de cette sorte que je découvris après ma libération.

En prison les femmes avaient accoutumé de dire :

— Que j'ai été bête de me disputer avec mon mari à propos de rien. Quelle bonne épouse je serai, si jamais j'en sors !

Mais, une fois dehors, le ton changeait souvent :

— Pourquoi ne pas divorcer si c'est cela qu'ils

veulent ? Il va peut-être rester en prison toute sa vie. Comment faire pour nourrir les enfants sans cartes d'alimentation ? Comment me procurer du travail ? D'ailleurs peu lui importe...

C'est ainsi qu'elles arrivaient à se convaincre de dire « oui ».

Je disais à ces femmes que nous devons aimer les hommes tels qu'ils sont, non tels que nous voudrions qu'ils soient. Je leur conseillais de penser aux moments de bonheur de leur vie conjugale et d'y faire appel pour surmonter la tentation. Mais trop souvent, j'échouais, les pressions étaient trop fortes.

Cependant j'arrivais parfois, grâce à une plaisanterie ou à une histoire, à en aider certaines à voir leurs difficultés conjugales sous un autre aspect. Je me souvenais d'une ancienne histoire juive. Un mari effaré arrive chez le rabbin et se plaint que sa femme vient de donner naissance à un enfant trois mois après leur mariage.

— Elle a dû me tromper ! s'exclame-t-il.

Le rabbin répond :

— Mais pas du tout. Tu as vécu avec ta femme pendant trois mois. Elle a vécu avec toi trois mois. Vous avez vécu ensemble trois mois. Le total fait neuf mois. Tout est parfaitement régulier.

J'eus souvent recours à des compromis un peu semblables pour essayer de replâtrer un mariage. Ou encore, lorsque les femmes venaient me dire qu'elles avaient l'intention de divorcer d'un mari emprisonné, je leur racontais la belle histoire qui se passe chez les Malgaches, le peuple de Madagascar. Quand un couple désire divorcer ils se présentent sé-

parément devant le juge qui examine en détail la façon dont ils ont vécu. Il note ces déclarations et en tire une rédaction, et quand le jour du jugement arrive, le juge déclare que le divorce est possible mais que le couple doit d'abord lire ce qu'il a écrit.

La femme lit à haute voix :

— Ma bien-aimée, aujourd'hui que nous devons divorcer, je me souviens du beau jour de notre première rencontre. Comme je désirais ardemment être dans tes bras et devenir ton époux ! Je n'arrivais pas à attendre la fin de mon travail pour pouvoir être près de toi. Te rappelles-tu notre premier baiser...

Il décrit ainsi les moments et les souvenirs les plus heureux de la vie commune. Après, le mari lit une déclaration semblable de sa femme, qui s'achève par une profonde action de grâce pour tous les bons moments, malgré l'actuel conflit. Le plus souvent le couple finit par verser des larmes, et ils rentrent chez eux en paix.

On n'arrive jamais à briser une union conjugale, ni une amitié, si l'on se rappelle toutes les belles choses du passé. Malheureusement, trop souvent on ne s'en souvient pas.

Jeannette et moi connaissions une charmante jeune femme, Maura Dalea, qui avait deux jeunes enfants, et dont le mari était incarcéré comme prisonnier politique. Pendant sept ans elle n'entendit parler de rien. Elle finit par s'attacher à un autre homme. Les enfants grandirent, influencés par la propagande communiste. Puis, un beau jour il arriva une carte postale de la prison. Elle lui envoya un colis mais ne dit rien de sa liaison. Après onze ans, il fut

libéré. Il retrouva sa famille. Les enfants, un garçon et une fille avaient alors douze et treize ans.

— Nous ne savons qui vous êtes, dirent-ils cruellement. Notre père ? Nous en avons déjà un.

Il s'efforça de reconquérir Maura. Mais c'était trop tard. Elle divorça et épousa l'autre homme. Cela brisa le mari. Je le vis parfois dans la rue, les traits terriblement altérés, mais il m'évitait. Quelques années plus tard, écrasé par la prison et le chagrin, il mourut.

Ce qui se passe dans les prisons, dit Jeannette, n'est que la plus petite partie de la tragédie. Des centaines de milliers de gens, toute cette génération et celle qui est conçue en ce moment, porteront les marques de ce que le Communisme nous a fait.

Parfois, il m'arrivait de pouvoir aider des personnes à éviter ces tribulations parce que je les avais connues moi-même. Plus d'une fois j'avais été tentée au cours des quatorze années que Richard passa en prison. L'occasion la plus sérieuse survint un an à peu près après ma libération. Un homme qui venait à nos réunions tomba amoureux de moi. J'avais alors quarante-trois ans, j'étais seule, avec un fils qu'il fallait aider pendant cette période très difficile de l'adolescence où un garçon a besoin d'un père. Ces années passaient à une vitesse inquiétante. Et il n'y avait aucune nouvelle de Richard.

Solide et ferme, cet homme était à peu près de mon âge, et Mihaï l'aimait beaucoup. Chrétien d'origine juive, il vivait dans une seule pièce avec des parents âgés. Nous échangeâmes des visites et il lui arrivait d'emmener Mihaï au cinéma ou de l'aider

dans ses études. Mihaï travaillait alors avec acharnement avec ses livres à la maison.

Bienveillant et doux, cet homme savait me faire rire. Une idée me traversa la tête : voilà quelqu'un avec qui une femme pourrait vivre avec amour et confiance. Parfois il me prenait la main quand nous causions et me fixait avec un tel désir que je ne pouvais retirer ma main. Jamais cela n'en arriva à ce que l'Église ou la loi auraient qualifié d'adultère. Mais c'était de l'adultère aux yeux de Dieu, et dans mon cœur.

Fort heureusement, le pasteur Grecu vit ce qui se passait et me parla comme je voudrais voir parler tous ceux qui observent un ami près de succomber.

— Vous savez combien je vous aime et vous estime, me dit-il. Et sans que cela puisse varier, quoiqu'il arrive.

Son émotion et sa sincérité étaient profondes.

— Il y a des années que je vous connais, vous et Richard. Et vous savez, je l'espère, que vous péchiez ou non, que vous perdiez la foi ou non, que j'aurai toujours pour vous les mêmes sentiments. Parce que je sais ce que vous êtes, et non à cause de ce que vous faites. Alors pardonnez-moi si je vous demande ce qu'il y a entre vous et Paul ?

Je restai silencieuse.

— N'imaginez pas, poursuivit-il, que je n'aie pas eu, moi aussi, des épreuves semblables. Je vous en prie, répondez à ma question.

— Il est amoureux de moi.

— Et vous-même ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Je me souviens, dit-il, d'une chose que disait Richard : « Aucune passion ne résiste à l'examen de la raison. En temporisant, en se donnant le temps nécessaire de la réflexion, on discerne tout le mal qu'on peut faire à son mari, ou à sa femme, et aussi aux enfants. » Je veux que vous preniez une dure décision, la plus dure qui soit. Ne voyez plus cet homme.

Je savais qu'il avait raison. Non sans difficulté. j'évitai Paul, semaine après semaine. Puis il cessa de chercher à me voir.

Plus tard, j'appris que le pasteur Grecu lui avait également parlé, en évoquant Richard dans sa prison. C'est seulement alors que je reconnus à quel point j'avais failli trahir toutes ces années d'attente et de confiance. Je m'agenouillai et priai.

Il y eut encore d'autres tentations. Quatorze ans, c'est long. Quelquefois, je fus sur le point de m'abandonner : ce n'était qu'une faiblesse momentanée de la chair. L'instinct sexuel est puissant et sans remords, et il faut parfois ne pas s'accuser trop durement. Il faut savoir comprendre ses propres faiblesses aussi bien que celles des autres.



Je me trouvais un matin à l'église, en train de nettoyer le parquet quand Marietta entra en courant, brandissant une carte postale. Les larmes lui coulaient sur les joues.

— Je crois, je crois que c'est de...

Sans pouvoir continuer, elle s'agenouilla près de moi sur le plancher mouillé, hors d'haleine.

Je retournai la pauvre petite carte. Elle était signée « Vasile Georgescu », mais l'écriture haute, irrégulière, élégante de Richard ne laissait aucun doute. Une espèce de brouillard troubla mon regard. Je savais que les prisonniers politiques n'étaient autorisés à écrire que dix lignes soumises à la censure. Que pouvait-il dire, après tant d'années, sans savoir même si sa femme et sa famille étaient en vie ? Je regardai.

Ce message chéri, depuis si longtemps rêvé, commençait ainsi : « Le temps et la distance éteignent un amour faible, mais en renforcent un grand ... l'espoir le plus dépourvu de fondement est plus fondé que le désespoir le plus raisonnable. » Et il me demandait d'aller le voir à une certaine date à l'hôpital de la prison de Tirgul-Ocna.

La nouvelle se répandit rapidement dans toute l'Église souterraine. Ce message fut appris par cœur dans tout le pays. Il devint un talisman de la foi.

Dans la prison, on avait enlevé à Richard jusqu'à son nom. Il était devenu « Vasile Georgescu ». Les gardiens n'avaient pas le droit de connaître son identité. Si le secret avait transpiré, des questions auraient pu être posées à l'étranger. Il fallait qu'il eût disparu sans laisser de trace. Mais cela se passait en 1948.

Krouchtchev était alors sur la route du pouvoir suprême en Russie, et il y avait des signes de grands changements prochains. Pendant toute l'année 1954,

après la mort de Staline, nous avons espéré que les puissances occidentales feraient quelque chose pour nous. Mais, en 1955, ce fut la conférence au sommet de Genève, puis l'entrée de la Roumanie aux Nations Unies. Ces nouvelles nous consternèrent. Nul n'imaginait qu'avec des dizaines de milliers de prisonniers politiques dans les prisons, la Roumanie pourrait être la bienvenue aux Nations Unies avant de les avoir remis en liberté.

Mais si la Charte des Nations Unies qui obligeait les membres de l'organisation à pratiquer la liberté religieuse et politique restait ignorée, la conférence au sommet apporta quelques améliorations dans les prisons. On apprit que la nourriture y était meilleure et les soins médicaux assurés. Des bruits d'amnistie couraient et les visites furent permises en plus grand nombre.

La carte de Richard était la meilleure nouvelle possible. Mais moi qui désirais si ardemment le voir, je ne pouvais y aller. Il fallait me présenter chaque semaine au commissariat de police. Ils me refusèrent de supprimer la défense de quitter Bucarest. Alors Mihaï partit à ma place.

Tirgul-Ocna est une petite ville du nord, de l'autre côté des Carpathes. Le train parcourt plusieurs centaines de kilomètres autour des montagnes. Je convins avec « tante Alice » qu'elle irait avec Mihaï, même si elle ne pouvait pas voir Richard, puisque les seuls autorisés étaient l'épouse et l'enfant.

J'attendis. Ils restèrent absents deux jours, et tout ce temps je ne cessai de me demander s'ils le veraient (je me souvenais du long voyage de Mihaï pour

me voir au canal, et de son échec), si Richard serait autorisé à recevoir les vêtements chauds et la nourriture que j'avais préparés pour lui. Si Richard était dans une prison-sanatorium c'était qu'il était tuberculeux. Serait-il capable de se mettre debout et même de parler à Mihaï ?

Ils revinrent très tard, un soir de décembre. Nous les entendîmes monter l'escalier.

— Nous l'avons vu ! Nous l'avons vu ! criait Alice avant même d'entrer. Puis :

— Il est vivant ! Il est vivant !

Ils entrèrent, les épaules couvertes de neige.

— Mihaï !

— Maman ! Papa va bien et m'a chargé de te dire sa certitude de devoir bientôt nous revenir. Si Dieu peut faire un miracle en me laissant voir mon fils, a-t-il dit, il peut en faire un en nous réunissant tous.

Nous fondîmes tous en larmes. Après quoi nous leur donnâmes quelque chose de chaud à boire, et ils racontèrent leur histoire. La gaieté se mit à régner. Le fait d'être l'épouse et le fils d'un prisonnier n'empêche pas la joie. L'excitation faisait rougir les joues d'Alice et voltiger ses mains délicates tandis qu'elle racontait.

— Nous avons dû attendre des heures et des heures dans la neige. On nous avait fait entrer par la grille principale, puis rester dans un endroit entouré de barbelés à une certaine distance des bâtiments du sanatorium. Les prisonniers devaient traverser un espace découvert pour se rendre dans une grande baraque métallique où étaient reçus les vi-

siteurs. C'était terrible de les voir ! Effrayant ! Des bandes de silhouettes emmitouflées se détachant sur la neige étincelante. On aurait dit des fantômes gris. Puis, marchant, parmi eux, je reconnus Richard Impossible de s'y tromper, il est si grand. Je me mis à faire de grands signes frénétiques, mais il ne me repéra pas. Nous étions tous entassés pêle-mêle, et tout le monde agitait les bras. Mihaï seul fut autorisé à le voir.

Quand pour finir, ils durent repartir, il n'y avait plus de train, et ils restèrent dans le village chez des paysans amis.

Mihaï avait été tellement bouleversé de voir son père que je ne pus d'abord lui tirer grand-chose. Mais j'étais trop heureuse pour y faire attention.

Il avait été autorisé à laisser le colis de nourriture et de vêtements.

Ce n'est que plus tard que je me rendis compte du choc que ça avait dû être pour lui. Voir ce père qu'il aimait et respectait derrière des barreaux, la tête rasée, squelettique !

Mihaï avait aussitôt commencé par lui parler comme il l'avait préparé :

— Maman dit qu'il ne faut pas avoir peur, parce que si nous ne nous retrouvons pas de nouveau sur terre, nous le ferons au ciel.

Paroles réconfortantes ! Richard sourit et lui demanda :

— Avez-vous assez à manger ?

— Oui, répondit Mihaï, notre Père prend soin de nous !

L'officier politique de la geôle, qui écoutait, ricana, croyant que je m'étais remariée.

Dans de telles conditions, ils ne pouvaient en dire long. Les dernières paroles de Richard furent celles-ci :

— Mihaï, le seul cadeau de père que je puisse te faire est de te dire qu'il faut toujours rechercher la plus haute des vertus chrétiennes qui est de garder la juste mesure en toutes choses.

Je plaçai la carte de Richard entre les pages de ma Bible. J'allais de temps à autre la regarder et la lire pour la centième fois. En prison, il était devenu maître dans l'art d'écrire en lettres minuscules. Il me raconta plus tard que d'autres venaient le trouver pour qu'il les aide à exprimer tant de choses en quelques mots, comme il savait le faire. Ils se renseignaient mutuellement pour savoir ce qu'il avait écrit, de sorte que des douzaines de prisonniers commencèrent leurs cartes en écrivant : « Le temps et l'espace éteignent un amour faible, mais renforcent un grand amour. »

Ainsi les messages d'amour et d'espérance se répandaient de tous côtés.



L'année 1956 débuta par l'apparition de l'esprit de révolte dans tout le bloc communiste. Le Plan de cinq ans n'avait abouti à rien. La nourriture était plus rare que jamais. Les salaires restaient bas. Tous les espoirs éveillés par la mort de Staline avaient disparu.

Puis, en février, au 20^e congrès du Parti communiste, Krouchtchev prononça son discours secret qui dénonçait Staline et son œuvre. Les Russes ne le publièrent jamais, mais peu après, dans chacun des pays d'Europe Orientale, on ressentit la brise tiède annonciatrice du dégel de Moscou.

Les signes de la déstalinisation se multiplièrent de plus en plus. Les énormes effectifs de la milice et de la police secrète furent réduits. Des contrats de millions de dollars furent négociés avec les nations occidentales afin de sauver l'économie. Et, merveille plus grande encore, des centaines de prisonniers politiques étaient libérés chaque jour grâce à une amnistie.

Je n'osais pas espérer que Richard pût être de ceux-là. Aucun indice, aucune nouvelle ne nous parvenaient. Il était resté presque douze ans en esclavage.

Par une belle matinée de juin 1956, je sortis pour aller voir des amis. A mon retour, il était là et me tenait dans ses bras.

Ce fut une soirée de rires et de larmes, de salutations aux amis venus de tout Bucarest. Longtemps après minuit nous empruntâmes un matelas d'un voisin pour lui faire un lit. Richard était si grand qu'il fallut mettre un coussin sur une chaise pour qu'il pût y allonger ses pieds. Il ne dort pas. Je le sais, car ni Jeannette ni moi ne dormions. De très bonne heure, il se leva et s'approcha doucement de Mihaï, comme pour s'assurer qu'il était réellement là.

En prison Richard avait été battu et drogué. Son

corps décharné présentait dix-huit cicatrices de torture, mais il n'avait pas parlé. Les médecins constatèrent que ses poumons étaient couverts de lésions tuberculeuses cicatrisées. Ils n'arrivaient pas à croire qu'il avait pu survivre pendant huit ans et demi (dont près de trois ans au secret dans une cellule souterraine) sans presque aucun traitement. On lui donna alors le meilleur lit d'une salle d'hôpital. Tous les prisonniers libérés étaient partout et par tous traités avec gentillesse et générosité. C'était le groupe le plus privilégié de Roumanie, ce qui rendait furieux les communistes.

Richard était forcé de changer continuellement d'endroit, car des frères s'assemblaient de toutes parts pour le voir, en sorte qu'il lui fallait aller d'un hôpital à l'autre pour éviter d'attirer l'attention de la police secrète.

Quand il alla mieux nous célébrâmes le vingtième anniversaire de notre mariage. Richard n'avait pas un sou pour m'acheter un cadeau. Mais il se procura un joli carnet relié où chaque soir il écrivait des vers et des poèmes d'amour qu'il m'adressait. Mihaï et d'autres amis intimes y écrivirent aussi des messages. Et le jour de notre anniversaire il m'en fit présent. Mais ce charmant cadeau ne devait pas rester longtemps en ma possession.

Dans l'ivresse du dégel politique, Richard obtint licence de prêcher. La persécution avait beaucoup rapproché les Églises, et il fut d'abord invité à prêcher dans la cathédrale orthodoxe de Sibiu, dont le prêtre était un vieil ami.

— La seule difficulté, avait-il dit, c'est qu'il faut

faire attention à mon archevêque. On s'attendra à ce que vous fassiez le signe de croix et ainsi de suite.

Richard lui répondit qu'il ferait tous les signes prescrits par le rituel orthodoxe pourvu qu'il pût dire tout ce qu'il pensait.

J'allai avec lui à Sibiu. Il était encore faible et il fallut lui trouver de quoi s'asseoir pour pouvoir parler. On lui donna la chaise dont se servait souvent le métropolitain. Le bruit se répandit que celui-ci allait prêcher. Mais à sa place se présenta cet homme qui, disait-on, était un Juif.

Non seulement Richard fit le signe de croix, mais il prêcha sur la croix et sur sa signification. Extérieurement, ce sermon fut apolitique. Néanmoins les mouchards présents dans l'église en rapportèrent chaque parole, et la police secrète en comprit le sens caché.

Par la suite, lorsque Richard donna une série de conférences aux étudiants de l'université de Cluj, l'un des plus importants personnages du Ministère des Cultes fut envoyé pour l'entendre. Cet homme rapporta que les conférences de Richard étaient « un torrent de sédition », en ce sens qu'elles consistaient à reprendre un à un tous les arguments marxistes contre la religion pour les démolir. L'évêque luthérien fut mis dans l'obligation de retirer, contre son gré, à Richard le droit de prêcher dans toute la Roumanie. Il n'en avait joui que durant six semaines.

Le représentant du Ministère des Cultes déclara à la première réunion des pasteurs luthériens, la haine dans la voix :

— Wurmbrand est fini, fini !

Après quoi il s'en alla.

Quelques minutes après on entendit un violent grincement de freins, suivi d'un fracas épouvantable. L'homme avait été renversé et écrasé contre le mur par une auto qui était inexplicablement montée sur le trottoir.

Richard continua à prêcher secrètement. Il passait rapidement d'un endroit à l'autre, parlant brièvement dans des petites églises ou dans des réunions secrètes, s'éclipsant aussitôt, avant que quiconque ait pu faire son rapport à la police locale. Il s'en allait de chez nous sans dire, même à moi, où il allait, et je vivais dans une peur continuelle.

Mihaï l'appelait le « prédicateur fantôme », mais savait que ce n'était guère une plaisanterie. A tout moment il pouvait être arrêté.

Avant que l'année se fût achevée, les soulèvements de Pologne et de Hongrie s'allumèrent brièvement et furent rapidement écrasés. Le « dégel » n'avait pas duré longtemps.

Mais pendant les quatre mois écoulés depuis la libération de Richard jusqu'aux révolutions d'octobre, nous connûmes un répit. Un modeste séminaire théologique fonctionnait à Sibiu pour former quelques nouveaux pasteurs. Mihaï décida de s'y rendre.

Il avait alors dix-huit ans, et son caractère était d'acier. Il ressemblait peu au jeune garçon que Richard avait quitté tant d'années auparavant. Il avait connu durant tout ce temps d'intenses combats spirituels aussi bien que de dures épreuves physiques. Cependant, malgré tous les doutes, malgré l'endoc-

trinement, il était resté chrétien. Richard pouvait maintenant l'aider à affermir sa foi. Mais Mihaï lui avait dit tout de suite :

— Père, je t'aime et te respecte, mais tu es toi, et moi je suis moi. Nous ne pensons pas de même sur toute chose, j'ai une personnalité propre.

Sans un seul jour à l'école, Mihaï en avait passé les examens à quinze ans révolus. Il était maintenant résolu à se consacrer au ministère. Richard lui dit :

— Es-tu certain de vouloir aller à ce séminaire ? Sérieusement je ne le conseillerais à aucun jeune homme.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que l'enseignement actuel des séminaires est surtout destructeur. On ne t'y apprendra pas l'amour de Dieu, ni celui de la Bible, ni la meilleure manière de suivre les saints. Tu disséqueras la Bible, tu épucheras la parole de Dieu. Ce sera probablement un poison pour ton âme. Certains des professeurs sont des saints, d'autres en sont bien éloignés.

Mais Mihaï avait pris sa décision.

Quand il revint à la maison pour le congé de Noël, j'eus un choc pénible. A la prière familiale, Richard lut un passage de l'Évangile où Jésus cite l'Ancien Testament.

— Oh ! dit plus tard Mihaï, je ne crois pas que ce soit le sens. D'ailleurs Jésus n'avait pas les connaissances voulues pour interpréter correctement l'Ancien Testament selon des critères scientifiques

— Il ne les avait pas ? dis-je, sur le point d'éclater en sanglots ! Eh bien ! félicitons-nous-en !

Mihaï surmonta ces premières manifestations de jeunesse : nous lui parlâmes, et à la fin il combattit l'enseignement d'inspiration communiste de quelques-uns de ses professeurs, ce qui lui valut les pires difficultés.

Son idéal était alors d'être missionnaire aux Indes. Il étudiait les religions indiennes et les pratiques bouddhistes. J'avais un peu peur en le voyant se tenir en équilibre sur la tête pendant plusieurs minutes selon les règles du Hata-yoga.

— Ne crois-tu pas, lui dis-je, que Dieu nous a fait des jambes pour qu'on se tienne dessus ?

Pour sa thèse, il entreprit de travailler une étude faite par des prédicateurs non conformistes anglais, Booth et Spurgeon, personnages qui s'embarrassaient peu d'études théologiques officielles.

Les communistes souhaitaient garder l'école ouverte pour faire impression sur les puissances occidentales (la Roumanie venait d'entrer au Conseil Mondial des Églises), mais avec aussi peu d'étudiants que possible. Lorsque quatre cents candidatures se furent déclarées les autorités prirent peur. Ils firent comprendre à ces garçons que s'ils insistaient leurs pères pourraient perdre leur emploi. En sorte que nombreux furent ceux qui se retirèrent « volontairement ». En 1965, le séminaire luthérien de Cluj n'avait plus que cinq étudiants, et il y en avait six au séminaire baptiste de Bucarest.

Cependant Mihaï arriva à poursuivre ses études pendant deux ans à Sibiu. Il y avait là une belle

bibliothèque, et certains des professeurs étaient d'excellents chrétiens. C'est ainsi qu'il ne se trouvait pas à la maison quand on vint arrêter son père pour la deuxième fois.



Nous savions que cela devait arriver. La nouvelle vague de terreur commença en 1958. Nous vîmes tous alors que nous avions été joués. Beaucoup avaient cru que les communistes cherchaient à en venir à un accommodement avec l'Occident, et qu'ils allaient s'adoucir. On avait vécu toutes les déceptions du passé, mais même alors on ne saisissait pas toute l'étendue du mensonge.

En juillet 1958, une série de lois furent décrétées, plus sévères encore que tout ce qu'on avait vu jusque là dans les pays satellites. La peine de mort était ordonnée pour des vingtaines de fautes légères, et dès l'automne elle fut largement appliquée. Les arrestations en masse recommençaient. Des milliers de personnes furent envoyées travailler comme esclaves à de nouveaux projets, tels que le défrichement des marécages du delta du Danube. Tous les jeunes délinquants (c'est-à-dire les jeunes qui critiquaient le gouvernement) furent envoyés « aux roseaux ».

Une nouvelle purge décima les rangs officiels. Tous ceux dont l'origine sociale était douteuse et qui avaient trouvé un emploi lors du « dégel » furent renvoyés. Il leur fut interdit, ainsi qu'à leurs

enfants, de travailler dans n'importe quelle branche des services publics.

Le combat contre la religion reprit. Sur l'ordre de Krouchtchev, des églises furent fermées et des prêtres arrêtés dans toute l'Europe Orientale, en conformité d'un plan de sept ans destiné à « extirper les vestiges de la superstition ».

Nos mansardes étaient devenues plus que jamais un centre de l'Église souterraine. Il était impossible que cela pût échapper à l'attention encore longtemps. Chaque soir Richard priait : — O Dieu ! si tu connais un prisonnier auquel je puisse venir en aide, renvoie-moi en prison.

J'ajoutais à cette prière un amen hésitant.

Un mardi soir de janvier 1959, une femme de notre église arriva en pleurs. La semaine précédente, elle avait emprunté quelques copies des sermons de Richard. Il en circulait des centaines photocopiées dans toute la Roumanie. C'était strictement contraire à la loi. Or, la police venait de faire une rafle dans le logement de cette femme et en avait emporté ces copies.

Nous apprîmes également par un informateur glissé dans le Parti que Richard avait été dénoncé par un jeune pasteur qui se prétendait son ami. Peut-être avait-il été victime d'un chantage et forcé de signer sa dénonciation sous peine de prison. Quoi qu'il en soit, il l'avait fait, et il ne m'appartient pas de le juger. Nous l'aimions bien et il vaut mieux simplement continuer de l'aimer.

Le mercredi 15 janvier, à une heure du matin, la police frappa à notre porte et envahit notre

mansarde avant que nous puissions sortir du lit. La lumière fut allumée.

— Vous êtes bien Richard Wurmbbrand ? Passez dans l'autre pièce et restez-y.

Notre minuscule logement regorgeait d'hommes en train d'ouvrir les armoires, de retourner les tiroirs en jetant les papiers par terre. Sur le bureau de Richard, ils trouvèrent des pages de notes, des sermons tapés à la machine, une Bible usée. Tout fut saisi.

Puis, ils trouvèrent mon cadeau d'anniversaire, le carnet où Richard et Mihaï m'avaient écrit des vers.

— Je vous en prie, ne prenez pas ça, c'est une chose personnelle, un cadeau. Cela ne peut vous servir à rien.

Ils le prirent. Le capitaine qui commandait fit sortir Richard de l'autre pièce. On lui avait passé les menottes.

— Vous n'avez pas honte, m'écriai-je, de traiter ainsi des gens innocents ?

Richard s'avança vers moi : ils le prirent par les bras. Il déclara alors :

— Je ne quitterai pas cette maison sans résister si vous ne me permettez pas d'embrasser ma femme.

— Laissez-le, dit le capitaine.

Nous nous agenouillâmes ensemble pour prier, la police secrète debout autour de nous. Puis nous chantâmes l'hymne « l'unique espoir de l'Église est notre cher Seigneur ».

Une main s'abattit sur l'épaule de Richard.

— Il faut partir, dit le capitaine, il est près de cinq heures.

Mais il parlait tranquillement et ses yeux brillaient.

Je les suivis dans l'escalier. Richard tourna la tête :

— Tout mon amour à Mihaï et au pasteur qui m'a dénoncé.

Ils le poussèrent dans le fourgon qui démarra. Je me mis à crier « Richard ! Richard ! » en courant derrière le fourgon dans la rue glaciale et en pleurant. Ils disparurent à un tournant. Je fus forcée de m'arrêter, hors d'haleine, éperdue.

Revenue dans la mansarde, je tombai à terre en pleurant :

— Seigneur, je remets mon mari entre tes mains. Je ne peux rien faire, mais toi tu peux passer par des portes verrouillées. Tu peux l'environner de tes anges. Tu peux le faire revenir !

Assise dans l'obscurité, je priai jusqu'au jour. Puis, je commençai à me rappeler ce qu'il me faudrait faire. Une amie vint me voir. Je lui dis :

— Ils m'ont encore volé mon Richard.

NOUVELLE TERREUR

IL FALLAIT D'ABORD informer Mihaï. Ce ne serait pas facile. Il avait déjà traversé tant de tragédies. Et la nouvelle devait être cachée aux informateurs de l'Université, faute de quoi il serait renvoyé. Aussi ne pouvais-je aller moi-même à Sibiu car on m'y connaissait.

De bonne heure le lendemain matin, Alice prit le train et attendit dans un petit parc proche de la faculté de théologie, le passage de Mihaï. Elle n'osait pas s'adresser à d'autres étudiants. S'ils rapportaient cette visite, et c'eût été une faute grave de ne pas le faire, la nouvelle allait se répandre. Son seul espoir était que Mihaï passât par ce parc. Il y faisait cruellement froid. Les branches des arbres, ainsi que les bancs étaient couverts de neige. Il arriva vers le soir.

— Oui, dit-il, je m'y attendais. Dites à maman que je vais venir sur-le-champ. Elle aussi ils pourraient la prendre.

— Mais, et tes études ? dit Alice. Voilà près de trois ans que tu travailles...

— Qu'importe ? Ce sont parfois des pasteurs diplômés qui trahissent et détruisent ce que les véri-

tables « pêcheurs d'hommes » ont bâti. Mieux vaut pas de diplômes. D'ailleurs je serai bientôt mis à la porte quand ils en auront envie.

Il était très tard quand Alice, revenue dans ma mansarde, me raconta ce qu'ils s'étaient dit.



Je vis Richard encore une fois avant qu'il ne disparût pour six nouvelles années. Il y eut un procès auquel purent assister les parents. Le Parti était devenu un peu plus formaliste qu'aux jours passionnés de 1948. — Nous ne mettons pas en prison pour rien, disaient-ils, nous avons nos tribunaux et nos juges.

Cinq de ceux-là se tenaient assis sur une tribune surélevée, au-dessus de laquelle on pouvait lire sur une banderole : « Justice pour le peuple au service du peuple. »

Plus haut pendaient des portraits de Gheorghiu Dej et d'autres personnages bien nourris du Parti.

Les ennemis du peuple entraient par une porte et s'en allaient par une autre une fois l'audition terminée, la défense présentée et la condamnation prononcée ; le tout en quelques minutes. Des prêtres, des paysans, des Tziganes, des journalistes défilaient comme sur une courroie de transmission.

Un balayeur ivre avait crié :

— Gheorghiu Dej est un vieil imbécile. Il devrait retourner à son « teuf-teuf » ! (Dej était un ancien cheminot).

— Deux ans, dit le président.

Le balayeur sortit et Richard entra.

Je n'entendis pas un mot de ce qui suivit, et lui non plus. Nous nous bornions à nous regarder l'un l'autre, peut-être pour la dernière fois.

Mihaï me dit ensuite que ce procès avait été un renouvellement de son ancien procès secret de 1951. L'amnistie fut annulée et la précédente condamnation remise en vigueur. En sortant Richard tourna la tête et nous fit un dernier sourire plein de sérénité. Cela n'avait duré que quelques minutes.

Le greffier, un petit homme à l'air épuisé, vint me tendre un papier où l'on pouvait lire que Wurmbrand R., né en 1909, etc. était condamné à vingt-cinq années, donc cinq de plus que la première fois.

Nous découvrîmes plus tard que la condamnation comportait en plus une lourde amende, ainsi que les « frais de justice ». De sorte que tout ce que nous possédions était une fois encore confisqué, comme cela se produisait pour chacune des familles des prisonniers politiques. Comme nous n'avions pas d'argent, deux fonctionnaires du fisc vinrent en discuter et s'en allèrent emportant les quelques précieuses affaires que nous avons rassemblées depuis ma libération en 1953.

Ils nous laissèrent deux lits, une table et deux chaises. Nous pensions avoir eu de la chance, mais pendant les six années qui suivirent ils ne cessèrent de revenir exiger de l'argent et de confisquer. Été comme hiver je dus me battre avec la bureaucratie pour essayer de conserver nos quelques malheureux meubles.

Ce fut une époque d'affreuse terreur. Chaque

jour des amis étaient arrêtés. Presque tous ceux que nous aimions étaient en prison. La nuit et le jour cessèrent d'exister pour nous. De toutes parts arrivaient des gens racontant des histoires de terreur, d'églises fermées, de familles enlevées.

Et pendant tout cela, Krouchtchev faisait sa visite « pour rompre la glace » aux États-Unis, et on parlait d'une importante conférence au sommet, qui devait avoir lieu à Paris en 1960.

Nous parlions de l'avenir chez madame Landauer :

— Vous verrez, Sabina, me dit-elle, après cette conférence, votre mari sera libéré. Ils vont se mettre d'accord. Les portes des prisons vont s'ouvrir.

Le téléphone sonna. C'était un voisin qui prévenait que la police était chez moi.

— Ne revenez pas ce soir ! Vous êtes sûre d'être arrêtée. Ils se sont déjà emparés d'Alice.

Alice était peut-être la femme la plus généreuse et la plus dévouée que je connusse. Elle donnait aux autres tout ce qu'elle avait. Elle prenait soin des enfants des prisonniers politiques, des enfants littéralement mis à la rue. C'était là son crime.

Comme elle avait refusé de donner des informations sur ses amis au cours de son interrogatoire, elle fut terriblement battue. On lui fit sauter les dents à coup de pieds, on lui fractura des os. Puis elle fut condamnée à huit ans de prison.

Cette nuit-là la police fouilla nos mansardes pendant deux heures. Outre Alice, ils arrêtèrent une jeune fille qui était venue me rendre visite, pratique commune.

Nous rentrâmes plus tard dans le logement mis

au pillage. Des vêtements et des papiers étaient éparpillés par terre, les matelas éventrés. Mihaï dit :

— Sais-tu ce qu'ils ont pris ? Le gros traité sur les rhumatismes !

La vieille madame Tomaziu avait copié à la main des pages et des pages de l'ouvrage d'un médecin allemand dont le sujet était un traitement plutôt douteux des rhumatismes. Elle avait insisté pour les prêter à Mihaï.

— C'est un livre très rare. Je n'ai pu l'emprunter que pour un jour. Aussi ne perdez surtout pas mes notes.

J'eus beaucoup de mal à lui expliquer qu'elles avaient été saisies par la police secrète, et je ne crois pas l'avoir absolument convaincue.

On passa des heures et des jours à essayer d'obtenir de la police des nouvelles d'Alice et des autres amis arrêtés chaque jour. On y arrivait rarement. Ils avaient disparu dans le puits sans fond des prisons. Peut-être en aurait-on un jour quelque signe. Mais ce ne fut que quelques mois après son arrestation que nous découvrîmes ce qu'il était advenu d'Alice.

Tous nos amis les plus proches disparaissaient. Le vieux monsieur Trifu, qui avait été comme un grand-père pour Mihaï. C'était un poète naïf, un campagnard, qui écrivait des poèmes lyriques d'une simplicité et d'une profondeur célestes. Mihaï avait pour ainsi dire été élevé sur ses genoux.

Et Naïlescu, peut-être le plus grand compositeur de musique religieuse du pays. Il laissait une fem-

me et quatre enfants, chassés de leur maison et jetés à la rue.

Et le pasteur Arméanu, condamné à vingt ans de prison pour avoir prêché sur le mot de Jésus : « *Jetez vos filets à droite...* »

— Ah ! avaient-ils dit, pourquoi pas à gauche ?
Propagande impérialiste.

Un mouchard avait rapporté ce sermon, devenu le prétexte de son arrestation. Il laissait une femme et cinq jeunes enfants qui furent déportés au Baragan, un endroit désert. Un jour madame Arméanu se présenta à notre porte, épuisée, malade. Nous la prîmes avec nous. Elle ne nous causa aucune difficulté, mais nous fut au contraire d'un grand secours par la douceur de son caractère qui lui faisait tout supporter sans se plaindre.

Mais nous étions alors cinq personnes à peupler la mansarde.

L'homme que nous soupçonnions tous d'avoir dénoncé le pasteur vint à une réunion de l'Église clandestine.

— Laissez-le, murmura madame Arméanu, il a été forcé de le faire.

Elle voulait pardonner et oublier.

Mais pas moi.

— Pourquoi, lui reprochai-je, avoir fait cela ?

Fanfaronnant, il me répondit :

— Ils m'ont tourmenté pendant des mois. D'ailleurs je n'ai dit que la vérité. Il avait bien dit ce que j'ai rapporté, et même si j'étais d'accord avec ses paroles, c'était des propos contre-révolutionnaires. J'ai fait mon devoir tel qu'il m'est apparu.

— Mais alors vous êtes du côté de ce régime que rien n'arrête ? Qui tue et met en prison des innocents, et empoisonne les enfants par l'athéisme ?

Mal à son aise, il répondit :

— Non ! Bien sûr que non !

— Alors, pourquoi ne les avez-vous pas informés que vous-même étiez contre le régime, au lieu de le dire de votre frère ?

Mon cœur était plein d'amertume. Je savais que des pasteurs, des amis et même un évêque avaient leur part de culpabilité dans l'arrestation de Richard. Ils se préféraient eux-mêmes aux principes qu'ils prêchaient. Sentant la haine s'emparer de moi envers ceux qui m'avaient pris mon mari et tant d'autres maris, je dus me livrer à une lutte intérieure. Je priai mais ne pus trouver la paix.

C'est alors que Marietta découpa la reproduction d'un tableau du Christ en croix par un maître italien. Souvent mes yeux se fixaient à l'endroit du mur de la mansarde où elle était fixée. Et chaque fois je me remémorais Ses dernières paroles : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*. Et encore : *J'ai soif*.

Les traîtres, comme ils avaient soif de pardon ! D'un pardon que je ne voulais pas leur accorder, que dans mon amertume je leur refusais.

Dans cet état d'esprit, il se produisit en moi un changement. Je savais que même pour les saints il pouvait y avoir des moments où l'amour de soi prend le pas sur l'amour de Dieu. L'évêque luthérien Mueller, un bon ami, avait coutume de dire de ceux que certains appellent traîtres qu'ils peuvent bien appa-

raître comme de pauvres saints aux yeux de Dieu. Il disait cela sans se soucier du tout que d'autres pussent en conclure qu'il n'était qu'un pauvre évêque. Je décidai d'aimer sans rien en attendre en retour.



Durant l'hiver de 1960, la neige tomba précocement. Les rues en étaient obstruées et personne ne sortait sans y être forcé. Un carreau manquait à la fenêtre, et Mihaï avait cloué un vieux morceau de tapis sur l'ouverture, mais rien n'arrête le vent. On l'entendait gémir tristement sous la porte.

— On pourrait tout aussi bien s'asseoir dehors, dit Marietta ; il ne fait pas plus chaud ici.

Le tapis empêchait la lumière d'entrer, et malgré les courants d'air notre petite mansarde si peu hermétique sentait affreusement le renfermé quand le soir venu cinq personnes s'y trouvaient.

Quand je ne travaillais pas pour l'Église souterraine, j'arpentais les rues, d'un bureau du gouvernement à l'autre, pour tenter d'obtenir des délais pour le paiement de l'amende de Richard. Si une certaine somme n'avait pas été payée au temps fixé, ils viendraient emporter tout ce qu'ils avaient laissé. J'attendais sur les bancs des corridors pleins de courants d'air pour voir des fonctionnaires, et remplissais des douzaines d'imprimés compliqués. Mais il n'en résulta rien.

Un jour des employés du fisc tambourinèrent à la porte. Mihaï leur ouvrit et m'appela. Ils exigeaient

plus d'argent. Je ne pouvais pas payer ? Tant pis. Ils allaient dresser une liste de tous les meubles et affaires de ménage pour que je puisse les réclamer après avoir trouvé de quoi payer.

— Cela ne vous prendra pas longtemps, leur dis-je.

Ils enregistrèrent les chaises, les tables, la vaisselle, un vieux phonographe cassé. Les lits, nous pouvions les conserver, d'ailleurs ils étaient trop abîmés pour pouvoir être déménagés.

— Un tapis, brun, petit, dit le premier homme.

D'un coup il l'arracha de la fenêtre, laissant entrer un souffle d'air glacé.

— Non, on peut compter cela comme faisant partie de la fenêtre, dit-il ; il y a des gens qui dorment ici ; ou bien enregistrons-le plutôt comme un rideau.

Et il le replaça. Je les remerciai, mais ce fut une erreur. Ils se rappelèrent leur devoir.

— Vous avez trois jours pour payer. Sans cela...

Là-dessus, ils disparurent. Je passai la matinée suivante à essayer de voir le fonctionnaire compétent. Mon tour vint enfin. Il était assis dans un petit cabinet cloisonné de carton.

— Vous prétendez qu'ils n'ont pas tout enlevé ?

Il était furieux :

— Que voulez-vous que cela me fasse ce que vous ferez après ? Les instructions du tribunal sont claires. Ou bien vous payez tout sur-le-champ, ou bien tout ce qui vous appartient est confisqué. Vous ne pouvez pas payer ? Bon. Ils viendront demain sans faute.

En descendant l'escalier je ne pus arrêter les lar-

mes qui coulaient sur mes joues. Frissonnante et toussante, je m'arrêtai un moment dans le grand hall avant de me plonger dans la rue glaciale. Quelqu'un me toucha le bras. Un homme grand, portant des lunettes, m'avait suivie en bas. Je pensais que c'était un autre fonctionnaire qui allait encore me faire des menaces. Il jeta un rapide coup d'œil alentour.

— Je connais votre cas, me dit-il, tenez, prenez cela.

Et, il disparut, retournant d'où il était venu. Je regardai les billets pliés qu'il m'avait glissés dans la main. Assez pour les faire attendre encore des semaines !

Rentrant à la maison, je ne prêtai plus d'attention à mes souliers détrempés, à mes mains gelées, à mon épuisement. Mon cœur était plein d'un calme merveilleux. Cet homme bienveillant et généreux qui m'avait montré un signe de l'amour de Dieu ! Qui pouvait-il être ?

Une enquête discrète de Mihaï nous fit découvrir qu'il travaillait aux bureaux des impôts. C'était l'un des nombreux amis de l'Église clandestine. Il était impossible de nous rencontrer, mais dès lors chaque mois, tant que Richard resta en prison il nous envoya ce qu'il pouvait prélever sur son maigre salaire.

Comme il se devait, Mihaï avait été expulsé de son séminaire. Notre ami l'évêque Mueller avait fait tout son possible pour l'y garder. L'évêque Mueller était méprisé par beaucoup de ses fidèles luthériens, à cause de sa collaboration patente avec les communistes qui lui avaient même fait l'honneur de le décorer.

Ils ignoraient qu'il rapportait à l'Église souterraine toutes ses discussions avec les hauts fonctionnaires, tout comme il protégeait secrètement et secourait des familles de martyrs chrétiens. Je puis le dire ouvertement aujourd'hui, car il est mort.

Mihaï réussit à se faire inscrire à la faculté des constructions mécaniques de l'université, sans avoir naturellement fait savoir qu'il était fils d'un prisonnier politique.

— Ils le découvriront dans quelques mois, dit-il, et je serai alors renvoyé et pourrai m'inscrire ailleurs.

Je m'efforçais de gagner un peu d'argent en travaillant à domicile. J'avais trouvé une vieille machine à tricoter, servant à faire des chandails. L'ennui était que lorsque je voulais travailler, la machine s'y refusait. L'ami qui me l'avait donnée découvrit bientôt qu'il s'était en même temps donné lui-même. C'était un mécanicien, et il ne se passait guère de jour où je ne l'appelle pour quelque réparation.

— Les paliers sont morts, me dit-il enfin.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire qu'on la jette au rebut. Impossible de trouver des pièces de rechange.

— Quel malheur !

Mes chandails, parfois de forme inaccoutumée, se vendaient bien.

— Je vais chercher. Peut-être en trouverai-je une autre à bon marché.

Une semaine plus tard, il revint avec deux machines moins compliquées pour faire des bas.

Désormais madame Arméanu et moi fûmes très occupées. Le problème était celui des aiguilles. Elles

se cassaient souvent, et, dans la Roumanie nouvelle, il était simplement impossible d'en trouver. Toute la fabrication allait aux usines. Le mécanicien essaya d'en emporter quelques-unes de celle où il travaillait. Mais on fouillait les employés à la sortie. Je ne pouvais lui permettre de risquer la prison pour une aiguille. Alors, la production des chaussettes cessait souvent pendant des mois entiers.

Il y avait un marché noir des bas. Comme personne n'était autorisé à vendre de marchandises sans permission de l'État (il était même interdit d'en fabriquer en privé) nos amis les vendaient aux portes d'usine. Ou bien au marché aux puces.

Finalement, nous renonçâmes. En effet, au cours des années 60, les barrières économiques dressées contre les pays occidentaux se relâchèrent. La Roumanie reçut d'Occident de l'outillage et des modes d'emploi. Quand apparurent les bas de nylon, les miens n'avaient plus qu'à disparaître, et je n'en étais pas fâchée.

Après cela, mes entreprises pour gagner de l'argent se bornèrent à l'enseignement des langues.



— Camarade Sabina Wurmbrand ?

Un jeune homme en imperméable foncé se tenait à la porte, la nuit tombait.

— Oui, c'est moi.

— Demain, à neuf heures, présentez-vous au Ministère de l'Intérieur. Vous montrerez aux gardes cette carte, et demanderez le bureau qui y est indiqué.

Il me lança un regard froid :

— Bonne nuit !

Et il descendit bruyamment l'escalier. Aucune convocation n'était plus effrayante. Ceux qui devaient se rendre au Ministère de l'Intérieur en restaient généralement les hôtes pour des durées indéterminées. Quelqu'un m'avait-il dénoncée ? Cette nuit-là il y eut dans la mansarde une petite famille bien triste.

Tôt le lendemain, je garnis un petit sac d'affaires de toilette et de vêtements chauds. Je leur dis au revoir à tous et partis.

C'était un bureau plutôt imposant, avec tapis, rideaux et jolies secrétaires. Les portraits de Lénine et Cie étaient en couleur, et bien encadrés. Derrière un bureau de la taille d'un piano à queue était assis un homme grassouillet en vêtements civils, il avait environ quarante ans.

— Asseyez-vous, camarade Wurmbrand.

Il m'indiquait un fauteuil.

— Nous vous avons demandé de venir ici parce que votre cas nous intéresse. Parlez-moi de vous, de votre famille. N'ayez pas peur ! Rien ne sortira d'ici. Vous avez un fils (coup d'œil aux papiers sur son bureau), Mihaï... Comment vont ses études ?

Je voyais où il voulait en venir. C'était encore une tentative pour me persuader de divorcer. La politesse allait remplacer la pression qui n'avait pas abouti.

Suave et plein d'assurance, il se renversa, en veine d'épanchements, dans son fauteuil.

— J'aime mon mari, répondis-je, et quoiqu'il ar

rive je resterai mariée avec lui. Nous sommes unis pour toujours.

— Écoutez, laissez-moi vous faire une petite proposition. Vous voulez que votre fils termine ses études. Vous voulez avoir le droit de travailler, et de vivre votre vie d'une façon personnelle. Vous pouvez obtenir tout cela de la façon la plus simple. Laissez-moi seulement votre carte d'identité. Et dans quarante-huit heures nous vous la renverrons à votre nom de jeune fille. Oubliez ce mot de divorce. L'État ne vous demande qu'une simple formalité. N'est-ce pas la seule chose intelligente qu'il convient de faire ? Il s'arrêta en jouant avec un crayon. Naturellement, si vous ne voulez pas coopérer il existe d'autres solutions. Quand nous voulons quelque chose nous l'obtenons...

Je regardai l'officier politique dans les yeux :

— Supposez qu'un jour vous soyez vous-même en prison, comme tant d'autres fonctionnaires ? Voudriez-vous que votre femme divorce ?

Il se redressa d'un coup et explosa :

— Ne savez-vous pas où vous êtes et qui je suis ? Comment osez-vous me poser des questions ?

Il jeta le crayon dans la cheminée :

— Allez-vous-en ! Sortez ! Et n'oubliez pas ce que je vous ai dit ! Vous m'avez compris ?

Je ramassai mon petit sac et me dirigeai vers la porte sans répondre.

« Avoir compris ? » Mais lui aussi avait compris. car ce fut la dernière tentative pour me faire divorcer.

En revanche, ils m'informèrent en deux circonstances que mon mari était mort.

Ce furent d'abord deux jeunes gens hagards qui se présentèrent chez moi, disant qu'ils étaient d'anciens prisonniers (ce qui était sans doute vrai). Mais ils n'arrivaient pas à me regarder dans les yeux. Quand ils se mirent à raconter qu'ils avaient vu Richard en prison, je sus aussitôt que j'avais affaire à des provocateurs.

— Pauvre pasteur Wurmland ! dit le plus hardi des deux. Nous ne savons pas exactement ce qui lui est arrivé. A la fin il était devenu très morose. Il ne voulait parler à personne. C'est ce qu'on nous a dit dans la prison de Gherla.

— Qu'essayez-vous de me dire ? Qu'il s'est suicidé ?

— On ne peut jamais être certain. Mais nous savons qu'il est parti les pieds en premier. Et qui pourrait le blâmer s'il l'a fait ?

Il cherchait à se montrer adroit, mais n'aurait pas pu choisir un mensonge plus stupide.

— Pauvre pasteur Wurmland ! C'était un vrai saint. Tout le monde le disait.

— Allez-vous-en ! Je vous en prie. Je ne pouvais rien trouver d'autre à ajouter.

— Nous voulons vous dire, madame Wurmland, comme nous sommes désolés...

— Partez, je vous en prie.

Ils avaient l'air affreusement coupables et honteux. Ils faisaient probablement cela pour obtenir une carte d'alimentation ou la promesse d'un emploi.

La seconde fois, ce fut une déclaration officielle qui annonça la mort de Richard. Mais elle ne me fut pas adressée directement. Un homme en civil se pré-

senta chez des amis. On ne voulait pas apprendre la triste nouvelle personnellement à madame Wurmband. Des amis pourraient-ils s'en charger ? Et dire simplement que le pasteur était mort après une maladie, et avait été enterré dans la prison. Dieu merci ! on m'avait épargné une deuxième entrevue éœurante.

Mais ils ne s'arrêtèrent pas là. Le nom de Richard se murmurait désormais d'un bout à l'autre du pays et devenait légendaire. Des enfants ne se couchaient pas sans avoir prié pour lui. Pour y mettre un terme, des prisonniers libérés furent envoyés chez des chrétiens dans plusieurs des plus grandes villes afin de les persuader que Richard s'était suicidé. Mais personne ne les crut.

Ensuite, Mihaï fut renvoyé de sa faculté. La police secrète chercha à faire de lui un informateur, et à cette occasion il fut stupéfait d'apprendre à quel point ils étaient au courant de sa personne, de son emploi du temps, de ses amis. Ils surveillaient tous les chrétiens et constituaient sur eux des dossiers. Il fallait être un virtuose du travail clandestin, ce que peu d'entre nous étaient, pour pouvoir garder quelque chose à l'abri de la police secrète. Nous savions que certaines gens nous mouchardaient et que cela faisait obligatoirement partie de l'existence. Mais Mihaï disait que l'Église avait été trop profondément infiltrée.

— Maman, je déteste te dire ça, mais tu as le cœur trop tendre. Tu laisses tous ces gens venir chez nous, et, à la seule condition de leur entendre dire « Dieu soit loué ! », les voilà qui entrent. Or, il faut nous montrer durs pour ces mouchards.

J'aurais voulu discuter, mais il continua :

— J'ai peur qu'ils ne t'arrêtent encore, maman, et moi aussi. Ils savent que je suis jusqu'au cou dans la clandestinité. Mais je ne pense pas seulement aux gens comme nous, qui du moins savent les risques qu'ils courent et ont un but dans la vie, je pense aussi aux garçons que je connaissais à Sibiu, qui deux fois par semaine étaient emmenés et battus jusqu'à ce qu'ils aient promis d'espionner. Je pense aux gosses, à Brasov, qui avaient tenté de former un parti de la liberté. C'était un jeu puéril. Ils tenaient même registre de leurs réunions. Mais les communistes aiment à jouer aussi, et tous ces gosses sont maintenant en prison, et peut-être qu'on les y rosse à mort.

Je pensai à Alice, cette femme si douce et si charmante, attachée peut-être à un banc par les pieds et par les mains ; les dents enfoncées à coups de pied. Richard, lui aussi, avait été horriblement torturé lors de sa première arrestation, bien qu'il n'en parlât jamais. Quelles souffrances endurait-il aujourd'hui ?

Nous savions que si plusieurs réunions de l'Église souterraine avaient été récemment dispersées par la police, d'autres avaient été délibérément laissées à leur déroulement pour permettre aux mouchards de travailler en paix. Nous fîmes alors de nouveaux efforts pour nous en débarrasser.

Nos réunions comportaient de plus en plus de monde. Elles comptaient jusqu'à cinquante ou soixante personnes à la fois. Il fallait faire particulièrement attention quand l'un des assistants était un personnage important, par exemple un professeur d'uni-

versité ou un membre du Parti. C'est lui qui était l'objet d'une surveillance. Alors nous limitâmes le nombre des participants à une demi-douzaine d'amis en qui on pouvait avoir confiance.

Il y avait un moyen de repérer les mouchards. Ce moyen consistait à lancer de fausses nouvelles. On faisait savoir au suspect qu'une réunion allait se tenir au domicile d'un certain ami. Si l'on voyait alors aux environs de ce domicile un nombre inaccoutumé de fouineurs en civil, nous savions que le suspect était un coupable.

Généralement nous nous gardions de le lui manifester. On lui disait que la maison était vide et qu'on avait dû changer d'adresse à la dernière minute sans avoir pu le prévenir.

Un espion connu comme tel est très important. On a la possibilité de le tromper. Mais si on l'expulse de l'Église, il est remplacé par un inconnu. La règle était donc de rester en bons termes.

Parfois nous repérions les mouchards à la suite d'informations provenant de personnes arrêtées. Les questions que les interrogateurs ne leur posaient pas étaient souvent plus significatives que celles qu'ils posaient.

L'un de nos membres avait imprimé clandestinement des évangiles en russe. Mais au cours de son interrogatoire il n'en fut pas fait mention. Nous devînâmes pourquoi : l'informateur était son compagnon imprimeur. C'était un chrétien soumis au chantage et aux menaces. Il continuait à travailler et à prier avec nous par amour, et cependant la peur en avait fait l'agent des communistes.

Les choses continuèrent ainsi, avec d'une part le combat pour se protéger de la pluie et du vent, c'est-à-dire des agents du fisc et de la police secrète ; d'autre part la lutte pour assurer la pérennité de l'Église secrète. Nous vivions dangereusement, et n'avions guère le temps de nous ennuyer.



En novembre, je me rendis à Cluj. Il s'y préparait un procès grandiose de dirigeants de l'*Armée du Seigneur*, l'organisation religieuse interdite à laquelle Richard avait beaucoup contribué. On m'avait dit que l'une de nos amies intimes, figurait parmi eux, la « tante Alice » de Mihaï qui l'avait soigné avec tant de dévouement quand nous étions en prison.

Cette *Armée* était surtout composée de gens de la campagne, et ils vinrent par centaines à Cluj au jour du verdict. Ils formaient une masse silencieuse à la grille du tribunal militaire. Il pleuvait à torrents. Ils étaient venus de toute la Roumanie, malgré le danger d'être reconnus et dénoncés, afin de manifester leur loyalisme à ceux qui étaient traduits en cour martiale en raison de leur foi.

A l'arrivée des fourgons cellulaires, la foule se précipita pour apercevoir les chers prisonniers. Vêtus d'uniformes de prison grossiers et sales, les accusés, hommes et femmes, furent rapidement poussés à l'intérieur du tribunal.

Des épouses, des familles les appelaient en brandissant des colis de vêtements chauds et de vivres
— En arrière ! En arrière !

De son côté, la milice brandissait ses fusils. Deux jeunes soldats perdant leur sang-froid firent comme s'ils allaient tirer. Il y eut un moment de panique. Un officier se mit à crier à quelqu'un dans le bâtiment :

— Téléphonnez pour demander des renforts !

Se servant de leurs fusils comme de bâtons, les gardes repoussèrent la foule de la cour dans la rue, hommes, femmes, enfants, puis s'efforcèrent de fermer la grille.

Une clameur s'éleva :

— Prenez-nous aussi, nous sommes leurs frères, nous croyons comme eux !

Au bout de la rue apparut une voiture pleine de policiers aux fusils menaçants. Les gens couraient çà et là se réfugier dans les entrées des maisons. Aussitôt la voiture passée, ils revinrent se presser contre la grille.

A la fin, la police, nullement préparée à une telle manifestation, autorisa les proches parents à entrer. Une poignée de femmes et d'enfants furent admis. Les autres restèrent debout toute la journée au-delà de la grille, essayant de persuader les gardes de les laisser pénétrer. Sur le tard, dans la soirée, la foule était toujours aussi nombreuse.

Le tribunal cherchait pendant ce temps à éviter d'autres troubles en rassemblant tous les jugements en une seule audience.

Au crépuscule, les prisonniers furent reconduits dans leurs cellules. Un officier sortit pour dire que les sentences ne seraient pas connues avant le lendemain. Les chrétiens de la ville trouvèrent des lits

pour ceux qui étaient venus d'ailleurs. La plupart d'entre nous pleuraient. Aucune des épouses n'avait pu dire mot à son mari, ni lui remettre les précieux colis d'aliments. Je fus emmenée chez un membre de l'Église clandestine ensemble avec une demi-douzaine d'épouses d'hommes arrêtés. Nous décidâmes de passer la nuit à prier pour eux.

— Qu'on l'annonce demain ou non, soupira une femme, cela va être lourd !

Ce n'était pas le premier procès fait aux membres de *l'Armée du Seigneur*. Loin de là. On les pourchassait depuis des années

Le lendemain matin, je retournai au tribunal. Une liste avait été clouée près de la grille, qui était fermée, et un groupe de personnes stationnait là tristement. La condamnation de notre Alice était de huit ans. Je retournai sous la pluie jusqu'à la gare et m'assis pour y attendre le train de Bucarest. Nos autres frères avaient reçu des condamnations de douze à seize ans de prison ferme chacun.

On m'avait demandé de venir d'urgence chez un chrétien clandestin. Trudi s'y trouvait, mais ce n'était pas la Trudi souriante et efficace qui nous accueillait dans la maison du colonel Shircanu, ni celle qui écoutait ses conversations téléphoniques, mais une Trudi effondrée et désolée. Je crus un instant qu'elle s'était fait repérer.

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

Nous étions seules et pouvions parler librement. Il s'agissait de son fiancé, un jeune homme de son âge. Ils n'avaient pas encore de quoi fonder un foyer, et d'ailleurs Trudi estimait qu'elle devait con-

tinuer à rester à son poste périlleux, du moins pour le moment. Et voici que le garçon la pressait de lui donner des preuves de ses sentiments.

— Si tu m'aimais vraiment, lui répétait-il à chaque entrevue, tu ne me repousserais pas comme ça.

Elle tremblait à l'idée de le perdre. Que faire ?

C'est ainsi que pour Trudi, comme pour tant d'autre filles, se posait le problème de la pureté. En considérant la question à la lumière de ce que j'avais eu à affronter jadis à Paris, de tout ce que j'avais pu apprendre depuis, des réflexions faites en prison, et de ce que j'avais appris de Richard, je connaissais la réponse. Demander le pourquoi de la pureté est aussi faux que demander le pourquoi de la vie. C'est l'un des grands dons que nous fait la nature. Depuis, que la vie a commencé, l'idéal proposé à l'homme par toutes les religions chez les Juifs, en Chine, dans les mystères de la Grèce, partout cet idéal a été celui de la pureté. L'Évangile débute par l'histoire d'une vierge par opposition aux Messalines de ce temps. Il fallut que Jeanne d'Arc fût une vierge pour sauver la France. La vie de sainte Thérèse de Lisieux est un autre exemple ; on l'aime à cause de cette vertu. Est-ce que des Pascal, des Beethoven et tant d'autres auraient produit des œuvres d'une telle valeur s'ils n'avaient pas été des purs ?

Demander « pourquoi être pur » équivaut à demander « pourquoi être honnête ». Le demander c'est révéler un peu de son âme. Dans toute la littérature deux personnages sont mes favoris : celui

de Marguerite, dans le *Faust* de Goethe, et celui de Solveig, dans *Peer Gynt*.

Peer Gynt était un scélérat et un ivrogne, mais il rencontra une jeune fille pure. Elle était dévote et promit de l'attendre. Des dizaines d'années passèrent pendant lesquelles Peer alla de mal en pis, mais il se rappelait sans cesse qu'il avait connu une jeune fille pure : son image ne le quitta pas. Quand il revint à elle, il était devenu vieux, mais c'était elle seule qui l'avait conduit au salut.

Marguerite aperçue par Faust alors qu'elle se rendait à l'église ne lève pas les yeux sur lui. Dans un moment de folie, tentée par Méphistophélès, elle tomba dans le péché avec lui, mais elle expia en prison (qu'elle appelait un lieu saint) et recouvra sa pureté. Elle soupira au ciel pour Faust, et ses prières lui ouvrirent la voie du salut.

Pourquoi une jeune fille doit-elle conserver sa pureté ? Parce qu'elle peut ainsi inspirer les hommes et faire progresser l'humanité. J'ai vu en prison toute la valeur de la pureté : les religieuses et les femmes chastes étaient les plus capables de secourir les autres.

Nous vivons comme dans la cave de ce monde, loin de Dieu, mais chaque fois que nous exposons notre âme à la lumière de son amour elle s'épanouit.

Il est nécessaire d'être compréhensif face aux défaillances humaines (les nôtres aussi bien que celles des autres). Le Tamuld dit que Dieu est indulgent à tous les péchés excepté la luxure. Le rabbin qui pensait cela ne connaissait pas Dieu. C'est tout le contraire qui est la vérité. Il n'y a pas de

péché que Jésus ait plus facilement pardonné que celui-là. Jésus savait quelle est la force presque irrésistible de l'instinct sexuel. C'est pourquoi il n'a pas condamné la femme adultère. Il nous a dit de faire tout notre possible pour éviter ce péché, mais, néanmoins, il nous laisse reposer sur son sein s'il nous arrive de le commettre. Une autre fois nous pourrions réussir là où nous avons connu aujourd'hui l'échec. Il n'y a pas de limite à l'indulgence de Dieu, et il n'est pas de péché que l'Église ne comprenne parfaitement et n'absolve.

A des jeunes comme Trudi, j'étais en mesure de donner quelques avis pratiques. Lorsqu'on s'efforce de chasser des pensées érotiques ou d'éviter des péchés de la chair le résultat est souvent opposé à ce qu'on attend. La concupiscence possède une force immense. Les luttes livrées pour y échapper ne font que resserrer ses liens. C'est l'approche indirecte qui réussit. Ne cherchez pas à éliminer les pensées mauvaises. Elles ne partiront pas. Elles sont venues pour de bon. Mais emplissez-vous l'esprit d'idées de beauté et de pureté. Lancez-vous de tout cœur dans un travail qui exige du temps et de l'énergie, qu'il soit d'ordre religieux, social, politique ou philanthropique. Si vous prenez sur vos épaules la responsabilité du Christ dans un domaine quelconque, vous finirez par vous rendre semblable à lui. Des idéaux nouveaux ont la puissance voulue pour chasser les mauvaises pensées. Mais si néanmoins vous tombez, rappelez-vous qu'il n'y a pas de limite au pardon. Personne ne devient saint en trois jours. Il a fallu trente ans à saint Antoine.



En 1962, un vent plus chaud commença à souffler de Moscou. On le reniflait avec précaution. Il était question d'un nouveau « dégel ». Les lettres en provenance de l'étranger se faisaient plus nombreuses. Le bruit courut que la Roumanie cherchait à se séparer du Comécon, le marché commun contrôlé par les Soviets, et même qu'il allait y avoir une amnistie.

Les gens plaisantaient plus librement :

Krouchtchev : — Monsieur Kennedy, que puis-je faire ? J'ai essayé le lavage de cerveau, j'ai essayé la prison, mais ces stupides chrétiens continuent à aller à l'église. Comment pourrais-je les en empêcher ?

Kennedy : — Essayez donc de remplacer les icônes par votre portrait.

VERS LA LIBERTÉ

LORS DE CHAQUE FESTIVITÉ COMMUNISTE, nous écoutions attentivement la radio, dans l'espoir que l'on annoncerait une libération de prisonniers. En y pensant je n'arrivais plus à dormir la nuit.

Le 1^{er} mai 1962, fête du travail, rien.

Le 23 août, jour de la libération, rien.

Le 7 novembre, anniversaire de la révolution russe : quelques centaines de prisonniers de droit commun furent rendus à la liberté. Pas un mot des prisonniers politiques.

Les petits indices continuaient pourtant à se multiplier. Une importante convention commerciale était mise au point avec la Yougoslavie. L'*Institut d'études russes* ne fut plus que l'un des départements de l'*Institut des langues étrangères*. La *librairie russe* (un grand magasin d'État) devint la *librairie universelle*.

En août 1963, le brouillage des émissions occidentales en langue roumaine cessa. Ce 23 août-là, tout haletants, nous restions auprès de la radio dans l'attente des nouvelles. Pas de nouvelles.

Au début de 1964, sans annonce préalable, une poignée de prisonniers politiques furent relâchés :

parmi eux quelques amis. Nous leur demandâmes ce que cela signifiait. Ils l'ignoraient :

— Le gardien est entré, a lu une liste de noms, et c'est tout !

— Combien de noms ?

— A peu près quatre-vingts.

— Tellement que ça !

C'était la certitude qu'une amnistie allait être décrétée. C'est ce qui s'était déjà produit de la même manière, en 1956. Serait-ce cette fois le 1^{er} mai ? Mais ce jour-là, aucune nouvelle.

Un matin, j'étais dans ma mansarde. Marietta arriva à toute vitesse, hors d'haleine :

— Alice est revenue ! Après quatre ans !

Saisissant nos manteaux nous dégringolâmes l'escalier et sautâmes dans un tramway.

Elle était bien là, maigre, épuisée et souriante. Que de choses à nous dire ! Mais elle était absolument dépourvue de tout, à l'exception des haillons rapiécés qu'elle avait sur le dos. Je lui promis de lui apporter un certain nombre d'affaires dès le lendemain.

— Mais je sais que vous n'avez rien vous-même, me dit-elle.

— Mais si ! Nous vivons dans le luxe, dit Mihai en riant, si tu voyais notre palais !

— Avec des tapis sur les murs, ajouta Marietta.

— Et aussi sur les fenêtres !

— L'eau courante.

— Au travers du plafond !

Je pensai que nous avions beaucoup de chance par rapport à tant d'autres femmes. Nous étions en-

tourés d'amitiés. Partout elles agissaient en notre faveur. Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Le matin nous rassemblâmes quelques affaires pour les donner à Alice dans le logement de sa cousine où elle avait dormi. Nous avons désormais une raison d'espérer que ceux que nous aimions allaient revenir. Mais les semaines, puis les mois, passèrent.

De temps à autre une amie nommée Marcia arrivait en courant chez moi :

— L'amnistie ! C'est pour la semaine prochaine ! Cette fois, c'est vrai !

On la surnomma vite « sœur Amnistie ». Elle travaillait dur pour l'Église, et son mari occupait un poste officiel, aussi les bruits qu'elle rapportait étaient-ils davantage pris au sérieux.

L'amnistie, quand elle arriva, nous prit tous par surprise. Je m'étais levée tôt pour faire des courses pour la famille. C'était un mercredi de juin, chaud avec un ciel tout bleu. En rentrant je trouvai le journal qui m'attendait, il avait été apporté par un ami en route pour son travail. Sur la première page, la nouvelle de l'amnistie n'occupait qu'une petite place. Elle n'intéressait pas tous les prisonniers politiques. En réalité on ne voyait pas clairement à qui elle s'étendait. Je lus et relus. L'annonce était rédigée en termes réservés. Ils ne pouvaient pas reconnaître que des milliers de personnes emprisonnées injustement pendant des années allaient être libérées. Ils en auraient perdu la face, et Moscou veillait.

Je me précipitai chez des amis où un petit groupe discutait déjà la nouvelle.

— Ce sera comme l'année dernière, dit Mademoiselle Landauer. Seulement les criminels !

Mais « sœur Amnistie », qui était là aussi, s'écria :

— Non ! non ! Est-ce que je ne vous l'ai pas souvent dit ? Prions et remercions Dieu. Vous allez voir.

Nous priâmes et revînmes chez nous. Je n'y étais pas depuis cinq minutes qu'une voisine accourut. Elle venait de recevoir l'appel téléphonique d'un vieil ami libéré ce matin même de Gherla.

— Il a dit que votre mari était sur la liste pour aujourd'hui ! Il l'a vu dans la cour, il attendait, il arrive !

Quand elle fut partie, j'essayai de peler des pommes de terre, mais mon cœur battait si vite que je dus m'asseoir. Des heures passèrent.

On frappa encore à la porte. Monsieur Jonescu, un vieil ami qui habitait l'étage en dessous et qui avait le téléphone se tenait là souriant. Il me prit la main et me dit :

— C'est quelqu'un qui vous appelle.

Je descendis et pris l'appareil. C'était Richard. En l'entendant je ne pus parler. Je me sentais tomber, tomber, un bruit semblable à celui de la mer m'emplissait les oreilles, et l'obscurité m'envahit.

Je rouvris les yeux sur des visages inquiets qui me considéraient.

— Tout va bien.

— Elle s'est évanouie.

Ils avaient fait descendre Mihaï, qui riait et parlait au téléphone. Richard était à Cluj chez des amis.

— J'ignorais si j'avais encore femme et enfant, disait-il, et j'ai cru bon de m'en assurer !

Il allait bien. Il était libre. Il allait rentrer à la maison aussitôt que possible. Il allait attraper un train à Cluj, la gare la plus proche, mais pas aujourd'hui. Sa première réunion clandestine y avait déjà été convenue pour ce soir.

L'après-midi, d'autres amis revinrent chez eux, libérés de prisons situées aux quatre coins du pays. Une vingtaine d'épouses et d'amis attendaient en causant dans nos mansardes, pleins d'anxiété et d'espoir. Un bruit sur le palier. Un télégramme. Je l'ouvris. Richard vient par le train de nuit. Il sera là demain matin à huit heures trente.

Avec un gémissement, sœur Amnistie glissa à terre. Cette fois, c'était elle qui s'était évanouie. On s'empressa, on la gifla, on l'aspergea d'eau froide.

Naturellement, personne ne put dormir. A toute heure, c'était la nouvelle d'autres libérations. Des hommes et des femmes qu'on n'avait pas revus depuis dix et quinze ans arrivaient chez nous, comme revenus de chez les morts. La maison était remplie de gens qui se congratulaient, évoquaient des souvenirs, faisaient des plans dans une fièvre de paroles. Des fleurs ne cessaient d'arriver ; de gros bouquets de roses d'été qui avaient dû coûter des fortunes, envoyés par des amis que le danger tenait écartés. Comme il ne leur était pas possible d'être vus à la gare, nous y portâmes leurs fleurs qui témoignaient de leurs sentiments. Je ne m'étais pas rendu compte qu'ils étaient si nombreux. Sœur Amnistie avait les bras chargés de glaïeuls. Marietta portait les roses. Mada-

me Arméanu et Suzanne avaient de grands asters blancs. Le soleil brillait dans la fraîcheur délicieuse d'un début de matinée.

A chaque train attendaient des foules de personnes anxieuses, espérant contre toute espérance que leurs prisonniers allaient arriver. Ils n'en avaient aucune nouvelle.

Puis, le train arriva. La grosse locomotive Diesel glissa en grondant devant nous. Mes yeux fouillaient les wagons. Un haut-parleur se déchaîna. La foule tourbillonnait, se poussant, se bousculant. J'aperçus Richard avant qu'il ne me vît. Il se penchait à la fenêtre d'un wagon, maigre et pâle, la tête rasée. Dieu me l'avait rendu.

Ses vêtements n'étaient que haillons rapiécés. Ses chaussures n'avaient pas de lacets (c'était interdit), et elles étaient beaucoup trop grandes. Grand et souriant, il s'approcha lentement de moi, nageant dans ses chaussures, puis m'embrassa, ainsi que Mihaï. La gare tremblait du bruit des clameurs et des salutations. Quelqu'un qui avait un appareil photographique nous aligna tous les trois pour nous prendre.

Des gens nous entouraient en foule pour demander à Richard des nouvelles de leurs amis et parents qui n'étaient pas dans ce train.



Jour et nuit, nos mansardes étaient pleines d'amis et d'étrangers venus de tous les coins de Roumanie pour revoir Richard. Debout, assis, se faufilant par la porte toujours ouverte, chacun voulait échanger un

mot avec lui. La police secrète n'essaya pas de l'empêcher car on n'aurait pu y parvenir qu'au moyen d'une mitrailleuse. Ils se bornaient à surveiller et à prendre leurs petites notes à l'arrière-plan.

Richard était aussi maigre qu'un bout de bois et pesait environ quarante-quatre kilos. Il avait survécu aux coups et au lavage de cerveau. Il était indispensable qu'il entrât aussitôt à l'hôpital. Même là, les gens venaient le voir en groupe jusqu'au moment où le directeur lui dit en s'excusant qu'il allait devoir être transféré, car la police secrète se plaignait. Il passa d'hôpital en hôpital pour aboutir finalement au sanatorium de Sinaïa, l'une des plus belles villes de montagne, où se trouvait l'ancien palais royal d'été. Mais là encore des gens venaient à motocyclette, à bicyclette ou par autobus. La police secrète envoya un nouvel avertissement. Il dut se décider à partir car il n'y avait rien d'autre à faire.

A Bucarest c'était le chaos. Cette année-là on libéra des dizaines de milliers de prisonniers politiques. Tous étaient à la recherche d'un emploi, de leurs femmes et de leurs enfants (parfois avec des résultats terribles) et tentaient de reprendre place dans une vie à laquelle ils étaient étrangers depuis parfois quinze ou vingt ans. Des tragédies se déroulaient dans des cœurs, dans des foyers et même dans les rues.

La police n'arrivait pas à faire face à toute cette confusion. De sorte que Richard saisit l'occasion pour prêcher secrètement dans toutes les églises dont le pasteur lui donnait l'accès. Et nous pûmes venir au secours de nombreux amis. Nous envoyâmes Mada-

me Arméanu à Costanza passer des vacances au bord de la Mer Noire, en l'absence de son mari non encore libéré.

Richard arriva même à obtenir la licence de prêcher, mais elle se limitait à une église du village d'Orsova dont le nombre de fidèles ne devait pas dépasser officiellement trente-six.

— S'il y en a un de plus, prévint la police secrète, tant pis pour vous : nous vous connaissons et nous vous surveillons.

Richard me dit :

— Je ne crois pas pouvoir parler là : il y aura sûrement d'autres gens qui voudront venir quand ils sauront que je prêche. Il n'en résultera que du mal pour ceux d'Orsova.

Nous décidâmes donc de ne pas y aller pour le moment. D'ailleurs l'Église clandestine de Bucarest nous prenait trop de notre temps pour le permettre. Au cours de réunions clandestines ici et là (les réunions dans des maisons étaient illégales) Richard amena au Christ des centaines d'âmes. Pourtant il lui semblait qu'il n'en faisait pas assez et nous ne savions pas pendant combien de temps il allait pouvoir agir sans échapper à la police. Quand je l'interrogeais sur ses plans d'avenir il me disait :

— Comme idéal, je voudrais vivre dans la réclusion, me retirer dans un endroit désert comme le faisaient les ermites de jadis, et y passer le reste de ma vie à contempler Dieu et à méditer. Mais les choses sont bien éloignées de cet idéal.

Une fois de plus, il mesurait le peu de liberté dont jouissait l'Église, il voyait à quel point elle était

truffée de mouchards, depuis les évêques du plus haut rang jusqu'aux membres les plus humbles des paroisses. Des pasteurs lui dirent que s'ils négligeaient de faire des rapports sur leur troupeau, leurs églises seraient fermées. Les enfants et les jeunes gens étaient soumis à l'endoctrinement athée avec plus d'acharnement que jamais.

Mais, ce qui inquiétait le plus profondément Richard, c'était d'apprendre à quel point en Occident on était ignorant et naïvement crédule en ce qui concerne le communisme et ses efforts destructeurs de la religion.

A cette époque, je commençai à prendre contact avec certains hauts dignitaires de l'Église russe, par des moyens que je ne puis révéler. Beaucoup étaient des instruments du Parti, comme ils nous l'avouèrent franchement et avec chagrin. Ils disaient ne pas avoir le choix.

D'autres prélats, dans des pays de derrière le Rideau de Fer, qui allaient à des conférences internationales, des hommes choisis par le Parti et jouant le rôle prescrit par les communistes, travaillaient en réalité pour l'Église secrète. A leur retour, ils nous firent part de leurs impressions.

Ils avaient été épouvantés de découvrir à quel point certains délégués britanniques et américains étaient dupes.

— Ils croient absolument tout ce qu'on leur raconte, nous dirent-ils ; il y en a qui sont plus enthousiastes du communisme que n'importe quel véritable communiste.

Que pouvait-on faire ?

Des dirigeants de l'Église clandestine se réunirent et décidèrent que Richard devrait essayer d'aller en Occident. Il y aurait pour tâche de faire comprendre ce qui se passait en réalité ici, et ce qui pourrait arriver là-bas.



Depuis 1948, la Roumanie vendait des Juifs à Israël. Nos espoirs de partir reposaient sur ce trafic. Des milliers et des milliers de Juifs cherchaient encore à s'en aller. On pouvait les voir en train d'attendre, en longues files, au quartier général de la milice pour se procurer les papiers nécessaires. Cet exode avait déjà irrité les nations arabes, et le gouvernement prenait des précautions ; mais les scrupules officiels pouvaient céder en échange de grosses sommes offertes aux autorités.

Les négociations nous concernant furent longues et pénibles. Elles n'aboutirent qu'à obtenir d'un haut fonctionnaire le renseignement que nos dossiers portaient le tampon *Ne jamais laisser partir*. Mais nous ne désespérâmes pas. Des amis suggérèrent d'envoyer Mihaï avant nous. A ce moment il semblait être dans le plus grand danger. D'autres nous dirent que je devrais essayer de partir seule et de réunir des fonds en Occident pour obtenir le départ de la famille entière.

La première confusion qui suivit les libérations en masse s'étant dissipée, les mesures coercitives recommencèrent. Richard était constamment surveillé. Il

ne pouvait pénétrer dans une église sans que le pasteur ne fût mis en garde ou menacé.

Notre ancienne église était fermée. On l'avait transformée en studio de cinéma. Les bancs et l'autel avaient été arrachés, les fenêtres obstruées. En un sens c'était une bénédiction cachée, car nos mansardes en haut de l'immeuble n'en étaient que plus difficiles à surveiller de près. Des techniciens du studio, des musiciens, des secrétaires et ainsi de suite allaient et venaient toute la journée sans pouvoir se distinguer aisément de nos frères.

Par un canal secret nous entrâmes en contact avec notre amie madame Moïse, en Norvège. Elle se mit à l'œuvre pour réunir les fonds de notre rançon. Nos familles à l'étranger firent également de leur mieux. Mais ce fut surtout grâce à madame Moïse que nous pûmes finalement partir. Elle persuada les Norvégiens de nous accorder des visas. Elle obtint sept mille dollars de la mission d'Israël en Norvège et de l'Alliance des chrétiens juifs auxquels j'exprime ici ma gratitude. Une autre source apporta trois mille dollars. Ma famille contribua également et nous vint en aide de toutes sortes de façons.

Nos premiers visiteurs venus d'Occident, les pasteurs Stuart Harris, président de la mission britannique pour le monde communiste, et John Mosely, des États-Unis, arrivèrent secrètement la nuit apporter un premier secours pour les familles nécessiteuses. Mihaï repéra la police qui se tenait dehors. On nous avait dénoncés ! Les visiteurs restèrent avec nous jusqu'à une heure du matin. A cette heure les agents étaient partis, croyant qu'il s'était agi d'une fausse

alarme. Le jour suivant, les deux hommes nous remirent un certain nombre de Bibles dans un parc. On nous espionnait là encore. Un informateur vint plus tard chez nous poser des questions insidieuses. Harris et Mosely reçurent aussi la permission de distribuer le jour suivant des Bibles au séminaire baptiste. Je leur fis savoir plus tard que les étudiants avaient été obligés de les rendre toutes, le jour même du départ de Harris et Mosely.

Les visiteurs suivants arrivèrent à l'improviste. C'était quelques Américains et un Suisse. Ils ne connaissaient même pas l'adresse de Richard, et s'étaient présentés à une organisation de l'Église officielle pour se renseigner.

Le pasteur Wurmbrand ? Mon Dieu, oui ! Ils connaissaient le pasteur Wurmbrand. L'un d'eux allait leur servir de guide. Cela ne les dérangerait pas du tout, trop contents de rendre service. Ce guide les accompagna donc jusqu'à notre mansarde. Il était évident qu'il allait retourner tout droit rapporter ce que nous aurions dit.

Mais la réunion prit un aspect comique. Le guide parlait français mais pas anglais. Alors Richard se mit à parler anglais avec les visiteurs et je dus traduire au mouchard.

— Maintenant, mon mari explique de quelle liberté l'Église jouit ici, maintenant il parle des grandes possibilités qui s'offrent au tourisme, et maintenant il parle du climat...

Pendant ce temps Richard parlait à toute vitesse, de tout ce qui nous arrivait et des conditions véritables de l'Église. Il était animé et brillant et les fit ri-

re à propos de choses qui, en leur temps, n'avaient pas été si drôles.

Puis, l'un des Américains prit la parole :

— Eh bien ! c'est extrêmement intéressant, Monsieur..., mais nous n'avons que peu de temps, et avant de partir nous voudrions dire un mot au pasteur Wurmbbrand.

— Mais je suis le pasteur Wurmbbrand.

— Impossible.

— C'est la vérité.

— Puisque vous le dites cela doit être vrai. Mais après quatorze années de prison ! Nous pensions rencontrer quelqu'un d'enfoncé au plus profond de la dépression. Au lieu de cela nous voyons un homme radieux.



Après une année encore d'activité et de pressions de la part de nos amis d'Occident, on nous déclara enfin :

— Vos visas vous seront accordés, les dollars ont été reçus.

Richard fut convoqué une dernière fois par la police secrète. Ils lui dirent qu'il était autorisé à partir et à prêcher tant qu'il voudrait à l'étranger, mais que s'il parlait contre le communisme, on saurait le rendre silencieux.

Nous avons eu la preuve, depuis lors, que la menace n'avait pas été oubliée. J'eus, moi aussi, une dernière entrevue avec la bureaucratie. C'était l'huissier qui frappait à la porte, tenant à la main une liste de ce qui devait m'être confisqué :

— C'est votre toute dernière occasion de payer !
— Venez demain, lui dis-je, et vous pourrez tout emporter.

Des frères et des sœurs arrivaient de villes et de villages lointains pour nous dire au revoir. Des amis de Bucarest se présentaient à tout moment pour nous offrir leurs vœux. Le lendemain, de bonne heure, nous étions à l'aéroport. C'était le 6 décembre, fête de saint Nicolas, patron des prisonniers selon le calendrier orthodoxe roumain. Un brouillard humide faisait disparaître les bâtiments, ainsi que l'avion sur sa piste. C'était un vieux D.C. 7, et nous étions soixante, tous rançonnés, et presque tous Juifs. Nous attendions là depuis l'aube, et nous éprouvions tous le sentiment d'un destin commun et une chaude gratitude à l'idée d'échapper aux communistes, en même temps que le profond chagrin de voir les autres rester entre leurs mains. Les fonctionnaires, les préposés aux passeports, les jeunes filles en uniforme, des listes à la main nous regardaient d'un œil d'envie. Nous allions en Occident. En Occident !

Ils avaient tenté d'arrêter une foule qui s'assemblait à l'aérodrome mais, malgré tout, cette foule était venue nous voir partir. Tout en nous retournant et en faisant des gestes d'adieu, nous partîmes en troupe sur l'asphalte gris et humide. Le brouillard se levait. Nous montâmes dans l'avion. Mihaï se trouva placé près de l'unique passager étranger, un homme d'affaires italien, qui se mit aussitôt à parler. Il posait avec entrain toutes sortes de questions à Mihaï. Il n'avait pas trouvé les choses aussi mal qu'on le disait. Toutes ces histoires qu'on entendait raconter

sur la vie en régime communiste ! Il avait eu d'excellents repas à l'Athénée Palace (l'hôtel le plus luxueux de Bucarest, datant d'avant-guerre). Mihaï restait silencieux.

Ils descendirent ensemble les marches à l'aéroport de Rome. Mihaï lui demanda :

— Sommes-nous vraiment à Rome et non pas à Berlin-Est ?

— Mais oui, mais oui, répondit en riant l'homme d'affaires. Regardez cette affiche, « *Bevete Coca-cola* » : vous êtes sur le sol d'Italie.

— Alors, je suis un homme libre.

Et il se mit à pleurer. Puis il ajouta :

— Maintenant, si vous voulez, je vais vous dire ce qu'il en est vraiment en Roumanie, mais je ne sais pas si je pourrai vous le faire comprendre, à vous ou à qui que ce soit.

Nous avançâmes vers la douane. Mon frère et ma belle-sœur nous y attendaient. Ce n'était pas encore le paradis. Mais ils étaient comme des anges qui nous accueillait à la porte du monde de la liberté. Combien nous leur sommes reconnaissants !

DE ROME, nous nous envolâmes vers Oslo. Richard aurait désiré s'arrêter à Genève pour faire son rapport sur les persécutions en Roumanie. Mais un secrétaire de la Fédération luthérienne mondiale pria Richard au téléphone de n'en rien faire, car, dit-il, les Russes le sauront. Je me demandai pourquoi on pouvait craindre les Russes au Conseil Mondial des Églises, alors que nous ne les avions pas craints là où ils avaient le pouvoir.

En Norvège, ce beau pays qui nous offrait l'hospitalité, nous prîmes contact avec des membres de la mission pour Israël qui avait payé une partie de notre rançon, et avec d'autres représentants de l'Église. Mais surtout avec Madame Moïse. Elle avait travaillé pendant quinze ans à cette réunion. Nous n'avions pas été oubliés non plus par le pasteur Hedenquist, chef de la mission suédoise pour Israël. Il vint spécialement nous voir de Stockholm. Durant toutes ces années, il n'avait cessé de prier pour nous, tous les jours. L'Alliance des Juifs chrétiens, qui avait payé une autre partie de la rançon, nous demanda immédiatement quels étaient nos besoins.

Puis, nous nous rendîmes en Grande-Bretagne. Notre ami Stuart Harris nous ouvrit les portes d'uni-

versités et de quantités d'églises de toutes dénominations. On put enfin entendre parler des martyrs et des victoires de l'Église secrète, à peu près inconnus jusqu'alors. Les chrétiens britanniques ignoraient les faits : la persécution de leurs frères dans ce tiers du monde soumis à la domination communiste ne leur avait été qu'à peine mentionnée. C'était mon mari qui prenait la parole, parfois c'était moi. Il se produisit un véritable réveil en Grande-Bretagne.

De même qu'ils prenaient connaissance du monde inconnu de l'Église souterraine, de même nous faisons là la connaissance, comme plus tard en Amérique, du monde anglo-saxon. Nous pouvions comprendre désormais le pape Grégoire le Grand. Étant jeune diacre, il avait remarqué la blancheur des visages et des corps de plusieurs jeunes gens enchaînés debout dans le marché aux esclaves de Rome, et il avait demandé de quel pays ils étaient. On lui dit que c'étaient des Anglais (Angles en latin).

— Des anges, dit-il, pas des Angles. Leurs visages sont tellement angéliques. Quel est le nom de leur roi ?

— Aella.

Grégoire poursuivit :

— Alleluia, c'est ce que l'on chantera au pays d'Aella.

Et quand il se trouva placé à la tête de l'Église, il poursuivit cette idée. Et maintenant nous entendions des « alleluias » chantés par des milliers de personnes qui manifestaient pour l'Église clandestine un amour surnaturel. C'est ainsi que la première mission en monde communiste put être fondée.

Des amis que nous nous étions faits à Oslo, les pasteurs Sturdy et Knutson, s'arrangèrent pour nous faire aller en Amérique. Richard et moi parlâmes encore dans des églises, au cours de grands rassemblements, dans des séminaires, à des ligues de dames.

Richard fut invité à porter son témoignage devant des comités du Sénat des États-Unis, et plus tard devant le Congrès. Je m'y trouvais assise auprès de lui quand il prit la parole. Outre les Sénateurs, il y avait là des représentants de la presse et de la radio du monde entier. Des batteries de caméras de télévision le mitraillaient tandis qu'il évoquait les souffrances de l'Église du Silence.

— Un tiers du monde a droit à un tiers de vos prières, de vos soucis et de vos dons... En prison, j'ai vu des hommes portant vingt kilos de chaînes aux pieds en train de prier pour l'Amérique. Mais, en Amérique on entend rarement prier pour ceux qui sont enchaînés dans les prisons communistes.

Interrogé par un Sénateur pour savoir s'il portait des marques de torture, il se dénuda jusqu'à la taille et montra sur son corps dix-huit cicatrices. On pleura quand il dit :

— Je ne me vante pas de ces cicatrices. Ce que je vous fais voir c'est le corps torturé de mon Église et de mon pays. Je parle pour les héros et les saints qui ne peuvent parler d'eux-mêmes, protestants, catholiques, orthodoxes et juifs, morts sous la torture pour leur foi.

Des larmes ruisselèrent sur mon visage, tandis que je me tenais assise près de Richard. Je revoyais les femmes de la campagne, les religieuses, les nombreux

ses jeunes filles, les protestantes et les catholiques, les dames sionistes, courbées comme des esclaves sur de nouveaux travaux pharaoniques, pour les punir d'avoir souhaité l'accomplissement de la promesse de Dieu au peuple juif. Je me souvenais de celles qui étaient mortes. Je savais bien qu'ayant passé par la mort elles se trouvaient entre les mains pleines d'amour de Celui qui a créé les lys et les œillets, néanmoins je ne pouvais m'arrêter de pleurer.

Richard me dit plus tard que mes larmes avaient fait plus grande impression que ses paroles.

— Les larmes minent les murailles les plus puissantes.

Richard dicta son premier livre, *L'Église du silence torturée pour le Christ*. J'écoutais, assise sur un sofa, en essayant de tricoter. Il pleurait, moi aussi. C'est un livre très simple, mais il n'est pas écrit avec de l'encre, mais plutôt avec les larmes et le sang des martyrs. Il est devenu un *best-seller* dans une trentaine de langues. Ce livre ainsi que nos visites en différents pays devinrent le point de départ de la création de vingt-six missions dans les pays libres d'Europe, d'Asie, d'Australie et d'Amérique. Elles œuvrent en commun pour fournir à l'Église du Silence de la littérature chrétienne, des émissions de radio en langue du pays et des secours pour les familles des martyrs.

La plume de Richard produisait livre après livre. Il était infatigable dans ses prédications, mais ne se bornait pas à parler, il créait des organismes destinés à travailler clandestinement dans le camp des Rouges. Certains critiquaient ses méthodes mais toujours

trop tard, car Richard agissait, pensant qu'il aurait bien le temps ensuite de justifier son action.

Nous nous trouvions heureux avec tous ceux que nous rencontrions dans chaque pays. Nous nous sentions chez nous avec nos frères allemands. Entre Allemands et Juifs il y a des fleuves de sang innocent versé, mais peut-être n'est-ce pas par hasard que la mer divisée par Dieu pour permettre le passage des Juifs est appelée la Mer Rouge. Ceux qui aiment sont capables de traverser même une mer de sang, et seuls s'y noient ceux dont la haine est persistante. Nous étions heureux avec nos frères d'Australasie, nos frères Maoris, avec les Blancs, les Noirs et les Indiens d'Afrique. Nous eûmes des réunions sans apartheid en Afrique du Sud. Des chrétiens formant un mélange de toutes les races et couleurs de peau écoutèrent en pleurant le message de l'Église martyre.

Je me souvins d'une réflexion assez triste que Mi-haï avait faite des années plus tôt :

— Même si papa revient, il ne sera plus l'homme que nous avons connu, mais un fantôme, incapable de servir qui que ce soit.

Dieu l'a voulu autrement.

En Afrique, un journal parlant de notre visite écrivit : « Nous avons été frappés par un cyclone appelé Richard. »

L'enseignement de Richard : « Hâissez le communisme, mais aimez les communistes et gagnez-les au Christ », était accepté partout par des millions de personnes. L'Église martyre suscite désormais la prière, le souci et l'aide active. Ses oppresseurs sont l'ob-

jet de l'amour chrétien, bien que la lutte contre leur action néfaste se poursuive. Et, dans cette lutte, Richard critique également les chefs d'Églises qui acceptent des compromis avec le communisme, ou qui en deviennent même les jouets.

Richard est Richard, et moi je suis moi. A mes yeux, son combat contre tant de gens est excessif. Je voudrais le voir plus calme. Je lui dis parfois :

— Dans le Canticum des Canticum, le Christ est comparé à une fleur. La fleur est cueillie, ou bien elle se fane, sans avoir rien fait d'autre de sa vie que de réjouir de son parfum et de sa splendeur ceux qui la regardent. Elle ne s'oppose pas à ceux qui veulent la tuer. C'est là, à mon avis, l'idéal d'une vie chrétienne.

A quoi Richard répond :

— Si nous ne combattons pas le communisme et ses infiltrations dans l'Église, les oppresseurs nous vaincront.

Je me demande pourquoi cela le trouble : l'Église n'a-t-elle pas été dès sa naissance crucifiée et persécutée ? N'était-ce pas plus beau d'être dans les catacombes que de partager le trône des empereurs ? Le culte rendu dans les cathédrales occidentales où personne ne pleure lorsqu'on évoque la passion du Seigneur et où l'on ne pousse pas de cris de joie lorsqu'on parle de sa résurrection, ce culte, dis-je, ne souffre pas la comparaison avec celui rendu par l'Église secrète.

Ces arguments ne touchaient par Richard. Il me demandait :

— A quelle fleur Jésus est-il comparé dans le Cantique des Cantiques ?

Ne sachant pourquoi il me posait cette question, je dis :

— A une rose.

— Oui, mais la rose a des épines. Ne la touche pas, elle te piquera.

Il y a trente ans que je connais Richard, et je ne le changerai pas. Moi, j'ai choisi un autre rôle. J'organise les affaires des messagers de notre mission qui vont dans les pays communistes et en reviennent. Il faut les instruire, recueillir d'eux des informations sur l'état de l'Église, leur fournir des Bibles, des livres, de l'argent pour les secours.

Des centaines de milliers de chrétiens sont dans les prisons communistes. En Roumanie, nous y avons de nombreux amis. Et les nouvelles des souffrances endurées ailleurs me font revivre quotidiennement le passé.

En juin 1969, la presse soviétique se vanta de l'arrestation, à cause de leur foi, d'un homme appelé Riabchuk et de ses cinq fils. Impossible de m'arracher à la pensée de Madame Riabchuk ; comme elle devait souffrir terriblement dans sa maison vide ! En Albanie, des prêtres ont été roulés vivants dans des tonneaux par les rues de Tirana et jetés à la mer. En Corée du Nord, quarante-cinq chrétiens ont été tués au cours d'une seule journée, en 1969. Les familles de ces gens, et d'autres innombrables, meurent de faim. Et, partout, des âmes assoiffées soupirent après la parole de Dieu. En prenant toutes les précautions, je rencontre les messagers qui me racontent,

en personne, toutes ces choses. Ce travail se poursuit depuis quatre ans aujourd'hui, mais aucun de nos messagers, ni aucun de ceux qu'ils ont contactés en pays communistes n'ont encore été arrêtés.

J'ai aussi à rencontrer d'autres personnes, celles qui arrivent dans le monde libre pour se rendre à des réunions du Conseil Mondial des Églises, à des conférences baptistes ou orthodoxes, ou simplement qui désirent prêcher et tromper le monde occidental à propos des libertés religieuses dans le camp communiste. Ces hommes, ces chefs de l'Église officielle des pays communistes, appartiennent à une catégorie très spéciale. Richard dit que ce sont des traîtres. Moi, je ne les appellerais pas ainsi. Qui suis-je pour juger ? Ce sont des êtres malheureux. Des marionnettes rouges. Mais quel choix avaient-ils ? Certains ont attendu, des dizaines d'années, la libération de leur pays. Les présidents des États-Unis ont promis beaucoup plus qu'ils n'ont tenu. Désespérant du secours de l'Occident, ils ont appris à cohabiter, avec le régime. Leurs frères ont choisi le martyre de la prison. Ils ont eux choisi le martyre du mensonge délibéré pour pouvoir conserver quelques églises ouvertes, pour avoir la possibilité de célébrer quelques baptêmes, quelques mariages, quelques services funèbres. Ils voyagent dans le monde libre en parlant de la pleine liberté dont ils jouissent en Union Soviétique, espérant que, sous leur enthousiasme forcé, les chrétiens d'Occident se rendront compte de la pénible réalité (les chrétiens de France ou d'Amérique se répandent-ils dans le monde pour affirmer qu'ils sont libres ?). Mais les dirigeants des Églises d'Oc-

cident ne peuvent pas lire dans leurs cœurs. Ils demeurent dans l'ignorance de la tragédie, et propagent ce qu'ils entendent : la liberté existe dans le camp communiste ! On ne sait pas que ces malheureuses créatures sont obligées de dénoncer à la police ceux qu'ils savent être fidèles. Cela fait partie de la « morale » communiste, que l'Occident paraît incapable de comprendre.

Accompagnée de certaines de mes amies, je rencontre, en général la nuit et dans leurs chambres d'hôtel, beaucoup de ces dirigeants d'Églises de l'Est. Je ne suis plus jeune, mais pourtant les agents communistes qui espionnent continuellement ces délégués supposent que ces évêques barbus et « ensoutanés » ne peuvent pas être difficiles dans leurs choix. Et ils interprètent ainsi nos visites à leur façon.

Nous prions avec eux et certains deviennent très utiles. Les communistes ne peuvent pas deviner quels sont ceux que nous avons gagnés à notre cause. Ce sera peut-être l'évêque, ou l'agent du K.G.B. chargé de le surveiller ou bien encore l'ambassadeur soviétique. Voire encore le membre du gouvernement auquel l'un de ceux-là ira faire son rapport. Une Église secrète qui a réussi à gagner Svetlana Staline, madame Kossyguine, et le plus grand écrivain russe contemporain, Soljenitsyne, a prouvé qu'elle sait comment œuvrer.

Notre vie personnelle a aussi beaucoup changé. Pendant des années Richard prisonnier avait été traité avec mépris, habitué aux railleries et aux coups. Aujourd'hui, il est adulé au point qu'un au-

tre que lui en aurait la tête tournée. Mais il est passé par la fournaise de feu. Il sait que les applaudissements ne lui sont pas dus et que la gloire n'appartient qu'à Dieu. La publicité vient en aide à ceux qui n'ont pas d'autre porte-parole. La renommée, comme la honte, peut être humblement supportée.

Tout d'abord, je craignais la grande richesse qui s'étalait autour de nous aux États-Unis. Bien qu'au début, notre maison fût la plus modeste d'une banlieue californienne, c'était un palais à côté des mansardes de Bucarest. Nous achetâmes quelques meubles. On nous fit don d'une automobile. Ce luxe m'inquiétait. Mais Richard me cita ces paroles du mystique allemand Maître Eckhart : « Si vous méprisez l'argent, essayez d'être riche, car vous serez en mesure de bien utiliser ce que vous posséderez. Pourquoi ne pas être riche ? La Bible dit : *Le Seigneur était avec Joseph et il était un homme prospère*. Possédons en sachant que ce que nous avons n'est pas à nous mais au Seigneur ; et qu'il nous permet non seulement de donner aux autres, mais aussi à nous-mêmes. D'où vient l'idée stupide que Dieu a créé les abeilles seulement pour produire du miel pour les pécheurs ? Les saints ont aussi le droit de jouir de ce qui est bon. Nous avons connu l'humiliation, apprenons à vivre dans l'abondance. »

J'aime l'ascèse d'âmes choisies telles que sainte Thérèse de Lisieux. Je pense à mes frères et sœurs russes de la ville de Nijinaïa-Tagila, qui jeûnèrent sans interruption toute une semaine en priant que

leur soit épargné le paiement de lourdes amendes (ils avaient déjà dû pour cela vendre leurs meubles, leurs instruments de travail, leur maison). La nourriture reste dans la gorge quand on les évoque. La préoccupation active de Richard va à tous ceux-là. En prison, il y eut un temps où lui-même jeûnait quatre jours par semaine.

Mais connaissant Richard intimement, je vois aussi en lui ce que j'ai vu chez tous ceux qui ont traversé de terribles années de torture. Les lois inévitables de la réaction entrent en jeu, et après une telle privation au plan vital, ne serait-ce que d'un simple rayon de soleil, on éprouve l'instinct violent de goûter sur-le-champ toutes les joies qui se présentent. Je ne suis pas inquiète : Dieu n'est pas injuste, il n'oublie pas les anciens sacrifices. Richard se rend compte du danger. Et tout danger reconnu cesse d'en être un. Je me suis bornée à lui dire :

— Je suis heureuse que tu méprises l'argent, veille à penser de même après ton premier million. (Ce danger n'existe pas pour le moment.)

Nous sommes aidés dans notre œuvre missionnaire par Mihaï et sa jeune femme Judith. Quelle consolation ces deux lutteurs sont pour nous ! Ils avaient été amis à Bucarest quand il avait treize ans et elle dix. Ses parents l'avaient emmenée en Israël où elle fut convertie par une dame, Mily, que Richard avait amenée au Christ trente ans auparavant, et qui s'est montrée une grande amie, vaillante à défendre la cause du Christ. Après notre arrivée en Occident, Judith vint nous voir. Dès le

premier jour Mihaï lui demanda si elle n'était pas venue pour rester toujours avec lui.

— Bien sûr, avait-elle répondu.

Et c'est ainsi que la décision de mariage fut prise.

Nous avons connu de grandes joies, comme aussi de grandes peines ! Au cours de l'année passée, six hommes des pays de derrière le Rideau de Fer qui avaient lutté contre le communisme en Occident ont été tués. Quatre en Allemagne, un en Italie et un en Espagne. Monseigneur Draganovic a été kidnappé à Trieste, et se trouve dans une prison yougoslave. Des documents falsifiés par les communistes et répandus par eux ont révélé que d'autres ont été en prison non pour leur foi, mais pour avoir escroqué les fonds de l'Église, ou pour homosexualité. Chaque fois que je me trouve éloignée de Richard je tremble. Mais s'il est dangereux d'accomplir l'œuvre de Dieu, combien plus dangereux encore de ne pas l'accomplir. Nul ne peut arrêter un cyclone. De même je ne peux pas empêcher Richard de dévoiler sans cesse les cruautés et les subtiles infiltrations communistes, et de soulever ainsi la fureur des dirigeants communistes et de leurs instruments dans l'Église. Que les anges de Dieu le protègent !

Ceux que Richard attaque ne restent assurément pas passifs ; ils lui multiplient les obstacles. S'ils avaient étudié son caractère ils auraient pu se rendre compte que cela ne servirait à rien. Plus élevé est l'obstacle plus haut est le salut. Il a commencé sa vie de chrétien malgré de graves obstacles extérieurs, et il a transformé ceux-ci en atouts.



Mes voyages pour le compte de la mission m'ont aussi conduite en Israël. J'y ai vu les Lieux saints. J'y ai rencontré beaucoup de membres de notre ancienne paroisse, ma famille et mon cousin qui, le jour de mon arrestation, m'avait dit :

— L'an prochain à Jérusalem.

Près de vingt années s'étaient écoulées.

En Israël, on marche sur une terre sainte. La convenance empêche de dire ce qu'on ressent en adorant là où la croix du Christ s'est jadis élevée. Marie-Madeleine a pleuré là en silence ; elle n'a jamais fait part à personne de ce qu'elle y avait ressenti. Je ne puis assurément pas me comparer à elle, mais, comme elle, je préfère rester silencieuse.

Je fus attristée de voir qu'une partie de l'église appartenait à une dénomination et une autre partie à une autre. J'ai ma foi évangélique, mais elle ne me permettra jamais de me quereller avec un chrétien dont les convictions sont différentes des miennes. Les roses répandent leur parfum dans tous les pays, bien qu'elles y portent des noms différents. Il en est ainsi des chrétiens.

Je quittai un Israël libre, libre mais environné d'ennemis. La Tchécoslovaquie a auprès d'elle un puissant « ami », mais elle est dans les chaînes, ce qui devrait m'apprendre à apprécier les ennemis de notre œuvre : car ils la font prospérer. Le rêve des Sionistes s'est réalisé, et mes amies juives de la prison n'ont pas souffert en vain. Leur rêve est aussi le mien ; je me sens unie à eux, car le christianisme

m'a appris à aimer mon peuple encore mieux et à travailler pour son bien.

Ce que mes amies ignoraient c'est qu'en un autre pays la puissance de Dieu accomplissait une grande œuvre par l'intermédiaire du peuple juif. Boris Pasternak a tout risqué, lui justement un Juif, en réintroduisant Jésus dans la littérature russe dont il était exclu depuis la révolution communiste. Daniel et Ginzburg, écrivains juifs, et Litvinos, combattant politique, étaient emprisonnés à cause de leur lutte pour la liberté de la Russie.

Des Juifs menaient là la lutte contre le communisme. Le plus grand héros de l'Église clandestine roumaine est un Juif, Milan Haïmovici. Il a subi sept années de prison et de tortures. J'ai passé bien des nuits avec sa femme Monica à parler de nos époux disparus. Il était considéré comme l'un des meilleurs pasteurs et prédicateurs de Roumanie. Mais dans une chaire allemande il aurait été « dangereux », car il aurait pu être capable d'exposer les atrocités du communisme. On ne lui donna pas de paroisse.

Dieu a rendu l'État d'Israël à son peuple élu, aux Juifs. Il leur a donné au cours des siècles passés et leur donnera aussi dans les temps à venir de grands hommes voués au Christ, Roi des Juifs, et espoir du monde entier.

Et maintenant je retourne à mon travail. Un travail de contrebandier. Ce n'est pas un joli nom, mais les biens passés en contrebande sont des Bibles. Le travail consiste à secourir les familles des martyrs chrétiens et les pasteurs de la clandestinité, à com-

battre le poison communiste dans la jeunesse d'Occident.

Ce travail augmente chaque jour. Les noms des martyrs sont maintenant connus dans le monde entier, et les enfants de tous les pays vont se coucher en les rappelant dans leurs prières. Ces prières seront-elles entendues ?

Femme de pasteur, j'ai souvent raconté aux petits l'histoire du garçon debout sur le rivage faisant des signaux à un bateau en mer. Près de lui, un homme lui dit :

— Ne sois pas insensé. Le bateau ne va pas changer de route parce que tu agites le bras.

Mais le bateau vire de bord, approche du rivage et prend l'enfant qui, du haut du pont, s'écrie :

— Monsieur, je ne suis pas insensé, le capitaine du bateau est mon père !

Nous aussi, nous savons que celui qui gouverne l'univers dans toute sa course est notre Père céleste et qu'Il entend nos prières, et qu'il répondra sûrement aux prières de ses enfants.

L'auteur accueille volontiers des lettres à l'adresse :

L'ACTION ÉVANGÉLIQUE POUR L'ÉGLISE DU SILENCE.

B. P. 33

F 92400 - COURBEVOIE

Ccp. 24.560.92 W PARIS, intitulé A.E.E.S.

TABLE DES MATIÈRES

1 - L'armée soviétique	7
2 - La terreur	29
3 - Richard disparaît	51
4 - Mon arrestation	67
5 - Jilava	95
6 - Ma conversion	118
7 - Promesses	129
8 - Le canal	139
9 - Le cachot	167
10 - Camp K 4 : l'hiver	178
11 - Le Danube	202
12 - Camp K 4 : l'été	214
13 - La plaine de Baragan	232
14 - Le train	249
15 - Tîrgusor	263
16 - La ferme à cochons	271
17 - Retour au foyer	287
18 - L'Eglise secrète	310
19 - La résistance	335
20 - Nouvelle terreur	358
21 - Vers la liberté	383
ÉPILOGUE	398

« Pendant nos fiançailles Richard m'a dit un jour que je n'aurais pas une vie facile avec lui. Mais je ne le crus pas ! A cette époque nous ne nous occupions ni de Dieu ni de notre prochain. Nous ne voulions pas d'enfants. Nous cherchions le plaisir. Puis le Christ nous prit parmi les siens. Richard travailla pour les missions. Il devint pasteur et prêcha dans les églises, les cafés, les boîtes de nuit et les prisons. J'avais trente et un ans quand les Russes arrivèrent. La terreur s'abattit sur le pays. Richard fut kidnappé et mis au secret. Arrêtée à mon tour, je connus les interrogatoires brutaux et insidieux, la prison, les travaux forcés pendant des années. Mon crime ? Je ne consentais pas à divorcer. Oui, malgré toutes les tortures, Dieu m'a gardée la femme du pasteur. »

APOSTOLAT DES EDITIONS

EDITIONS PAULINES